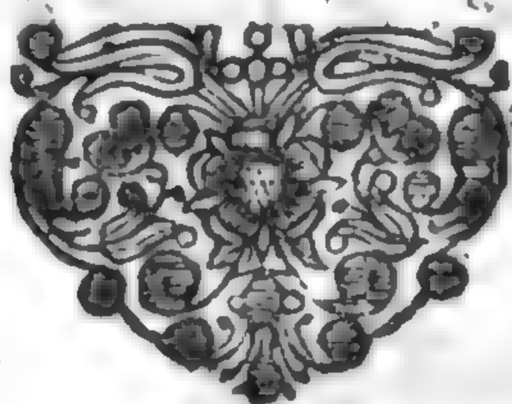


APHORISMES DE MONSIEUR HERMAN BOERHAAVE SUR *LA CONNOISSANCE ET LA CURE des Maladies*,

Traduits en François par ***



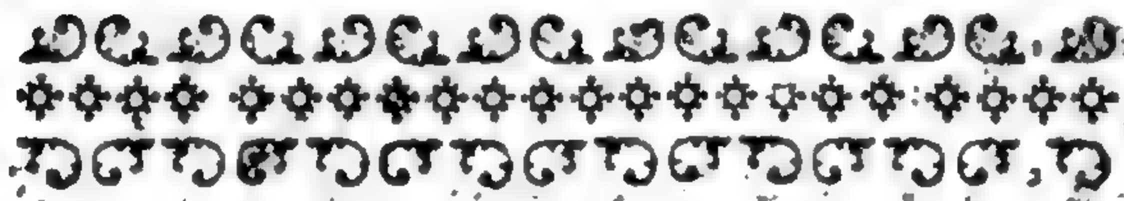


A RENNES,
Chez la Veuve de P. A. GARNIER,
Imprimeur-Libraire, Place du Palais,
à la Bible d'Or.

M DCC XXXVIII.

AVERTISSEMENT.

QUand on a commencé d'imprimer cette Traduction, on n'avoit point la derniere Edition de l'Ouvrage Latin. On l'a suivie depuis l'Aphorisme 220. Pour ce qui étoit déja imprimé, on trouvera à la fin les additions de l'Auteur.



PRÉFACE.

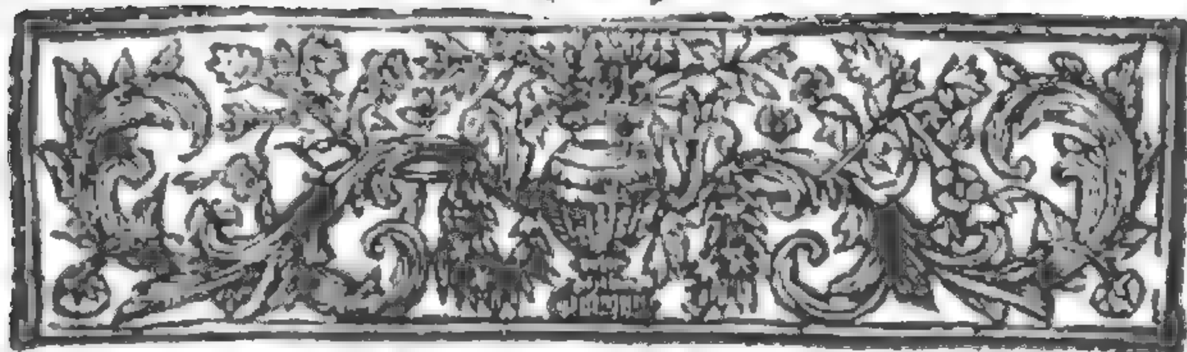
VOici un Ouvrage d'un petit volume important par sa matiere, & qui n'a pas été enfanté sans travail. Vous trouverez cette cinquiéme Edition augmentée & quelques endroits plus éclaircis. J'y donne des régles pour développer les causes des maladies & les guérir. C'est à l'industrie des Grecs, aux travaux des Arabes & à l'exactitude d'un petit nombre de Modernes que je dois les experiences qui servent de base à cet Ouvrage. L'Anatomie & la Méchanique m'ont fourni les principes & l'ordre de mon raisonnement. On a cultivé de nos jours ces deux Sciences avec tant de succès, qu'on ne peut s'égarer en les suivant, quoiqu'en disent les ignorans & les envieux. En décriant des connoissances au dessus de leur portée, ils ne font tort qu'à eux-mêmes par l'aveu de leur propre ignorance. Quand pour la colorer ils m'imputent de prétendus paradoxes & une nouveauté dangereuse, peuvent-ils ne pas faire rire les connois-

ſeurs. Ceux qui ſont verſés dans la lecture des Anciens & des Modernes ſçauront apprécier cet Ouvrage. Voilà les ſeuls que je reconnoiſſe pour Juges, & que je reſpecte. On ſera ſans doute ſurpris de l'ordre & de la briéveté de mes Aphoriſmes; mais je prie de faire attention qu'ils ſont faits pour être expliqués dans mon cours particulier. Je n'ai fait mention d'aucun Auteur; il en falloit citer un trop grand nombre, ou il n'en falloit citer aucun, & je n'ai point ajoûté à l'hiſtoire des maladies un vain étalage de médicamens ſpécieux : pourquoi ? c'eſt que rien n'eſt plus pernicieux à l'Art, & je penſe qu'il n'eſt en effet de remédes que ceux qui naiſſent de la circonſtance, & ſont appliqués à propos. C'eſt pourquoi je me ſuis uniquement attaché à ne donner par tout que de juſtes indications. Enfin ce Livre eſt écrit non avec la politeſſe & la pureté du ſiécle d'Auguſte, mais dans le vrai ſtile de Art, qui eſt effectivement plus aiſé à entendre. J'avouë qu'il auroit peut-être beſoin d'un Commentaire ; mais pour cela il faudroit avoir plus de loiſir que je n'en ai. Adieu.



TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



APHORISMES
DE MONSIEUR
HERMAN BOERHAAVE.

PROLEGOMENES.

1. ON appelle maladie tout état du corps humain dans lequel les fonctions vitales, naturelles & animales sont dérangées.

2. Et l'on donne le nom de Médecine pratique à la partie de la Médecine qui nous apprend à connoître & à guérir les maladies.

3. Celui donc qui ne connoît pas les moyens requis pour l'exercice des fonctions vitales, naturelles & animales, & qui par consequent ignore quelles sont les causes de la vie & de la

ſanté, n'eſt point en état de connoître leur dérangement, c'eſt-à-dire les maladies. (1.)

4. La guériſon eſt le changement de la maladie (1.) dans la ſanté (2.); ainſi elle ſuppoſe les mêmes choſes connuës : (3.) pour connoître & guérir les maladies, il faut donc ſçavoir en quoi conſiſte la vie & la ſanté de l'homme, c'eſt-à-dire être au fait des inſtitutions de Médecine phyſiologiques.

5. Ce changement (4.) n'eſt autre choſe qu'un mouvement produit ou dirigé par l'application d'inſtrumens qu'il faut connoître & ſçavoir manier. Je parle du régime, des médicamens & de la Chirurgie, dont par conſequent la matiere, la préparation & l'uſage ſont auſſi ſuppoſés connus.

6. Cette application (5.) eſt fondée ſur la connoiſſance de l'effet qui en reſultera. On doit donc connoître en general les loix ſelon leſquelles ſe font ces operations ; on doit ſçavoir la Sémeiotique & la Thérapeutique. Ainſi un Médecin qui veut enſeigner la pratique (1.) doit ſuppoſer qu'on eſt au fait de toutes les parties des inſtitutions de Médecine. C'eſt pourquoi nous les ſuppoſerons connuës & expliquées ailleurs.

7. La maladie (1.) en tant qu'elle affecte le corps, eſt un effet corporel d'une cauſe ſinguliere déterminée.

8. Il ſuffit de détruire entierement cette cauſe pour guérir.

9. On la détruit en diſſipant le mal particulier; ou par un remede qui agit ſeulement ſur lui, ou par des médicamens qui agiſſent indifferemment ſur toute la machine. On appelle ceux-ci generaux, & les autres ſpécifiques.

10. Ces deux methodes (9.) s'apprennent par l'obſervation, par l'Analogie, ou par le raiſonnement qu'on tire de l'une & de l'autre.

11. L'obſervation ou l'expérience s'acquierent 1. par l'hiſtoire exacte de la maladie; de ſes cauſes, de ſa nature, de ſes effets. 2. par la juſte énumeration des choſes qui ont paru favorables ou contraires, ſoit qu'on les ait employées par haſard ou ſuivant les regles de l'Art. 3. par la diſſection & l'examen des cadavres de ceux dont on avoit auparavant obſervé les maladies.

12. On juge par Analogie, lorſqu'en comparant un cas préſent & inconnu avec d'autres cas qu'on a déja vûs, (11.) on découvre la nature du mal, & la méthode la plus sûre pour le guérir.

13. Celui qui connoît tous les accidens d'une maladie, (11.) qui les considere, les pese chacun en particulier, qui les compare tous entr'eux, & à ce qui arrive dans l'état sain, celui enfin qui par la force du raisonnement parvient à découvrir la cause prochaine du mal & les moyens capables de la déraciner, celui-là seul merite le nom de Médecin.

14. Pour décrire l'histoire & la curation des maladies, la meilleure methode qu'on puisse employer est donc. 1. d'exposer fidélement & avec ordre les symptômes inséparables, propres & communs de chaque maladie. 2. de détailler tout ce qu'un malade a fait, mangé, bû, retenu, évacué & quelles en ont été les suites. 3. d'indiquer les secours qu'on peut tirer du régime, de la Chirurgie, de la Pharmacie avec la meilleure maniere de les appliquer. 4. enfin de déduire de ces trois articles & de ce qui a été dit (13.) des consequences si justes & si vraies qu'elles puissent servir de regles sûres dans la pratique.

15. Il est vrai que la multitude des maladies ne laisse pas d'embarrasser.

16. Mais on doit commencer. 1.

par la maladie la plus ſimple. 2. dont on a l'idée la plus claire. 3. qui eſt la plus aiſée à guérir. 4. dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour l'intelligence d'une autre maladie.

17. Sur ce fondement (16) nous les traiterons toutes dans l'ordre qui ſuit.

18. Nous décrirons d'abord les maladies les plus ſimples & leur guériſon.

19. Ainſi nous commencerons par expliquer les maladies des parties ſolides,

20. Parmi leſquelles (19.) celles des fibres ſolides les plus ſimples tiennent le premier rang.

MALADIES DE LA FIBRE ſolide ſimple.

21. LA fibre la plus ſimple eſt compoſée de petites particules ſimples, terreſtres, ſéparées du fluide contenu dans les vaiſſeaux, réciproquement appliquées les unes aux autres par les forces de la vie, & dont les cauſes, qui ſe trouvent dans un corps vivant, peuvent à peine changer ou alterer la nature.

22. C'eſt pourquoi chaque molécu-

le (21.) en particulier n'eſt ſujette à aucune maladie que les Médecins nous ayent dit avoir vûë ou traitée.

23. Mais la plus petite fibre qui eſt composée de ces parties (21.) unies enſemble, eſt ſuſceptible des maladies ſuivantes. (24. juſqu'à 38.) toutes ſimples qu'elles ſont, elles meritent d'être examinées, parce qu'elles ſont frequentes & néceſſaires pour l'intelligence des autres maladies, quoiqu'on les ait paſſées ſous ſilence, ou qu'on ne les ait pas encore bien développées.

MALADIE DE LA FIBRE foible & lâche.

24. UNe fibre foible (23.) eſt celle dont les parties (21.) font ſi peu d'effort pour entretenir leur union que le moindre mouvement des liqueurs, tel qu'il eſt dans l'état ſain, ou un peu plus conſiderable, peut la détruire.

25. Les cauſes antécédentes de cette débilité (24.) ſont. 1. le défaut de nutrition, qui vient ou d'une trop grande diſſipation des bons liquides, & du peu d'action des ſolides ſur les flui-

des, ou de ce qu'on prend des alimens trop ténaces pour qu'ils puiſſent ſe convertir en bonnes humeurs. 2. la cohéſion trop foible d'une molécule avec une autre molécule, qu'il faut attribuer à la trop grande foibleſſe de la circulation, laquelle vient elle-même ordinairement du défaut du mouvement muſculaire. 3. la diſtenſion de la fibre ſi exceſſive, qu'elle eſt prête à rompre.

26. Les petits vaiſſeaux compoſés de ces fibres (24.) n'agiſſent que bien foiblement ſur leurs liquides, ſe dilatent & ſe rompent facilement. Voilà l'origine des tumeurs, du croupiſſement, de l'extravaſation des fluides, de la putréfaction & d'une infinité d'autres effets qui s'enſuivent.

27. De-là (24. 25. 26.) on connoît la débilité préſente, future ou paſſée; on en prévoit les effets, & on prend le point de vûë néceſſaire pour la guériſon.

28. Il conſiſte. 1. à ſe nourrir d'alimens dans leſquels abonde la matiere (21.) & qui ſoient déja preſque auſſi bien préparés, qu'ils le ſont dans un corps ſain & robuſte: tels ſont principalement le lait, les œufs,

les bouillons de viande, le pain qui a bien fermenté, les vins austeres, dont il faut user souvent & en petite quantité. 2. à augmenter le mouvement des solides & des fluides, par le frottement, en se faisant porter à cheval, en carrosse, sur mer, par la promenade, la course & generalement tous les exercices du corps. 3. à presser legerement les vaisseaux & à repousser doucement les fluides. 4. à faire un usage prudent & moderé de médicamens acido-austeres & de spiritueux qui ayent fermenté. 5. à mettre en œuvre tous les moyens de remedier au tiraillement des fibres.

29. Une fibre lâche (23.) est celle dont les parties (21.) sont unies ensemble, de maniere que le moindre mouvement la rend plus longue qu'elle n'étoit auparavant. Ainsi il est évident que ce relâchement est une espece de débilité (24.) de laquelle dépendent la flexibilité & la diminution du ressort, comme on le peut comprendre par ce qui a été dit (21. 22. 23 24. 25. 26. 27. 28.)

30. De plus, on répond par là à ces questions : Pourquoi les alimens aqueux & gras affoiblissent les fibres?

Pourquoi ceux qui ne sont pas d'exercice, ceux qui sont d'un temperament froid, les enfans, ceux qui croissent ont les fibres foibles? Pourquoi les matieres terrestres & austeres raffermissent les fibres? Pourquoi ceux qui font beaucoup d'exercice, ceux qui sont d'un temperament chaud, ont les fibres fortes? Pourquoi l'élasticité se trouve jointe à la force?

MALADIES DE LA FIBRE roide & élastique.

31. UNe fibre (23.) trop roide est celle dont les moindres parties (21.) sont si fortement unies qu'elles resistent à l'action des fluides, à laquelle elles doivent ceder pour conserver la santé.

32. Elle (31.) suit l'usage excessif ou trop long-tems continué des causes requises dans la curation des fibres foibles. (28.)

33. Elle (31.) rend les vaisseaux composés de ces fibres moins flexibles, plus etroits, plus courts, trop resistibles au mouvement des liqueurs, & produit les accidens qui s'ensuivent.

Voyez (50. 51. 52. 53.)

34. On connoît par là (31. 32. 33.) ce genre de mal, (31.) ses effets, (33.) & sa curation.

35. 1. On doit user d'un régime aqueux & doux, & principalement de petit lait, d'herbes ou de legumes tendres, de matieres farineuses bien délayées & qui n'ayent point fermenté. 2. il faut se reposer dans un lieu humide & un peu froid, & y dormir pleinement. 3. faire un usage externe & & interne de remedes aqueux tiédes & d'huiles douces & legeres.

36. Selon ce que nous venons de dire, il est facile de se faire une juste idée de la trop grande élasticité, & d'y remedier, car elle se trouve ordinairement jointe à la rigidité (31.) & en est l'effet.

37. On comprend aussi pourquoi les enfans, les femmes, les gens oisifs ont les fibres lâches; pourquoi au contraire les adultes, les hommes, & principalement ceux qui sont accoûtumés à faire beaucoup d'exercice ont les fibres, & par consequent toutes les parties solides roides ; & pourquoi elles se contractent avec tant de force, dès qu'elles sont rompuës.

MALADIES DES PETITS & des grands Vaiſſeaux.

38. LEs petits vaiſſeaux ſont compoſés de fibres ſimples (21. 23.) appliquées ou entrelaſſées les unes avec les autres; ainſi il eſt évident, ſelon ce qui a été dit, depuis (21. juſqu'à 38.) que leurs maladies viennent des mêmes cauſes, ſont de même nature, produiſent les mêmes effets, & exigent le même traitement

39. Les grands vaiſſeaux qui ſont composés des petits (38.) appliqués ou entrelaſſés enſemble ont deux differentes maladies. La premiere depend de celle du petit canal, (38.) qui entre dans la compoſition du grand : ainſi c'eſt là (38.) qu'il faut chercher ſon origine & ſa nature pour en déduire ſa guériſon. La ſeconde vient. 1. de la force avec laquelle le fluide qui coule dans la cavité de ce grand canal va heurter contre ſes parois : car comme ils ſont composés d'autres canaux plus petits, cette preſſion en exprime les liqueurs qui y ſont contenuës. C'eſt ainſi que les parties latera-

les de ces petits tuyaux s'approchent les unes des autres, s'affaissent & s'unissent sous la forme d'une fibre solide, (21. 23.) mais plus épaisse : la même chose peut arriver dans les petits vaisseaux voisins. 2. de l'union du liquide avec son propre vaisseau.

40. Il est facile à présent de sçavoir ce qu'on entend par la foiblesse, le relâchement, la force, la rigidité, le ressort des vaisseaux : une matiere aussi importante & si mal traitée jusqu'à présent meritoit d'être approfondie.

MALADIES DES VISCERES foibles & laches.

41. ON appelle débilité des vaisseaux & des visceres cette cohésion des parties (23, 38. 39.) qui les composent, que le moindre mouvement peut détruire jusqu'au point de les empêcher de faire les fonctions nécessaires à la vie & à la santé.

42. Cette débilité est differente selon l'âge & le sexe.

43. Elle vient. 1. de la foiblesse de la fibre, (24.) & de ses causes, (25.) 2. de la débilité des petits vaisseaux,

(38.) & de ses causes, (38.) 3. de la lenteur de la circulation dans les grands vaisseaux, (39.) laquelle vient de la diminution de la masse du sang, de l'augmentation de ses parties aqueuses qui le rendent trop fluide, & de l'inaction des muscles.

44. De cette débilité (41.) produite par ces causes, (43.) naissent plusieurs maladies qu'on regarde sans fondement comme des maladies de temperament, ou que l'on apporte en naissant, & dont les principales sont. 1. une facile dilatation des vaisseaux, la tumeur; leur facile compression, l'inanition; la stagnation des liqueurs, la resistance du cœur augmentée, la crudité des humeurs, la corruption spontanée, une disposition peu propre à l'exercice des fonctions vitales, naturelles, animales, & toutes les indispositions qui sont les suites de ces premieres; suites aussi difficiles à guérir qu'infinies en leur nombre, & source féconde de nouvelles maladies, sur tout la Cachexie & la Cacochymie. 2. une facile dissolution des vaisseaux par des causes internes ou externes, acres, ou mises en mouvement; leffusion, la stagnation, la corruption, l'évacuation du liquide

néceſſaire à la vie & à la ſanté, l'interception du mouvement du liquide dans les vaiſſeaux rompus ; la corruption des parties que ce mouvement tenoit en vigueur ; ces maladies ſont encore de différente eſpece, ſur tout la Phthiſie, l'Empyéme, l'Hydropiſie, l'Atrophie.

45. Si l'on réflechit attentivement ſur (41. 42. 43. 44.) on connoîtra non ſeulement ce genre de mal (41.) mais on découvrira l'origine & la préſence d'une infinité d'autres maladies très-obſcures ; on en prédira les ſuites & on ſera ſeul en état de trouver les moyens sûrs d'y remedier.

46. Dans l'application de ces moyens il ne faut pas agir avec précipitation, eû égard à la débilité ; car il n'eſt point de cas où un changement ſubit ſoit plus dangereux.

47. L'application des remedes (28.) demande donc beaucoup de lenteur & de précaution ; on ne doit en uſer que par degrés, depuis le plus foible juſqu'au plus fort ; & après que les vaiſſeaux ont acquis quelque ſolidité, on doit faire beaucoup d'exercice ; & le continuer, juſqu'à ce qu'on ſoit sûr que les vaiſſeaux & les viſceres ſont aſſez fermes & aſſez ſolides.

48. Il suit de là que tout ce qu'on dit des qualités des alimens est tantôt vrai, tantôt faux; que l'action des muscles donne de la force aux fibres; que la vection dissout les humeurs coagulées, fortifie ou raffermit les parties lâches, sans dissiper les forces; que les gens très-robustes ont le sang fort épais, lent, doux; au lieu qu'il est dissous, leger & âcre dans les personnes fort délicates; qu'il y a une infinité de maladies très-differentes les unes des autres en apparence, lesquelles cependant ne tiennent souvent qu'à une seule racine, qu'il suffit d'extirper pour les guérir toutes.

49. On déduit des mêmes principes & la connoissance & la cure de la laxité des vaisseaux & des visceres.

MALADIES DES VISCERES forts & roides.

50. LEs vaisseaux & les visceres sont trop roides, lorsque les parties (23. 38. 39.) qui les composent, sont tellement unies ensemble, qu'ils résistent à ce mouvement qui devoit les changer & les mettre en jeu pour ope-

rer ce qui dépendoit dans le tems de la vie & de la ſanté de cette muta ilité.

51. Cette rigidité vient. 1. de toutes les cauſes qui rendent les fibres trop roides. (32.) 2. quand la force de la circulation joint les fibres enſemble & les rend ſolides. 3. de la réunion des petits vaiſſeaux privés de leurs liquides par la violence avec laquelle le ſang arteriel va frapper les parois des grands vaiſſeaux ; la principale cauſe de cet effet eſt la fréquente contraction des muſcles. 4. de la concrétion des vaiſſeaux avec leurs propres liquides, qui croupiſſans dans leurs cavités, s'y deſſechent, s'y coagulent & ne forment enfin qu'un tout ſolide avec eux.

52. La rigidité des vaiſſeaux produit 1. les mêmes effets que la trop grande rigidité (33.) des fibres, ou de ſemblables. 2. c'eſt d'elle que vient dans les vaiſſeaux l'effort violent que la fibre fait pour s'appliquer à l'axe de ſon canal pour en retrécir le diametre, pour preſſer, comprimer, repouſſer & chaſſer leurs fluides ; reſiſter par là au mouvement que le ſang reçoit du cœur & à la force du cœur même, & en ſe dilatant avec peine interrompre l'égalité de la circulation, troubler toutes

toutes les sécretions, empêcher que le cœur à chaque contraction ne pousse autant de sang qu'il en pousseroit sans cela, & qu'il ne se vuide entiérement; ce qui donne lieu à des concrétions polypeuses, parce que le sang qui reste toûjours dans le cœur à force d'y être comprimé perd ses parties les plus fluides & se condense en une masse assez solide; d'où la suffocation & la mort peuvent s'ensuivre. 3. La grande violence avec laquelle les parties des vaisseaux se retirent vers leurs points d'appui, quand ils sont blessés, & l'augmentation qui survient à l'ouverture des playes des mêmes vaisseaux, sont encore les effets de leur rigidité; aussi bien que la diminution ou la clôture parfaite des embouchures de leurs extrémités, quand ils sont coupés totalement.

53. Par une exacte attention à (31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 50. 51. 52.) on connoît clairement dans les vaisseaux la rigidité, l'élasticité & la force passée, présente, future, qui est ou qui se mettra en action, & sa curation.

54. Elle consiste 1. dans l'usage des remedes propres à guérir la rigidité des fibres. (35.) 2. principalement de ceux qui diminuent le volume, la densité,

& la pression du sang. 3. qui calment le mouvement musculaire. 4. des humectans, des adoucissans, des émolliens, des délayans, des dissolvans, des mondificatifs.

55. Par (21. jusqu'à 55.) on conçoit la nature & la cure des maladies particulieres aux solides & l'on y puise la solution des questions suivantes. Quelle difference y a-t-il en differens âges dans la structure des parties solides? Pourquoi l'homme croît-il, cesse-t-il de croître, décroît-il? Pourquoi les uns sont-ils d'un tempérament lâche, fort, roide, les autres d'un temperament sec, humide, plein? D'où vient meurt-on d'une mort naturelle ou de vieillesse? Et de quelle maladie meurt-on alors? Quels maux sont ordinairement propres à chaque âge? Quels alimens, quel genre de vie, quels médicamens conviennent à chaque âge? Quel fond peut-on faire, & quelle utilité peut-on retirer de la doctrine du resserrement & du relâchement des solides? &c.

56. Suivant l'ordre (16.) Après les plus simples maladies des solides, je devrois traiter des playes : mais comme elles entrainent toûjours avec elles

les vices ſpontanés des fluides, je vais commencer par l'examen de ceux-ci que l'on doit faire connoître avant que de décrire l'hiſtoire de celles-là.

57. C'eſt pourquoi l'on traitera d'abord des maladies qui attaquent nos humeurs abandonnées à elles-mêmes, ſans avoir aucun égard ni aux vaiſſeaux ni au mouvement vital trop rapide ou trop lent.

DES VICES LES PLUS SIMPLES & ſpontanés des humeurs.

58. LEs humeurs qui ſe trouvent dans un homme vivant, ou demeurent cruës & conſervent la nature des alimens ; ou par l'efficacité des fonctions naturelles, & par leur mêlange avec nos fluides, elles acquierent la même nature.

59. Les premieres (58.) ſont extraites ou des vegetaux, ou des animaux.

MALADIES SPONTANÉES qui naiſſent de l'humeur acide.

60. SI nos fluides formés de plantes farineuſes, ou de fruits

de ſaiſon cruds ou fermentés, l'emportent ſur les forces de notre vie, ils acquierent dans notre corps la même qualité qu'une chaleur humide leur fait naturellement prendre, en les échauffant. Voilà la cauſe de l'acrimonie acide & de la viſcoſité glutineuſe; la premiere naît des matieres fermentées ſur tout, & non fermentées; la ſeconde, des matieres farineuſes non fermentées ou cuites; à quoi ont auſſi rapport les auſteres dont l'aprêté rend les humeurs tenaces.

61. Les cauſes antécédentes de cette acrimonie acide (60.) ſont. 1. les alimens tirés de matieres farineuſes, de ſucs acides, récens, cruds, déja fermentans, ou de parties de vegetaux qui ayent fermenté. 2. la diſette de bon ſang dans ceux qui uſent de ces alimens. 3. la foibleſſe du tiſſu des fibres (24. 29. 41.) des vaiſſeaux, & des viſceres. 4. le défaut du mouvement animal.

62. Elle prend naiſſance & reſide principalement dans les premieres voïes, d'où elle infecte lentement le ſang & toutes les humeurs.

63. Elle produit des rots acides, la faim, la cardialgie, la paſſion ilia-

que, des vents, des ſpaſmes, l'inaction & diverſes autres alterations de la bile ; elle rend le chyle acide, & en communique l'odeur aux excrémens. Voilà ſes effets dans l'eſtomach & dans les inteſtins.

64. Elle rend le ſang pâle, & la ſeroſité chyleuſe, le lait des femmes, la ſueur, la ſalive acides. De là naiſſent des prurits, des obſtructions, des puſtules, des ulceres, des coagulations de ſang, la difficulté de ſa circulation, l'irritation du cerveau & des nerfs, des convulſions, le dérangement total du cours des liqueurs, & la mort.

65. On connoîtra par ce qui a été dit (60. 61. 62. 63. 64.) quelle a été, quelle eſt, & quelle ſera la nature de l'acide dominant. On aura les prénotions de ſes effets & la façon d'y remedier.

66. Elle conſiſte. 1. à ſe nourrir d'alimens anti-acides tirez des animaux & des vegetaux. 2. de ſucs analogues au bon ſang, tels que ſont ceux des oiſeaux voraces. 3. à uſer de corroborans. 4. à faire beaucoup d'exercice. 5. à employer des médicamens propres à abſorber, à délayer, à émouſſer, à alterer l'acide.

67. Le choix, la préparation, la doze & la juste application de ces remedes dépendent de la connoissance que le Médecin a de la maladie, de son siége, du malade, &c.

68. D'où l'on comprend aisément pourquoi ce genre de mal est si familier aux enfans, aux gens paresseux, aux vierges, aux pauvres & à certains artistes.

MALADIES
qui naissent de la viscosité glutineuse spontanée.

69. LA viscosité glutineuse produite par des vegetaux a pour causes antécédentes. 1. des matieres farineuses, cruës, austeres non mures, 2. la disette de bon sang. 3. l'action trop foible des vaisseaux, des visceres, de la bile. 4. le mouvement animal ralenti. 5. la dissipation des parties les plus fluides par les vaisseaux sécretoires relâchés. 6. la rétention des plus épaisses dont les vaisseaux excréteurs ne peuvent se décharger par rapport à leur foiblesse.

70. Elle se forme d'abord dans les

premieres voyes, d'où elle pénetre dans le ſang & dans toutes les humeurs qui s'en ſéparent.

71. Dans les premieres voyes, elle ôte l'appetit, donne un ſentiment de répletion, des nauſées, des vomiſſemens, cauſe des crudités, détruit l'action de la bile, la rend gluante, la conſume, produit la pituite dans l'eſtomach & dans les inteſtins, rend le ventre pareſſeux & enflé, empêche la préparation, la perfection & la ſécrétion du chyle.

72. Lorſqu'elle eſt parvenuë dans les humeurs, elle rend le ſang viſqueux, pâle, immeable, obſtruë les vaiſſeaux, donne lieu à des concrétions, rend l'urine blanche & preſque ſans odeur, la ſalive tenace, forme des tumeurs œdémateuſes, empêche les ſécrétions, & produit par la diſſipation des parties les plus ſubtiles la coaleſcence des petits vaiſſeaux.

73. Ainſi la digeſtion, la circulation, les ſécrétions, les excrétions & toutes les fonctions vitales, naturelles & animales ſont dérangées, d'où la ſuffocation & la mort s'enſuivent.

74. On tire de (69. 70. 71. 72. 73.) les ſignes diagnoſtiques, prog-

nostiques, anamnestiques de ce mal, & sa curation.

75. On l'obtiendra. 1. par l'usage d'alimens & de boissons qui ayent bien fermenté & qui soient assaisonnnées de sels & d'aromates. 2. de boüillons de viande d'animaux volatils. 3. de remedes qui raffermissent les vaisseaux & les visceres. 4. en augmentant le mouvement. 5. en mettant en œuvre les délayans, les résolutifs, les irritans, les remedes bilieux & savoneux. 6. le frottement, la chaleur, les bains, les vésicatoires.

MALADIES qui naissent de l'alkali spontané.

76. QUelques plantes sont remplies d'une matiere qui venant d'elle-même à se corrompre, ne s'aigrit & ne se coagule point, mais dégenere dans un alkali huileux, fétide; telles sont presque toutes les plantes aromatiques fort acres. Il est vrai qu'on en prend rarement une assés grande quantité pour qu'elles fassent naître un mal de leur nature; mais s'il en arrive, on doit le ranger dans la classe des maux que

les âcres huileux alkalis produisent.

77. Nos fluides formés de parties d'animaux, sont differens. 1. selon la difference des alimens dont ils se nourrissent. 2. selon les parties que l'on prend de ces animaux.

78. Car les animaux qui ne vivent que d'herbes & d'eau ont le chyle acide ou très disposé à s'aigrir, aussi-bien que le lait, qui par lui-même fait naître dans notre corps les mêmes effets, que les alimens tirés des végetaux, (voyez depuis 61. jusqu'à 76.) & produit dans les premieres voyes une matiere lente semblable à du fromage pressé, & qui est regardée ici comme une espece de viscosité particuliere.

79. Ceux qui se nourrissent d'autres animaux n'ont que des sucs qui s'alkalisent aisément.

80. Si les alimens ont été tellement élaborés par les forces de la nature, (58.) qu'ils ayent déja produit des liqueurs semblables à celle qu'on trouve dans un homme sain qui n'a ni bû ni mangé depuis vingt heures, alors soit que ces liqueurs demeurent tranquilles & exposées à une certaine chaleur, soit qu'on les agite fortement, elles commencent d'elles-mêmes à se

putréfier dans toute leur étenduë.

81. Les alimens tirés des autres animaux ont cette disposition naturelle à la putréfaction, avant que d'avoir souffert aucun changement dans notre corps.

82. Cette putridité (80. 81.) dénote cet état des humeurs dans lequel l'eau s'en exhale, les sels attenués, depoüillés de leur acide, changés ou séparés de leur terre & de leur huile deviennent acres, volatils, alkalis; il en est ainsi des huiles dont une partie fort tenuë, privée de sa terre, acquiert, en se mêlant à ce sel acre, une nature acre, volatile, fétide, tandis que l'autre se mêlant intimement à la terre, dont l'eau, les sels & l'huile la plus subtile se sont détachés, forme une lie noirâtre, épaisse, imméable.

83. Telle est la nature des hommes, des insectes, des poissons, des amphibies, de tous les animaux, des aquatiques, des volatils, des reptiles, de ceux qui nagent, qui marchent, qu'ils tendent tous d'eux-mêmes à cette putréfaction. (82.)

84. Les causes antécédentes de cette putridité (82.) sont 1. des alimens

tirés des autres animaux (excepté le lait (78.) que l'herbe produit.) sur tout des insectes, des poissons, d'oiseaux voraces & de vegetaux alkalescens. 2. l'abondance d'un sang loüable ou deja prêt à se putréfier. 3, la forte action des vaisseaux, des visceres (depuis 50. jusqu'à 54.) de la bile. 4. la stagnation ou la trop grande agitation des liqueurs, qui viennent du défaut ou de l'excès du mouvement animal. 5. une grande chaleur communiquée au corps pendant un long espace de tems.

85. Dans les premieres voyes, elle donne soif, ôte l'appetit, produit des rots nidoreux, des ordures ameres & puantes dans la bouche, sur la langue, au palais, au gosier, des nausées, des vomissemens de matiere bilieuse corrompuë, des crudités putrides, des diarrhées bilieuses, des douleurs iliaques inflammatoires, & un sentiment de chaleur incommode.

86. Parvenuë dans les humeurs, elle cause une dissolution putride du sang, y fait naître une acrimonie alkaline, huileuse, volatile, le rend moins propre à la nutrition & plus propre à causer la consomption, détruit les

plus petits vaiſſeaux ; ainſi elle trouble, déprave, détruit toutes les fonctions des parties ſolides & liquides, C'eſt pourquoi la circulation, les ſécrétions & les évacuations ſont dérangées : d'où naiſſent des fiévres ardentes, la putréfaction des urines & de toutes les ſécrétions, l'inflammation, la ſuppuration, la gangrene, le ſphàcele & la mort.

87. On peut déduire de (76. 79. 81. 82. 83. 84. 85. 86.) le diagnoſtic, le prognoſtic & la cure de ce mal.

88. Elle conſiſte à faire uſage. 1. d'alimens & de boiſſons diſpoſées à s'aigrir promptement ou déja acides. (Telles ſont les matieres farineuſes cuites dans l'eau ou laiſſées en digeſtion juſqu'à ce qu'elles commencent à ſe corrompre, le lait & ſes productions herbacées, les fruits de ſaiſon, leurs ſucs acides, cruds, ou changés en vin ou en vinaigre par la fermentation.) 2. de médicamens acides tirés des vegetaux cruds ou fermentés, ou de ſels & de ſouffre convertis en acides par le feu. 3. de ſels qui abſorbent l'alkali, tels que le ſel gemme, le ſel marin, & le ſel de nitre. 4. de délayans aqueux,

5. d'altérans doux, tels que sont les plantes farineuses en émulsion, ou en décoction. 6. de matieres savoneuses détersives, acides, oléagineuses, d'oximel. 7. le repos, le sommeil, les bains de vapeurs, les fomentations sont salutaires en ce genre de mal.

89. Selon ce qui a été dit, on peut aisément comprendre dans quel cas & pourquoi les rots acides qui succedent aux rots nidoreux sont de bon augure : quels sont les convalescens qui ont un goût désagreable de sel ammoniac, & quelle en est la raison; pourquoi les sueurs qui sentent l'aigre sont salutaires dans les maladies aiguës; quelle acrimonie est acide, alkaline, bilieuse, huileuse.

90. On sçait aussi quels maux fait naître la circulation trop rapide ou trop lente, & combien ses effets varient selon les lieux où les liqueurs s'arrêtent, & selon la differente nature des humeurs sur lesquelles elle agit; quels maux proviennent de la stagnation, de l'extravasation; enfin quelle est l'origine de cette gluë qui naît dans nos humeurs de l'usage excessif des consommés, des peaux & des extrémités des animaux, qui sont des

parties tenaces, lesquelles rendent nos humeurs visqueuses. Voilà en effet une autre espece de matiere pituiteuse differente de celle dont on a fait mention à la fin de (78.)

91. Après avoir traité séparément des plus simples maladies des solides & des fluides, je vais passer aux plus simples maladies qui naissent conjointement des uns & des autres.

DES MALADIES que le seul excès de la circulation produit.

92. TOus les fluides que contiennent tous vaisseaux provenans d'une grande artere n'ont été séparés que du sang, qui un peu auparavant étoit si bien mêlé dans les deux ventricules du cœur, qu'il ne paroissoit être qu'un seul & même liquide.

93. Cependant dans l'un & dans les autres il est composé de grands globules d'un volume déterminé, d'une figure variable, de couleur rouge, & d'une eau transparente, legere, tenuë, composée de molecules plus petites,

mais qu'on ne peut appercevoir à cause de leur transparence. On donne le nom de partie rouge à l'amas des premiers, & de sérum aux derniers. L'un & l'autre paroissent clairement au microscope.

94. Les molecules rouges détachées du sérum se convertissent promptement en serosité par le repos & par leur foible union, de sorte que presque tout le sang se résout en cette matiere.

95. Le sérum gardé long-tems en repos dans un air médiocrement chaud & humide se résout aussi par le repos & par la foible union de ses parties en un liquide plus tenu, plus transparent, plus leger, qui se putréfie insensiblement, devient volatil & s'évapore presque tout. Ce qui augmente proportionellement au tems.

96. Une petite chaleur un peu au dessus de celle qui nous est naturelle, sans dissiper beaucoup des parties subtiles du sang (92.) le réünit presque tout en une masse solide, qu'on pourroit couper, & que l'eau, le sel, l'huile & les esprits ne peuvent dissoudre. La chaleur de l'eau produit le même effet par une concrétion toute

particuliere & semblable à celle dont nous venons de parler.

97. La rougeur du sang (93. 94.) & la concrétion du sérum, (95. 96.) doivent leur origine à l'action des vaisseaux, & à l'efficacité de la circulation; comme nous l'apprennent les divers changemens de la nature du chyle, du lait, du sang sorti des vaisseaux ou y contenu. Ce qui est encore confirmé par le microscope.

98. L'augmentation du mouvement du sang par les vaisseaux vient de la contraction du cœur plus frequente & plus forte.

99. Le cœur se contracte plus souvent & plus fortement. 1. quand le cerveau & le cervelet y envoyent une trop grande quantité d'esprits, comme il arrive dans les passions de l'ame & dans la douleur. 2. lorsque le cœur est irrité par le retour du sang veineux, que les frictions, ou l'action des muscles accelerent, ou par des matieres acres, aromatiques, salines, acides, alkalines, purulentes, ichoreuses, putrides, qui sont dans le sang.

100. L'augmentation du mouvement du sang par les vaisseaux, fait qu'il est poussé avec plus de force dans

ceux qui le reçoivent; que les vaiſſeaux réagiſſent avec plus de vigueur ſur le ſang, qu'il eſt fort comprimé, que le frotement reciproque des ſolides & des fluides, ainſi que celui des parties du ſang entr'elles eſt plus violent; qu'il s'allume une grande chaleur dans dans toute la maſſe du ſang; qu'il ſe deſſeche par la diſſipation de ſes parties aqueuſes, acquiert une viſcoſité inflammatoire propre à former des concrétions, & ſe réſout en ſels & en huile volatile & acre : que le diametre des vaiſſeaux s'élargit à leurs commencemens; que des fluides trop épais ſont pouſſés dans les petits vaiſſeaux, les obſtruent, les détruiſent, les enflamment, y cauſent ſuppuration, gangrene, ſphacele, ſchirres, & une infinité d'autres maux qui peuvent s'enſuivre.

101. On connoît donc l'augmentation de la circulation par ſes cauſes, (99.) & par ſes effets, (100.) mais principalement par la celerité & dureté du pouls, par la reſpiration courte & laborieuſe, par une grande chaleur.

102. Les remedes propres à ralentir le trop grand mouvement du ſang ſont donc ceux qui empêchent le cœur de ſe contracter ſi ſouvent & ſi fortement.

103. Les uns regardent l'esprit, les autres le corps.

104. Les premiers consistent à divertir les malades, à détourner ou à calmer leurs passions par d'autres passions contraires.

105. Les derniers consistent dans le répos des muscles, à rélâcher les veines, (54.) à délayer, émousser, adoucir l'acreté quelqu'elle soit, (66. 67. 88.) à dissiper les causes de la douleur.

DES MALADIES qui naissent du défaut de circulation & de la Pléthore.

106. LE défaut de circulation fait naître dans les humeurs des maladies à peu près semblables aux spontanées des fluides qui sont en répos. (voyez depuis 58. jusqu'à 70.) ainsi c'est là qu'il faut apprendre à les connoître & à les guérir : on pourra même en déduire la nature, les causes, les effets, les signes & la cure de la pléthore, si on fait attention à ce qui suit.

α. La pléthore est une abondance de bon sang, trop grande pour pouvoir

ſupporter des changemens qui ſont inévitables dans la vie, s'il n'arrive des maladies.

β. Elle a pour cauſe tout ce qui fait beaucoup de chyle & de ſang loüable, & qui en même tems en empêche l'attenuation, la diſſipation & la tranſpiration.

γ. A quoi ſe rapporte la grande contraction des viſceres chylifiques du cœur & des arteres, & en même tems le relâchement des veines & des autres petits vaiſſeaux ; des alimens doux qui ſe changent aiſément en chyle, beaucoup de ſommeil, la tranquilité d'eſprit, l'inaction des muſcles, l'habitude de perdre du ſang naturellement ou par art.

δ. Tous les effets de la plethore dépendent de la raréfaction que cauſent la velocité & la chaleur qui s'enſuit ou d'autres cauſes que l'obſervation ſeule peut faire connoître. De-là la dilatation des arteres, tant ſanguines que lymphatiques, le dérangement des ſécrétions, la compreſſion des veines ſanguines & lymphatiques, l'étranglement de la circulation, l'inflammation, la rupture des vaiſſeaux, la ſuppuration, la gangréne, la mort.

ε. On peut donc aiſément connoître la plethore préſente & prévoir tous les effets qui pourront s'enſuivre.

ζ. Sa curation conſiſte dans la ſaignée, le travail, les veilles; à ſe nourrir d'alimens acres après les évacuations; à omettre peu à peu les évacuations.

MALADIES COMPOSÉES les plus ſimples, l'obſtruction & les bleſſures.

L'OBSTRUCTION.

107. L'Obſtruction eſt une obturation de canal qui empêche l'entrée du liquide vital ſain ou morbifique, qui doit y paſſer, & qui a pour cauſe la diſproportion qui ſe trouve entre la maſſe du liquide & le diametre du vaiſſeau.

108. Elle vient donc de l'étroite capacité du vaiſſeau, de la grandeur de la maſſe qui doit y paſſer ou du concours des deux.

109. Un vaiſſeau ſe rétrecit, quand il eſt exterieurement comprimé; par ſa propre contraction, ou par l'épaiſſiſſement de ſes membranes.

110. La masse des molécules s'augmente par la viscosité du fluide ou par erreur de lieu.

111. Et par les deux, lorsque les causes de l'un & de l'autre mal (109. 110.) concourent.

112. Les vaisseaux sont exterieurement comprimés, 1. par une tumeur voisine pléthorique, inflammatoire, purulente, schirreuse, chancreuse, œdemateuse, ampoullée, variqueuse, anevrismale, topheuse, pituiteuse, calculeuse, calleuse, 2. Par la fracture, la luxation, la distorsion, la distraction des parties dures qui compriment les vaisseaux, qui sont des parties molles. 3. Par toute cause qui tiraille trop & allonge les vaisseaux, soit une tumeur, soit la pression d'une partie dérangée de sa place, soit l'action d'une force externe. 4. Par des vêtemens étroits, par des bandages, par le poids du corps tranquillement couché sur une partie, par des ligatures, par le mouvement, par le frottement, par le travail.

113. La cavité d'un vaisseau se rétrecit, quand sa propre contraction, celle des fibres longitudinales, & principalement de ses fibres spirales, augmentent. Cette contraction a pour cau-

ſe. 1. tout ce qui augmente le reſſort des fibres, des vaiſſeaux & des viſceres. (31. 36. 40. 50. 51.) 2. la trop grande plénitude des petits vaiſſeaux qui forment les parois & la cavité des grands. 3. la diminution de la cauſe qui dilatoit les vaiſſeaux, ſoit que ce fut l'inaction ou l'inanition. C'eſt pourquoi les vaiſſeaux coupés retiennent bientôt leurs liquides.

114. L'augmentation de l'épaiſſeur des membranes mêmes du vaiſſeau vient, 1. de toute tumeur (112. N. 1.) qui ſe forme dans les vaiſſeaux qui compoſent ces membranes. 2. de calloſités membraneuſes, cartilagineuſes, oſſeuſes, (51.) qui s'y forment.

115. La maſſe des parties fluides s'augmente juſqu'au point de devenir imméable. 1. lorſque leur figure ſphérique ſe change en une autre qui préſente plus de ſurface à l'ouverture du vaiſſeau, ou. 2. lorſque pluſieurs particules qui étoient auparavant ſéparées ſe réüniſſent en une ſeule petite maſſe.

116. Ce changement de figure arrive principalement lorſque les molécules fluides n'étant plus également ni en même tems preſſées de toutes parts, ſont abandonnées à leur propre reſſort,

c'est-à-dire lorsque le mouvement languit, ou que le tissu du vaisseau est relâché, ou que la quantité du fluide est diminuée.

117. L'union des molécules vient du repos, du froid, de la gelée, du dessechement, de la chaleur, de la violence de la circulation, & de la forte pression du vaisseau, de coagulans acides, austeres, spiritueux, absorbans, de matieres visqueuses, huileuses.

118. Les parties d'un fluide deviennent imméables par erreur de lieu; lorsqu'elles ont été poussées avec force dans un vaisseau dilaté vers sa baze & trop étroit vers son extrémité dans laquelle elles ne peuvent finir leur circulation. La pléthore, l'augmentation du mouvement, la raréfaction des liqueurs, le relâchement du vaisseau sont les principales causes de cette dilatation, sur tout lorsqu'elles sont immédiatement suivies des causes contraires.

119. On connoît par là les causes & la nature de toutes sortes d'obstructions.

120. Quand elles se trouvent formées dans un corps vivant, elles s'opposent au passage des humeurs qui y doivent couler; elles arrêtent tout ce

qui vient heurter contr'elles ; elles en reçoivent l'effort, expriment les parties les plus ſubtiles, réüniſſent les plus épaiſſes, extendent les vaiſſeaux, les dilatent, les attenuent, les briſent, condenſent le fluide dont elles cauſent la ſtagnation, ſuppriment les fonctions qui dépendent de l'intégrité de la circulation, déſempliſſent & deſſechent les vaiſſeaux qui en doivent être arroſés, diminuent la capacité qui leur eſt néceſſaire pour tranſmettre les liqueurs, augmentent la quantité & la velocité des liqueurs dans les vaiſſeaux libres, & produiſent enfin tous les maux qui en peuvent dépendre.

121. Ces effets (120.) ſe manifeſtent differemment ſelon la differente nature du vaiſſeau obſtrué, & de la matiere de l'obſtruction.

122. Elle produit une inflammation du premier genre dans les arteres ſanguines, une autre du ſecond genre dans les arteres lymphatiques, un œdéme dans les grands vaiſſeaux lymphatiques, des douleurs ſans tumeur apparente dans les petits, d'autres effets dans les conduits adipeux, oſſeux, médullaires, nerveux, biliaires.

123. Celui qui connoîtra bien le

ſiége, la nature, la matiere, les cauſes, les effets des differentes obſtructions dont j'ai parlé, (depuis 107. juſqu'à 123.) ne ſe trompera point aux ſignes qui manifeſtent la préſence de l'obſtruction, qui font prévoir celle qui doit arriver & ſes effets.

124. Et toutes les eſpeces de ce mal étant connuës, il ne ſera pas difficile de trouver la cure propre à chacune.

125. En effet celle qui vient d'une compreſſion externe (112.) indique la néceſſité d'ôter la cauſe de cette compreſſion, & ſi cette ablation eſt poſſible, on prendra la maniere de la faire dans la deſcription qui en ſera faite à la ſuite.

126. Celle qui vient de l'augmentation de la contraction des fibres ſe connoît non ſeulement par les ſignes de la rigidité des fibres, des vaiſſeaux, des viſceres, (34. 36. 40. 50. 53.) mais encore par les ſignes clairs de ſa cauſe, ſi c'eſt la contraction produite par la ſeconde cauſe (113. N. 2.) ainſi que l'autre que nous avons attribué au même lieu (N. 3.) à l'inanition qui a précedé.

127. Cette obſtruction (113. 126.) ſe diſſipe. 1. par les remedes propres à corriger la trop grande rigidité des

fibres, des vaiſſeaux (35. 36. 38. 54. 55.) 2. principalement, ſi on peut les appliquer à la partie même affectée ſous la forme de vapeurs, de fomentations, de bains, de liniment, de clyſteres. 3. en déſempliſſant les vaiſſeaux trop pleins qui compoſent les membranes par des évacuans en general, mais ſur tout par des laxatifs, des délayans, des diſſolvans, des atténuans, des déterſifs, des purgatifs appliqués à ces petits vaiſſeaux. 4. par des médicamens qui ont la vertu de fondre les calloſités.

128. Mais il eſt bien rare que l'on guériſſe (ſi on le fait jamais) l'obſtruc- qui naît de cette cauſe. Les meilleurs remedes ſont les émolliens & les relâchans. Tant il eſt vrai que la mort eſt inévitable, & qu'il eſt très-difficile de de ſe procurer une vie longue par le ſecours de la Médecine.

129. La difficulté qu'ont les fluides à paſſer par les vaiſſeaux, laquelle vient de ce qu'ils ont perdu leur figure ſphérique ſe fait aiſément connoître par l'examen de ſes cauſes : (116.) car elles ſont ordinairement ſenſibles.

130. Et l'on y remedie en rétabliſſant cette figure, c'eſt-à-dire, en augmentant le mouvement des liqueurs

dans les vaiſſeaux & dans les viſceres par les irritans, les fortifians, l'exercice,

131. Quant aux concrétions du ſang, elles ſe forment par tant de cauſes differentes, (117.) qu'elles exigent divers remedes ou diverſes méthodes ſelon la circonſtance. C'eſt cette variété ſoigneuſement recherchée en chaque maladie qui indique les ſecours néceſſaires & la maniere de s'en ſervir.

132. Cependant on les guerit en general. 1. par le mouvement reciproque du vaiſſeau. 2. par des délayans. 3. en y portant une liqueur fluide qui atténuë la matiere par ſon mêlange & ſon mouvement. 4. en ôtant la cauſe coagulante.

133. On donne du reſſort aux vaiſſeaux. 1. en diminuant leur tenſion par la ſaignée. 2. par les fortifians. (28. 29. 45. 46. 47. 49.) 3. par le frottement & l'action des muſcles. 4. par les irritans.

134. L'eau délaye, ſur tout ſi on la prend chaude en boiſſon, en injection, ſous la forme de fomentations ou de vapeurs déterminées vers le ſiége de la concrétion ; les attractifs, dérivatifs, propulſifs ont ici rapport.

135. Les atténuans ſont. 1. l'eau.

2. le ſel marin, le ſel gemme, le ſel ammoniac, le ſel de nitre, le borax, le ſel fixe alkali, volatil. 3. les ſavons faits d'alkali & d'huile, naturels, composés, fuligineux, volatils, fixes; la bile. 4. les préparations mercurielles qu'on détermine vers la partie affectée par des dérivans, des attrahans, des propellans.

136. On détruit la cauſe coagulante en la faiſant paſſer dans une autre qui l'attire. C'eſt ainſi que les alkalis abſorbent les acides, les huiles, &c. & c'eſt principalement par des expériences chymiques qu'on fait ces découvertes.

137. Lorſqu'u.. fluide qui a été pouſſé dans des lieux étrangers y devient impénétrable, & forme par là des obſtructions, pluſieurs maladies malignes s'enſuivent. C'eſt pourquoi ce genre de mal mérite d'être attentivement examiné.

138. On le connoît, lorſqu'on ſçait. 1. qu'il a été précedé de ſes cauſes, (118.) qu'il eſt ordinairement aſſez aiſé d'obſerver, 2. que des cauſes contraires leur ont enſuite ſuccedé. 3. Quand on voit clairement ſes effets. (120. 121. 122.)

139. Il eſt auſſi facile d'en prévoir

les suites selon ce qui a été dit (120. 121. 122. 123.)

140. La cure consiste. 1. à faire rétrograder la matiere de l'obstruction dans de plus grands vaisseaux. 2. à la résoudre. 3. à relâcher les vaisseaux. 4. à la faire suppurer.

141. Ce mouvement de rétrogradation se procure. 1. en évacuant par de grandes & subites saignées les liqueurs qui par leur mouvement forçoient la matiere de s'engager davantage ; & par ce moyen le vaisseau à force de se contracter, la fait rétrograder. 2. par des frictions faites de l'extrémité du vaisseau vers la baze.

142. La matiere de l'obstruction se résout par les remedes décrits ci-devant (133. 134. 135. 136. 137.)

143. On relâche les vaisseaux par les remedes proposés. (35. 36. 54.)

144. On parlera de la suppuration dans l'histoire de l'inflammation.

DES PLAYES EN GENERAL.

145. LA playe est une solution de continuité récente & sanglante d'une partie molle, faite par

l'action d'un corps dur & aigu.

146. Sa cause sensible est donc la dureté, le tranchant & le mouvement de l'instrument qui blesse.

147. Son sujet, une partie molle, & conséquemment un tissu de vaisseaux sanguins, lymphatiques, adipeux, nerveux, membraneux & tendineux, & des vesicules qui en sont formées.

148. La cause (146.) produit dans ce sujet, (147.) la séparation des parties unies, l'effusion des liqueurs qui y étoient contenuës.

149. C'est pourquoi elle dérange les fonctions qui dépendent de l'intégrité & de la détermination du cours des liqueurs par les vaisseaux.

150. Ainsi les playes faites à des parties dont l'intégrité est nécessaire à la vie, sont mortelles.

151. D'icelles (150.) les unes causent une mort inévitable.

152. Les autres ne sont mortelles qu'étant abandonnées à elles-mêmes; mais on peut si bien les traiter qu'on n'est point en risque de perdre la vie.

153. Enfin celles qui ne sont point mortelles peuvent le devenir par négligence ou par erreur.

154. Les blessures ont differens ef-

fets, ſelon les diverſes fonctions de la partie, lorſqu'elle étoit entiere ; c'eſt de là qu'elles prennent differens noms, qu'on n'ignore guéres, quand on ſçait ce qui ſe paſſe dans l'état ſain.

155. Elles ne varient pas moins dans leurs noms ; leurs formes, & leurs effets, eu égard à la diverſité de la cauſe vulnerante (146.) à ſa figure, à ſa façon d'agir, ſoit en piquant, coupant, tranchant, contondant, agitant, à la force avec laquelle on l'applique, & ſelon qu'on l'ôte ou qu'on la laiſſe dans la playe, ou qu'elle eſt empoiſonnée.

156. Tout cela varie encore ſelon la difference de la partie bleſſée (147.) eû égard à ſa dureté, à ſa moleſſe, à ſa connexion, à ſa ſituation, à ſes fonctions, aux liqueurs qu'elle contient & à ſon changement de forme.

157. Il eſt auſſi néceſſaire de connoître l'origine de ces variétés, qu'il eſt inutile d'en diſtinguer ſubtilement tous les noms.

158. Lorſqu'un homme ſain & robuſte eſt bleſſé dans une partie viſible où il n'y a point de grandes arteres, & qui n'eſt point trop tendineuſe, voici les phenoménes qui s'enſuivent ;

pourvû que l'on garantiſſe la playe de l'air, du froid & de tout ce qui pourroit la deſſecher.

1. Les parties bleſſées ſe rétirent inſenſiblement & de plus en plus les unes des autres, quoiqu'on ait ôté la cauſe de la playe, à moins que ce ne ſoit qu'une très-petite piqueure.

2. Le ſang ſort d'abord avec quelque abondance, il s'arrête enſuite peu à peu de lui-même.

3. Pour lors il ſe forme au fond de la playe une croûte de ſang.

4. Il en ſort une humeur délayée, tenuë & rougeâtre.

5. Alors les lévres de la playe commencent à rougir, à s'échauffer, à faire douleur, à ſe tumefier, & à ſe renverſer, tandis qu'en même tems le fond s'enfle & s'éleve.

6. Et il ſurvient dans ce tems là une petite fiévre avec chaleur & ſoif.

7. Trois ou quatre jours après, plutôt ou plus tard, la playe rend une liqueur tenace, blanche, épaiſſe, polie, qu'on nomme pus.

8. Et auſſi-tôt la rougeur, la chaleur, la douleur, la tumeur, le renverſement des lévres, la petite fiévre ceſſent ou diminuënt conſiderablement.

9. La playe de ſon fond vers ſes bords, & de ſes bords vers ſon centre ſe remplit de chair peu à peu, ſes bords deviennent blancs, tirant ſur le violet, mols, polis, & ſe réuniſſent.

10. Enfin la playe ſe ſeche & ſe cicatriſe.

159. Lorſqu'une artere qui n'eſt ni trop grande, ni trop proche du cœur eſt tout-à-fait coupée tranſverſalement, elle ſe retire, ſe cache entre les parties ſolides du voiſinage, & ſe bouche d'elle-même, &c. comme ci-devant (158.)

160. Si cette même artere (159) eſt bleſſée tranſverſalement ſans être totalement coupée, les fibres qui ſe retirent en arriere, accroiſſent la bleſſure. Ce qui donne lieu à une hémorrhagie qui dure long-tems; & lorſqu'elle a enfin ceſſé, la foibleſſe de la cicatrice qui cede à l'action des liqueurs, produit quelquefois un anévriſme.

161. Quand une grande artere eſt totalement coupée, il en arrive une hémorrhagie qui cauſe la défaillance ou la mort. Les parties qui ſont ſituées au-deſſous de la bleſſure tombent en langueur, & ſont inſenſiblement rongées par une gangrene putride & lente,

ou après s'être desséchées, elles se racourcissent & se retirent entierement.

162. Les nerfs grands & tendus totalement coupés se retirent vers leurs principes, se cachent, tirent à eux les petits rameaux qui sont un peu au dessus de la playe, les distendent, causent de la douleur & une obstruction aux rameaux voisins, occasionnent l'engourdissement, l'impuissance de se mouvoir & l'exténuation à la partie qui est située au-dessous de la playe, ou même la gangrene.

163. Les nerfs, tendus & tendineux, piqués ou à demi coupés font des douleurs qui quelquefois sont d'abord sourdes, & d'autres fois très-vives: elles se font premierement sentir à l'endroit de la playe, & se communiquent ensuite aux nerfs des parties voisines, & à tous ceux avec lesquels ils correspondent: ce qui fait naître des chaleurs, des tumeurs, de grandes rougeurs, des douleurs, des fiévres, des délires, des spasmes, l'inflammation, l'ouverture de la partie enflammée avec l'évacuation souvent très-abondante d'une sérosité acre & tenuë: la partie perd ensuite le sentiment, se roidit, reste immobile, se flétrit, se gangrene enfin,

& le blessé meurt. Accidens qui sont tous d'autant plus violens, que le nerf est plus fortement tendu ou attaché à des parties fermes, où couvert d'enveloppes plus dures & plus tenaces.

164. Les accidens (162. 163.) sont à peu près les mêmes dans les differentes playes des tendons, & même plus violens.

165. Et comme les membranes sont assés souvent des productions des tendons & des nerfs, leurs playes sont sujettes aux mêmes accidens (162. 163.)

166. Pour les blessures des vaisseaux lymphatiques, adipeux, veineux, & des vésicules qui en sont formées, il est aisé d'en comprendre la nature & les effets par les loix de la circulation, & par la consideration des parties voisines.

167. Si une playe est visible, on en connoît la présence & la nature. 1. en ôtant tout ce qui peut empêcher de la voir & en arrêtant l'hémorrhagie. 2. par la structure anatomique des parties voisines.

168. Mais si elle est cachée, pour en découvrir la nature, il faut être au fait. 1. de la fabrique, de la situation de la partie qui doit avoir été blessée,

de la maniere & de la force avec laquelle le coup a été porté. 2. Il faut sçavoir quelle fonction se trouve lésée par la blessure. 3. quelles matieres sont sorties du corps ou s'y sont répanduës. 4. les accidens qui sont survenus, tels que la douleur, le hocquet, les convulsions, les tumeurs, &c.

169. On prédit sûrement par (167. 168.) les évenemens des playes.

1. Si le blessé mourra ou non.

2. Si la guérison est possible, impossible, sera parfaite ou imparfaite.

3. Si elle sera facile, difficile, courte, longue.

4. Quels seront les effets de la blessure après la guérison, tels que l'amaigrissement, la paralysie, l'immobilité, le changement de figure, &c.

170. Les playes qui ont les cinq effets suivans rendent la mort inévitable, pourquoi on les juge nécessairement mortelles. (151.) Telles sont.

1. Celles qui interceptent le cours des esprits du cervelet au cœur α. Les blessures du cervelet; celles du cerveau, quand elles sont si profondes qu'elles donnent atteinte à la moëlle allongée. β. Les vaisseaux sanguins rompus au dedans du crane avec du sang

extravafé, qui en preſſant le cerveau ou en ſe putréfiant cauſe la mort, & qu'on ne peut ôter par le trépan à cauſe de la condition du lieu : telles ſont les parties inferieures de l'orbite de l'œil, de l'os temporal, ethmoïde de la baze du crane, &c. γ. Les bleſſures profondes faites à la partie ſuperieure de la moëlle de l'épine. δ. Celles qui compoſent les nerfs cardiaques.

2. Les playes qui pénetrent dans les ventricules du cœur, & en font ſortir le ſang, ſont mortelles.

3. Celles qui répandent hors du corps ou au dedans du corps le ſang qui vient du cœur, du cerveau & du cervelet, & auſquelles la ſituation du lieu empêche de remedier : telles ſont les grandes bleſſures du poumon, du foye, de la rate, des reins, du pancreas, du méſantere, de l'eſtomach, des inteſtins, de la matrice dans les femmes groſſes, de la veſſie, vers ſes principales arteres, de l'aorte, des carotides, des vertébrales & d'autres arteres & veines ſemblables.

4. Celles qui ôtent entierement la reſpiration, comme celles du larinx, les grandes bleſſures des bronches, celles qui percent les deux cavités de la

poitrine, en sorte que l'air y entre, celles qui pénetrent des deux côtés du médiastin dans le diaphragme, ou qui percent son centre nerveux.

5. Celles qui empêchent le chyle d'être porté au cœur; l'œsophage coupé; de grandes blessures faites à l'estomach, aux intestins; celles du canal thorachique, ou du reservoir chyleux.

171. Les blessures mortelles de leur nature, mais que l'art peut guérir, (152.) sont.

1. Celles du dedans du crane ausquelles on remedie par l'operation du trépan.

2. Celles d'un grand vaisseau arteriel ou veineux situé dans un lieu où le Chirurgien peut porter la main.

3. Celles des visceres dans lesquelles on peut employer avec succès la Chirurgie & la Pharmacie.

4. Celles qui répandent du sang dans des cavités desquelles on peut le rétirer, sans danger de perdre la vie. Telles sont quelques blessures du thorax, de l'abdomen, des Vreteres, de la vessie; certaines blessures des intestins.

172. On peut prédire qu'une blessure qui n'est point mortelle (153.) le deviendra par ces causes.

1. Si on n'a pas évacué le pus d'où nait la consomption purulente; ou le sang extravasé, qui par là se putréfie.

2. Si l'on a peché dans les 6. choses non naturelles.

3. Par la négligence ou la faute du Chirurgien.

4. Par le mauvais temperament où les autres maladies que le blessé peut avoir; lesquelles sont quelquefois si cachées, qu'elles ne se manifesteroient pas sans cet accident. C'est à quoi le Médecin doit faire attention, quand il fait aux Juges le rapport d'une blessure.

173. Sur quoi l'on peut appuyer les rapports touchant les playes, & marquer précisément le tems auquel on pourra décider si elles sont mortelles.

174. Par l'histoire des playes (depuis 145. jusqu'à présent.) Il est également facile de prédire les autres évenemens que lon doit prévoir (169.)

175. Pour les phenomenes (158. 159.) il est aisé de les expliquer, quand on connoît les fonctions vitales & animales. Voyez ce que j'ai dit sur les maladies des solides & des fluides en general.

176. Lorsque les tuniques exterieures d'une artere ont été piquées, cou-

pées, contuses, tiraillées, rongées, sans que la tunique interne soit endommagée, le sang qui y vient avec impetuosité les dilate, y forme un sac qui est souvent de la grosseur d'un œuf, dont les parois deviennent calleuses, dont on sent la pulsation, dont la couleur est rougeâtre, qui disparoît par la compression, & reparoît, quand on cesse de le comprimer; augmente la capacité de son artere, diminuë celle des vaisseaux voisins qu'il comprime, & forme ainsi un anévrisme vrai (160.) dont la cause, les signes, & les effets sont évidens.

177. Lorsqu'une artere qui a été blessée de la même maniere par les mêmes causes est plus foible après sa guérison, les mêmes accidens (176.) surviennent.

178. Si les mêmes causes (176.) ayant rompu toutes les tuniques à la fois, le sang s'épanche dans toutes les parties voisines, qu'il distend sans trouver d'issûë au dehors, il se fait un amas de sang extravasé qui, s'augmentant continuellement & sans mesure, forme une tumeur molle, livide, dont on ne sent presque pas la pulsation, qui disparoît à peine quand on la presse, qui

fe putrefie bientôt & cause la gangréne dans les parties voisines. Voilà ce qu'on nomme anévrisme faux, (160.) cette seule description en fait connoître la cause, les signes & les effets.

179. La physiologie donne la raison des autres effets que produit la section d'une grande artere, (161.) & d'un nerf. (162.)

180. Mais pour concevoir clairement les causes des effets considérables qui paroissent, lorsqu'un nerf est piqué, ou en partie coupé, selon ce qui a été dit, (163. 164. 165.) il faut faire attention aux choses suivantes, que la théorie & l'anatomie nous apprennent.

181. Tout nerf visible est un faisseau de petits filamens nerveux liés par de petites membranes, entrelassés d'arteres, de veines, de vaisseaux lymphatiques, & enveloppés d'une membrane commune: tous ces petits tuyaux qui entrent dans la composition du nerf sont remplis d'une liqueur subtile qui leur est propre, qui circule continuellement dant leurs cavités, & qui leur est fournie par le cœur, par le cerveau, par le cervelet, & par la moëlle de l'épine : ils sont tous doüés d'une

assez grande vertu de contraction.

182. Ce qui fait que les parties d'un nerf entierement coupé se retirent du lieu de la blessure vers les parties fermes ausquelles il est attaché, se cachent sous les solides qui les environnent, sont comprimées par leur action & ferment leurs orifices & ceux de leurs petits vaisseaux sans causer d'autres préjudices que ceux de (162.)

183. Mais s'il n'y a que quelques-uns des petits filamens nerveux dont le nerf est composé, qui soient coupés ou piqués; en se retirant en arriere, (182.) ils tiraillent les fibrilles qui les lioient ensemble, (181.) eux & leurs petits vaisseaux. Ce qui cause une dilaceration lente & continuelle, & conséquemment une douleur aiguë & continuelle dans ces parties. Les fibres nerveuses qui sont encore unies ensemble soutiendront seules tout l'effort qui étoit auparavant partagé entre toutes : elles seront donc plus distenduës, plus dilacerées, & par conséquent elles produiront une douleur très-vive, & se comprimeront tellement par leur distraction, qu'elles boucheront le passage. Quand une partie est coupée, & que l'autre ne l'est pas, elles souffrent

beaucoup toutes les deux, & les petits vaisseaux intermédiaires se trouvent comprimés ; par conséquent le sang, la lymphe & les esprits sont arrêtés, pressés, accumulés, d'où naît dans ces parties l'inflammation causée par le sang, la lymphe & les esprits.

D'un côté les nerfs voisins, les tendons, les guaines des uns & des autres, les muscles & les vaisseaux sont tendus, étranglés, tiraillés ; de l'autre les menbranes du cerveau, du cervelet, de la moëlle épiniere sont tiraillées, irritées, & ainsi toutes les fonctions du cerveau sont dérangées.

Ce qui produit naturellement & nécessairement l'enchainement de tous les phénomenes (163. 164. 165.) que je viens de dire.

184. On conçoit aussi par-là, quelle piqueure, quel déchirement & quelles sortes de blessures des nerfs sont si funestes, & quelle en est la raison ; pourquoi les blessures des membranes, des tendons, & de plusieurs vaisseaux produisent les mêmes effets.

185. Pour guérir une playe, il faut 1. en ôter tout ce qui pourroit en empêcher la réünion, soit partie des solides & fluides corrompus, soit par-

tie de l'inſtrument vulnerant, ou de quelqu'autre matiere laiſſée dans la playe.

2. Reparer la deperdition par la regeneration de ce qui a été emporté.

3. Rejoindre les parties ſéparées & les contenir dans leur union.

4. Y faire naître une cicatrice tout à fait ſemblable à la peau naturelle.

186. S'il s'y trouve quelque fragment de métaux, de pierre, de bois, de verre, des balles à fuſil, des grumeaux de ſang, de la chair morte, des eſquilles d'os, il faut d'abord les ôter, ſi cela eſt utile.

187. Mais ce n'eſt qu'après avoir conſideré la nature de la playe, du lieu bleſſé, la matiere qui s'y eſt introduite, la force du malade, les ſymptomes du mal, qu'on juge ſi l'on doit les en ôter (186.) ou les y laiſſer.

188. On juge auſſi par (187) de quelle maniere & avec quel inſtrument on peut les ôter. (186.)

Si le corps a ſouffert quelque déperdition de ſubſtance, il faut la réparer par la regeneration d'une matiere qui lui ſoit ſemblable. Ce qui ſe fait 1. en diſpoſant les vaiſſeaux arteriels, lymphatiques, nerveux, de façon, qu'ils

reçoivent & transfmettent leurs liqueurs bien conditionnées 2. en faifant en forte que ces humeurs bonnes & naturelles fe portent vers ces vaiffeaux dans la quantité réquife, & avec un mouvement convenable.

190. Par ce moyen (189.) les petits tuyaux bleffés, retirés, bouchés & prefque deffechés fe rempliffent, s'humectent, s'allongent, s'appliquent à ceux du plexus reticulaire qui leur font voifins, & avec lefquels ils s'agglutinent par le fecours d'un bon liquide.

191. A mefure que toutes ces chofes (190.) fe font enfemble & également de tous les points du fond & des côtés de la playe, fa cavité fe remplit de chaque partie au centre d'une matiere folide & liquide femblable à celle dont il s'étoit fait déperdition.

192. Il faut donc pour que cela fe faffe 1. fe nourrir d'alimens qui rendent le chyle, le ferum du fang loüables, & la matiere de la nutrition douce & glutineufe, d'alimens peu difpofés à la putréfaction, aifés à digerer & à fe convertir en notre propre fubftance: ufer fur tout des décoctions de matieres farineufes, cruës, fermentées, d'émulfions, de lait, de boüillons, de

fruits mûrs cuits, de legumes tendres pris souvent en petite quantité, & éviter la repletion, la faim, & la soif.

193. On juge sur la connoissance du temperament du malade, & eu égard à la saison & à la complication du mal, lequel de ces remedes (192.) convient à chacun, & comment on doit le préparer.

194. On doit éviter toute acreté parce qu'elle augmente trop la circulation : le vin, les sels, les aromates, l'acide, les legumes acres sont par consequent nuisibles à la cure des playes.

195. Les boüillons trop épais ou trop gras, les plantes alkalescentes, le cresson, le chou, le raifort & autres semblables qui se putrefient aisément, sont aussi nuisibles.

196. Il faut s'interdire tout ce qui a de la peine à se changer en chyle ou en sang. Telles sont les matieres endurcies par le sel, la fumée & l'air; les matieres fort grasses; telles que le lard, les poissons gras, les canards, les oyes, & semblables oiseaux qui se nourrissent de poissons, les matieres visqueuses, telles que les legumes gras, les matieres farineuses cruës, les œufs.

197. Les médicamens qui condui-

ſent au même but, ſont ceux qui ôtent tout ce qui pourroit empêcher la conſolidation (190. 191.) & dont on ſe ſert ordinairement en décoction. Il faudra donc les varier ſelon la varieté de l'obſtacle qu'on aura à lever, car il n'en eſt aucun qui ſoit generalement utile.

198. On aura donc recours ſelon la circonſtance aux atténuans, aux épaiſſiſſans, aux adouciſſans, aux irritans, aux aperitifs, aux relâchans, aux aſtringens, aux ſpecifiques, & ſouvent conſequemment à des remedes oppoſés.

199. On décidera de leur choix ſur la connoiſſance de la nature du vice qui ſe trouve dans le malade, & des vertus des remedes (197. 198.)

200. L'air ſec un peu chaud, pur, ſans aucune exhalaiſon putride, & ſouvent renouvellée convient fort.

201. On doit entretenir le ventre libre par l'uſage des émolliens, des relâchans, des eccoprotiques.

202. Procurer le ſommeil par des anodyns, par un regime humectant, par des narcotiques.

203. Il faut avoir l'eſprit gay, s'abſtenir des plaiſirs de l'amour, & prendre du repos.

204. Pour que les vaisseaux conservent l'état requis, (189.) & que les fluides ne se corrompent point dans la playe, & par là ne nuisent point à l'action décrite, (189. 190. 191.) il faut la mettre à l'abri de l'air, la fomenter & la remplir toute de remedes doux, balsamiques, vulneraires, amis des nerfs; & entretenir par tout une pression égale.

205. On tient ces remedes (204.) appliqués sur la blessure par des emplâtres qui ne servent gueres en ce cas que par leur tenacité, laquelle ne nuit point.

206. Les liquides qui abordent à la playe, ceux qui s'épanchent dedans, les fibres à demi mortes, les canaux obstrués & enflés y forment des matieres purulentes, ichoreuses, des ordures, des chairs spongieuses.

207. On les emporte ordinairement par des digestifs, des détersifs, des corrosifs, des desiccatifs, & souvent par la compression.

208. Il faut mettre ces moyens (207.) en usage, jusqu'à ce qu'il paroisse un pus loüable, doux, blanc, visqueux, uni, égal, sans odeur, sous lequel les ordures se nettoyent, les contusions & les

les tumeurs se dissipent, ce que l'air avoit corrompu se sépare, les cavités se remplissent, les parties divisées se réünissent.

209. Il faut alors avoir recours aux remedes sarcotiques, tels que les digestifs doux.

210. Si après avoir satisfait, suivant (186. 187. 188.) à la premiere intention, (185.) on trouve qu'il n'a été rien emporté de la substance du corps, il faut si bien unir les lévres, que les parties naturellement unies se réappliquent mutuellement les unes aux autres & restent dans cet état.

211. Cela se fait. 1. en donnant à la partie la même situation qu'elle avoit avant que d'être lésée. 2. en la comprimant doucement & également, afin que tous les points de sa surface demeurent contigus & bien assujettis

212. On retient les lévres unies. 1. par le moyen d'emplâtres ténaces, coupés à plusieurs angles en forme de doigts, dont les extrémités qui s'éloignent de la playe forment une anse à laquelle on attache des fils par le secours desquels on peut rapprocher les emplâtres que l'on doit appliquer aux deux côtés de la playe. Ces emplâtres

ſont d'uſage dans les longues ſciſſures tranſverſales de la peau & des parties lâches.

213. 2. En ſe ſervant de compreſſes & de bandages par deſſus, afin que les parties entr'ouvertes (14. N. 1.) demeurent également appliquées les unes aux autres, & ſe réüniſſent. Ce qui ſe fait par une preſſion convenable. Cette ſeconde méthode convient dans les playes longitudinales.

214. 3. Par des ſutures qu'on fait avec des éguilles d'acier, droites quand les playes ſont ſuperficielles ; & courbes, quand elles ſont plus profondes, bien aiguës par la pointe & garnies d'un fil ciré. On les enfonce à une ſuffiſante diſtance de la playe, juſqu'à ſon fond, d'une lévre à l'autre, & en reſſerrant ce fil, on tient dans la réünion les lévres d'une playe ; on nouë enſuite le fil par deſſus & on le couvre d'une petite compreſſe. On recommence cette manœuvre ſelon le beſoin, depuis le milieu ou depuis l'angle de la playe, juſqu'à ſon extrémité : enſuite on enduit les lévres de baume, on met de petites compreſſes ſur les nœuds, on couvre la playe d'un emplâtre.

215. Les ſutures (214.) ſont d'u-

ſage dans les playes recentes, par leſquelles il a ſorti peu de ſang, dans les playes ſimples, pleines, pures, tranſverſales, obliques, angulaires; elles (214.) nuiſent aux playes qui ont cauſé une grande hémorrhagie, aux playes vieilles, ſanieuſes, purulentes, ſordides, avec contuſion ou perte de ſubſtance, couvertes de croutes dangereuſes, par la léſion des grands vaiſſeaux, trop profondes, fort enflammées, empoiſonnées, & à celles qui ſont faites à une partie néceſſairement mobile.

216. 4. On retient les lévres unies en y laiſſant l'éguille entourée de fil, en ſorte que les lévres ne puiſſent ſe retirer. Cette méthode convient aux grandes & larges playes des parties pendantes.

217. On parvient au dernier but (40.) en faiſant en ſorte que les parties ſoient de niveau, comme dans l'état ſain, & qu'elles ne ſoient ni trop, ni trop peu preſſées; en évitant les cauſtiques, les ſtiptiques, les aſtringens, & ſur tout prenant ſoin que tous les points de la playe ſoient également preſſés. On réüſſit dans toutes ces choſes en pratiquant ce que j'ai dit ci-devant (211. 212.) en mettant

ſur la playe un deſſiccatif doux, & enfin en lavant la cicatrice avec des ſpiritueux.

DE L'HÉMORRHAGIE.

218. LOrſque les cauſes (159. 160.) d'une playe donnent lieu à une grande hémorrhagie, on l'arrête. 1. par des cauteres actuels. 2. par des cauteres potentiels. 3. par des aſtringens. 4. par la ligature du vaiſſeau. 5. en le coupant entierement. 6, en le comprimant par des compreſſes graduées & des bandages.

219. La révulſion n'eſt ici (218.) d'aucune utilité, à moins que les vaiſſeaux ouverts (159) ne ſoient petits & que le malade ne ſoit plethorique. On peut dire avec raiſon la même choſe des alimens, de la boiſſon & des médicamens internes. Ce que nous avons dit de l'hémorrhagie peut auſſi s'appliquer au flux de matiere ichoreuſe, quoique les baumes épais ſoient ici d'un grand ſécours.



DE LA DOULEUR.

220. TOutes les fois qu'une fibre nerveuſe qui prend ſon origine du cerveau eſt tellement tenduë ou autrement diſpoſée, qu'elle eſt prête à ſe rompre, on ſent de la douleur.

221. Elle eſt d'autant plus vive, que la fibre eſt plus prête à ſe rompre, & d'autant moins vive que la fibre s'éloigne moins de ſa tenſion naturelle.

222. C'eſt pourquoi une grande douleur dans une même partie dure peu de tems, une douleur moins violente peut durer long-tems, diminuer & augmenter.

223. La cauſe de la douleur eſt donc tout ce qui produit une telle extenſion ou diſpoſition. (220.)

224. Par exemple. 1. la force de la contraction naturelle ſoutenuë d'un petit nombre de fibres, les autres étant rompuës. (183.) 2. ce qui produit par trop de répletion une trop grande diſtenſion dans un vaiſſeau tiſſu de fibres nerveuſes ; l'obſtruction, la pléthore, l'abondance d'humeurs cachochimes, & l'augmentation du cours des liqueurs.

3. tout ce qui tiraille violemment, comme une luxation, une tumeur, une force externe. 4. tout ce qui blesse & corrode.

225. De là l'on connoît la multitude des causes (224.) de la douleur (220.) qui naît de la playe (145.)

226. On conçoit aussi par là la raison de l'inquiétude, des veilles, de l'agitation, de la fiévre, de la soif, de la sécheresse, des convulsions, de la gangrene, qui en sont les effets.

227. Et comment il faut varier les anodyns selon ses differentes causes.

228. On détruit donc la cause de la douleur. 1. en relâchant la fibre tenduë. 2. en dissolvant les concrétions. 3. en diminuant le mouvement & le volume de la matiere qui cause la tension. 4. en remédiant au tiraillement inégal & violent. 5. en adoucissant l'acreté. 6. en la dissipant. 7. en ôtant ce qui désunit les fibres.

229. La douleur cesse, quoique sa cause (224.) subsiste. 1. en rendant le nerf insensible, en le coupant, en le comprimant, en le brulant. 2. en émoussant le sentiment du sensorium commun par des narcotiques. On dissipe

par là bien des effets (226.) de la douleur.

DES CONVULSIONS.

230. LA convulsion est une contraction violente, involontaire & alternative d'un muscle.

231. Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux dans les muscles qui en sont attaqués.

232. Ainsi elle peut se trouver dans une playe, soit que ce soit une matiere étrangere qui cause irritation, soit la condition même du nerf lesé (163. 164. 165. 183. 184.) soit une trop grande hémorrhagie qui aura précedé.

233. L'on sçait de plus qu'elle trouble toutes les actions.

234. On la guérit. 1. en ôtant le corps irritant, (186.) par le secours de la Chirurgie. (187. 188.) 2. en adoucissant ou en dissipant l'acreté. 3. en changeant l'état du nerf (232.) par les remedes décrits (228. 229.) 4. en remplissant le corps d'alimens liquides, doux, amis des nerfs, pris sans cesse en petite quantité. 5. en arrêtant en même tems l'hémorrhagie (218. 219.)

235. Une petite tumeur & une legere inflammation font de bon augure dans une playe ; mais ces symptômes sont dangereux s'ils viennent à augmenter. Les bains, les fomentations, les anodyns, les antispasmodiques appliqués au lieu blessé & à tout le reste du corps sont d'un usage salutaire. On en parlera dans l'histoire & la cure de l'inflammation.

236. Le sang qui s'est épanché d'une playe dans une cavité du corps doit en être tiré promptement en mettant le malade dans une situation convenable, ou en suçant le sang par le moyen d'une sonde creuse, s'il n'est point grumelé, ou après l'avoir délayé d'abord ; en dilatant l'ouverture de la playe, ou en faisant une contr'ouverture.

237. Si la playe pénetre en quelque partie ferme, il faut procurer aux ordures une issuë par où elles puissent s'évacuer. Ce qui se fait en comprimant, en lavant, en liant la partie, ou dilatant la playe ou en faisant une contr'ouverture.

238. La dilatation se fait avec un bistouri, en introduisant dans la playe des tentes de linge, des éponges, de

la racine de gentiane, & autres choſes ſemblables ſéches attachées à un fil; leſquelles venant à ſe gonfler par l'humeur qu'elles abſorbent, en dilatent l'ouverture.

DES PLAYES DE LA TÊTE.

239. LEs playes de tête endommagent ou les ſeuls tégumens externes communs, ou le perioſte, ou le crâne, ou la dure-mere, ou la pie-mere, ou les vaiſſeaux du cerveau, ou ſa ſubſtance corticale ou médullaire, & ſes ventricules.

240. On ſçait que les ſeuls tégumens ſont bleſſés. 1. par la cauſe vulnerante, par ſa figure. 2. par ſon peu de violence. 3. par l'état du lieu bleſſé, ſur tout quant à la figure. 4. par la legereté des accidens. 5. par la vûë. 6. par le ſtilet.

241. Quoique ces playes (240.) paroiſſent de peu de conſéquence, elles deviennent ſouvent dangereuſes par la proximité des muſcles, des tendons, des ſutures, du perioſte, du crâne, des nerfs, des vaiſſeaux, du cerveau & par la grande contractilité de la partie bleſſée,

242. Principalement ſi la playe eſt avec contuſion.

243. Ou ſi étant plus étenduë que ſon ouverture, elle donne lieu à un amas d'ordures.

244. Car cet amas de matiere (242. 243.) cauſe d'énormes tumeurs, des eryſipeles, des œdémes, des douleurs, des convulſions, la corruption du périoſte & de l'os, des fiévres, la mort. L'air s'inſinuant dans les cavités, y étant imprudemment retenu par l'application des emplâtres, interieurement répouſſé, produit de prodigieux emphyſemes.

245. S'il n'y a que les ſeuls tégumens bleſſés, ſans ce qui a été dit. (241. 242. 243. 244.) quoique ces ſortes de playes paroiſſent ſouvent conſiderables, on les guerit facilement par le moyen d'une ligature convenable, & par la méthode décrite (depuis 183. juſqu'à 239.) il eſt ſur tout avantageux, quand on en commence la cure, qu'elles ſoient récentes, de les tenir bien réunies, de les débander rarement & promptement, & d'éviter avec ſoin les remedes émolliens, huileux, tout ce qui eſt trop humide & l'air même.

246. Mais ſi ce que j'ai dit (241.) ſe trouve, il faut recourir à divers re-

medes, (depuis 183. jusqu'à 239) selon la difference de la partie affectée, (241.) & les divers dégrés du mal.

247 S'il y a contusion, (242.) on se servira des remedes qui puissent la dissiper ou la faire suppurer, pourvû qu'on choisisse toûjours ceux qui sont amis des nerfs & des membranes (204. 207. 245.) ou l'on en fera l'ouverture.

248. Si le mal (244.) arrive, il faut dilater la partie avec un bistouri & la nettoyer. (238. 207. 208.)

249. Le pericrâne étant lésé de façon à laisser l'os long-tems découvert & à l'alterer, cet os se trouve privé des vaisseaux que lui fournissoit le pericrâne, & consequemment des siens propres, les liqueurs restent en stagnation dans ces mêmes vaisseaux, & s'y corrompans, séparent une écaille : ce qui fait que l'os devient jaune, brun, noir & enfin s'exfolie.

250. La cause de ce mal (249.) est l'interruption de la continuité des vaisseaux, ou l'air froid qui en resserre & desseche les extrémités dans l'os, sans qu'on soit en droit de l'accuser de malignité.

251. Ses effets sont, l'augmentation des maux. (249.)

252. On le guérit. 1. en perçant légerement avec un petit trépan le crâne jusqu'à son milieu en divers endroits & à peu de distance. Par là on prévient l'exfoliation & le perioste se regenere. 2. En mettant l'os à couvert du pus, de la sanie, rejettant toutes matieres grasses, aqueuses, en empêchant l'impression de l'air, & en appliquant de petits plumaceaux trempés dans de l'esprit de vin dans lequel on aura fait fondre du mastich. 3. en déliant rarement & avec beaucoup de vîtesse.

253. Par ce moyen il sort des endroits où l'on a appliqué le trépan, (252.) & de toutes parts une nouvelle substance qui devient bientôt comme charnuë; alors le reste (249.) se guerit, comme je l'ai dit (245. 246. 247. 248.)

254. Selon la varieté de la cause vulnerante, le crâne peut être fendu, rompu, contus, enfoncé, ou privé d'une portion de sa substance; & cela peut arriver dans l'une ou l'autre de ses tables ou dans toutes deux.

255. On sçait qu'il est ainsi offensé (254.) 1. par la violence de la cause vulnerante. 2. par la grandeur de la playe comparée avec la figure de la

partie bleſſée. 3. par le ſtilet. 4. en verſant de l'ancre. 5. par le cliquetis qui ſe fait lorſque l'on mord. 6. en voyant le crâne rompu, contus, ou pâle en certains endroits. 7. par le tact. 8. par les accidens que ſouffrent les tégumens, par l'abcès qui ſe forme le ſeptiéme jour, par la douleur, par la nature du pus ichoreux, fétide, par la malignité étrangere de la playe.

256. Les effets de ce mal (254.) ſont. 1. la mort de la portion d'os ſéparée, (249. 250. 251.) 2. la corruption des lieux voiſins. 3. de là ſouvent la putrefaction de tout l'os infecté. 4. la carie du diploë. 5. la corruption des tégumens du crâne & du cerveau. 6. les convulſions, l'aſſoupiſſement, la paralyſie, l'apoplexie, & la mort, effets de l'affection du cerveau.

257. D'où (254. 255. 256.) l'on tire la notion & la prédiction de ce mal.

258. Les indications curatives conſiſtent 1. à découvrir la partie bleſſée. 2. à la nettoyer. 3. à trépaner l'os. 4. à procurer la regeneration de ſon perioſte. 5. à guerir le reſte de la playe.

259. On découvrira la partie. 1. en faiſant avec un ſcapel aux tégumens

blessés jusqu'au crâne, une incision droite, perpendiculaire, angulaire, cruciale. Lorsqu'il se trouve sous les tégumens des fragmens d'os rompus & vacillans, il faut beaucoup de prudence & faire differemment cette incision, selon la varieté du lieu offensé & de la playe. 2. en séparant du crâne exactement avec un bistouri les tégumens coupés. 3. en remplissant de charpie la playe.

260. On absorbe avec des éponges le sang, le pus, la sanie, les ordures; pour les fragmens, les esquilles, les écailles d'os, on les emporte avec la pince, s'ils sont petits, & ne tiennent à aucune membrane; ou on les enleve avec de petites ténailles. C'est ce qu'on nomme mondation artificielle.

261. Mais s'ils sont trop grands, s'ils tiennent à quelque partie vivante, s'ils sont cachés, il faut les laisser: car ou ils se séparent d'eux-mêmes, ou ils se reprennent aux parties vivantes: voila la mondation naturelle.

262. Si l'os paroît contus, blanc, brun, livide ou fendu, il faut y appliquer ça & là de petits trépans, comme on l'a prescrit (252.) par là les parties vivantes en s'élevant détachent

promptement & facilitent l'exfoliation des parties mortes.

263. Par là même (262.) la regeneration du perioste (152.) se fait bientôt.

264. Le reste se guerit, comme on l'a dit. (245. 246. 247. 248. 253.)

265. On conçoit par là pourquoi une petite fente est souvent plus dangereuse qu'une grande contusion du crâne. (256.)

266. Et que cette méthode (252. 262.) est préferable aux cauteres actuels, aux rugines, aux trépans, dont les anciens se servoient dans ces cas. (249. 254. 256. 262.)

267. Lorsque le crâne est enfoncé dans les enfans, ou comprimé dans les adultes après une fracture, il presse le cerveau. Selon la difference du lieu comprimé, la differente grandeur, profondeur & violence de la pression, selon que le corps qui comprime est aigu, picquant, surviennent divers symptômes, la stupidité, l'étourdissement, l'assoupissement, le tintement d'oreille, le vertige, l'obscureissement de la vüë, le délire, des vomissemens de bile, des douleurs de tête, des convulsions, la paralysie, la sortie involontaire de l'u-

rine & des excrémens, l'apoplexie, la fiévre & la mort.

268. De plus le cerveau ainsi offensé & corrompu par son inflammation, sa supuration, sa gangrene, ses fongus & ses hémorrhagies, produit des maux semblables. (267.)

269. On connoît ce genre de mal par le tact, par la vûë, en levant les tégumens. (259.)

270. Pour le guerir il suffit d'ôter ce qui pique, de rétablir dans l'état naturel ce qui fait la pression, & de l'y conserver.

271. Après avoir découvert le crâne (259.) qui est mol dans les enfans, on l'éleve par le moyen d'un emplâtre ténace. Dans les adultes, si la portion d'os enfoncée ne vacille point, on l'éleve avec un tirefond. Si elle vacille & qu'elle ne puisse soûtenir le trépan, il faut percer le crane près de la fracture, afin qu'on puisse élever la portion vacillante avec l'élévatoire. Pour faciliter le succès de cette operation, on doit faire éternuer le malade & lui faire retenir son haleine.

272. On conserve cette portion dans sa situation naturelle, en évitant toute pression externe par le moyen d'un bandage convenable.

273. Si le crâne étant fendu, rompu ou contus, il arrive que les vaisseaux sanguins ou lymphatiques s'étant rompus sous le crâne, y ayent répandu leurs humeurs ; ces mêmes humeurs épanchées pressant le cerveau produisent les maux (267.) venant ensuite à se putrefier & à se convertir en pus ou en ichorosité, les parties du cerveau qui sont fort tendres s'en trouvent affectées par droit de voisinage ; ce qui produit de nouveau des accidens semblables. Ces vaisseaux, qui du crâne communiquent à la dure-mere, de celle-ci à la pie-mere, de là au cerveau ; à ses sinus, à ses ventricules ; produisent en differens endroits des dommages differens par leur danger & leur guerison.

274. Une forte commotion du cerveau ; souvent le crâne n'étant aucunement endommagé, fait naître les mêmes symptômes, (273.) par la rupture des vaisseaux du cerveau ; par la compression de sa substance.

275. On connoît ces maladies (273, 274.) par leur cause connuë, par la force de son action, par le lieu affecté ; par le vomissement bilieux ; par l'affoiblissement, la dépravation ou l'entiere

destruction de la vûë, de l'oüie, de l'odorat, du goût, du tact; par le vertige simple ou tenebreux, par la chûte, par l'assoupissement, le *stertor* par la paralysie, par des mouvemens convulsifs, par le délire, la léthargie, l'apopléxie, le hérissement du poil, la fiévre avec redoublemens, l'écoulement du sang par les yeux, par les narines, par les oreilles, la rougeur du visage & des yeux.

276. On sçait ce qui est lezé au dedans du crâne. 1. par les signes externes sensibles, (249. 254. 255. 256. 262. 267. 269.) s'il y en a. 2. en découvrant par art l'endroit offensé du crâne, (255.) 3. par la tumeur & la rougeur qui paroissent sur la peau rasée, après y avoir appliqué un emplâtre. 4. en faisant attention à l'endroit de la tête où le malade a porté la main par un mouvement spontané. 5. aux symptômes de la paralysie d'un côté, tandis que l'autre est en convulsion.

277. Alors. 1. il faut ôter sur le champ le sang épanché. 2. purifier les lieux infectés. 3. tirer les petites esquilles d'os qui ont pû s'insinuer dans la substance du cerveau.

278. On ôte le sang extravasé. 1.

par la résorbtion. 2. par la résolution. 3. par le trépan.

279. La résorbtion s'en fait, lorsqu'il est repoussé par la force de la vie dans les veines qu'on a vuidées par les grandes saignées & les purgations.

280. Ces deux évacuations (279.) doivent être grandes ; proportionnées aux forces du malade, & rëiterées selon le besoin, sur tout lorsqu'on s'apperçoit après les avoir administrées que les symptômes (273. 274.) diminuent.

281. La résolution se fait. 1. par la résorbtion (279. 280.) d'une partie de l'humeur épanchée. 2. en l'attenuant par des délayans aqueux & par des résolutifs bûs chauds. 3. en appliquant sur la partie affectée, après l'avoir rasée, des emplâtres, des cataplasmes, des fomentations faites de digestifs nervins & céphaliques. 4. en appliquant les mêmes remedes aux oreilles & aux narines.

282. Si les symptômes (273. 274.) bien loin de disparoître ou de se calmer, continuent ou augmentent, malgré tous ces remedes, (279. 280. 281.) il faut sur le champ faire l'operation du trépan pour évacuer les hu-

meurs (273. 277. N. 1.) procurer la dépuration (277. N. 2.) & ôter les fragmens osseux. (277. N. 3.

283. Pour sçavoir dans quel lieu on doit appliquer le trépan, il faut connoître l'endroit blessé, (276.) considerer s'il peut souffrir l'operation, & si rien n'en peut empêcher le succès.

284. L'on ne doit point trépaner. 1. sur les sutures. 2. sur plusieurs muscles. 3. sur les sinus frontaux. 4. sur les endroits où pénetre une artere considerable. 5. dans les endroits qui approchent de la base du crâne. 6. sur une piéce d'os rompuë, contuse, cariée, quand elle est vacillante. 7. sur les endroits inégaux par leurs éminences & leurs cavités alternatives.

285. En ce cas on applique avec succès le trépan sur l'endroit voisin de celui qui est offensé. (276.)

286. Si le mal presse (273. 275.) quoiqu'on ne puisse découvrir sûrement le lieu affecté, (276.) il faut cependant tenter l'operation des deux côtés du crâne, pour parvenir au but. (277.)

287. L'endroit offensé (276. 283. 284. 285. 286.) étant trouvé, après avoir rasé les cheveux, on incise les

tégumens (259.) on les sépare du crâne, on tient les lévres élevées, on desseche l'os, on le couvre de charpie, on arrête l'hémorrhagie, (218.) on appaise la douleur, (227. 228. 229.) on empêche l'inflammation, (235.) & si le mal n'est pas fort pressant, après avoir fait un appareil convenable, on remet l'opération au lendemain.

288. Alors la tête bien appuyée, les oreilles bouchées, l'atmosphere échauffée, le crâne bien essuyé, on applique la couronne du trépan avec sa pyramide : le front sur cet instrument, on le tourne doucement & également par tout, jusqu'à ce qu'il y ait un cercle bien gravé sur le crâne.

289. Ensuite après avoir ôté la pyramide, on continuë de le tourner lentement en nettoyant sans cesse les scieures, jusqu'à ce qu'il s'épanche du sang, que l'os paroisse plus mol, ou que le changement de son avertisse qu'on est déja parvenu au diploë, lequel souvent ne se trouvant point, est souvent attendu en vain.

290. Après avoir nettoyé le sang épanché, on l'arrête avec de l'esprit de vin chaud, on essuye toute la scieure; on fait encore un ou deux tours de

trépan avec toute la précaution, la lenteur, & la patience possible, on ôte sans cesse la scieure, on regarde continuellement si le cercle fait dans l'os par le trépan ne change point de couleur, & si son fond est parfaitement égal. Alors on appuye differemment le trépan, selon la differente couleur du cercle. Enfin l'os se détache, ensorte qu'il ne tient presque à rien par toutes ses parties.

291. Si toute la circonference du cercle est d'une couleur tirant sur le bleu, par tout égale, & que la portion d'os vacillante fasse connoître que le crâne est presque perforé, on doit alors enlever le segment osseux avec l'élevatoire ou le tire-fond.

292. On ratisse ensuite avec le couteau lenticulaire les inégalités raboteuses qui sont aux côtés de l'os; on essuïe ce qu'on a ratissé; on évacuë le sang & les ordures en faisant éternuer le malade, en lui faisant retenir son haleine & en pésant un peu & avec beaucoup de précaution sur la dure-mere avec le méningophilax. On remplit le trou d'un linge fin enduit de quelque médicament ami des membranes, & on le couvre d'une plaque de plomb à anses,

193. Après quoi la curation est semblable à celles des playes des membranes. (depuis 185. jusqu'à 239.)

294. Par cette méthode dans l'espace de 40. ou 50. jours les bords du trou osseux se détachent, il y naît chaque jour une chair qui remplit le trou, & devenant insensiblement plus dure, prend la forme d'un cal osseux cavé ou éminent, où il reste de la foiblesse & quelque sentimens de douleur.

295, L'inflammation, la suppuration, la gangrene, les champignons des membranes du cerveau & du cerveau même, se dissipent par les remedes propres à ces maladies, par l'application des antiphlogistiques, des antiseptiques, des détersifs, par la ligature & la lame de plomb. (292.) Au reste on juge de la malignité des playes de la tête. 1. par leur siége; le plus dangereux est l'occiput, le haut de la tête, les parietaux, les sutures. 2. par leurs symptômes; les plus facheux sont la fiévre après le septiéme jour, avec froid & tremblement; la sécheresse de la playe avec une couleur pâle & livide; l'inégalité de l'os avec une couleur jaune; l'hémiplegie; les convulsions. 3. par l'âge. 4. par le temperament du

malade. 5. par la saison de l'année. 6. par l'impureté & la putréfaction de l'air.

296. Si l'on s'apperçoit après l'operation du trépan qu'il y a du sang, du pus & d'autres ordures cachées sous la dure-mere, il faut hardiment l'ouvrir.

DES PLAYES DU THORAX.

297. ON connoît les playes du thorax & on sçait qu'elles ne pénetrent point dans sa cavité. 1. par la vûë. 2. par la sonde. 3. parce qu'il n'en sort point d'air, quoiqu'on fasse pour s'en apercevoir, 4. par le retour de l'eau tiéde injectée. 5. en mettant le malade dans la situation où il étoit, lorsqu'il a été blessé. 6. quand on a des marques sûres que le poumon est colé à l'endroit de la plevre qui est percé.

298. Si elles (297.) descendent obliquement sur ou entre les côtes, il arrive souvent que le pus ayant rongé la plevre, s'insinuë dans la cavité de la poitrine, sur tout s'il ne peut trouver d'issûë au dehors, quelques moyens qu'on mette en œuvre pour lui en pro-

curer. Ce qui donne lieu à l'empyéme & à nombre de maux qui s'ensuivent.

299. C'est pourquoi au lieu de tentes, d'emplâtres & de tout ce qui peut comprimer, il ne faut user que de dépuratifs, de balsamiques avec des plumaceaux & d'un leger bandage, & mettre le corps dans une situation convenable.

300. On sçait qu'une playe penetre dans la cavité de la poitrine. 1. en comparant sa cause avec sa largeur. 2. en introduisant une sonde dans le corps du malade, après l'avoir mis dans la situation qu'il avoit, lorsqu'il a reçû le coup. 3. en faisant fortement inspirer le malade, pendant qu'en même tems on ferme la playe, les narines & la bouche; quand on sent que l'air fait effort pour sortir, on découvre sur le champ la playe, alors l'air en sort par l'expiration: souvent aussi on entend le bruit qu'il fait dans la capacité de la poitrine. 4. par l'injection. 5. par l'emphyséme; qui survient lorsque l'air contenu dans la cavité du thorax, augmenté continuellement par l'action du poumon lésé, échauffé, rarefié, pressé par l'inspiration, retenu dans la playe d'où il ne peut librement sortir, poussé dans la

membrane cellulaire aux lévres de la playe, s'y insinuant de plus en plus, produit souvent par tout le corps d'un homme, à l'exception de la plante des pieds & de la paulme des mains, une enflûre lisse & transparente d'onze pouces d'épaisseur. (Voyez les Mémoires de l'Academie Roïale des Sciences de 1713. p. 15. 18. Voyez aussi 4. 15. & 119. 120. où il est fait mention d'un emphyséme mortel survenu à l'occasion d'une fracture des côtes sans lésion de la peau.) 6. par le sang écumeux qui en sort.

301. Voici les effets d'une telle playe. 1. Il arrive souvent que l'air qui a pénetré dans la cavité du thorax presse le poumon; ce qui nuit à la respiration & à la circulation. 2. Il se fait un amas de sang extravasé dans la poitrine. 3. Ce sang échauffé, agité & enfermé de toutes parts se putréfie. 4. D'où suivent la mortification, l'érosion, la corruption, la puanteur de la plevre, des poumons, du médiastin, du diaphragme, du péricarde. 5. une infinité de maux qui en resultent. 6. le crachement de sang.

302. Les signes du sang épanché sont. 1. l'orthopnée. 2. on est plus com-

modément couché ſur le dos, avec peine ſur la partie bleſſée, mais il eſt impoſſible de reſter couché ſur le côté ſain. 3. les effets décrits (301.) 4. on ſent une péſanteur ſur le diaphragme. 5. on ſent la fluctuation de la matiere. 6. l'extravaſation ſe manifeſte par la nature & le ſiége de la playe. 7. par l'extrême foibleſſe, la pâleur, les ſueurs froides. 8. par la violence de preſque tous les ſymptômes, qui augmente de plus en plus.

303. Il faut ſur le champ ôter le ſang épanché. Pour cela. 1. on met le malade dans une ſituation convenable & il doit faire les efforts néceſſaires. 2. on ſuce le ſang par un tuyau courbe, percé aux côtés, obtus à ſon extrémité. 3. on injecte une liqueur délayante, diſſolvante & dépurative. 4. on dilate la playe. 5. on fait une contr'ouverture entre la ſeconde & la troiſiéme vraye côte inferieure à quatre doigts de diſtance des vertebres & de l'angle inferieur de l'omoplate; la pointe de l'inſtrument dirigée en bas, on fera une ſection paralelle aux côtes dans leur milieu.

304. Quand ces playes ſont gueriſſables, on les guerit fort bien & en

peu de tems, pourvû qu'on n'y mette aucune tente, qu'on les découvre rarement, qu'on les garantiſſe de l'air & du froid, & qu'on faſſe ſortir l'air qui a interieurement penetré, par un ſucement artificiel, & en faiſant reſpirer le malade auſſi fortement qu'il convient.

305. Par cette méthode on obvie à tous ces cruels ſymptômes. (301.)

DES PLAYES de l'Abdomen.

306. ON connoît que les playes de l'abdomen ne pénetrent point dans ſa cavité. 1. par la ſonde & la ſituation du malade. 2. par l'injection. 3. par la cauſe vulnerante connuë & la nature de la playe.

307. Si elles ſont profondes, & ſi elles pénetrent preſque juſqu'au peritoine, les tégumens ſe trouvant affoiblis en cet endroit, donnent lieu à une hernie dans les perſonnes robuſtes: ces playes ne ſont jamais plus fâcheuſes que lorſque ſe trouvant obliques entre les tégumens de l'abdomen, elles deviennent fiſtuleuſes.

308. C'eſt pourquoi l'on y doit remédier par la ſuture & le bandage ; & pour le reſte il ſuffit de ſuivre la cure ordinaire des playes.

309. Pour celles qui pénetrent dans la cavité de l'abdomen, il eſt facile de les connoître. 1. par la ſonde & la ſituation. 2. par l'injection. 3. par la cauſe & la nature de la playe. 4. par la ſortie des parties contenuës.

310. En ce cas, ſi les ſymptômes ſont peu conſiderables, ſi le malade n'a ni douleur ni fiévre, ni inflammation ; ſi le corps poſé ſur la playe, il n'en ſort point de ſang ; ſi la liqueur qu'on a injectée revient telle qu'elle étoit, ſoyez sûr que les viſceres ne ſont point bleſſés.

311. Il faut ſur le champ chaſſer par le ſucement & l'effort de l'expiration l'air qui eſt entré & qui s'eſt échauffé dans la poitrine ; après avoir ôté les tentes, on pratique la gaſtroraphie pour réünir les tégumens ; on finit la guériſon en faiſant coucher le malade ſur la playe enduite de baume : en le faiſant reſter en repos, manger peu & des alimens doux & humectans ; en levant rarement l'appareil.

312. La douleur vive & la fiévre qui

ſont des ſignes d'inflammation ; le ſang, les matieres ichoreuſes, purulentes, les alimens ; la boiſſon, le chyle, la bile ; l'urine, les excrémens ; la puanteur qui ſort de la playe ; la cauſe vulnerante ; la ſituation & la nature de la playe, la pâleur ; les ſueurs froides, l'inquietude, les défaillances, le défaut du pouls, dénotent par leur préſence que les viſceres de l'abdomen ſont offenſés, & leſquels.

313. Il ſurvient alors une infinité de maux qui dépendent en partie. 1. de la nature délicate, vaſculeuſe & non muſculaire des viſceres ; dans leſquels la circulation ſe fait très-difficilement, & ne peut ſe faire ſans que l'abdomen ſoit fermé. 2. de la léſion de leurs fonctions. 3. de la quantité & de la corruption du ſang épanché. 4. de la raréfaction & de la preſſion de l'air qui s'eſt inſinué dans la cavité de l'abdomen.

314. C'eſt ce qui rend ſouvent ces playes mortelles. Pour les playes des inteſtins, lorſqu'elles ſe préſentent à traiter, & qu'elles ſont grandes, il faut les coudre ; mais on doit laiſſer agir la nature, ſi elles ſont petites, & ſuivre au reſte. ce qui a été dit (311.)

315. Si l'inteſtin ſort par une large

ouverture, sans être endommagé; après l'avoir réchauffé par l'application d'un animal ouvert vif, ou par une fomentation convenable, on le remet dans sa place; l'on pratique au reste ce qui a été dit. (311.)

316. S'il sort par un petit trou, s'il est tellement enflammé, ou enflé par des vents ou des matieres fécales, qu'on ne puisse le réduire, on fomente, on picque l'intestin, on dilate la playe pour en faire la réduction.

317. Lorsqu'une portion d'intestin a été emportée par une playe, par la suppuration, ou par la gangrene, on doit coudre avec l'ouverture de la playe la partie superieure de l'intestin, si elle se présente d'elle-même, ou après l'avoir prudemment approchée.

318. Quand l'épiploon sort, s'il est humide, chaud, & conserve encore sa couleur rouge, naturelle, il faut le réduire, comme on l'a dit (316.)

319. S'il est sec, froid, livide, après y avoir fait la ligature, la section & la fomentation convenable, on le remet en sa place.

320. Les remedes qui méritent la préference en ce cas, sont, de copieuses saignées, des lavemens au commen-

cement du mal, (ſuppoſé que les gros inteſtins ne ſoient point lezés) la diette, une douce reſpiration, le repos, une ſituation convenable.

DES CONTUSIONS.

321. LA contuſion n'eſt autre choſe que la rupture de pluſieurs petits vaiſſeaux enſemble, faite par un corps dur & obtus, ſoit par le mouvement ou la réſiſtance de ce corps, ſoit par ſa morſure, ou ſa preſſion.

322, L'idée que l'on en doit avoir ne renferme autre choſe qu'une accumulation de petites playes avec broyement des ſolides & des petits vaiſſeaux.

323. Ses effets ſont donc une ſolution de continuité avec déchirement; la deſtruction de pluſieurs parties avec écraſement; l'extravaſation des liqueurs dans les vuides voiſins, ou dans ceux qui ſe forment, & une infinité de maux qui peuvent s'enſuivre. La contuſion & la fracture des côtes produit un emphyſeme mortel. (Mém. de l'Acad, Royale des Sciences. 1713. p. 119.)

324. Ce qu'il y a de plus dangereux parmi tous ces effets (323.) c'eſt lorſque

que les tégumens n'étant point endommagés, les parties intérieures sont tellement affectées (321. 322 323.) que les liqueurs croupissent, se coagulent, se corrompent ; ce qui produit des échymoses, des anévrismes faux, des meurtrissures, des ulceres, la gangrene, la carie ; & dans les glandes, des schirres & des cancers.

325. La contusion leze souvent les os, & pour lors les accidens décrits (249. 250. 251. 254. 256. 257.) surviennent, & la moëlle se trouve offensée, d'où naissent des ulceres, des fistules, la carie, la putréfaction; car la moëlle est dans les os, ce que le cerveau est dans le crâne. (273. 274.)

326. Alors elle offense quelquefois les muscles, ce qui produit d'abondantes suppurations, la gangrene, la paralysie, des contractions; si elle endommage de grands nerfs qui donnent plusieurs rameaux, surviennent la paralysie, l'atrophie, l'insensibilité & une gangrene incurable dans les parties inferieures ; ce qui se trouve vrai, sur tout dans les lésions de l'épine du dos & de sa moëlle.

327. Les visceres même sont sou-

vent offensés par la contusion; alors ils s'enflamment, suppurent, se gangrenent, deviennent schirreux & lesés dans leurs fonctions.

328. D'où (322. 323. 324. 325. 326. 327.) l'on peut aisément expliquer une infinité de maladies fâcheuses & surprenantes, tant aiguës que chroniques, qui peuvent naître des contusions. (321.)

329. On connoît la contusion & son siége. 1. par la vûë & le tact. 2. par la douleur, l'engourdissement, la pesanteur, par la couleur rouge, brune, plombée, noire, jaune, verte, par l'hémorrhagie, la gangrene, (323. 324. 325. 326. 327.) en comparant l'instrument qui a fait la contusion & sa figure avec la partie offensée.

330. Et l'on n'ignore pas. 1. qu'une grande contusion interne des visceres nobles est incurable, cause des maladies & la mort. 2. que celles des os sont fort dangereuses, difficiles à guerir, principalement près des jointures & de la moëlle. 3. que celle du crâne est la plus dangereuse, comme je l'ai fait voir, à cause du voisinage du cerveau. 4. que celles des grosses glandes des oreilles, des aisselles, des mammelles, du pan-

treas, des aînes, de l'uterus, menacent de ſchirres, de cancers, &c.

331. Dans la cure de ce mal il faut toûjours tenter la réſolution; craindre la ſuppuration ; & encore plus la gangrene.

332. La réſolution conſiſte à ôter la liqueur extravaſée, ſans bleſſer davantage les vaiſſeaux.

333. Pour cela il faut. 1. La rendre fluide. 2. relâcher les vaiſſeaux voiſins. 3. la déterminer dans les vaiſſeaux en les évacuant ou en les frottant.

334. Ainſi de copieuſes ſaignées appuyées de purgations fortes & qui n'échauffent point; des fomentations ſur la partie; qui pénetrent; relâchent, attenuent; des frictions chaudes à la partie; les diſſolvans, les ſudorifiques; les diurétiques interieurement pris ſont profitables.

335. On connoît par là (334.) & par le grand danger de la maladie, l'ordre qu'on doit ſuivre dans l'adminiſtration de ces remedes, & la néceſſité de les répeter, & leur proportion.

336. Il faut en même-tems uſer d'alimens très-legers; & qui n'ayent aucune tendance à la putréfaction.

337. Mais ſi ce mal eſt ſi conſidera-

ble qu'on ne le puisse résoudre, supposé qu'il soit possible d'y porter la main, on scarifie la partie, on l'ouvre, on la fait suppurer en pratiquant en même-tems ce qui a été dit. (334.) mais si elle est déja tout-à-fait morte, ou même dans un état qui menace de douleurs insupportables, d'inflammation, de suppuration, d'atrophie, de fiévre, de mort, il faut l'extirper, s'il est possible. (voyez depuis 464. jusqu'à 475.)

338. Cependant la méthode décrite (331. 332. 333. 334. 335.) est si efficace, qu'on pourroit à peine le croire; tant la nature sçait d'elle-même attenuer, résoudre, dissiper, séparer & pousser au dehors!

DES FRACTURES DES OS.

339. QUand les parties d'un os sont séparées par force en de grands fragmens, on donne à cette solution de continuité le nom de fracture.

340. Lorsqu'il n'y en a qu'une seule, on l'appelle simple; composée, quand il y en a plusieurs, & compliquée, quand elle est avec playe, con-

tusion, inflammation, ulcere & plusieurs autres fractures.

341. Suivant sa differente situation elle prend encore le nom de transversale, d'oblique, de longitudinale; & selon que les fragmens montent les uns sur les autres, sont réciproquement appliqués par les côtés ou s'élevent en pointes, elle prend divers noms, diverse nature, & demande different traitement.

342. Ses effets varient selon la varieté de sa forme, la nature de l'os rompu, la varieté des fragmens par rapport à leur situation, leur figure, leur nombre, leur grandeur, enfin selon leur different siége & les parties voisines.

343. Les principaux sont donc la destruction de ce qui appuye, soûtient & dirige les muscles; leur contraction, le racourcissement de la partie, le deplacement des muscles, la contorsion du membre, sa difformité; la dilaceration, la contusion, la corruption du perioste externe, des petits vaisseaux des cellules, du perioste interne, de la membrane medullaire, & de la moëlle même; l'élevation des petits vaisseaux osseux, ce qui cause une inegalité au cal, une tumeur,

& défigure la partie; la diſtraction, la dilaceration, l'irritation, la compreſſion des membranes, des tendons, des nerfs, la convulſion; le changement des vaiſſeaux voiſins, leur deſtruction, l'obſtruction, l'inflammation, la douleur, l'échymoſe, la maigreur, la ſuppuration, la gangrene; la mort de la partie, ſouvent du tout: & preſque toûjours contuſion.

344. Sur ces conſiderations (342, 343.) l'on connoît le mal préſent & ſon état. Si dans le même tems, l'on touche les fragmens; ſi l'on entend une crepitation; ſi l'on voit la figure leſée, l'immobilité, ſi l'on en conçoit la cauſe, ſon impetuoſité, ſa ſorte d'impulſion, ſi l'on conſidere l'âge décrepit, l'effet du froid de l'hyver, le diagnoſtic en eſt clair.

345. Quoiqu'on ne puiſſe connoître qu'avec peine & fort tard les fractures oblongues, cependant la connoiſſance de l'inſtrument qui les a faites, la douleur, la tumeur, l'épaiſſeur, l'inégalité de la partie, le pus fétide qui en ſort, aident un peu à les découvrir.

346. La figure, la ſimplicité, la compoſition, la durée de la fracture, le nombre, la figure, la grandeur des

fragmens, l'endroit de l'os bleſſé, la léſion des parties voiſines, la ſaiſon, l'âge, le temperament du malade, toutes ces choſes mûrement examinées font prédire, ſi la cure ſera facile, difficile, longue, prompte, entiere, ou défectueuſe.

347. Pour guérir ce genre de mal.

1. Il faut rendre à la partie ſa ſituation naturelle par l'extenſion, par la réduction.

2. Maintenir l'os réduit par des bandages & des machines.

3. Qu'étant réüni & maintenu en ſon union, la conſolidation s'en faſſe, par le moyen du cal qui ſurvient.

348. Si la fracture n'a pas dérangé la propre ſituation de l'os, la premiere indication ceſſe.

Si les parties de l'os fracturé ſont un peu lateralement écartées, il ſuffit de faire une petite extenſion.

Si elles ſont tout-à-fait lateralement écartées, il faut faire une grande extenſion, afin que les parties embaraſſées ſe dégagent, que l'on agence & ajuſte bien l'os, & qu'on lui rende ſa longueur naturelle.

349. Pour faire l'extenſion. 1. on prend l'os près de la fracture avec la

main ou avec des lacs. 2. on aſſujettit le malade. 3. on poſe la partie dans ſa ſituation naturelle. 4. on la tire lentement en ligne droite, auſſi long-tems & avec la force qu'exige la contraction des muſcles. 5. ſi la main n'eſt pas aſſez forte, on a recours à des inſtrumens méchaniques.

350. Lorſque la partie eſt déja enflammée, il faut ſouvent calmer l'inflammation, avant que de faire ces operations, (348. 349.) parce qu'elles ne ſe font guéres ſans violence ni ſans douleur; autrement la gangréne ſurvient & les malades meurent en convulſion.

351. Si les fragmens ne tiennent à rien, on les ôte, ſi on peut le faire ſans peine. Si les pointes d'os empêchent abſolument de faire l'extenſion, & ſont viſibles, il faut les couper, ou faire inciſion pour les découvrir, ſi elles ſont cachées. Si la fracture eſt fort compoſée ou compliquée, principalement ſi elle eſt en même tems avec grande contuſion, écraſement d'os, deſtruction des grands vaiſſeaux, il faut ſur le champ faire l'amputation de la partie, ſuppoſé que rien n'en empêche.

352. Après avoir fait une extenſion ſuffiſante, (349.) les préparations ;

(351.) la réduction se fait en tournant la partie doucement, lentement, avec précaution, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien d'engagé, que les muscles dérangés ayent repris leur place, & les os leur situation naturelle.

353. On en est sûr par la connoissance de l'anatomie, par la comparaison de la partie saine avec celle qui est malade, par la cessation de la douleur, par la longueur & la figure naturelle renduë à la partie.

354. On maintient l'os reduit par des bandages, des compresses, des attelles, par des goutieres qui le tiennent assujeti en empêchant & en dirigeant l'action des muscles.

355. Les bandages trop serrés font enfler la partie, y arrêtent le cours des liqueurs, y font naître la gangrene; d'où naissent une infinité de maladies; on ne doit donc que légerement les resserrer, pour assujetir doucement les vaisseaux.

356. S'il y a playe, il la faut guérir selon l'art, (voyés depuis 185. jusqu'à 239.) & en levant rarement l'appareil. Il en est ainsi de l'inflammation, de la douleur, des tumeurs & des autres symptômes.

357. Le cal se forme plus ou moins vîte, dans l'intervale de 20. à 70. jours, selon l'âge du malade, l'épaisseur de l'os, & le poids qui presse la partie.

DES LUXATIONS.

358. LOrsque l'extremité d'un os mobile est sortie de la cavité dans laquelle il se meut naturellement, en sorte que cet os ne puisse plus se mouvoir, ce déplacement s'appelle luxation.

359. Si l'os est tout à fait déplacé, c'est une luxation ; s'il ne l'est qu'en partie, ce n'est qu'une entorse.

360. La plus mauvaise est celle qui est causée par le détachement de l'épiphise du corps de l'os.

361. Ce genre de mal a pour cause externe, toute extension, contorsion & expulsion violente.

362. Pour cause interne, toute matiere qui se formant dans la cavité en chasse l'os.

363. Ces causes (361. 362.) ont pour adjuvantes, l'extension, la relaxation, la rupture des ligamens, prove-

nuës ſoit de cauſe externe ou de cauſe interne.

364. De là le changement de figure dans la partie, la tumeur, la cavité, l'allongement, le raccourciſſement du membre, l'immobilité, la diſtraction des muſcles, l'engourdiſſement des parties inférieures, la paralyſie, la compreſſion des vaiſſeaux voiſins, la douleur, l'inſomnie, l'inflammation, l'œdéme, l'anchyloſe, la convulſion, la maigreur, la mort de la partie ou même du tout.

365. On tire de toutes ces marques les ſignes évidens de la luxation.

366. Si l'on fait attention à la grandeur, à la figure, à la ſituation, aux parties comprimées & interceptées, à la durée, à la concrétion des parties luxées, à la douleur, à l'inflammation, aux convulſions & aux autres ſymptômes, à la ſolidité ou à la délicateſſe des parties voiſines, à la rupture ou ſeulement à l'allongement des ligamens, aux muſcles attachés à l'os luxé, & autres choſes ſemblables, on pourra ſûrement prognoſtiquer ſi la guériſon ſera entiere, défectueuſe, prompte, lente, facile ou difficile.

367. Elle dépend. 1. de la reduction de la partie luxée. 2. de ſa reten-

tion dans sa place jusqu'à la fin.

368. La reduction se fait. 1. en assujettissant le corps du malade, 2. en remuant la partie de façon que l'os réponde directement à sa cavité. 3. en l'y conduisant par intorsion, intrusion, pulsation.

369. On maintient l'os reduit par le repos, par les bandages, par la situation naturelle de la partie.

DE L'INFLAMMATION.

370. LA similitude de la cause & des effets de l'inflammation & du feu, a fait donner à l'inflammation le nom de feu, de phlegmon.

371. Elle consiste en ce que le sang rouge arteriel qui croupit dans les plus petits vaisseaux est agité & pressé par le reste du sang qui est en mouvement & agité plus fortement par la fiévre.

372. Elle peut donc se faire ou dans les extrémités des arteres sanguines ou dans les vaisseaux sereux lymphatiques ou autres plus petits vaisseaux arteriels, lesquels ne peuvent y transmettre les globules rouges ou autres élemens grossiers des fluides qui ont pénetré dans

leur cavité par la dilatation de leurs orifices. Si le ſang paſſe dans les veines deſtinées aux eſprits animaux, il cauſe une inflammation. (Cels. 5.)

373. Ainſi ſon ſiége eſt toute partie du corps où ſe diſtribuent des arteres ſanguines & où les lymphatiques prennent leurs origines.

374. Par conſequent les arteres mêmes, les veines, les nerfs, les membranes, les muſcles, les glandes, les os, les cartilages, les tendons, tous les viſceres, & conſequemment preſque toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles de ce mal; qui affecte la graiſſe plus frequemment & avec plus d'opiniâtreté que toute autre partie.

375. Ce croupiſſement (371.) a pour cauſe. 1. toute compreſſion, tenſion, contorſion, rupture, contuſion, brûlure, éroſion, criſpation, qui rétrecit tellement les extrémités coniques & cylindriques des vaiſſeaux, que le diametre de leur orifice devient plus petit que le diametre du globule de ſang: la chaleur, le mouvement violent, tout corps étrange, les ligatures, toute preſſion, tout acre interieurement pris ou exterieurement appliqué, le froid brulant, le frottement trop vio-

lent ou trop long-tems continué, toutes les causes des playes, des contusions, de l'érosion, des fractures, des luxations, des obstructions.

376. Cette même stagnation est produite 2. par tout ce qui bouche les vaisseaux, en y mêlant en même tems des acres interieurement ou exterieurement; comme sont les matieres huileuses salines, acres.

377. 3. Par tout ce qui épaissit le sang; le mouvement excessif, la dissipation de ses parties les plus fluides, par les sueurs, les urines, la salive, la diarrhée, les ichorosités; les coagulans.

378. La stagnation qui se fait dans les arteres lymphatiques a pour cause. 1. toutes celles qui élargissent leurs premiers orifices, de sorte qu'il y entre des globules de sang épais qui venant à être poussés plus loin trouvent l'extrémité de ces vaisseaux trop étroite pour pouvoir passer, & souffrent alors ce qui a été dit. (377.) Tel est le relâchement du vaisseau à son principe, le mouvement violent du liquide arteriel. 2. toutes celles qui sont communes à l'autre espece d'inflammation. (375. 376.)

379. Tout vaisseau conique dont la

liqueur coule d'une cavité large dans une plus étroite peut donc s'enflammer : car il y a peut-être dans la lymphe, comme dans le sang, une partie plus épaisse que le reste.

380. D'où il est aisé de connoître la difference qu'il y a entre le phlegmon, l'érésipele, l'œdéme, le schirre & l'inflammation.

381. Toutes les fois que ces causes (375. 376. 377. 378. 379.) ont produit cette stagnation (371. 372. 379.) dans les vaisseaux, (372. 373. 374. 378. 379.) le sang agité par ce qui reste de forces à la vie, a certains effets qui sont en même tems les signes de l'inflammation.

382. 1. les arteres capillaires & à peine visibles obstruées déja s'augmentent dilatées qu'elles sont par le sang, ce qui forme une tumeur rouge. 2. La même chose arrive aux vaisseaux lymphatiques arteriels, auparavant transparens & invisibles : ce qui augmente la rougeur, sur tout, les vaisseaux les plus délicats & les vésicules du pannicule adipeux se trouvans remplis d'un sang engagé de force, épais & privé de sa partie la plus liquide. 3. Les petits vaisseaux, à force d'être tiraillés ou

tendus ; ſont prêts à ſouffrir rupture dans leurs petites fibrilles : de là vient la douleur piquante. 4. Les ſolides & les liquides agiſſent & réagiſſent fortement les uns ſur les autres : d'où naiſſent en la partie la dureté & la réſiſtance. 6. De la réſiſtance, de l'impulſion ; & de la compaction, du rétreciſſement des vaiſſeaux non obſtrués par la tumeur que cauſent les obſtrués ; provient la grande & mutuelle attrition des ſolides & des fluides, qui produit la chaleur & l'ardeur. 7. Et parce que le ſang que le cœur a pouſſé avec force vers l'extrémité du vaiſſeau bouché, en dilate les parois, on ſent une pulſation. 8. Les fibres ſe trouvant irritées & le ſang circulant avec trop de celerité dans les vaiſſeaux qui lui ſont ouverts, réporté qu'il eſt par les veines & retenu en pluſieurs arteres, le mouvement du pouls eſt acceleré ; la fiévre ſurvient accompagnée de ſoif, de chaleur, de débilité, d'inquiétudes, de veilles, de triſteſſe.

383. Telle eſt (382.) l'inflammation qui n'a pas encore atteint ſon état.

384. En ce cas le ſang ſorti de plein jet d'une veine à laquelle on a fait une large ouverture, reçû dans un plat, ſe couvre,

couvre, à mesure qu'il se refroidit, d'une peau blanche, dure & épaisse comme la coënne de porc.

385. A mesure que le mal s'accroît, les mêmes symptômes (382. 383. 384.) s'augmentent; la lymphe exprimée se sépare & le sang s'épaissit.

386. Si les humeurs qui circulent sont douces, si leur cours est moderé, si la cause de l'obstruction n'est point trop opiniâtre, si l'obstruction est petite & a principalement son siége dans les arteres, ou dans le commencement de vaisseaux lymphatiques; si les vaisseaux sont mobiles & lâches, le vehicule délayant, on résout l'inflammation en rendant au sang épaissi sa fluidité, le mouvement à celui qui est en stagnation & en le faisant retrograder.

387. Si les humeurs qui circulent n'ont aucune acreté, si la circulation est rapide, l'obstruction si considerable qu'on ne puisse la résoudre, (386.) si les symptômes deviennent plus violens, les vaisseaux distendus avec douleur, chaleur, pulsation, tumeur, se rompent; leurs liqueurs s'épanchent, se dissolvent, se putréfient un peu; les solides mêmes dont le tissu est d'une

grande délicatesse, à force d'être broyés, divisés, attenués, se mêlent avec les fluides & ne forment ensemble qu'une seule humeur, blanche, épaisse, glutineuse, grasse, qu'on appelle pus. C'est ainsi que l'inflammation dégenere en suppuration.

388. Si les humeurs sont acres, fort agitées, si l'obstruction est grande, les vaisseaux trop forts & trop élastiques, tous les symptômes (382. 386. 387.) violens: alors les vaisseaux se rompent sur le champ, les liquides se putréfient: il se forme sous l'épiderme des bulles de matiere ichoreuse assez semblable à la lavure de chair ou à de la sanie jaune, la partie devient grise, brune, pâle, noire: la rougeur, la chaleur, la douleur, la pulsation quittent le lieu affecté pour passer dans le voisinage: la partie affectée meurt. Voilà ce qu'on entend par gangrene, troisiéme terminaison de l'inflammation.

389. Lorsqu'une partie ainsi affectée (388.) est exterieurement comprimée, ou qu'une grande chaleur dissipe son humidité, elle s'endurcit comme du cuir sec, suffoque & corrompt les parties inferieures.

390. Les corps actuellement ou po-

tentiellement froids, les astringens, les coagulans ; les irritans, les matieres grasses & acres ; les matieres emplastiques ; les narcotiques, les ligatures serrées, toute pression externe, font en peu de tems dégenerer l'inflammation en gangrene. (388.)

391. Et ensuite en sphacele.

392. Si la partie enflammée est glanduleuse, si la chaleur interne ou externe est considerable, si la matiere qui cause l'engorgement est épaisse ; sans mouvement ; si les émonctoires des glandes sont obstrués ; si leurs follicules & leurs parois sont dilatés, il se fait dans la glande une tumeur dure, indolente qu'on nomme schirre : quatriéme mal par lequel l'inflammation se termine.

393. On établit un prognostic parfait sur la cause du mal, la partie affectée, la grandeur, la profondeur, la rapidité du mal, le temperamment du malade ; les symptômes de l'inflammation, comparés avec ses signes & ses effets.

394. Il est aussi trés-évident que les indications thérapeutiques sont differentes, selon les divers dégrés du mal.

395. En effet, si quelqu'une des

causes (375. 376. 377. 378. 379.) a produit dans quelque partie que ce soit (372. 373. 374. 379.) l'inflammation (371.) accompagnée des symptômes (382. 383. 384.) & des premieres conditions, (386.) les indications suivantes se présentent.

1. Empêcher que la lésion des petits vaisseaux ne devienne plus considerable.

2. Guérir celle qu'ils souffrent déja.

3. Rendre la matiere de l'obstruction douce, fluide, & l'entretenir en cet état.

4. Ou, si l'on n'en peut venir à bout, la faire rétrograder dans de plus grands vaisseaux.

396. On empêche la lésion d'augmenter.

1. En détruisant, en corrigeant les causes connuës (375. 376. 377. 378. 379.)

2. En diminuant l'impetuosité du sang arteriel, par la saignée & la purgation.

3. En diminuant la quantité des liqueurs par les mêmes moyens.

4. En déterminant le cours du sang vers d'autres parties par la révulsion, qui se fait par le sucement, par le

frottement, par des épiſpaſtiques, des véſicatoires, par les fomentations, les bains, par des cauteres, des ſétons & de fortes purgations.

5. Par un air ſec & un peu froid ; par la tranquilité que l'on procure à l'eſprit en prévenant ou calmant ſes paſſions ; par le repos naturel ou artificiel ; par une diette exacte ; par des alimens liquides & antiphlogiſtiques & des boiſſons de même qualité ; par des médicamens délayans & en même-tems rafraîchiſſans.

6. En calmant l'impetuoſité dans le lieu même, par l'application exterieure de rafraîchiſſans, d'aſtringens, d'anodyns, d'aperitifs, dont on variera le mêlange, ſelon la circonſtance.

397. On diſſipe la léſion déja faite par l'uſage des mêmes remedes : (396.) car quand on aura relâché la trop grande tenſion, la fibre reprendra d'elle-même ſa premiere forme, & rétablira ſes forces par la nutrition.

398. Pour rendre fluide la matiere de l'obſtruction, il faut l'attenuer, la délayer.

1. En rétabliſſant le reſſort du vaiſſeau par la diminution du liquide qui le diſtend, procurée par la ſaignée &

les purgations abondantes; en animant les fibres par l'usage de liqueurs tenuës, aromatiques buës chaudes; par des fomentations, des frictions, des ventouses, des scarifications.

2. En usant de boissons tenuës, aqueuses, chaudes, en délayant la matiere engagée.

3. Par l'usage des atténuans, des résolutifs & des remedes opposés à la nature de la matiere de l'obstruction, & employés interieurement, exterieurement, sous la forme de décoction, de bain, de fomentations, de vapeurs, de cataplasmes, d'emplâtre, d'onguent.

399. On l'adoucit par une boisson aqueuse, par un régime doux, par des médicamens doux qui délayent, émoussent, ou qui soient spécifiquement opposés à l'acre dominant.

400. La rétropulsion se fait

1. En évacuant par la saignée beaucoup de liquide arteriel & veineux.

2. En relâchant les fibres.

3. Par des frictions artificielles.

401. On comprend par là quelle est la résolution qu'on doit toûjours tenter en toute maladie inflammatoire interne ou externe; quelle est la par-

faite guérison de ce mal ; quelle est celle qui se fait sans crise. (386.)

DES ABCE'S,

402. SI ces moyens (395. 396. 397. 398. 399. 400.) n'ayant point été mis en usage, ou ayant été tentés trop tard, ou inutilement, on s'apperçoit par les signes, (387.) que l'inflammation tend à la suppuration (387.) l'indication est

1. De faire promptement mûrir les matieres crûës, & de les convertir en une seule humeur.

2. De les amollir, ainsi que les parties voisines,

3. De les attirer au dehors,

4. D'évacuer le pus mûr.

5. De nettoyer la partie,

6. De traiter le reste comme une playe,

403, Pour faire venir un abcès à maturité, il faut

1. Augmenter le mouvement de la partie, en la fomentant, en l'irritant, en l'échauffant par des remedes actuellement ou potentiellement chauds, qui font en tout la même chose, en excitant une petite fiévre.

2. Concentrer dans la partie le mouvement & la chaleur qu'on a produits, en empêchant une trop grande dissipation & exhalaison par des matieres glutineuses, qui bouchent les pores, & par des remédes qui adoucissent la trop grande acrimonie.

3. Il faut si bien régler le cours de toute la masse du sang & sa constitution, qu'il ne circule ni trop lentement ni trop vîte.

4. Tenir le lieu fermé, jusqu'à ce que toute la matiere enflammée qu'on n'a pû résoudre, ait suppuré. Car c'est par ce moyen qu'il se forme un pus loüable dans la partie.

404. A moins que la matiere de l'inflammation ne soit ainsi changée, c'est avec danger & sans aucun fruit que l'on ouvre un abcès.

405. La molesse de la partie, la fluctuation qui se fait dans la tumeur lorsqu'on la presse, sa blancheur, la cessation de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, de la tension, de la pulsation, de la fiévre, la tumeur élevée en pointe, la pesanteur succédant à la douleur, font connoître que le pus est formé, & en état d'être évacué.

406. Si on laisse alors ce pus long-

-tems enfermé, il s'atténuë, devient acre, se putréfie, s'accumule, ronge, détruit les lieux voisins, forme par son volume, par son poids & par son mouvement des sinus & des fistules qui sont differentes selon leurs differens siéges, très dangereuses au rectum : ou ses parties les plus fluides s'étant dissipées, le reste se durcit. Ce qui produit des tumeurs dures principalement dans les parties glanduleuses : ou enfin étant absorbé par les veines lymphatiques ou sanguines dont il a rongé les orifices, il se mêle avec le sang, l'infecte, corrompt les visceres, trouble leurs fonctions, & produit ainsi une infinité de maux très-dangereux.

407. C'est par l'usage des mêmes remédes (403.) qu'on amollit en dessus & en dessous, qu'on atténuë, qu'on relâche les tégumens & les parties voisines.

408. Leur résistance étant ainsi (407.) diminuée par l'usage des suppuratifs, (403.) le pus formé est poussé à l'exterieur & attiré au dehors.

409. Il faut appliquer alors des matieres émollientes un peu acres & un peu grasses mêlées les unes avec les autres, afin que les tégumens morts puis-

ſent s'ouvrir plus aiſément & ſans douleur.

410. Après avoir preſſé le pus, comme il convient, on introduit le biſtouri dans la tumeur éminente, par la partie inferieure, la plus blanche & la plus molle, juſqu'à ce qu'on voïe le pus ſortir. Enſuite ſans pénetrer plus avant, on conduit l'inſtrument par une large ouverture qu'on fait de bas en haut, ou après en avoir fait une nouvelle du côté oppoſé, on coupe les tégumens qui ſont au milieu en évitant les fibres & les vaiſſeaux; auſſi-tôt on évacuë le pus doucement & peu à peu; il faut prendre garde à l'impreſſion de l'air, & ne point mettre de tente dans la playe.

411. On finit la guériſon par des mondificatifs, des ſuppuratifs, des digeſtifs, des balſamiques, des déterſifs, des déſicatifs, qu'on pourra varier ſelon la circonſtance, ſuivant la doctrine des playes. (192. juſqu'à 220.)

412. Au lieu du fer qu'une vaine crainte proſcrit quelque fois, il faut appliquer à la partie (410.) un cauſtique, en ſéparer l'eſcharre, après l'avoir amolli avec du beurre; & finir la curation comme ci-devant (410. 411.)

DES FISTULES.

413. ON connoît par là (406.) l'origine, la cause, la nature, le siége, les effets des sinus, & des fistules.

414. On les connoît facilement, quand ils (413.) sont ouverts. Quand ils sont fermés, la cavité molle qui paroît au toucher, les découvre.

415. On les guérit en les ouvrant par leur partie inferieure, en remplissant leur cavité de digestifs liquides, selon la circonstance, en y injectant des détersifs, en pressant peu à peu par le moyen d'une ligature, depuis le fond jusqu'à l'ouverture; mais il faut sur tout adroitement & promptement couper les tégumens sur la sonde crenelée, sur un stilet d'argent, ou avec un syringotome.

416. En voilà assez pour connoître & sçavoir guérir le bubon, l'inflammation des parotides, le furoncle, l'antrax, le charbon, le phyma, l'érysipele, les boutons de rougeole ou de petite vérole, & en prédire les suites.

417. On sçait aussi quels effets doit produire la suppuration interne, à la-

quelle la main ne peut porter ſécours. Car elle eſt la ſource de nombre de maladies dangereuſes (406. 413.) & des amas de pus dans les cavités du corps.

418. Il ſuffit alors de ſçavoir que la partie affectée eſt néceſſaire à la vie ou à la ſanté pour prédire ce qui arrivera, & la difficulté de la guériſon.

DE LA GANGRENE.

419. SI la gangrene (388.) ſuccede à l'inflammation, (371. 372.) on doit avoir recours à une autre methode. Or l'on appelle gangrene l'affection d'une partie molle, qui tend à la faire mourir, en aboliſſant le flux de l'humeur vitale dans les arteres & ſon réflux dans les veines, au lieu que le ſphacele eſt celle, qui par une mort parfaite de toute la partie, en détruit toutes les actions vitales, pendant que les autres parties ſont vivantes.

420. La gangrene a donc ordinairement ſon ſiége dans le pannicule adipeux : le ſpacele s'étend juſqu'à l'os, & eſt ordinairement précedé de la gangrene, à moins qu'il ne provienne de

la corruption de l'os, de la moëlle, ou du périoste. On connoît par là une espece singuliere de grangrene, que la contusion de la moëlle épiniere fait naître dans les parties inferieures, (326.) sans être précedée de fiévre, d'inflammation, ni d'aucune perte de chaleur naturelle.

421. La gangrene & le spacele viennent donc de la même cause; mais ils different par leur action, leur durée & leur siége.

422. Cette cause est par consequent 1. tout ce qui produit l'inflammation, (375. 376. 377. 378. 379.) si les liqueurs croupissent & que l'effort du sang vif contr'elles soit grand: par exemple α. la ligature des veines; leur compression par quelque cause que ce soit, par une tumeur, &c. β. le grand froid. γ. la transpiration empêchée dans le phlegmon par les astringens; δ. les emplastiques, les choses froides, les répercussifs, les narcotiques; sur tout si on fait intérieurement usage de médicamens acres, ou si on les mêle avec ceux qu'on applique exterieurement. ε. l'inflammation tant externe qu'interne. ζ. les playes, les contusions, les luxations, les frac-

tures principalement si on les serre trop. η. l'application des remedes huileux, acres sur des parties saines ou malades. θ. la pression qui vient à force d'être couché sur une même partie; ι. les hernies étranglées & enfermées;

423. 2. Tout ce qui aiguise tellement les liqueurs, qu'elles rongent & détruisent les petits vaisseaux, comme α. la stagnation d'une humeur chaude & renfermée, lorsqu'elle dure longtems; ce qui produit l'acrimonie alkalescente (80.); la corrosion, qui qui donnent lieu à l'amas du sang dans l'anévrisme, à la formation du pus dans l'abcez, à l'épanchement de l'eau dans le crâne, dans le thorax; dans l'abdomen, dans le scrotum, &c. à la contusion, à l'extravasation dans les parties lésées. β. le vice total d'une humeur mauvaise, morbifique, acre, & qui arrose une partie; comme la lymphe qui coule long-tems vers des parties tendineuses, la matiere ichoreuse d'un cancer, un flux dysenterique; l'écoulement de l'eau des hydropiques, le cours d'une matiere fébrile, pestilentielle, scorbutique, de petite verole, vers les chairs, sur tout vers les gencives.

424. 3. Ce qui cause la mort des

extremités en y empêchant l'influence des humeurs vitales, comme l'oisiveté dans les viellards ; l'extrême foiblesse ; les grandes contusions des grands nerfs ; de l'épine du dos, de sa moëlle, des gros ganglions. (326. 421.)

425. 4. Certains venins.

426. Quand on connoît les causes de la gangrene, (422. 423. 424. 425.) on connoît les signes qui l'annoncent.

427. Mais les signes qui font connoître sa présence sont. 1. la cessation subite des phénomenes de l'inflammation ; la cause demeurant la meme, (comparez 382. 383. 385. avec 422. 423. 424. 425.) 2. l'insensibilité de la partie. 3. sa couleur pâle, cendrée, brune ; livide, noire. 4. sa molesse & sa flaccidité qui fait que l'impression du doigt y demeure quand on l'a pressée. 5. des pustules pleines d'une lymphe ichoreuse, jaunâtre, ou rougeâtre sur l'endroit qui étoit enflammé. 6. quand la gangrene vient du froid, on sent une grande démangeaison, un fourmillement très incommode, & une rougeur vive qui se convertit bien-tôt en noirceur mortelle.

428. Lorsqu'on voit augmenter sans

cesse les symptômes de la gangrene (427.), c'est une marque qu'elle dégenerera en sphacéle.

429. On sçait qu'une partie est sphacélée. 1. lorsqu'il a précedé une violente gangrene, 2. lorsqu'en brûlant, en picquant, en coupant la partie, on s'aperçoit qu'elle est entierement privée de sentiment & de mouvement, si ce n'est que l'on y ressent comme une pésanteur. 3. sa couleur est livide, brune, noire. 4. sa chair est molle, flasque, froide, la peau s'en sépare aisément, enfin la partie dévient seche & dure. 5. il s'en éleve une puanteur cadavereuse. 6. la corruption profonde gagne à vûë d'œil les parties voisines & s'étend jusqu'aux os.

430. Ce mal est si terrible par le danger & la promptitude de ses effets, qu'il est nécessaire de former un juste prognostic.

431. Pour cela il faut. 1. considerer l'âge, le tempéramment, la maladie, les forces. 3, la velocité des progrès du mal. 3. sa cause interne ou externe. 4. la saison. 5. le lieu affecté, selon qu'il est plus ou moins nécessaire à la vie, ou qu'il est plus on moins humide, sinueux ou sec.

432. Voici les régles qu'on peut déduire de ce qui a été dit.

La gangrene produit le ſphacele.

Le ſphacele cauſe la mort de la partie, & infecte promptement les parties voiſines.

Il faut ſur le champ remédier à la gangrene.

L'on doit très-promptemente extirper le ſpacele.

La gangrene du cerveau, des viſceres, de la veſſie eſt mortelle. Dans les maladies aiguës elle cauſe une mort prompte, quoique les grands vaiſſeaux paroiſſent à peine endommagés.

La gangrene du dedans de la bouche, des narines, des parties génitales eſt difficile à guerir.

Dans la vieilleſſe le ſphacele des extrémités, des parties tendineuſes eſt mortel.

Dans l'hydropiſie, dans la phthyſie, dans le ſcorbut, la gangrene eſt un ſigne avant-coureur de la mort.

Le ſphacele qui monte aux parties ſupérieures, cauſe des veilles, des délires, des ſyncopes, des rots, des ſanglots, des ſpaſmes, de la douleur, des ſueurs froides, l'aſſoupiſſement, annonce la mort.

Lorſque les parties voiſines d'ulceres

ſont livides, noires, arides, elles ſont connoître que la gangrene ou le ſphacele ſont préſens.

433. Les indications curatives de la gangrene conſiſtent. 1. à affermir les forces. 2. à empêcher la putréfaction d'entrer dans les veines. 3. à en empêcher le progrès.

434. Les forces s'acquierent. 1. par ce qui peut ſervir à détruire la cauſe interne (422. 423. 424. 425.) à animer les eſprits, à entretenir le cours des liqueurs, eu égard en même-tems à l'âge, au ſexe, au temperament, à la ſaiſon. L'on doit donc ſelon la circonſtance ſe ſervir de rafraîchiſſans ou d'échauffans. 2. par des alimens & des boiſſons analeptiques. 3. en appliquant aux veines ou aux narines des épithemes de pain rôti avec les remédes preſcrits (N°. 1. de cet Aph.)

435. On empêche la matiere corrompuë d'entrer dans les vaiſſeaux. 1. en donnant des forces au malade, (434.) & par conſéquent en augmentant le mouvement à l'exterieur. 2. en ménageant une iſſuë au dehors par des fomentations, des cataplaſmes diaphoretiques, émolliens, relâchans, par des ſcarifications, des ventouſes, des ſangſuës,

& enfin par une chaleur externe.

436. On arrête les progrès de ce mal. 1. en détruisant ses causes sensibles (422. 423. 424. 425.)

437. 2. En corrigeant sa cause prochaine, la stagnation & la chaleur. α. en préservant les liqueurs qui croupissent & β. les solides de la putréfaction. γ. en faisant circuler dans les vaisseaux préservés de putréfaction les liqueurs qui étoient en stagnation après les avoir corrigées.

438. On met les liquides à couvert de la putréfaction par le sel, le vinaigre, le vin, l'esprit de vin, les aromates.

439. Et les solides, par l'usage des mêmes remedes. (438.)

440. On donne du mouvement aux fluides qui croupissent. α. par l'usage interne & externe de délayans aqueux. β. en donnant du réssort aux arteres par des remédes opposés au mal. γ. en agitant les fluides par la chaleur, le frottement & l'usage des cardiaques. δ. en ôtant par la saignée la quantité des liqueurs qui causent une trop grande tension.

441. Si la gangrene ne fait que commencer, on la guerit souvent par la

prompte application de ces remédes (434. 435. 436. 437. 438. 439. 440.) lesquels à force d'être renouvellés la font heureusement transpirer.

442. Mais si les liqueurs déja corrompuës ont perdu leurs parties les plus mobiles, si les vaisseaux sont détruits, la gangrene ne cede point à ces remédes, & on ne rend point la santé à la partie corrompuë; au contraire les parties vivantes ne pouvant transpirer, se mouvant intérieurement, infectent & détruisent ainsi leurs parties voisines.

443. Ainsi on ne doit avoir d'autre but en ce cas (442.) que de séparer les parties mortes des parties vivantes.

444. C'est le jeu des arteres vivantes qui fait toûjours cette séparation, (443.) les liqueurs venant heurter fortement contre tous les points où l'escharre gangreneuse se termine, s'y trouvant suffoquées, produisent ainsi une suppuration (387.) qui détache & rompt les fibres par lesquelles la gangrene étoit liée aux parties saines.

445. Il est donc évident que tout l'art consiste à faire. 1. ce qui a été dit (433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440.)

2. A accelerer la suppuration.

3. A amollir l'efcharre.

446. Pour procurer la fuppuration, il faut faire des fcarifications qui pénetrent jufqu'à la chair vive; car en diminuant par ce moyen la fuffocation de la partie, au lieu d'une gangrene qui ronge & détruit tout, il fe forme un abcès, au moyen de quoi la peau & les graiffes qui font gangrenées fe féparent le plus fouvent des parties vivantes qui font deffous.

447. Pour que le fang vienne heurter contre l'efcharre avec plus de force, il eft fouvent utile d'appliquer les fangfuës, les ventoufes & femblables épifpaftiques.

448. La partie fcarifiée (446.) doit être fomentée avec des liqueurs chaudes capables de réfifter à la pourriture (438.) & d'amollir (403) la dureté des efcharres. (387.)

449. Les parties pendantes, mortes, détachées, l'efcharre amolli, doivent être emportées avec de petites tenailles ou coupées avec des cifeaux.

450. On doit appliquer affidument fur toute la partie malade des cataplafmes émolliens, diaphoretiques, anodyns, & qui agiffent par une chaleur long-tems foutenuë.

451. Il eft auffi fort à propos de ne

la chaleur ne ſert qu'à pouſſer plus avant les pointes du froid, au lieu de les enlever.

456. Cela étant fait (454.) on doit reſtaurer le malade par des cordiaux, & l'échauffer juſqu'à lui procurer des ſueurs.

DU SPHACELE.

457. SI la gangrene a déja degeneré en ſphacele, il faut extirper ce qui eſt infecté.

458. Cette extirpation ſe fait differemment, ſelon que le membre eſt totalement ou en partie affecté, ou ſelon que ſa ſituation ne lui permet pas d'être extirpé tout entier, comme ſont les feſſes, &c.

459. Si donc la partie n'eſt pas entierement gangrenée, ou ne peut être extirpée, on doit tâcher. 1. d'empêcher les progrès de la corruption. 2. d'emporter ce qui eſt ſphacelé.

460. Pour empêcher les progrès de la corruption, il faut faire en ſorte que les parties mortes n'ayent aucune communication avec les vivantes.

461. Pour cela on ſe ſert du fer, du

feu, ou des corrosifs, avec lesquels on fait une ligne entre la partie saine & la malade dans le voisinage de l'une & de l'autre : & cette ligne qui sert de bornes au sphacele doit par tout être assez profonde.

462. Pour séparer ce qui est infecté, après avoir ainsi (461.) empêché les progrès du mal ou en même tems qu'on fait cela (461.) il faut couper toute la partie jusqu'au fond sain, & la consumer ensuite avec un corrosif qu'on y laisse appliqué chaud jusqu'à ce qu'il s'en sépare des escharres, qu'il faut continuellement amollir (403.) & enlever, en prenant toûjours bien garde d'endommager les parties vivantes.

463. Dès qu'on voit ensuite reparoître les signes de la vie & de la santé, on guérit ce mal comme un ulcere ou une playe.

464. Si en conservant la vie du malade on peut emporter la partie sphacelée jusqu'à l'os, il faut l'extirper avec l'os même, parce qu'ayant perdu ses vaisseaux il ne peut être nourri ni vivre.

465. Le coin & le marteau sont les instrumens dont on se sert pour faire cette operation aux doigts, au metacarpe ou au metatarse.

466. Mais pour des parties plus considerables, comme la jambe, la cuisse, le bras, il faut de plus puissans secours, comme on le verra par ce qui suit.

467. Pour déterminer dans quel endroit l'extirpation doit se faire; il faut suivre ces regles.

1. Conserver les parties saines.

2. Emporter d'une seule fois tout ce qui est sphacelé.

3. Procurer l'usage commode de la partie qui reste.

468. L'amputation de la jambe doit toûjours se faire sous le genou, pour la raison que je viens de dire, (467. No. 3.) & celle des autres membres dans la parties saine près de la partie malade pour les raisons (467. No. 1. 2.)

469. Pour faire l'amputation avec succès, il faut faire attention.

1. Aux préparations nécessaires.

2. A l'opération même.

3. A la guérison des symptômes.

4. A la consolidation.

5. A ce qui peut suppléer à ce qui a été perdu.

La préparation consiste.

1. A comprimer les grandes arteres

avec des compresses graduées & une ligature qu'on fait avec le tourniquet autour de la partie saine près de la malade.

2. A tirer fortement & également les parties qu'on doit couper, par le moyen d'une ligature de cuir attachée à des courroyes.

3. A bien assujettir le corps du malade & la partie qu'on va couper.

4. A courber un peu cette partie, de peur qu'elle ne se trouve dans une trop grande tension, quand on la coupera.

5. A faire prendre au malade un cardiaque narcotique.

470. L'opération se fait sur la partie préparée. (469.)

1. Avec un couteau bien aiguisé, fort, courbe, obtus au dos, bien trempé : que l'on enfonce jusqu'à l'os en le tournant circulairement avec force, & d'un seul tour on coupe promptement & exactement tout le perioste.

2. Si le membre est composé de deux os, on coupe pareillement les interstices avec un petit coûteau tranchant des deux côtés.

3. On fait fortement tirer les parties coupées (1. 2. de cet Aph.) par des

ſerviteurs, afin qu'il reſte un eſpace entre les bords de la ſection.

4. On coupe l'os perpendiculairement, avec force & d'une façon égale avec une ſcie fine, aiguë, forte, tenduë, en commençant par l'os le moins gros, & finiſſant par celui qui l'eſt davantage, ſuppoſé qu'il y en ait deux, & cela de peur que la ſcie venant à porter ſur l'os le plus foible, ne le faſſe fendre par éclat, & s'écarter.

5. A meſure qu'on coupe les os, les ſerviteurs doivent les fléchir lentement & avec art, pour donner plus de liberté à la ſcie.

471. Le premier ſymptôme qui ſuit l'amputation eſt l'hémorrhagie; il faut ſur le champ l'arrêter.

1. En ſaiſiſſant avec des tenailles à reſſort les vaiſſeaux que le jet du ſang fait découvrir, en les attirant, en les ſerrant avec un fil que l'on paſſe au travers & à l'entour, s'ils ſont grands. Ou en ſerrant le vaiſſeau par le moyen d'un fil paſſé avec deux éguilles courbes des deux côtés du vaiſſeau.

2. Par des cauteres ignés.

3. En appliquant ſur les vaiſſeaux des plumaceaux empreints de vitriol, & des abſorbans ſur les autres endroits.

4. En ramenant les parties vivantes qu'on avoit repoussées. (469. N°. 2.)

5. En mettant sur ce moignon une vessie couverte de poudres astringentes.

6. Par un bandage bien serré.

7. En procurant au malade le repos, le sommeil, & en le mettant au régime qui convient.

472. On consolide l'os en guérissant promptement l'exfoliation, en prévenant la carie, en y appliquant une petite compresse trempée dans de l'esprit de vin dans lequel on aura fait fondre du mastich.

473. Pour la chair elle se consolide, comme il a été dit dans l'histoire des playes (depuis 189. 192. jusqu'à 210.)

474. Lorsqu'un malade, qui a perdu par l'amputation une grande partie (depuis 466. jusqu'à 471.) a les visceres forts & bien disposés, il éprouve souvent les effets d'une pléthore, dont on ne peut détruire la cause, qu'en mettant quelquefois selon la circonstance, la saignée en usage, & en observant un régime moderé.

475. Enfin on supplée au membre qu'on a perdu par des machines faites exprès à l'imitation de la partie cou-

pée. Voyez Aquapend. Hildan, Soling, Paré.

DE LA COMBUSTION.

476. SI un feu ardent, ou renfermé dans quelque corps qui en est échauffé, vient à toucher notre corps, il cause la destruction des petits vaisseaux, l'extravasation des humeurs, qui varient selon la varieté de leur cause, de sa durée, & de la partie affectée.

477. Il y a dans cette varieté (476.) divers dégrés semblables à ceux qu'on observe depuis la plus legere inflammation (370. à 464.) jusqu'au sphacele le plus violent.

478. Ainsi les effets, le diagnostic, le prognostic sont les mêmes.

479. La cure même n'en differe en rien. La boisson doit toûjours être antiphlogistique.

480. La brûlure qui ne passe point les bornes d'une inflammation que l'on peut résoudre (386.) se guérit par des remedes qui donnent du mouvement aux liqueurs; qui les préservent de la corruption, qui dégagent & conser-

vent les vaisseaux. Tels sont le feu modéré, les fomentations, les cataplasmes, (395. jusqu'à 402.) le beurre lavé, l'esprit de vin avec un peu de vitriol.

481. Celle qui menace de gangrene, comme on le prévoit par la rougeur, la crispation, l'érosion de la peau, & les bullesqui s'élevent dessous, se traite comme une inflammation de la même espece, par des fomentations, des cataplasmes, émolliens, des digestifs (402. jusqu'à 454.)

482. Celle qui a déja dégeneré en gangrene ou en sphacéle se guérit comme ces maladies (419. jusqu'à 476.)

483. Il n'est point de cas où l'on doive plus être en garde qu'en celui-ci contre la difformité de la cicatrice. (Voyez 217.)

DU SCHIRRE.

484. LE schirre (392.) a pour cause tout ce qui peut coaguler, épaissir, déssecher le suc dans les glandes, il peut donc se former dans toutes sortes de glandes, mais principalement dans celles dont les liqueurs s'é-

paississent plus facilement ou y font un plus long séjour à cause de leur situation. C'est pourquoi ce genre de mal se forme ordinairement dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, aux mamelles, aux aisselles, aux aines, au pancreas, au mésentere, à la matrice.

485. Ainsi l'inflammation, (392.) le lait qui s'épaissit, se durcit, se coagule, une contusion, (322.) le frotement violent, l'antrax, le bubon, un ulcere trop tôt déssechés, la matiere atrabilaire du sang ou de la bile, principalement, lorsque le flux menstruel ou hemorrhoïdal ordinaire vient à cesser, toute matiere épaisse, austere, terrestre, calculeuse; une vie triste, de mauvais vivres, une tache hereditaire, peuvent être les causes du schirre.

486. Les effets du schirre formé sont d'occuper par son volume les lieux voisins, de les presser, de les comprimer, de troubler les fonctions de la partie schirreuse & des voisines; de produire ensuite des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des paralysies, des atrophies, des sphacéles, la sterilité, l'acouchement difficile, le volvulus & plusieurs autres maux semblables qu'il est aisé de déduire de

la nature & de la fonction de la partie léſée & qui fait la compreſſion.

487. On connoît la preſence du ſchirre par ſes cauſes, (484. 485.) par ſes effets, (486.) par ſes ſymptômes, (392.) par la partie affectée (484.) & par la connoiſſance du temperament du malade.

488. C'eſt de là (487.) qu'on déduit le prognoſtic de ce mal en conſiderant ſa durée & ſes effets. (486.) Les ſchirres ne ſont point nuiſibles par eux-mêmes, il n'y a que le mouvement qui les rende malins.

489. Celui qui ſouvent ne peut être évité, jette dans une crainte perpetuelle.

490. C'eſt pourquoi celui qui a un ſchirre à traiter doit conſiderer.

1. S'il eſt récent, benin, bien ſitué, s'il n'eſt pas encore parfaitement dur, ſi le malade eſt d'un bon temperament, en ce cas on doit mettre en uſage les émolliens & les reſolutifs, tels que ſont principalement le mercure & les vapeurs acides.

2. S'il ne cede point à ces remedes, ſuppoſé que le lieu, la ſituation, les parties voiſines, la mobilité, la nature du mal, les forces & la ſanté du malade

lade le permettent, il faut l'extirper tout entier avec le fer.

3. S'il est vieux, s'il paroît malin par sa couleur, sa dureté, son inégalité, par la demangeaison qui commence à devenir douloureuse, s'il est respectable par la partie où il a son siége & par le voisinage, s'il est adhérent, & dans un sujet cachochyme, il est impossible de l'extirper. En ce cas, de peur qu'il ne dégenere en cancer, il faut éviter tout ce qui augmente le mouvement; & par conséquent il est dangereux de se servir d'émolliens, de suppuratifs, de corrosifs, de caustiques & de résolutifs.

4. Ainsi il n'y a que les anodyns, les calmans, les préparations douces de Saturne & de Mercure qui conviennent en ce cas.

491. Si le malade est en même-tems d'un mauvais temperament, il faut y remédier préferablement à tout le reste.

DU CANCER.

492. SI le schirre par son ancienneté, son augmentation, & par le mouvement des parties voisines

eſt tellement émû que les vaiſſeaux voiſins de ſes bords commencent à s'enflammer, il devient malin, & prend alors le nom de chancre par la reſſemblance qu'il a avec l'animal qui porte ce nom, ou de carcinome.

493. Le degré de l'inflammation voiſine, le lancement, l'excès de l'acrimonie putride dans le lieu affecté, la qualité de la partie, le nombre & la condition des glandes qui ſont en connexion, la diſpoſition de toute la machine, font connoître les divers états de la premiere malignité du cancer. (492.)

494. On appelle cancer occulte, celui qui eſt renfermé dans ſes enveloppes, & lorſqu'elles ſont rompuës par un ulcere, on le nomme cancer ouvert ou ulceré; le premier produit le dernier.

495. La cauſe du cancer & du ſchirre (485.) eſt la même. L'acreté jointe au ſchirre, la circulation dérangée par la ſuppreſſion des régles, des hémorrhoïdes, ou de toute autre hémorrhagie, la ſterilité, le celibat, l'âge de 45. à 50. ans, des alimens auſteres, âcres, chauds, la triſteſſe, la mélancolie, la bile dominante, toute irritation

externe, le mouvement, la chaleur ; l'acrimonie, les émolliens, les suppuratifs, les caustiques, l'usage extérieur des vesicatoires, & les remédes qui pris intérieurement ont le même effet.

496. Il a le même siége que le schirre. (484.)

497. On connoît le cancer occulte par les signes du schirre qui a précedé (487.) par la titillation, par le prurit, par la douleur lancinante, brûlante, piquante, par la couleur rougeâtre, de pourpre, bleuë, livide, noire, par la grande dureté inégale & raboteuse avec une pointe éminente, par l'augmentation subite de la tumeur, par l'enflûre des vaisseaux qui deviennent variqueux, épais, noirs.

498. On connoît l'ulceré par l'occulte (497.) qui a précedé, s'il vient à s'ouvrir. Alors sa peau s'excorie, & paroît nûë, & l'on en voit sortir comme une espece de sueur ichoreuse, tenuë, acre.

499. Voici ses progrès : les vaisseaux sains qui environnent les bords du cancer dur se rompent à force d'être affoiblis par l'impetuosité du cours des liqueurs & d'être tiraillés par la tumeur qui s'éleve de plus en plus.

De là naît la putréfaction qui produit une ſanie ſubtile, acre, fétide, cadavereuſe, qui ronge, corrode, détruit les parties voiſines, fait circulairement & profondément des progrès. En pouſſant de tous côtés vers les parties voiſines des racines malignes auſquelles il eſt fortement attaché; ſes lévres ſe renverſent & s'enflent horriblement, on ſent des douleurs inſupportables, la couleur du cancer devient griſe, livide, noire, il s'en forme d'occultes dans les glandes voiſines. Surviennent des hémorrhagies, des convulſions, une fiévre lente, le maraſme ou l'exténuation de tout le corps, la privation de l'odorat, des calloſités indolentes dans l'oreille, la lypothymie, la conſomption & la mort.

500. Les bons ſujets ſupportent aiſément un cancer occulte, tandis qu'il eſt tranquille, mais dès qu'il vient à être agité, il fait mille ravages (499.)

501. Si le cancer eſt petit, s'il ne fait que commencer, s'il eſt libre, bien ſitué, s'il ne tient point à de grands vaiſſeaux, s'il eſt unique dans tout le corps, & dans un corps jeune & ſain, enfin s'il vient d'une cauſe externe, il faut l'extirper ou l'emporter

ſur le champ avec le fer.

502. Les émolliens, les emplaſtiques, les ſuppuratifs, les matieres acres, celles qui excorient, les véſicatoires, les cauſtiques font dégénerer le cancer occulte en cancer ulceré : il faut donc s'en interdire l'uſage.

503. Si le cancer eſt vieux, grand, adhérent, ſitué dans un lieu d'où on ne puiſſe l'extirper, s'il tient à de grands vaiſſeaux, ou s'il eſt deſſus, s'il a été produit par une cauſe interne, ſi le ſujet eſt vieux, cachochyme, diſpoſé au cancer & qui en eſt déja atteint, il ne faut employer ni fer (501.) ni médicamens (502.)

504. Car à moins qu'on ne puiſſe en ôter la ſemence avec la racine, il s'irrite, devient plus malin, refluë en dedans, produit d'autres cancers, & augmente ceux qui ſont formés.

505. Il faut détruire la cauſe du cancer en l'extirpant, ou avant que de l'extirper.

On ne doit point y toucher, à moins qu'on ne puiſſe l'emporter tout entier.

Celui de la matrice, du gozier, du palais, de l'aiſſelle, des aînes eſt incurable; celui des lévres eſt difficile à guerir.

506. Dans cet état (503.) on ne doit donc penser. 1. qu'à laisser le mal en repos. 2. qu'à calmer les symptômes.

507. On procure du repos au cancer. 1. en défendant le lieu affecté de tout corps externe par des préparations de Saturne & des narcotiques. 2. en diminuant, en corrigeant, en détournant la cause connuë (495.) par de legers purgatifs tirés de plantes douces & de remédes mercuriels pris en petite dose souvent rëiterée. 3. par l'usage des délayans, des apéritifs doux & de remédes un peu alkalis. 4. en évitant l'usage intérieur & extérieur de tout ce qui produit le même effet que la cause.

508. On calme les symptômes par la même méthode (507.) & la douleur par les opiats.

509. Quand on ne peut extirper le cancer ulceré (498. 499.) on l'adoucit souvent en le purifiant, en y appliquant de douces préparations de Saturne & en pratiquant ce qui a été dit (507. 508.)

510. On fait l'extirpation. 1. en préparant le corps du malade par des alimens & des remédes restaurans, &

opposés à la cause. 2. en élevant tout le cancer avec ses racines par le moyen d'un fil ou d'une fourchette passée au travers, en le coupant ensuite, ou bien après l'avoir découvert de ses enveloppes, on le souleve par le moyen d'un fil passé au travers, & ensuite on le sépare avec prudence. 3. enfin après avoir prudemment évacué le sang voisin, on met sur la playe un appareil convenable qu'il faut lever rarement.

511. Long-tems après l'opération (510.) on doit continuer un régime convenable & l'usage de remédes opposés à la cause du mal. Il est facile de concevoir les maux qui peuvent naître d'un cancer situé dans un lieu qui ne permet pas d'en faire l'extirpation.

DES MALADIES DES OS.

512. LEs os sont sujets aux mêmes maladies que les parties molles.

513. Car leurs interstices sont revêtus d'une petite membrane parsemée des mêmes vaisseaux & humectée, comme elles, des mêmes liqueurs qui y sont continuellement apportées.

514. Et selon que ces petits espaces (513.) ont plus d'étenduë, plus la structure de l'os approche en ces endroits de celle des parties molles.

515. Et par consequent plus il (514.) est susceptible des maladies qui affectent les parties molles.

516. Telle est l'extrémité des os qui est large vers les jointures, tandis que leur milieu est plus dense & moins vasculeux.

517. Voilà (114. 515. 516.) ce qui donne lieu à la premiere distinction des maladies des os.

518. Outre les vaisseaux communs (513.) aux parties molles, les os ont dans leur plus larges cellules (516.) des vésicules pleines d'une moëlle fine huileuse qui s'y filtre & s'y amasse pour les usages ausquels elle est destinée. Ces vésicules qui sont assez considerables vers les articles diminuent peu à peu vers le milieu de l'os, & prennent enfin la forme de tuyaux adipeux, si petits qu'on ne peut presque plus les suivre.

519. On connoît par là (518.) la seconde classe des maladies des os.

520. Les os ont un perioste externe qui couvre leur convexité, qui porte

des arteres dans leurs cellules & à leur moëlle, & qui reçoit les veines qui en partent. Ces deux genres de vaisseaux sont les uns grands, les autres petits, & infinis en leur nombre.

521. On peut déduire de là (520.) la troisiéme division des maladies des os.

522. Les os ont un perioste interne qui revêt, tapisse leur concavité où la moëlle se dépose, qui distribuë des arteres dans les vésicules médullaires, qui reçoit les veines qui en partent. Ces deux genres de vaisseaux sont les uns grands, les autres petits, & leur nombre est infini.

523. Voilà (522.) ce qui constituë la quatriéme espece des maladies des os.

524. Les os ont dans leurs cavités une infinité de vésicules pleines d'une moëlle fine qu'elles gardent pour la partager entr'elles & la distribuer aux interstices des lames, aux cavités des jointures, & aux pores de l'os. Ces vésicules ont des arteres, des veines, des conduits lymphatiques & adipeux, de petits nerfs, de petites membranes.

525. Voilà (524.) ce qui distingue la cinquiéme & la derniere espece des maladies des os.

526 Si la moëlle (518. 524.) croupit dans ses vésicules, dans leurs émissaires, ou dans les petits vuides des os, elle se corrompt par la chaleur & le mouvement vital, devient acre, putride, sanieuse; elle empêche les nouvelles sécretions, bouche les vaisseaux déferens & sécreteurs: ces vésicules s'enflamment ensuite, suppurent, les petits vaisseaux & leurs liqueurs se putréfient, se gangrénent. D'où il suit que la substance molle de l'os, privée de nourriture, à force d'être rongée par l'acreté des liqueurs, dégenere dans une espece de chaux grise qui se forme dans les endroits où cette substance est la plus rare, c'est-à-dire dans les cellules des apophyses. Voilà la cause de la douleur, de la chaleur, de la pulsation, de la tumeur, de l'abcès, de la carie des os. Cette stagnation peut venir de toutes sortes d'obstruction. (Voyez le Chapitre de l'obstruction.) Mais si elle vient d'un mal interne, c'est presque un *spina ventosa*.

527. Il est évident que les signes de ce mal & son état, (526.) sont ceux d'une inflammation profonde & insensible, quand on la touche exterieurement.

528. Quand on ne peut aisément séparer, nettoyer & purifier la partie, c'est une marque qu'il surviendra plusieurs mauvais accidens & que la cure sera très-difficile.

529. La meilleure méthode qu'on puisse suivre dans la curation est. 1. d'user abondamment de décoctions faites de remedes fort pénetrans, capables de nettoyer & de resister à la corruption. 2. de donner à toutes les queurs un grand mouvement, en excitant les sueurs par des vapeurs chaudes qu'on fait artificiellement recevoir au corps du malade. 3. en même tems que la sueur coule, déterminer le mouvement des humeurs vers le lieu affecté par des fomentations, & en faisant particulierement recevoir les vapeurs chaudes à la partie affectée.

530. Cette méthode (529.) longtems continuée est souvent très-salutaire, principalement si on observe en même tems vne diette rigoureuse & opposée à la putridité huileuse

531. Si les arteres, les veines, les vaisseaux lymphatiques (513. 516. 520. 522.) sont obstrués, faute de nouveaux liquides, ou par la stagnation de ceux qui sont poussés dans leurs

cavités ; ces parties sont sujettes aux mêmes maladies, il n'y a que l'ordre qui en est changé. (526.)

532. Le diagnostic, le prognostic, la cure de ces maladies (531.) sont donc les mêmes. (529. 530.)

533. Et il est évident que le danger de ces maladies est plus ou moins grand, selon le lieu où elles ont pris naissance & où elles ont établi leur siége. Cela posé on comprend facilement ce qui suit.

534. 1. L'inflammation de l'os la moins dangereuse est celle qui vient de l'inflammation du perioste externe, dont il y a une infinité de causes & d'effets connus. (Voyez toute l'histoire de l'inflammation.)

2. On la connoît par les signes de l'inflammation profonde que le tact augmente & rend plus violente.

3. Si elle ne se guérit promptement, on doit s'attendre à quantité de maux. (526. 531.)

4. On la guérit comme une inflammation, en tâchant principalement d'attirer tout au dehors, ce qui se fait par des fomentations, & quelquefois par des incisions.

535. On sçait que cette inflamma-

tion (534. No. 1.) se dispose à suppurer. 1. par les signes de la violente inflammation qui a précedé (534 No. 2.) 2. par la pulsation, par la fiévre; par des frissons vagues. 3. par l'absence des signes de la resolution. (386.)

536. Les signes de la suppuration (387. 405.) nous apprennent que l'abcès est réellement formé.

537. Alors le pus ayant rongé & détruit le perioste, met l'os à nud, le prive de ses vaisseaux & le corrompt en peu de tems. (531.) Comparez (406.)

538. C'est pourquoi il faut sur le champ ouvrir l'abcès, évacuer le pus, purifier l'ulcere, (403. 404. 409. 410. 411.) & en même tems traiter l'os avec les mêmes précautions dont nous avons parlé dans la cure des playes de tête, où le crâne est découvert. (252. 253. 259. 260. 262. 266.)

539. On sçait que cette inflammation (534.) se change en gangrene. 1. par les signes de la plus violente inflammation (388. 422.) 2. par la cessation de douleur dans la partie sans bonne cause. 3. par l'enflure dure, lente & peu douloureuse des parties qui couvrent l'os.

540. On ſçait que la gangrene eſt déja formée par les mêmes ſignes (539.) & par la couleur pâle, griſe, livide des mêmes parties.

541. Alors l'os nud, dépoüillé de ſes vaiſſeaux, privé de ſa nourriture, eſt rongé & carié par l'acreté & la putréfaction de la matiere gangreneuſe dont les rapides progrès entraînent ceux de la carie.

542. Il faut donc auſſi-tôt ouvrir le lieu affecté juſqu'à l'os & le purifier : pour l'os, on le traite comme il a été dit (248. 249. 252. 258. 259. 260. 261. 262. 266.)

543. L'inflammation du périoſte interne (512.) provient des mêmes cauſes (534.) & fait naître des effets qui ſont les mêmes par rapport à l'intérieur de l'os, elle ſe termine auſſi par la ſuppuration ou par la gangrene. (535. 539.) Mais ces deux maux ſont ici bien plus dangereux faute de tranſpiration; c'eſt pourquoi toute la moëlle venant à ſe pourrir, fait perir toute la ſubſtance de l'os carié.

544. On conçoit auſſi clairement que la putréfaction de la moëlle produit en peu de tems une carie preſque incurable ; ſoit que cette membrane

(522.) s'enflamme d'abord elle-même, soit que la moëlle auparavant corrompuë l'infecte de sa contagion.

545. On connoît que ce mal n'est encore qu'une inflammation. 1. par les signes généraux de l'inflammation, (382.) 2. par la profondeur du lieu. 3. par une douleur sourde, fixe, longue, qui ne cede à aucun remede externe & qui ne s'augmente point par le tact. 4. mais seulement par le mouvement des muscles & l'usage intérieur des matieres acres & aromatiques.

546. On le guérit alors. 1. suivant la cure generale de l'inflammation, (395. jusqu'à 401.) 2. ensuite aussitôt qu'on s'apperçoit des signes (386.) d'une résolution commencée, on observe exactement la méthode proposée (229.)

547. Mais si la suppuration ou la gangrene est déja formée, on la connoît par les signes certains (545.) de l'inflammation interne qui a précedé, & par une douleur sourde, profonde, fixe, & on la guérit par la seule méthode (529.) ou on ne la guérit point du tout.

548. Car alors toute la substance interne de l'os étant putrefiée, enflée, en-

flammée ; cariée, le perioste externe s'enflâme, est violenté par la tumeur, rongé par l'acreté. Les parties qui couvrent l'os, affectées lentement par la contagion, se corrompent, s'élevent sous la forme d'une tumeur spongieuse, douloureuse, tout le membre perit ; il n'y a que l'extirpation qui guérisse.

549. La verole, le scorbut, le rachitis sont des causes fréquentes de ce mal. On comprend par là quelle est la nature de l'exostose, de l'abcès, de la carie & des autres maladies des os nommées *gummi*, *tophus*, *nodus*, *spina ventosa*.

550. On conçoit aussi pourquoi la carie donne aux os tant de differentes couleurs qui passent du bleu blanc au blanc gras ; au jaune, au cendré, au livide, au noir, & quel dégré de corruption dénote chacune de ces couleurs.

551. Pourquoi un os carié devient inégal, rude, spongieux, friable, mol, fragile. C'est que les arteres internes & externes ne compriment plus l'os.

552. Pourquoi il s'en exhale une odeur de lard rance.

553. Pourquoi dans les endroits ulcerés par la carie, les chairs qui sont dessus sont-elles molles, flasques, fongueuses ;

gueuses, enflées, élevées; les lévres de l'ulcere renversées; pourquoi il en sort une sanie claire, tenuë, puante, à peine glutineuse & remplie de petites écailles noires; pourquoi le mal se renouvelle sans cause, & ne cede point aux médicamens qu'on employe avec le plus de succès dans tous les autres ulceres.

554. Comme aussi pourquoi la carie qui vient de cause externe se guérit facilement, celle qui naît de cause interne, difficilement; celle que la verole produit, plus difficilement, & encore plus difficilement celle qui vient d'un *spina ventosa*.

555. Enfin pourquoi elle est dangereuse dans la partie la plus solide de l'os, pire dans celle qui est spongieuse, & très-funeste dans les jointures; pourquoi les progrès de la premiere sont lents, ceux de la seconde prompts, ceux de la derniere très-rapides; pourquoi ses progrès sont si prompts, & pourquoi elle est difficile à guérir dans les enfans; pourquoi le *spina ventosa* affecte ordinairement plusieurs endroits à la fois, ou successivement.

556. Celui qui joindra à cela (depuis 512. jusqu'à 556.) ce qui a été

dit des contusions (249. 250. 251. 254. 256. 257. 325.) des luxations, (358. jusqu'à 370.) des fractures (339. jusqu'à 358.) & des playes du crâne (249. jusqu'à 297.) sçaura l'histoire & la curation des principales maladies des os : sur tout si on y ajoûte l'anchylose, qui n'est autre chose que l'immobilité d'un article avec une tumeur dure, & qui doit principalement son origine au cal d'un os rompu près de son articulation, à l'épaississement du liniment de Havers, à la rigidité des ligamens, aux exostoses qui arrivent auprès des jointures. Sa cure est très-difficile, & doit varier selon ses causes.

557. Mais celui qui a bien conçu toutes les maladies que j'ai décrites & mises jusqu'à présent sous les yeux, qui en a examiné avec attention les causes, les natures, les effets, la curation, n'a qu'à en faire l'application aux parties internes & cachées du corps, faire la comparaison de leurs fonctions, & ensuite avec les symptômes des maladies internes, il comprendra que le dedans est réellement conforme au dehors, qu'on doit commencer par traiter les maladies chirurgicales, sans quoi l'on

ne peut dans la pratique de la Médecine rien faire ni enseigner avec ordre & certitude.

DES MALADIES INTERNES & des Fiévres en general.

558. IL faut maintenant expliquer la fiévre. C'est une maladie très-fréquente, qui en produit plusieurs autres, qui accompagne toûjours l'inflammation, cause la mort & souvent une heureuse guérison.

559. La nature de ce mal est si cachée qu'on ne sçauroit trop prendre garde de tomber dans l'erreur, en la recherchant.

560. Ce qui peut aisément arriver, à cause du grand nombre de symptômes dont il est ordinairement accompagné, & sans lesquels cependant il peut être.

561. Pour éviter l'erreur; parmi tous ces accidens (560.) il ne faut envisager que ceux qui sont inséparables de toute espece de fiévre, & dont la présence ou l'absence font connoître qu'on a la fiévre ou qu'on ne l'a pas.

562. Après les avoir bien examinés (561.) on pourra parvenir à connoître la nature individuelle de la fiévre.

563. Dans toutes les fiévres qui sont produites par des causes intérieures, les malades ont en differens dégrés, selon les differens tems de la fiévre, du frisson, un pouls précipité, & de la chaleur.

564. Quand ces accidens (563.) viennent promptement & sont accompagnés de danger dans leur cours, c'est une fiévre aiguë.

565. Quand ils sont tardifs, avec ou sans danger, c'est une fiévre lente.

566. L'une & l'autre (564. 565.) est commune ou épidémique, ou particuliere à tel ou à tel homme.

567. On appelle maladies fébriles aiguës celles que la fiévre (564.) accompagne; & chroniques fébriles, celles où se trouve la fiévre. (565.)

568. Pour les expliquer toutes, (567.) il faut donc connoître auparavant la nature de la fiévre.

569. On en vient à bout, en considerant les trois symptômes communs. (563.)

570. Mais quoiqu'il n'y ait point de fiévres dans lesquelles ils (563.)

ne ſe trouvent, cependant la vîteſſe du pouls eſt la ſeule choſe qu'on obſerve en tout tems de la fiévre, depuis le commencement juſqu'à la fin, & c'eſt par elle ſeule qu'un Médecin peut ſûrement juger que l'on en eſt attaqué.

571. Et par conſéquent c'eſt dans la ſeule velocité du pouls que le Médecin puiſe tout ce qu'il ſçait touchant la nature de la fiévre. Toute fiévre ceſſe après la mort.

572. La cauſe prochaine de cette velocité (571.) eſt donc auſſi la cauſe prochaine de la fiévre ainſi connuë.

573. C'eſt donc une plus fréquente contraction du cœur; c'eſt donc l'effort que fait la vie tant dans le froid que dans la chaleur, pour éloigner la mort.

574. Et par conſéquent l'influence réciproque du ſuc des nerfs & du cervelet dans le corps des muſcles & au cœur, le cours du ſang dans les vaiſſeaux, ſe font avec plus de vîteſſe.

575. Il n'eſt point d'eſpeces de fiévre connuë juſqu'ici, provenant de cauſes internes, qui ne commence d'abord par un ſentiment de froid, de concuſſion, d'horripilation, lequel eſt plus grand ou plus petit, a plus ou moins de durée, eſt interne ou ex-

terne ſelon les divers ſujets, les differentes cauſes de la fiévre, & la differente nature de la fiévre même.

576. Alors (575.) le pouls devient fréquent, petit, ſouvent intermittent; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'inſenſibilité ſaiſiſſent ſouvent les extrémités.

577. D'où il eſt clair que les humeurs ſanguines croupiſſent alors dans les plus petits vaiſſeaux, tandis qu'en même-tems la cauſe (574.) irrite le cœur.

578. Voila (577.) la cauſe de tous les phénomenes (575. 576.) qui paroiſſent alors.

579. On voit ſuccéder aux accidens (575. 576. 577.) une chaleur plus ou moins grande, qui dure peu ou beaucoup de tems; interne, externe, univerſelle, locale, ſelon la varieté de la fiévre.

580. Comme la fiévre précede cette chaleur, (579.) il eſt évident qu'elle n'en eſt que l'effet & non la cauſe, & qu'elle n'en conſtituë point la nature.

581. Ainſi la contraction du cœur plus frequente & la réſiſtance augmentée vers les vaiſſeaux capillaires donnent une idée abſoluë de la nature de toute fiévre aiguë.

582. Or l'une & l'autre (581.) peuvent être produites dans un animal vivant par des causes infinies en leur nombre & en leur varieté, & arriver ensemble ou séparément, en sorte que l'une suit aisément l'autre.

583. C'est pourquoi la cause prochaine (581.) de la fiévre reconnoît elle-même une infinité d'autres causes immédiates.

584. Cependant on les divise, ou en causes particulieres à chacun, ou en universelles & communes à plusieurs, qui dépendent ordinairement de l'air, des alimens, du même genre de vie.

585. Les causes de la fiévre sont donc particulieres ou épidemiques.

586. Les causes particulieres (583.) les plus prochaines peuvent se rapporter à certains points capitaux : α. aux matieres acres qu'on a prises, soit en aliment, en boisson, en assaisonnement, en médicament, à titres de poison même, toutes d'une nature à ne pouvoir être digerées, mises en mouvement ni évacuées; ou prises en telle abondance qu'elles irritent, suffoquent, obstruent & se corrompent: β. aux excrétions ordinaires supprimées par le froid, par les onctions, par la tristesse, par des ali-

ens, des boiſſons, des médicamens, des venins, par un air nébuleux, gras, par le repos, le défaut d'exercice ordinaire, par des obſtructions, par des compreſſions externes ou internes: γ. à ce qu'on a fait, comme la trop grande agitation d'eſprit ou de corps, la chaleur, l'ardeur, à laquelle on s'eſt expoſé: δ. à l'application exterieure de matieres acres, de matieres qui piquent, corrodent, déchirent, brulent, enflamment: ε. à ce qui cauſe beaucoup de changement dans les humeurs & dans leurs mouvemens, comme pluſieurs cauſes, tant externes qu'internes, telles que la faim, des évacuations; le pus, l'eau, les matieres ichoreuſes dans l'hydropiſie ou dans l'empiéme; une ſeroſité acre croupiſſante en quelqu'endroit; la bile ardente, l'inflammation, la ſuppuration, la grangréne, le cancer, les veilles exceſſives, une trop grande application à quelque choſe quece ſoit, l'uſage immoderé des plaiſirs de la chair.

587. L'expulſion, la propulſion plus prompte des liqueurs, l'agitation des humeurs qui ſont en ſtagnation, le mélange, la confuſion de toutes enſemble, la reſiſtance vaincuë, la coction, la ſécrétion de l'humeur digerée, la criſe

de la matiere qui en irritant & en coagulant avoit produit la fiévre, le changement des humeurs saines dans une nature propre à supporter ce à quoi le malade étoit le moins accoûtumé, l'expression du plus liquide, l'épaississement du reste, la soif, la chaleur, la douleur, l'anxiété, la foiblesse, un sentiment de lassitude, de pésanteur, l'anorexie sont les effets de la fiévre.

588. Moins il faut de tems pour résoudre la lenteur (577.) & pour calmer l'irritation, (574.) moins la fiévre est considerable, moins elle est dure, plus elle est salutaire, & reciproquement au contraire. Au reste elle suit la variété des dégrés & du concours de l'un & de l'autre.

589. D'où il suit que la fiévre sert souvent elle-même de remedes à d'autres maladies.

590. Il suit encore que les commencemens, les progrès, l'état, la diminution, la crise, le changement & la cure de ce mal varient dans les fiévres aiguës, comme dans les fiévres particulieres.

591. La fiévre cause la mort, dégenere dans une autre maladie ou se guérit.

592. Elle cause la mort, lorsque les solides se détruisent par la violence qu'ils souffrent, ou lorsque le sang est tellement vicié & dépravé, qu'il bouche les vaisseaux vitaux, ou ceux qui doivent porter de quoi réparer la déperdition. C'est ainsi que la fiévre produit dans les visceres nobles, tels que le cœur, le poumon & le cervelet, l'inflammation, la suppuration, la gangréne, ou dans les premieres voyes des aphtes qui causent souvent la mort.

593. Elle dégenere dans une aure maladie, quand elle cause une si grande agitation, que les vaisseaux en sont endommagés, & qu'à force de dissiper les parties les plus fluides des humeurs, elle épaissit le reste ; ou quand elle n'a pas la force de resoudre par elle-même la matiere coagulée ; ou lorsqu'elle dépose la matiere critique dans certains vaisseaux obstrués, dilatés, ou rompus. De-là des taches rouges, des pustules, l'érysipele, la rougeole, la petite verole, des phlegmons, des bubons, la parotide, la suppuration, la gangréne, le sphacele, des schirres, &c.

594. La fiévre se guérit 1. toutes les fois qu'elle peut d'elle même dompter sa cause materielle, la rendre mobile

& l'expulſer par les voyes de l'inſenſible tranſpiration ; il faut en même tems que ſon mouvement ſe calme & que la circulation ſe retabliſſe dans toute ſa liberté. Cette voye de réſolution eſt preſque ſemblable en tout à celle dont nous avons parlé. (386.) 2. lorſque la matiere morbifique domptée & devenuë mobile n'eſt pas encore parfaitement ſaine, de ſorte qu'elle empêche l'égale diſtribution des fluides & irrite les vaiſſeaux, ce qui occaſionne quelque évacuation ſenſible avec laquelle cette matiere eſt expulſée hors du corps ; je parle des ſueurs, de la ſalivation, des vomiſſemens, des diarrhées, des urines qui ſurviennent après la coction & l'état de la fiévre, & cela à peu près dans l'eſpace de 14. jours, que la criſe employe à ſe faire.

595. Enfin la matiere de la maladie domptée, reſoluë, devenuë mobile par l'action de la fiévre même, aſſimilée de nouveau aux humeurs ſaines, circule avec elles ſans produire aucune criſe ni d'autres maux.

596. Pour connoître la terminaiſon, le changement & la fin d'une fiévre aiguë, il ſuffit d'obſerver ſa nature, ſes differences, ſa durée, ſon com-

mencement, ses progrès, son état,

597. Et par consequent on peut aisément déduire en general de tout ce qui a été dit (depuis 560. jusqu'à présent.) le diagnostic & le prognostic des fiévres.

598. Pour parvenir à la meilleure méthode de traiter toute les fiévres & à leur cure generale. 1. il faut pourvoir à la vie & aux forces du malade. 2. corriger & expulser l'acrimonie irritante (574.) 3. dissoudre la lenteur (577.) & l'évacuer. 4. calmer les symptômes. (587.)

599. On ménage la vie & les forces du malade par des alimens & des boissons fluides, aisés à digerer, qui résistent à la putréfaction, qui apaisent la soif, excitent l'appétit & soient opposés à la cause connuë de la maladie.

600. Il ne faut donner à manger que lorsque la fiévre a cessé, ou qu'elle a diminué.

601. On en doit souvent user, mais en petite quantité, pour soûtenir les forces du malade, & de peur de faire trop travailler les visceres, ou d'en alterer les fonctions.

602. On régle la quantité & la

qualité de la nourriture. 1. ſur le tems qu'on prévoit que la fiévre durera ; (588. 589. 590. 596. 597.) ſçavoir 1. 4. 7. 9. 11. 14. 21. 30. 40. 60. jours ; car il faut ſonger à ſoûtenir tellement les forces de la nature, que la coction & la criſe puiſſent ſe faire. Moins on prévoit que le mal durera, moins il faut prendre d'alimens, & d'alimens peu nourriſſans, & réciproquement au contraire. 2. ſur l'âge du malade. Car plus on eſt jeune ou vieux, plus on a de peine à ſupporter l'abſtinence. 3. ſur l'état & la véhémence du mal, qui exige des alimens differens en quantité & en qualité. Quand la fiévre eſt à ſon dernier dégré de violence, on n'en doit prendre que de très-legers & en petite quantité ; au contraire la nourriture doit être plus abondante & plus forte dans les progrès & dans la diminution de ce mal, ſelon qu'il s'éloigne plus de ce dernier dégré. 4. ſur le climat que le malade habite ; car ceux qui ſont voiſins de l'Equateur ſupportent plus aiſément la diéte que ceux qui ſont proches des Pôles. 5. ſur la ſaiſon de l'année ; en eſté les alimens doivent être moins, & en hyver plus ſubſtan-

tieux & plus nourrissans. 6. sur l'habitude du malade, & son tempérament naturel; ceux qui font bonne chere pendant la santé & la dissipent aisément, ont besoin de plus d'alimens, lorsqu'ils sont malades, parce que leurs vaisseaux & leurs visceres y sont accoûtumés. 7. sur le sentiment de legereté ou de pesanteur qui suit la nourriture qu'on a prise.

603. Quand on s'apperçoit qu'il y a des corps étranges, acres, irritans, extérieurement appliqués, (comme des morceaux pointus de verre, de métal, de bois, de pierre, d'os, ou des médicamens stimulans, qui enflamment, des corrosifs, des vésicatoires, des caustiques, des septiques, des venins) il faut les ôter sur le champ, quels qu'ils soient; ensuite fomenter la partie lesée avec des matieres lentes, muqueuses, huileuses, douces, anodynes, un peu apéritives.

604. Toute acreté irritante qui a son siége dans les parties intérieures du corps, (comme celle de l'inflammation, de la suppuration, de la gangrene, du sphacele, du cancer, de la carie des os, de l'ichorosité, du pus, d'une lymphe acre & croupissante) doit

être ôtée ou corrigée, ſuivant les régles preſcrites dans l'hiſtoire de ces maladies. S'il eſt entré dans le corps quelque acre épidémique ou venimeux, & qui y cauſe irritation, on doit le traiter ſelon les régles preſcrites dans la cure des maladies épidémiques. (1404. jusqu'à 1412.)

605. Tout acre irritant qui s'eſt introduit dans les liquides par l'abus des choſes non naturelles, peut ou doit être ôté, ou corrigé par differens remédes, ſelon ſa differente nature connuë.

1. Si c'eſt par un mouvement exceſſif, le repos du corps & de l'eſprit, les humectans, les délayans, les adouciſſans en ſont le remède.

2. Si c'eſt par la trop grande chaleur de l'air, on le tempere par des exhalaiſons froides, principalement de quelques plantes propres à cela; on boit largement beaucoup d'eau nitrée, un peu acide, mêlée avec un peu de vin, qui ſoit auſſi aigrelet; on uſe d'alimens acides, adouciſſans, un peu ſalés, de médicamens ſemblables.

3. Si c'eſt par la trop grande humidité de l'air, il faut faire de grands

feux de bois aromatiques & résineux ; il faut brûler des aromats.

4. Si on a lieu d'accuser l'acrimonie putréfiante de l'air, on la corrige en brûlant du salpêtre, de la poudre à canon, par des vapeurs de vinaigre, en jettant du sel sur des charbons ardens.

5. Si le mal vient des passions de l'ame, on les appaise par la raison, par leurs contraires, par la varieté des objets, par des anodyns, par des opiats.

6. S'il est causé par des alimens acres, acides, il faut délayer l'acre, l'adoucir, l'absorber, le convertir en sel composé. C'est ce qu'on fait par des matieres aqueuses, gélatineuses, tirées des animaux, par des matieres huileuses, grasses, terrestres, par des sels alkalis, fixes ou volatils, simples ou composés. (depuis 60. jusqu'à 69.)

7. S'il vient d'une nourriture acrimonieuse, salée, on met en œuvre des délayans aqueux, qui fassent sortir du corps cette acrimonie ; des matieres lentes & huileuses pour l'adoucir, & de l'eau de chaux vive pour la corriger.

8. S'il vient d'alimens acres, aromatique

matiques échauffans, on uſe de délayans aqueux, de correctifs acides, de diſſolvans & de déterſifs ſavoneux acides, de matieres gélatineuſes adouciſſantes; & comme les alkaleſcens y ont rapport, ils ſont ici ſouſentendus.

9. Si c'eſt pour avoir mangé des parties alkaleſcentes d'animaux, il faut en chercher la guériſon dans ce que nous avons dit. (depuis 76. juſqu'à 91.)

10. S'il a pour cauſe la conſtriction de l'eſtomach à l'occaſion d'un excès dans le manger ; les délayans, la diette, le vomiſſement, le flux de ventre le détruiſent.

11. S'il eſt produit par des boiſſons acres, acides, huileuſes, aromatiques ſimples ou diſtillées, il faut y remedier par ce qui a été dit (No. 5. 6. 8. de cet Aph.)

12. Si l'on a trop veillé, il faut pratiquer ce qui a été dit (No. 1. 2. 3. de ce même Aph.)

13. Si l'on eſt conſtipé & que ce mal ait donné lieu à une acrimonie alkaline, acide, huileuſe, ſavoneuſe, il faut avoir recours à des remedes, tant externes qu'internes, qui lubrifient les voyes, rendent les matieres méables, qui ouvrent les émonctoires, excitent

& augmentent leurs forces expultrices.

606. L'on y réüſſit en diſſolvant les humeurs qui ſont comme entaſſées de force, en relâchant les vaiſſeaux obſtrués par des bains, des fomentations, des frictions, en raſant les cheveux, en rendant la peau propre & nette. (Voyez depuis 107, juſqu'à 144.)

607. Lorſque le ſang comprime tellement les vaiſſeaux par ſa trop grande abondance, qu'il ſe trouve quelqu'humeur forcée de croupir vers leurs extrémités, on rend à cette humeur ſa fluidité & ſa circulation, en diminuant le volume du ſang par la ſaignée. Ce vice ſe manifeſte par les ſignes de la pléthore. (depuis 106. juſqu'à 107.)

608. Mais ſi le ſpaſme, la contraction & conſéquemment le rétreciſſement des fibres, des tuyaux capillaires procurent le même croupiſſement dans l'extrémité de ces petits tuyaux, il faut relâcher les fibres, (depuis 35. juſqu'à 55.) diſſiper l'acreté qui cauſe la contraction, (35. 36. 54. 66. 67. 68. 102. 103. 104. 105. 122. 128.) par les remedes que nous y avons indiqués.

609. Si le croupiſſement a pour cauſe la viſcoſité ou la lenteur de quel-

qu'humeur, ce mal se guérit par divers remedes, dont le principal est la fiévre même; moderée de facon à pouvoir dissiper cette coagulation; (587. 589. 593. 594.) ainsi il faut regler sa vivacité, α. afin qu'elle ne puisse exciter l'inflammation, la suppuration, la gangréne, le sphacele, (592.) toutes maladies dont on sçait être ménacé, par la vehemence des symptômes, & sur tout par l'excès de la chaleur comparée avec le peu de force des petits vaisseaux: β. de peur que le trop grand mouvement du sang n'en dissipe les parties les plus fluides; ce qu'on connoît par la secheresse des narines, des yeux, du gozier, de la langue, par la voye rauque, par l'aridité de la peau; par la petite quantité des urines, par la petitesse, la vitesse & l'inégalité du pouls. γ. de peur qu'elle ne devienne trop languissante & paresseuse avant la coction, en sorte qu'il ne soit plus dans son pouvoir de dompter, d'émouvoir la matiere morbifique, d'en procurer les sécrétions & excrétions; ce que l'on reconnoît par la langueur parfaite des actions vitales, dans le tems qu'il ne paroît encore aucun signe de coction.

610. Si donc la fiévre est trop vio-

lente, (101.) on sçait la moderer par l'abstinence, par une nourriture legere, en buvant de l'eau tiéde, en respirant un air un peu froid, en calmant les passions, par la saignée, par des lavemens rafraîchissans, par des médicamens doux, aqueux, glutineux, rafraîchissans, par des anodyns, par des opiats. (Voyez depuis 92. jusqu'à 106.)

611. Si elle paroît trop lente, on anime son action par l'usage d'alimens & de boissons pures & cordiales, par un air un peu plus chaud, par des passions plus vives, par des médicamens acres, volatils, aromatiques, qui ont fermenté, par les frictions, par la chaleur, le mouvement musculaire, les bains, les fomentations.

612. Un autre moyen, après le premier, (609.) de dissiper la viscosité, est de rétablir le ressort des vaisseaux, en diminuant le volume du sang par des saignées copieuses faites promptement par une large ouverture, & en augmentant ensuite ou en même tems son mouvement par des irritans.

613. Une troisiéme méthode pour rendre à ces matieres visqueuses leur fluidité, c'est de les délayer par des

boiſſons, des bains, des fomentations, des lavemens, aqueux, les frictions faites en même tems.

614. Les aqueux, ſalins, aromatiques, amers, lacteſcens froids ſont fort efficaces, lorſqu'on les prend chauds.

615. Pour que leurs (613.) effets ſoient plus sûrs, plus prompts, plus ſalutaires, il eſt à propos de commencer par la ſaignée; par là ils entrent plus aiſément dans les vaiſſeaux, ſe mêlent avec les humeurs & agiſſent mieux ſur elles.

616. Auſſi-tôt que la viſcoſité eſt attenuée par ces remedes (609. 610. 611. 612. 613. 614. 615.) il ſuffit de les continuer ou de les augmenter pour rendre cette matiere mobile & l'expulſer; mais il arrive ſouvent en ce cas qu'il n'eſt pas néceſſaire de l'évacuer (594. No. 1.)

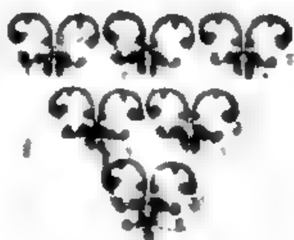
617. Les ſymptômes de la fiévre aiguë particuliere, ſont ſur tout le froid, le tremblement, l'anxieté, la ſoif, les nauſées, les rots, le vomiſſement, la débilité, la chaleur, l'ardeur, la ſécheresse, le délire, l'aſſoupiſſement, les veilles, les convulſions, les ſueurs, la diarrhée, les puſtules inflammatoires.

618. Quand on a détruit la cauſe fé-

brile, (594. 595. 598. jusqu'à 617.) tous ces accidens (617.) cessent, parce que c'est la fiévre (581. 587.) qui les produit ; & par consequent, s'ils peuvent subsister avec la fiévre, sans que la vie du malade soit en danger, ils demandent à peine une cure particuliere.

619. D'ailleurs ils viennent souvent des efforts que fait la nature, quand elle se dispose à une crise ou à évacuer la matiere critique ; alors, comme ils précedent, accompagnent ou suivent cette crise, il faut bien prendre garde de les interrompre.

620. Mais si ces symptômes arrivent à contretems, s'ils sont si violens qu'il y ait lieu de craindre pour la vie ou que le malade ne puisse les supporter, ou s'ils ménacent de quelque mal plus funeste, il faut les calmer chaçun en particulier par les remedes qui leur soient propres, ayant toûjours égard à la cause (586.) & à l'état (590.) de la maladie même.



FROID FEBRILE

621. LE froid qui paroît au commencement des fiévres aiguës ſuppoſe la diminution du frottement des liqueurs entr'elles & contre les vaiſſeaux, le ralentiſſement de leur cours, la ſtagnation des fluides dans les extrémités, une moindre contraction du cœur, une moindre évacuation, une moindre influence des eſprits du cervelet.

622. S'il eſt violent & de longue durée, il donne lieu à des concrétions polypeuſes dans les grands vaiſſeaux de la region du cœur; à des évacuations dans les petits par l'expreſſion de leurs liquides; ce qui produit pluſieurs grands maux dans les uns & dans les autres.

623. On ſçait par là ce qu'il déſigne, ce qu'il fait craindre; pourquoi plus le froid eſt grand au commencement de la fiévre, plus elle eſt dangereuſe; pourquoi le froid eſt ſi violent au commencement de la peſte, & pourquoi il eſt ſuivi d'une chaleur extrême, quand l'accès de ce mal eſt plus avancé.

624. Tous les remedes qui irritent fortement, à quelque titre que ce soit, loin de dissiper ce froid, produisent souvent une inflammation qui dans la suite devient incurable ; il faut donc rejetter l'usage des matieres salines, acres, aromatiques, huileuses, des vésicatoires & d'autres choses semblables.

625. Au contraire on le guérit en buvant de l'eau chaude nitrée avec un peu de miel & de vin : les bains, les fomentations, la vapeur, les lotions de liqueurs semblables & de legeres frictions conviennent en ce cas.

626. Lorsqu'on fait de bonne heure usage de ces remedes, (625.) on guérit souvent sur le champ de très-grands maux. (622.)

TREMBLEMENT FEBRILE.

627. LE tremblement suppose une alternative de tension & de relaxation dans les muscles ; des causes qui se succedant mutuellement les unes aux autres, tendent & relâchent les muscles en peu de tems & involontairement ; la circulation du liquide arteriel & du suc nerveux, tantôt conti-

nuée, & tantôt interrompuë, & par conſequent le cours de ces deux fluides ſuſpendu au commencement de la maladie, & ſouvent vers la fin, leur trop grande abſence à la ſuite d'une trop grande déperdition.

628. S'il dure long-tems, il forme des obſtacles à la circulation des humeurs & produit les vices qui en dépendent.

629. De là on peut tirer ſon diagnoſtic & ſon prognoſtic, & l'on conçoit pourquoi le tremblement eſt accompagné de froid ; (621.) pourquoi un tremblement violent eſt ſi pernicieux ; pourquoi l'on tremble dans les grandes paſſions ; un peu avant que de mourir ; après toute évacuation trop abondante ; après avoir trop bû de quelques liqueurs que ce ſoit.

630. On guérit ce mal en rétabliſſant l'égalité de la circulation & de la preſſion du ſang arteriel & des eſprits, de l'un contre les parois des arteres ; & des autres, ſur les fibres motrices : c'eſt ce qu'on peut faire au commencement de la maladie par l'uſage des remedes qui diſſipent la lenteur, qui rétabliſſent les forces ; (606. juſqu'à 617.) & à la fin, par ceux qui peuvent vîte réparer les liquides qu'on a

perdus, & fortifier les fibres & les viſceres. (46. 47. 48. 49.)

ANXIETÉ FEBRILE.

631. L'Anxieté vient de ce que le ſang ne peut ſortir du cœur, & par conſequent ne peut paſſer par les vaiſſeaux capillaires du poumon ou de l'aorte : d'où il ſuit que ce mal eſt produit par la contraction ſpaſmodique des petits vaiſſeaux, ou par une matiere enflammée incapable de circuler. Quand les mêmes cauſes empêchent le trajet du ſang par la veine porte, nous avons remarqué que le même effet s'enſuit, car comme tout le ſang veineux qui eſt apporté par les arteres cœliaques & méſenteriques ne peut revenir, croupit, diſtend les vaiſſeaux, réſiſte à la circulation arterielle, & produit par là tous les maux qui en naiſſent & en peuvent naître ; il eſt évident qu'il faut obſerver ſcrupuleuſement dans toutes maladies aiguës ces deux cauſes d'anxieté & les combatre.

632. Lors donc qu'une telle anxieté (631.) dure loug-tems, elle donne lieu à des concrétions polypeuſes dans

les parties vitales, à des inflammations, à des gangrénes ſubites, avec un reſſerrement inſuportable qui eſt bientôt ſuivi de la mort. Mais ſi elle a ſon ſiége dans les Hyppocondres, on ſent une vive douleur vers l'eſtomach, tandis que les autres viſceres ont bien moins de ſenſibilité. Enſuite le ſang ſe putréfiant tout à coup dans ces vaiſſeaux qui ſont larges & ont peu de force, fait naître la gangréne, la putréfaction du foye, une dyſenterie que cette putréfaction rend mortelle.

633. En voilà aſſez pour faire connoître à un Médecin la cauſe & la nature de ce mal, (631. 632.) & les ſuites qu'on en doit attendre, & en même tems lui faire diſtinguer l'anxieté que l'affection du ſeul genre nerveux produit, ſans qu'aucune fiévre ait précedé, de celle qui naît d'une inflammation violente, laquelle s'eſt auparavant manifeſtée par ſes ſignes; & comparant ces deux cauſes avec la vehemence, la durée & le ſiége du mal, rien ne pourra ſe dérober à ſa prudence. Il ſçaura pourquoi on eſt tourmenté d'anxieté dans preſque toutes les maladies à l'article de la mort; pourquoi l'anxieté ſpaſmodique eſt peu à craindre

& l'inflammatoire très-dangereuse; pourquoi dans les maladies que l'inflammation ou la suppuration produit, on est ménacé d'une mort prochaine, quand on se jette de côté & d'autre, qu'on ne peut tenir en place, qu'on soupire, qu'on veille toûjours, qu'enfin on est toûjours hors d'haleine.

634. De là il paroît aussi combien on doit varier les remedes pour adoucir la rigueur de ce mal. On les connoît cependant & on en fait l'application, quand on s'est auparavant instruit de la nature du symptôme qui le caracterise. Si donc on s'apperçoit qu'une affection spasmodique en soit la cause, on la détruit en adoucissant l'acre irritant, (603. 604. 605.) en le chassant par les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, les détersifs; en le délayant par des aqueux, chauds, en calmant les passions, en relâchant les fibres, les vaisseaux, les visceres, (35. 36. 54. 55.) en reprimant l'impetuosité des esprits par des anodyns & des narcotiques. Si elle est produite par une viscosité inflammatoire, il faut la dissoudre, la délayer, relâcher les vaisseaux où elle réside, & enfin moderer le cours des liqueurs, ce qu'on fait principalement

en buvant beaucoup d'eau chaude mêlée avec du miel, des matieres farineuses nitrées, un peu acides & legerement aromatiques ; par des fomentations, des cataplasmes, des épithémes, des emplâtres composés de délayans, de relâchans, d'émolliens, d'anodyns qu'on applique sur l'endroit affecté ; par des clisteres faits des mêmes remedes, souvent réïterés, mais pris en petite quantité, pour qu'on puisse les garder longtems ; par la vapeur d'eau chaude mêlée avec des matieres émollientes, laquelle peut être portée sans cesse aux poumons par la bouche & les narines.

635. Il n'est point de cas où cette cruelle maladie demande des secours plus prompts & plus efficaces qu'en celui-ci.

SOIF FEBRILE.

636. LEs causes de la soif sont la sécheresse, l'immeabilité des liqueurs, toute acrimonie salée, alkaline, bilieuse, huileuse, les excremens putrides des premieres voyes.

637. La soif indique donc presque toûjours la présence de quelqu'une de ces causes. (636.)

638. Et par conséquent elle annonce les maux qui peuvent naître des causes dont elle manifeste la présence. (636. 637.)

639. C'est pourquoi il faut toûjours sur le champ y remedier, principalement dans les maladies aiguës.

640. Ce qui se fait. 1. en usant souvent & en petite quantité de boissons aqueuses chaudes, un peu acides, nitrées, adoucissantes. 2. en fomentant, lavant, gargarisant avec la même boisson les narines, la bouche, le gosier. 3. en entourant les Hyppocondres de fomentations, d'épithémes & de cataplasmes composés de choses semblables. 4. en prenant & retenant quelque tems des lavemens de même nature.

641. Mais si la soif est accompagnée d'une grande foiblesse, on mêle avec cette boisson (640.) du vin, & même souvent du vin spiritueux qu'on peut prendre sans crainte en ce cas.

NAUSÉE FEBRILE.

642. LA nausée est une envie de vomir sans effet avec une espece d'horreur; sa cause prochaine est

une petite convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, du ventricule, des intestins, des muscles de l'abdomen; laquelle est occasionnée 1. par des matieres acres, putrides, bilieuses, qui étant poussées dans l'estomach, lorsqu'il est vuide, & venant à monter dans le gosier, piquotent & irritent ces deux parties, dont les mouvemens se communiquent à celles qui leur correspondent. On connoît cette cause par l'abstinence qu'on a faite, par la puanteur de l'haleine, par la malpropreté de la bouche, de la langue & du gosier; ou. 2. ce spasme vient d'une matiere lente, visqueuse dont la fluctuation irrite ces mêmes lieux, & dont la présence se découvre par la viscosité gluante qui aura précedé; (69. jusqu'à 75.) ou. 3. ce mal est produit par une legere inflammation du ventricule, de l'œsophage, des intestins & des visceres voisins, laquelle se manifeste par les symptômes qui caractérisent proprement chaque espece de ces inflammations. 4. la nausée se reveille par le souvenir des choses qui l'avoient fait naître autrefois. 5. elle naît du cours déreglé des esprits, de quelque cause que vienne ce dereglement. En

ce cas le délire, les convulsions, le vertige, le tremblement sont les signes qui peuvent la faire connoître.

643. Si les nausées durent long-tems on ne peut prendre ni alimens, ni boissons, ni médicamens, & ensuite on vomit : voilà la source de plusieurs maladies & principalement de la débilité, de la sécheresse, de l'acrimonie alkaline putride.

644. Les nausées qui viennent de la premiere cause (642. No. 1.) se guérissent. 1. par l'usage de boissons aqueuses, acides, salées, d'alimens & de médicamens semblables ; en prenant un purgatif doux semblable, ou des reme-medes acido-austeres qui raffermissent les fibres ; ou enfin un vomitif, si elles ne cedent point aux autres remedes. Celles qui naissent de la seconde cause (642. No. 2.) demandent des attenuans, des délayans, des purgatifs, des vomitifs. Mais si elles sont produites par la troisiéme cause, (642. No. 3.) on ne peut les guérir que par les remedes propres dans les maladies qui y ont donné lieu, comme nous le dirons dans la suite. Quant à la quatriéme espece, il n'y a point d'autres remedes que d'oublier ou d'éviter les choses qui l'ont fait

fait naître. La cinquiéme exige des médicamens austeres, le repos, les narcotiques, l'eau froide.

645. On sçait par là pourquoi un purgatif ou l'émetique est si salutaire dans les maladies aiguës où se trouvent des nausées, pourvû qu'on prenne ces remedes au commencement, & dans quel genre de maladies aiguës ; pourquoi dans les fiévres aiguës on déteste si fort la viande, le poisson, les matieres grasses, & on appete au contraire l'eau froide, les acides, les fruits de saison ; pourquoi les remedes ne profitent point aux malades, tant que les nausées subsistent ; pourquoi ce symptôme est souvent incurable ; & pourquoi enfin de telles maladies font place à un appetit surprenant, extraordinaire & presque subit.

ROTS ET VENTS.

646. LA cause des rots est une matiere élastique que la chaleur, l'effervescence ou la fermentation dilatent ; qui est retenuë un moment ; & qui le moment suivant ; les obstacles qui s'opposoient à sa sortie venant à cesser ;

est pouſſée fortement & avec bruit.

647. L'air, les ſels de differente nature, les fruits de ſaiſon, les humeurs putreſcentes, les végetaux fermentans, fourniſſent aux rots & aux vents une matiere dont l'impetuoſité & la puanteur varient ſuivant ſa qualité.

648. Cependant toutes ces choſes (647.) ſortent ſans aucun effort, quand elles trouvent les paſſages libres & ouverts. D'où l'on comprend clairement que le ſphincter de l'œſophage, l'œſophage, les deux orifices de l'eſtomach & les inteſtins concourent toûjours enſemble en ce qu'ils ſe contractent ſpaſmodiquement & ſe relâchent enſuite. Voilà l'origine des rots, des vents, des pets, des borborygmes.

649. Si ces deux cauſes (647. 648.) concourent enſemble, agiſſent avec force & durent long-tems, alors la matiere élaſtique qui ſe raréfie par la chaleur, par le mouvement & par ſa propre vertu, venant à être reſſerrée dans une cavité que la convulſion de ſes fibres rétrécit, dilate, diſtend avec douleur les membranes qui la gênent, comprime les lieux voiſins. D'où naiſſent des anxietés & des douleurs inſuportables, qui diſparoiſſent à la ſortie des

vents. (Voyez 220. jusqu'à 227. & 631. 634.) Si la fiévre survient à ces maux ; elle cause des tourmens inexplicables.

650. Pour guérir ce mal ; il faut 1. dissiper la matiere (647.) par des délayans, par des boissons aqueuses, chaudes, un peu aromatiques ; par des remedes qui en dissipant l'équilibre des sels font dominer celui qui convient ; qui corrigent la putréfaction ; qui appaisent la fermentation. 2. à quoi ont rapport les antispasmodiques, ceux qui adoucissent l'acreté, & moderent le cours tumultueux des esprits, parmi lesquels l'opium & les anti-hysteriques sont préferables. 3. par des clysteres ; des fomentations, des épithemes chauds, émolliens ; anodyns, un peu aromatiques, par des ventouses appliquées à l'abdomen sans scarification.

651. Selon ce qui a été dit (646. à 651.) il est aisé de répondre à ces questions qui autrement sont fort embarrassantes : quels sont les alimens, la boisson, les venins ; les médicamens flatueux ? Pourquoi se forme-t-il des vents ; quand les premiers visceres sont vuides ? Pourquoi s'en forme-t-il quand on a été blessé, quand on a le ventre

fort ſerré, dans l'affection hypocondriaque, hyſterique, dans les convulſions & dans la colique?

VOMISSEMENT FEBRILE.

652. Le vomiſſement eſt une expulſion violente des matieres contenuës dans l'eſtomach, ainſi que dans les inteſtins & enfin dans les viſceres qui s'y déchargent. Il a pour cauſe prochaine la convulſion des fibres muſculaires du goſier, de l'œſophage, de l'eſtomach, des inteſtins, du diaphragme & des muſcles de l'abdomen; & pour cauſe éloignée tout ce qui irrite ces mêmes fibres ou les viſceres qui entrent aiſément en convulſion.

653. C'eſt pourquoi s'il ſurvient dans une fiévre aiguë, il eſt quelquefois cauſé par le vice de l'eſtomach en convulſion, enflammé, en ſuppuration, devenu ſchirreux, cartilagineux; il eſt opiniâtre, on le connoît par l'idée de la cauſe qui le produit, & on le guérit en diſſipant cette même cauſe: nous parlerons de cela dans la ſuite.

654. Si les viſceres & les parties qui les environnent ſont pareillement affec-

tés : si d'ailleurs l'estomach à force d'être tendu par la grande quantité d'alimens qu'on a pris, les irrite, & qu'en même tems la fiévre paroisse, il survient un vomissement opiniâtre, sans qu'on en connoisse la cause.

655. Tout ce qui excite de fortes nausées (642.) peut donner lieu à ce mal, d'où on apprend à le connoître, à le traiter & à le guerir.

656. Lorsqu'il dure long-tems, il produit l'atrophie, le miserere, les convulsions & les effets des grandes & opiniâtres nausées. (643.)

657. S'il vient de la cause (653. 654.) c'est dans l'histoire de ces maladies qu'il en faut chercher la curation.

658. S'il est produit par la cause, (642. 655.) il faut mettre soigneusement en usage les mêmes remedes (644.) principalement les opiats, les épithemes corroborans, les épispastiques, les dissipans.

659. On sçait de là pourquoi il est si difficile d'arrêter le vomissement dans plusieurs maladies aiguës; la fausseté & le danger de la regle qui dit que le vomissement se guérit par le vomissement; On sçait pourquoi on y remedie avec succès par des sudorifiques, comme on

l'obſerve dans la peſte ; pourquoi une criſe le guérit ſouvent, comme dans la petite verole ; pourquoi il cede ſouvent à la ſaignée dans les maladies inflammatoires ; pourquoi ceux qui vomiſſent continuellement au commencement d'une fiévre aiguë qui n'eſt point accompagnée d'inflammation, doivent s'attendre à avoir pour criſe une diarrhée qu'on prévient en donnant l'émetique au commencement de la maladie ; pourquoi on eſt ménacé d'un très-grand danger dans les maladies aiguës, lorſqu'on vomit tout ce qu'on prend auſſi-tôt après l'avoir avalé ; enfin on peut déduire des mêmes notions l'origine du ſanglot ou du hocquet, & la maniere d'y remedier.

DÉBILITÉ FEBRILE.

660. LA grande foibleſſe arrive, quand le cours & la preſſion du ſuc nerveux dans les muſcles ſont empêchés.

661. Les cauſes de cet empêchement ſont le vuide des vaiſſeaux produit par la diſſipation de leurs humeurs, l'imméabilité des liquides, l'obſtruction du

canal, sa compression, sur tout vers son origine dans le cerveau & le cervelet, & enfin la débilité du cœur.

662. La premiere se manifeste par les symptômes passés ou présens des grandes évacuations, tel qu'est la longueur du mal; par des hémorrhagies causées par la maladie ou artificielles, par les sueurs, le diabete, la salivation, la diarrhée, par le défaut de nourriture ou la mauvaise qualité des alimens que l'on a pris, retenus, digerés & qui sont entrés dans la masse du sang, par la pâleur, la maigreur, la petitesse du pouls, la collabescence des vaisseaux & la flaccidité des muscles.

663. Les signes décrits (69. à 74.) font connoître que les humeurs sont imméables, soit par leur qualité gluante, soit par leur inflammation.

664. Pour l'obstruction, on la connoît par les signes décrits depuis (107. jusqu'à 144.)

665. On connoît que la compression du cerveau & du cervelet est la cause de la foiblesse, par la lésion des fonctions qui dépendent de leur bonne disposition, comme s'il paroît en même tems délire, assoupissement, tremblement, vertige, tintement.

666. C'eſt par les ſignes du défaut de circulation (106.) que l'on ſçait que la débilité vient de celle du cœur.

667. On remplit commodément les vaiſſeaux par des alimens liquides, analogues au ſang, artificiellement digerés, doux, gélatineux, tirés du regne animal & végetal, vineux & aromatiques mêlés ſelon l'art, donnés ſouvent en petite quantité, principalement d'une nature oppoſée à celle du mal, & aidés par de légeres frictions faites aux parties exterieures.

668. Si le mal vient de l'imméabilité des liquides, (663.) il faut employer les remedes indiqués, (75.) & depuis (132. juſqu'à 137.) car autrement il n'eſt aucun remede pour cette eſpece.

669. Pour la cure de (664.) il faut auſſi la tirer de (124. juſqu'à 144.)

670. La foibleſſe qui naît de la cauſe (665.) ſe diſſipe ordinairement par des remedes qu'on applique à l'endroit affecté & qui ont la vertu de déſobſtruer les vaiſſeaux (124. juſqu'à 144.) de diriger vers d'autres lieux l'impétuoſité des liqueurs ; ce qui ſe fait en humectant par de douces fomentations

les narines, la tête, le viſage, la bouche, le col, & en appliquant aux pieds des épiſpaſtiques.

671. On remedie rarement à la débilité du cœur, ſi ce n'eſt lentement; cependant ce que nous avons dit en general (667. juſqu'à 671.) peut être ici de quelqu'utilité.

672. De là (666. juſqu'à 672.) il paroît combien eſt rare la ſcience des cardiaques dans les maladies aiguës, & combien eſt ſouvent indomptable la débilité fébrile.

LA CHALEUR FEBRILE.

673. ON connoît la chaleur externe par le themometre, & l'interne par le ſentiment du malade & la rougeur de l'urine.

674. Dans le lieu qu'elle échauffe le plus elle requiert toûjours une plus grande quantité de feu.

675. Laquelle ne vient que d'un frottement reciproque plus violent des parties fluides entr'elles, contre les vaiſſeaux & des vaiſſeaux contr'elles. Et il n'en eſt point d'autre vraie cauſe.

676. Cette violence eſt occaſionnée

par le grand mouvement des fluides qui partent du cœur, & par la grande résistance que les vaisseaux opposent au cœur.

677. Le grand mouvement du sang que le cœur pousse est estimé à raison de la densité du liquide poussé & de sa velocité dans les vaisseaux.

678. On juge de la densité du sang par la vûë de celui qui est sorti des vaisseaux, par la dissipation qui a été faite de ses parties les plus fluides, par la dureté du pouls.

679. On peut calculer sa vîtesse par le nombre des contractions du cœur comparé à la grandeur des battemens du pouls.

680. La grande résistance se connoît par la masse des parties qui doivent être mûës & qui sont sans mouvement, & par le petit nombre ou la petitesse du diametre, ou l'immobilité des vaisseaux qui doivent transmettre ces parties.

681. On sçait que cette masse est très-considerable par les signes de la pléthore, (106.) de la cacochymie, ou de la prompte dissolution des liquides qui croupissoient auparavant; (comme on le remarque dans les personnes qui ont beaucoup d'embon-

point) & principalement par le gonflement des veines, ensemble la vélocité & la grandeur des arteres.

682. Selon l'histoire de l'obstruction, (107. jusqu'à 124.) ou des playes (145. à 331.) on peut juger du petit nombre des vaisseaux.

683. La vûë, le tact, le temperament sec, la grande chaleur qui succede à une petite augmentation de mouvement, sont les signes de l'étroitesse des vaisseaux.

684. Tous les signes de la rigidité des fibres, des vaisseaux & des visceres (32. 33. 34. 50. 51. 52. 53.) nous font connoître l'immobilité par laquelle les vaisseaux résistent beaucoup à leur dilatation.

685. De tant de causes prochaines (674. jusqu'à 685.) dépend l'origine de la chaleur fébrile, parmi lesquelles il peut encore s'en trouver d'éloignées infinies en nombre & en varieté.

686. La chaleur peut s'accroître à mesure que s'augmente une seule de ces causes, séparément prises, & alors l'augmentation de la chaleur est comme celle de sa cause.

687. Si de nouveau deux causes s'augmentent ensemble, l'augmentation

de la chaleur ſera comme le produit de l'increment des cauſes, ſi elles ſe trouvent reciproquement multipliées par elles-mêmes.

688. On peut de même calculer tout le reſte.

689. L'augment de la chaleur diſſipe les molécules les plus liquides de notre ſang, c'eſt-à-dire l'eau, les eſprits, les ſels & la partie la plus ſubtile des huiles, déſſeche le reſte de la maſſe, le condenſe, le reduit en concrétions imméables & indiſſolubles : dégage les ſels & les huiles, les attenuë, les meut, les exalte, les rend plus acres : briſe & rompt les petits vaiſſeaux : déſſeche les fibres, les roidit, les met en contraction & produit par là tout ſubitement pluſieurs maladies aiguës, dangereuſes & mortelles, qu'il eſt facile de déduire de la premiere.

790. Enfin ſelon ce que nous venons de dire, on peut aiſément découvrir ce qui eſt requis pour moderer la chaleur, & combien de divers remedes peuvent ici trouver leur place.

691. Si la chaleur ne vient que de ce que les liqueurs circulent avec plus de velocité, il faut mettre en œuvre tous les moyens de ralentir leur mouvement,

Ce qui se fait sur tout par le repos des muscles & de l'esprit, en pressant légerement & fort peu de tems les veines des principaux membres, en refroidissant peu à peu le malade interieurement & exterieurement, & par la prudente administration des opiats.

692. Si elle est produite par leur densité, (678.) il faut non seulement user de remedes qui calment leur vîtesse, (691.) mais encore boire de l'eau, prendre de l'oximel & tout ce qui peut relâcher les vaisseaux.

693. Dans la pléthore on vient aisément à bout (106. ζ.) de mettre en mouvement les liqueurs qui n'en ont point : dans la cacochymie la guérison se fait avec plus de lenteur ; elle consiste à évacuer de tems en tems & à corriger la nature du mal. Quant à la dissolution des humeurs grasses qui croupissoient auparavant, il est très-difficile d'y remedier, si ce n'est par des boissons aqueuses, acides, miellées, sucrées ; par des jaunes d'œufs, & en même tems par des purgatifs souvent réïterés.

694. On comprend bien ce que c'est que l'obstruction qui cause de la chaleur (682.) par la cure de l'obstruction (125. jusqu'à 144.) & par

celle des maux qui font la fuite de la deftruction des vaiffeaux dans les playes.

695. Si elle eft produite par l'étroite capacité des vaiffeaux, (683.) il eft néceffaire de les dilater par l'ufage des relâchans. (54.)

696. Si c'eft à la trop grande rigidité qu'il faut s'en prendre, il faut mettre en œuvre ces mêmes remedes. (54.)

697. Si elle vient de diverfes caufes à la fois, felon leur combinaifon, on doit faire concourir les remedes que nous avons décrits (690. jufqu'à 697.)

698. Toute cette théorie de la chaleur (673. à 698.) fait concevoir pourquoi une fiévre très-chaude eft aiguë, rapide en fes progrès, putride & peftilentielle dans le plus haut dégré de chaleur; pourquoi le lit, l'air enfermé, les alimens, les médicamens chauds font fi nuifibles dans ces maladies; pourquoi l'ardeur qui fe fait fentir vers le cœur & les hypocondres eft d'un fi mauvais augure.

699. La même doctrine nous apprend l'origine, la nature, les effets de la féchereffe, & nous fert de guide

dans la curation qui se fait par l'usage de boissons relâchantes, aqueuses, miellées, un peu acides, de fomentations, de bains, de lavemens & de gargarismes semblables.

DÉLIRE FEBRILE.

700. LE délire est une production d'idées qui ne sont point conformes aux causes externes, mais à la disposition interieure du cerveau, avec un jugement qui naît de ces idées, une affection de l'ame & le mouvement du corps qui s'ensuit. Ces choses separément prises ou combinées entr'elles, produisent selon leurs differens dégrés, differens genres de délires.

701. Il suppose donc toûjours une affection maladive de la moëlle du cerveau, qui peut être produite par une obstruction quelle qu'elle soit, par tout ce qui peut empêcher le sang d'aller au cerveau, d'être transmis au de-là, & d'en revenir; par une circulation trop rapide, par la stagnation des liqueurs, & par plusieurs autres causes, qu'il faut soigneusement rechercher pour pouvoir guérir ce genre de mal.

702. Car selon leur diverse nature,

(701.) il faut choisir divers remedes ou differentes methodes. Le bain chaud des pieds, les épispastiques appliqués aux pieds & aux jarrets, le frotement fait à ces parties, les clysteres délayans, composés d'eau seule, les alimens légers, une boisson délayante, calmante, désobstructive, les médicamens émolliens appliqués à la tête, quelque fois les émetiques, les purgatifs, des anodyns legers, la saignée du pied, le flux hémorrhoïdal ou menstruel, procuré par des épispastiques, sont les principaux.

COMA FEBRILE.

703. LE coma est une envie continuelle de dormir dans la fiévre, avec ou sans effet : il suppose dans tout le cerveau certaine disposition qui empêche l'exercice des sens & des mouvemens animaux : cet empêchement peut venir de ce qu'il ne vient pas au cerveau une assez grande quantité de sang arteriel, ou de ce qu'il n'y circule pas librement, ou de ce que les esprits ne peuvent se séparer du sang dans les nerfs, ou de ce que leurs flux & leur reflux

reflux par les nerfs, ne peut se faire.

704. Plusieurs causes differentes & souvent contraires, telles que sont toutes les évacuations ou repletions considerables ; le trop grand épaississement du sang devenu gluant, gras ou inflammatoire ; toutes les causes qui compriment la substance même du cerveau, quelles qu'elles soient, peuvent donc occasionner cette affection dans les fiévres : elle peut aussi être l'effet de la compression des nerfs.

705. D'où l'on comprend qu'un Medecin doit bien faire attention aux signes qui peuvent manifester la cause particuliere de ce mal avant que de déterminer quels remedes conviennent & comment il faut les employer : car on est souvent obligé d'avoir recours à des choses contraires les unes aux autres ; & souvent un assoupissement long & opiniâtre, apres avoir tout tenté inutilement, cesse enfin de lui-même, quand le pepasme de la fiévre est achevé.

706. Les remedes (702.) que nous avons indiqués dans le délire conviennent ici, & principalement les fomentations appliquées à la tête & au col.

707. Mais si l'on voit les signes d'u-

ne grande inflammation, il faut traiter ce mal comme la maladie principale dont nous parlerons dans le Chapitre de la phrénesie.

INSOMNIE FEBRILE.

708. L'Insomnie est le contraire du mal; (703.) par là on comprend sa nature & on sçait qu'elle est le plus souvent produite par les premiers commencemens d'une très-légere inflammation du cerveau qui venant à s'augmenter, la fait souvent dégénerer en coma.

709. L'insomnie se guérit par le repos des muscles, par la tanquillité de l'esprit, en éloignant les objets qui frapent les sens; par un froid moderé, en humectant l'air par des vapeurs aqueuses, par des vivres doux, émolliens, par des boissons farineuses, douces, émollientes; par un murmure doux, continuel, agréable & dont le son soit clair & flateur; par des médicamens farineux, un peu huileux, humectans, adoucissans, par l'odeur de plantes soporiferes; par l'usage des anodyns, des paregoriques, des somniferes, des nar-

cotiques; mais avant tout cela il faut toûjours commencer par les remedes qui sont propres à dissiper l'inflammation & à en arrêter les progrès.

CONVULSION FEBRILE.

710. LA convulsion que nous avons décrite ci-devant (230. à 239.) est ici toûjours produite par un vice du cerveau, lequel provient ou d'une irritation qui se communique des parties inferieures au cerveau par le moyen des nerfs (627. 631. 632. 633. 642. 648. 649. 652. 653. 654.) ou de ce que les liqueurs du cerveau y sont poussées, transmises au de-là & en reviennent d'une façon irreguliere ou dereglée, & cette irregularité peut avoir pour cause toutes celles du délire, du coma, de l'insomnie; (701. 702. 703. 704. 708.) c'est pourquoi il y a encore ici bien de la varieté, tant dans l'étiologie que dans la curation.

711. Si ce mal dure long-tems, il affecte aisément tout le genre nerveux par la communication que les nerfs ont entr'eux, d'où naissent de tristes maux.

SUEUR FEBRILE.

715. La sueur qui sort au commencement d'une fiévre aiguë, dont la cause est un peu opiniâtre, est produite par le relâchement & la foiblesse des petits vaisseaux, par la violence de la circulation du sang, & par la facilité avec laquelle l'eau se dégage des autres principes du sang.

716. Si elle dure long-tems, elle prive le sang de son liquide délayant, épaissit le reste, produit des obstructions mortelles, parce que les délayans & les dissolvans peuvent à peine lui rendre ensuite sa fluidité, ce qui peut causer presque toutes sortes de maladies aiguës.

717. Il faut donc toûjours l'arrêter au commencement, à moins qu'on ne soit sûr que la matiere morbifique est si tenuë qu'elle peut se dissiper avec les premieres sueurs.

718. On l'arrête en se levant du lit, en s'asseyant, en se couvrant moins, en recevant un air un peu froid, en s'abstenant de tout ce qui est chaud & échauffant, en prenant souvent & abondam-

ment des boissons douces un peu froides, pour reparer vîte les pertes, en moderant l'excès de la circulation. (depuis 102. jusqu'à 106.)

DIARRHÉE FEBRILE.

719. LA diarrhée a pour matiere la mucosité, la lymphe, la gluë, le pus, la sanie, le sang des narines, de la bouche, du gosier, de l'œsophage, du ventricule, du foye, de la vésicule du fiel, du pancreas, des intestins, du mésentere ; & pour cause, ce qui les chasse avec force dans les intestins, pendant que ces derniers ne peuvent se contracter que foiblement, ou que les pores de leurs vaisseaux absorbans sont tellement bouchés que rien n'y peut entrer.

720. Il y a donc dans les fiévres bien des especes de flux de ventre, tant par rapport à la matiere & à la cause, que par rapport aux effets & à l'évenement ; & par consequent il est évident que ce genre de mal est souvent incurable ; que les diarrhées colliquatives sont rares & presque sans remede.

721. Si ce flux dure long-tems, il dispose de plus en plus les visceres de

l'abdomen à la même maladie, il les affoiblit, les excorie, les enflamme, vuide, épuise le reste des visceres & des vaisseaux : d'où naissent l'atrophie, la maigreur, la débilité, la dysenterie, l'épaississement des fluides dans toute l'habitude du corps, le relâchement des solides, la perte des parties fluides, la leucophlegmatie, l'hydropisie, la consomtion & la mort.

722. La cure de ce mal consiste à adoucir l'acreté qui fait irritation ; à l'évacuer par des émetiques, des purgatifs, des lavemens, à raffermir les parties lâches, à calmer l'impetuosité des liqueurs par des narcotiques, à déterminer la matiere morbifique d'un autre côté par les sueurs ou par les urines, à l'expulser après en avoir corrigé la premiere source.

EXANTHEMES FEBRILES.

723. LEs pustules inflammatoires ont le plus souvent pour matiere, celle qui ne pouvant circuler dans les petits vaisseaux de la peau, s'y arrête; & pour cause la force de la circulation, des sécrétions, des excrétions : ainsi de ces differentes causes proviennent

bien des ſortes de puſtules qui donnent aux fiévres divers caracteres, d'éryſipelateuſes, de ſcarlatines, de pétechiales rouges, de pétechiales pourprées, de rougeole & de petite verole.

724. On a coûtume de traiter ſéparément des trois dernieres eſpeces; car pour les trois premieres il eſt facile d'en tirer le diagnoſtic & le prognoſtic.

725. La cure n'eſt pas difficile: il ſuffit ordinairement de prendre une aſſez grande quantité de boiſſon legere pour donner toûjours de la mobilité à la matiere & pour que la force de la vie perſevere toûjours dans une juſte moderation, car par ce moyen les puſtules ſe diſſipent en faiſant tomber l'épiderme par écailles & diſparoiſſent bientôt: d'où je concluë que toute cette maladie a ſon ſiége dans les vaiſſeaux de la tranſpiration.

726. Les autres ſymptômes de la fiévre qui ſont ſemblables à ceux-ci & ceux qui en ſont produits, exigent la même guériſon que la maladie même.

727. On ſçait par là ce que l'on doit penſer de la varieté des fiévres aiguës; car on appelle fiévres continuës proprement dites, celles qui ſont ſans intermiſſion depuis leur commencement

jusqu'à leur fin ; & continuës remittentes, celles qui sans discontinuer ont de tems en tems quelque relâche & ensuite quelques redoublemens, & enfin fiévres intermittentes, celles qui ont une intermission periodique qui procure toûjours une entiere *apurexie* entre deux paroxismes.

FIÉVRE CONTINUË.

728. LA plus simple des fiévres continuës est l'éphémere ou la fiévre d'un jour, dont le commencement, l'augment, l'état & le déclin se font dans l'espace de vingt-quatre heures. Elle ne connoît point d'autre cause qu'un mouvement devenu trop vehement pour avoir péché dans les six choses non naturelles. On la connoît par sa cause qui est de peu de consequence, par le corps du malade qui d'ailleurs est très-pur, par la légereté des symptômes, par la crise qui s'en fait bientôt, par le pouls qui se rétablit parfaitement aussi-tôt que la fiévre a disparu : il est aisé de la guérir par l'abstinence, par le repos & par l'usage des délayans.

729. Si cette fiévre (728.) dure plusieurs jours, on l'appelle continuë non putride. Sa cause, ses signes & son traitement sont les mêmes, elle demande sur tout des saignées copieuses & des rafraîchissans.

FIEVRE SYNOQUE.

730. On appelle fiévre synoque putride celle qui vient de causes plus graves qu'une simple inflammation, de l'obstruction des visceres, de l'oppilation de la peau & de presque tous les vaisseaux capillaires & d'une forte acrimonie.

731. On la connoît par la chaleur piquante que l'on ressent en touchant le malade, par un pouls de fiévre, mais inégal & dereglé, par l'urine qui est épaisse, rouge, trouble, cruë, sans sédiment, par l'âge, par l'habitude du corps, par le temperament chaud & sanguin.

732. Cette fiévre est homotone, épacmastique ou anabatique ou paracmastique.

733. La premiere est salutaire, la seconde est la plus dangereuse & la troisiéme est la meilleure.

734. Plus le pouls eſt foible, frequent, inégal en force, déreglé pour le tems, intermittent dans ſes battemens ; plus la reſpiration eſt difficile, frequente, embarraſſée, accompagnée du mouvement des ailes des narines ; douloureuſe vers les parties vitales & irreguliere ; plus la laſſitude & la débilité ſont grandes, plus on ſe jette de côté & d'autre, plus on ſe plaît à être ſouvent ſur le dos, les membres tendus ; plus l'uſage de la raiſon & de ſes effets eſt troublé : moins on a d'appetit ; plus la digeſtion ſe fait difficilement, plus l'urine eſt rouge, épaiſſe, trouble, avec peu de ſédiment, ou même plus elle eſt tenuë, claire, aqueuſe, en petite quantité & difficile à garder, plus on a les mouvemens tremblans, badins ; plus on fuit le toucher, plus on cherche à prendre quelque choſe avec les mains ; plus on a les yeux triſtes, lugubres & moüillés de larmes involontaires, plus cette maladie (730.) eſt dangereuſe & mortelle.

735. Mais ſi l'on dort avec peine & avec trouble : ſi le corps eſt couvert de taches pourprées ou livides : ſi les hypocondres ſont tendus, enflés, la mort eſt preſque certaine.

736. Ce mal ne demande point un traitement particulier, la curation prescrite ci-devant & variée selon les differentes indications, la véhemence des symptômes, l'état du malade & de la maladie suffit.

737. Les Anciens ont donné à ces fiévres le nom de synoques, on les appelle continentes dans l'Ecole, parce que leur ardeur n'a aucune intermission : on nomme syneques ou continuës (727.) celles qui sont continuës remittentes.

FIEVRE ARDENTE.

738. De toutes ces fiévres il n'y a que le causus ou la fiévre ardente qui merite un examen particulier, parce qu'elle est frequente, dangereuse & difficile à guérir.

739. Ses symptômes principaux sont une chaleur presque brulante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente aux parties vitales (au lieu qu'aux extrémités elle est souvent moderée, & même quelquefois elles sont froides) & qui se communique à l'air qui sort par l'expiration ; une séche-

resse en toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue, & même quelquefois autour des yeux ; une respiration serrée, laborieuse, frequente ; une langue séche, jaune, noire, brulée, apre ou raboteuse ; une soif qu'on ne peut éteindre & qui cesse souvent tout à coup ; un dégoût pour les alimens, des nausées, le vomissement, l'anxieté, l'inquiétude ; un accablement extrême, une petite toux, une voix claire & aiguë, le délire, la phrénesie, l'insomnie, le coma, la convulsion & des redoublemens aux jours impairs.

740. elle a pour causes un travail excessif, un long voyage, l'ardeur du soleil, la soif long-tems soufferte, l'usage de matieres fermentées, aromatiques, acres, qui échauffent, le coït immoderé, l'excès du vin, principalement l'Eté, &c.

741. Tel est son cours : on en meurt souvent le troisiéme & le quatriéme jour : on passe rarement le septiéme, lorsque le causus est parfait ; il se termine souvent par une hémorrhagie (qui devient mortelle si elle arrive le troisiéme ou quatriéme jour avec trop de médiocrité,) elle est annoncée par une douleur à la nuque, par la pesan-

teur & la tenſion des tempes, par l'obſcurciſſement des yeux, par la tenſion des parties précordiales ſans douleur; l'écoulement involontaire des larmes ſans autre ſigne mortel, la rougeur du viſage, le prurit des narines; il ſe termine auſſi aux jours critiques par le vomiſſement, le flux de ventre, les urines, les ſueurs, les crachats épais; le redoublement qui arrive au jour pair avant le ſixiéme eſt très-mauvais, l'urine noire, tenuë & qui ſort en petite quantité eſt mortelle; le crachement & le piſſement de ſang ſont mortels; la difficulté d'avaler eſt un très-mauvais ſigne; le froid aux extrémités eſt pernicieux, la rougeur du viſage & la ſueur qui en ſort ſont d'un ſiniſtre préſage; la parotide qui ne vient point à ſuppuration, eſt mortelle, la diarrhée trop abondante fait perir le malade; les mouvemens convulſifs annoncent le délire & enſuite la mort; le cauſus dégenere dans une peripneumonie qui eſt ſouvent accompagnée de délire; la fiévre la plus dangereuſe eſt celle qui ſuccede à de violentes douleurs de ventre, elle ſe termine par une criſe accompagnée de friſſon.

742. Toutes ces choſes bien exami-

nées, il n'eſt pas difficile de connoître la préſence & la cauſe immédiate de cette maladie qui n'eſt en effet qu'un ſang dépoüillé de ſes parties les plus douces & les plus liquides, une inflammation univerſelle produite par la trop grande force des ſolides & des fluides : on en peut de plus tirer de sûrs prognoſtics.

743. Pour guérir ce mal, l'air doit être pur, froid & ſouvent renouvellé, les couvertures légeres, le corps ſouvent élevé, la boiſſon abondante, aqueuſe, chaude, adouciſſante, un peu acide; les alimens légers & tirés de la farine, de l'orge, de l'avoine, & des fruits un peu aigres. L'on doit ſaigner, ſi le mal ne fait que commencer, s'il y a des marques de pléthore, d'une inflammation conſiderable, ſi la chaleur eſt inſuportable, ſi la raréfaction eſt exceſſive, ſi la revulſion eſt néceſſaire, ſi les accidens preſſent & ne cedent point aux autres remedes. Il eſt à propos de donner des lavemens anodyns, délayans, laxatifs, antiphlogiſtiques, rafraîchiſſans & de les réïterer ſelon que la grande ardeur, la ſéchereſſe du ventre & la revulſion ſemblent l'exiger. Il faut humecter tout le corps, déterminer dans les na-

tines la vapeur de l'eau chaude, gargariser la bouche & le gosier, laver les pieds & les mains dans l'eau tiéde, fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude les parties où il y a plusieurs vaisseaux qui présentent bien leurs surfaces; se servir de médicamens aqueux, doux, nitrés, d'une agréable acidité, qui lâchent très-doucement le ventre, qui poussent par les urines & les reparent, qui servent de vehicule à la sueur par leur quantité, & non par aucune acrimonie, & qui enfin relâchent toute la contraction des fibres, dissolvent les liqueurs épaissies, les délayent & corrigent leur acrimonie.

744. Si l'on joint à ces préceptes les regles generales que j'ai données sur la cure des maladies aiguës & de leurs symptômes, & si en même tems on a soin de raprocher ici les traités que je donnerai dans la suite des maladies aiguës de chaque viscere en particulier, il n'est point d'especes de fiévres ardentes dont l'on ignore les remedes.

745. De là aussi on peut se faire une juste idée de toutes les autres fiévres aiguës particulieres : car elles sont ou des symptômes ou des effets d'une autre maladie aiguë.

FIEVRE

FIEVRE INTERMITTENTE.

746. J'Ai donné ci-devant (727. 737.) la définition de la fiévre intermittente ; son diagnostic est évident par lui-même ; ses distinctions en differentes classes sont faciles à faire, n'étant fondées que sur la seule difference du tems que ce mal dure. Il y en a quelquefois de septenaires exquises ; comme je l'ai vû.

747. Cependant il faut sçavoir qu'on appelle en general fiévres de Printems celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'à celui d'Aoust, & fiévres d'Automne celles qui commencent au mois d'Aoust & finissent dans Février ; cette distinction est nécessaire à cause de la difference qui se trouve, tant dans la nature & les symptômes de ces deux fiévres ; que dans leur fin, leur durée, leur traitement : d'ailleurs l'une se change en l'autre.

748. Souvent même au commencement de l'Automne elles imitent exactement les fiévres continuës à cause de la longueur & du redoublement des accès ; cependant leur genie & leur cure sont entierement differens.

749. Elles commencent avec des baillemens, des allongemens, avec lassitude, débilité, froid, horreur, frisson, tremblement, pâleur aux extrémités, respiration difficile, anxieté, nausée, vomissement, celerité, débilité & petitesse de pouls. Plus ces accidens sont considerables, & plus il s'en trouve ensemble, plus la fiévre, la chaleur & les autres symptômes qui la suivent, sont mauvais ; tel est le premier dégré de cette fiévre, qui répond à l'augment des fiévres continuës & est le plus dangereux de tous : alors l'urine est ordinairement cruë & tenuë. En ouvrant des cadavres de gens morts dans ce premier dégré de fiévre intermittente, après des oppressions, des soupirs, des langueurs, j'ai trouvé le poumon farci de sang épais ; dans cet état ils avoient toûjours le pouls petit, frequent, déreglé. Harv. Exercit. Anat. Chap. 16.

750. A cet état (749.) il en succede un autre qui commence avec chaleur, rougeur, une respiration forte, grande, libre, moins d'anxieté, un pouls plus grand, plus fort, une grande soif, grande douleur aux articles & à la tête, le plus souvent avec des urines rouges & qui répond à l'état des fiévres continuës.

751. On voit alors finir la maladie par des sueurs souvent abondantes : tous les symptômes se calment, les urines deviennent épaisses & déposent un sediment ressemblant à de la brique broyée; le sommeil, l'apurexie, la lassitude, la foiblesse surviennent.

752. Souvent elles dégenerent en fiévres aiguës dangereuses, qui viennent pour la plûpart de ce qu'on a mis les fluides dans une chaleur & une agitation trop grande.

753. Voici les effets de la fiévre intermittente dans ses trois tems. (749. 750. 751.) Elle endommage beaucoup les fibres des petits vaisseaux & des visceres par la stagnation, l'obstruction; la coagulation, le mouvement, la dissolution; l'attenuation qu'elle cause; de là non seulement les vaisseaux s'affoiblissent, mais les liquides dégenerent principalement en ce que leurs parties sont moins homogenes; & ne sont point également mêlées; de ces vices naît l'acrimonie des liqueurs : & de toutes ces choses ensemble suit une grande disposition aux sueurs qui affoiblit beaucoup par la perte de la viscosité même du sang qui sort avec elles; l'urine est alors extrémement épaisse;

trouble, graſſe, ſemblable à celle de jument : telle eſt auſſi la ſalive : ainſi le ſang étant foible, diſſous, à peine lié & privé de ſa meilleure partie, celle qui reſte devient à la fois acre & épaiſſe ; c'eſt conſequemment par le relâchement des vaiſſeaux, l'épaiſſiſſement & l'acreté des liqueurs que ces fiévres, lorſqu'elles durent long-tems, dégenerent quelquefois en maladies chroniques, telles que le ſcorbut, l'hydropiſie, l'ictere, la leucophlegmatie, les tumeurs ſchirreuſes du bas ventre & les maux qui s'enſuivent.

754. Au reſte quand ces fiévres ne ſont point malignes (753.) elles ſervent à diſſiper les maux inveterés & à prolonger la vie.

755. Après cette exacte diſcuſſion de toute l'hiſtoire des fiévres intermittentes, (746. juſqu'à 755.) on établit pour leur cauſe prochaine la viſcoſité du liquide arteriel & peut-être l'inaction des eſprits, tant du cerveau que du cervelet qui ſont deſtinés pour le cœur, quand par quelque cauſe que ce ſoit la contraction du cœur devient enſuite plus prompte & plus forte, & quand la reſolution des humeurs qui ſont en ſtagnation ſe fait.

756. Et par conſequent, comme il n'eſt point de fiévre intermittente qui ne garde cet ordre (749. 750. 751.) il paroît que celui qui a pû ſurmonter le premier tems (749.) & la premiere cauſe, (755.) peut enlever tout le paroxiſme.

757. Mais comme le premier état (749.) d'une fiévre parfaitement intermittente (727. 737.) & ſa cauſe (755.) peuvent venir d'une infinité de cauſes, même aſſez peu conſiderables, leſquelles peuvent pluſieurs à la fois prendre naiſſance au dedans du corps & y faire des progrès dans un tems déterminé, comme on l'obſerve dans toutes les liqueurs qui ſe forment & ſe ſéparent dans le corps ; il eſt bien plus difficile de diſtinguer la cauſe actuelle d'une infinité d'autres poſſibles, que d'en imaginer une de ces dernieres, ſuivant laquelle on puiſſe donner la raiſon du retour périodique des fiévres ſuivant les loix de l'œconomie animale ; c'eſt ce qu'il eſt aiſé de concevoir clairement, pour peu qu'on y faſſe attention.

758. Dans le tems de l'apurexie ou même dans celui qui a été décrit (745.) on doit donc avoir recours aux aperi-

tifs salins, aux alkalis, aux aromatiques, aux sels mineraux, aux délayans, aux matieres douces, huileuses; la chaleur, le mouvement, le frottement conviennent aussi.

759. De plus s'il s'est fait dans les premieres voyes un grand amas de mauvaises humeurs, on les évacuë par un purgatif ou souvent par un vomitif, pourvû qu'on le prenne dans un tems assez éloigné du paroxisme pour qu'il fasse son effet avant son retour. Ce remede est indiqué par le regime qu'on a observé, par les maladies & les symptômes qui ont précedé, par les nausées, le vomissement, les rots, le gonflement, par l'haleine, par les ordures ou les saletés qui paroissent sur la langue, au gosier, au palais, par l'anorexie, par l'amertume de la bouche, par le vertige tenebreux; & quand l'émetique a fait toute son operation, il faut avant l'accès calmer le trouble qu'il a causé, en faisant prendre un opiat.

760. Ce remede (759.) est d'un usage salutaire en ce que, comme un aiguillon, il met l'un & l'autre (759.) en mouvement.

761. Autrement cette méthode (759) est nuisible, en ce qu'elle affoi-

blit, diſſipe les parties les plus liquides, trouble la digeſtion qui eſt ſur tout ici fort néceſſaire, & rend ainſi la maladie longue ou même cauſe la mort. On diſſipe auſſi ſouvent & le froid de la fiévre & la fiévre même par un ſudorifique: & voici comment. Quelques heures avant le retour de l'accès on fait prendre au malade une grande quantité de tiſanne aperitive, délayante, un peu narcotique, enſuite une heure auparavant le paroxiſme on le fait ſuer & on ne ceſſe que deux heures après le tems qu'il a recommencé ou qu'il auroit dû reparoître.

762. De là il ſuit que la ſaignée nuit toûjours par elle-même; ſi quelquefois elle eſt utile, ainſi que la diette exacte & rigoureuſe, ce n'eſt qu'en certains cas.

763. Le ſecond tems de la fiévre (750.) indique la néceſſité d'une boiſſon aqueuſe, chaude, nitrée, un peu acide, avec de la chicorée & de ſemblables aperitifs doux. Le malade doit d'ailleurs ſe tenir en repos & dans une chaleur moderée.

764 Quand la criſe (751.) met fin à l'accès, on repare les ſueurs & les urines par des tiſanes vineuſes, des

boüillons de viande, des décoctions tiédes ; ainſi loin d'exciter la ſueur par la chaleur, par des médicamens ou à force de couverture, il ſuffit de l'entretenir très-doucement & long-tems en augmentant ſeulement la quantité des fluides qui doivent lui ſervir de matiere.

765. Enfin on remedie aux ſymptômes preſſans ſelon les regles preſcrites dans les maladies aiguës (617. juſqu'à 726.)

766. La fiévre étant tout à fait diſſipée, on reſtaure le malade par un regime analeptique, par des corroborans; on le purge enſuite à pluſieurs repriſes, quand on s'apperçoit que le malade eſt aſſez fort.

767. S'il s'agit d'une violente fiévre d'Automne, ſi le corps eſt affoibli par la maladie, ſi elle eſt déja inveterée, s'il n'y a aucun ſigne d'inflammation, de ſuppuration interne, ni d'aucune obſtruction conſiderable dans quelque viſcere, c'eſt alors que le quinquina eſt néceſſaire, en poudre, en infuſion, en extrait, en décoction, ſyrop, avec les ſpecifiques convenables dans l'apurexie en obſervant la méthode, la doze & le regime qui conviennent.

768. De plus les épithemes, l'onc-

tion de l'épine du dos & les boissons astringentes sont de quelqu'utilité.

769. Pour traiter chaque fiévre d'une maniere qui lui soit particuliere, il faut remarquer. 1. que les fiévres intermittentes vraies finissent d'autant plûtôt, qu'elles ont moins de remise, & reciproquement au contraire. 2. qu'alors elles approchent plus de la nature des fiévres aiguës, & ont plus de disposition à se convertir en elles. 3. qu'elles naissent d'un plus grand nombre de causes & peut-être de causes plus mobiles. 4. que conséquemment les fiévres du Printems se dissipent d'elles-mêmes par la chaleur qui survient. 5. qu'au contraire en Automne le froid succedant au chaud les rend plus violentes & plus opiniâtres. 6. Que de là il est facile de juger quelles sont les fiévres qui demandent à être traitées & comment elles le doivent être.

MALADIES AIGUËS fébriles.

770. Il faut maintenant faire mention des maladies aiguës, qui accompagnées de fiévres aiguës, affec-

tent de produire une inflammation particuliere dans tel ou tel organe, dont la fonction lesée donne le nom à toute la maladie. Tels sont la phrénesie, le coma, le carus, l'angine, la péripneumonie, l'hémoptisie, la pleuresie, l'inflammation des mammelles, du diaphragme, du ventricule, du foye, de la rate, du mesentere, des intestins (la dysenterie, le misereré, le volvulus, le tenesme, les hémorrhoides, la colique bilieuse,) l'inflammation des reins, de la vessie, des ureteres, de l'uterus, des jointures, des parties exterieures dans la rougeole & la petite verole.

LA PHRÉNESIE.

771. ON appelle vraye phrenesie un délire furieux & continuel, dont la cause est une affection idiopatique du cerveau, avec fiévre aiguë, continuë.

Si l'affection du cerveau dans la fiévre, & l'inflammation est symptomatique, & provient de celle d'une autre partie, ce mal s'appelle phrenesie, folie symptomatiques.

772. La vraye phrenesie est précedée d'une chaleur & d'une douleur de tête interne, vive, inflammatoire; d'une trop grande abondance de sang; d'une disposition inflammatoire, de la rougeur des yeux, du visage, d'un sommeil turbulent, d'un commencement de démence, de l'adolescence, de l'usage de boissons chaudes, d'un coup de soleil, de veilles, de colere, de chagrin, d'emportement violent, d'oubli subit, de la secheresse de tout le corps, & sur tout du cerveau; enfin on voit ceux qui en sont ménacés ramasser des floçons.

L'autre est annoncée par presque toutes les maladies aiguës avec fiévre, par une douleur au côté, non pleuretique, avec un leger égarement d'esprit, par l'inflammation de la plevre, du poumon, du diaphragme, laquelle est très-mauvaise; par la noirceur de la langue, la suppression des excremens, des urines, par la blancheur des excremens, (ceux-ci sont toûjours mortels) par des urines blanches, sans couleur, claires; par le défaut de soif, l'air feroce, la rougeur du visage, de noires suspensions dans l'urine, par les veilles, & enfin les signes d'une inflammation qui ménace la tête.

773. Les ſymptômes qui annoncent la préſence de l'une & de l'autre (772.) ſont. 1. la dépravation des idées ſenſibles, comme auſſi des ſentimens interieurs, de la raiſon, & des affections, 2. la ferocité augmentée & effrenée, l'inſomnie, l'agitation ou ſouvent un ſommeil turbulent. 3. un pouls dur, une reſpiration grande, & avec de grands intervalles. 4. un viſage le plus ſouvent fort rouge, avec beaucoup de grimaces, horrible à voir, les yeux qui ſemblent ſortir de l'orbite, le regard farouche, la ſortie de quelques gouttes de ſang par le nez.

774. Voici à peu près le prognoſtic de ce mal.

La vraie phrénéſie enleve le malade en trois, quatre ou ſept jours, rarement plus tard.

Et alors ſi elle eſt violente, elle dégenere ſouvent en manie.

Faiſant peu à peu des progrès, elle devient terrible.

Souvent elle ſe termine en léthargie, en coma, en catalepſie.

Le malade eſt ſouvent menacé de danger & de mort, ſi l'inflammation du cerveau lui cauſe des vomiſſemens de matiere poracée; ſi ſans reſpect pour

les aſſiſtans ; il leur crache ſouvent au viſage, s'il a des tremblemens, ſi ſes excrémens & ſes urines ſont interceptées, ou de couleur blanche, ſi ſes urines ſont cruës, s'il a des convulſions, s'il cherche à prendre des floçons qu'il croit voir voler devant lui ; s'il a les yeux ſecs & poudreux ; s'il grince des dents, s'il n'a point de ſoif, ce qui annonce ordinairement des convulſions, ſi les ſymptômes changent ſans ceſſe, ſi les tumeurs s'affaiſſent.

La phrénéſie qui ſuccéde à la peripneumonie eſt mortelle, ainſi que celle que le miſereré produit; celle qui ſurvient à la petite verole eſt très-perilleuſe.

Lorſque l'inflammation ſe fixe un peu de tems, & que l'apreté du goſier monte aux parties ſuperieures, il en naît une phrénéſie mortelle : ces ſortes de phrénétiques tatonnent & travaillent.

Quand les phrénétiques refuſent leur néceſſaire, ils ſont en très grand danger.

775. Dans la diſſection des cadavres de ceux qui ſont morts phrénétiques, on trouve les meninges enflâmées, le cerveau gangrené, abſcedé, ſphacelé

ou rongé par des matieres acres, ichoreuses.

776. D'où l'on conclut que la cause prochaine de la vraïe phrénésie est une veritable inflammation idyopathique de la pie-mere & de la dure-mere; la phrénésie symptomatique vient aussi d'une pareille inflammation produite par le transport d'une matiere phlogistique aux meninges du cerveau.

777. Tout ce qui peut donner lieu à ces inflammations, peut faire les fonctions de la cause prochaine. (776.)

778. De-là on connoît aussi le vrai diagnostic des deux especes de phrénésies.

779. Pour les guérir, il faut faire attention aux choses suivantes.

Les varices ou les hémorrhoïdes qui fluent sont salutaires.

Le flux de ventre est aussi de bon augure.

La douleur qui survient à la poitrine, aux pieds, comme aussi une toux violente, guérit souvent ce mal.

Il en est ainsi d'une hemorrhagie.

780. Dans la vraïe phrénésie, on doit sur le champ mettre en usage les remedes les plus puissans pour guérir l'inflammation des arteres du cerveau.

781. On trouve ces remedes dans la cure de l'inflammation en general, mais il faut principalement obſerver ce qui ſuit. On doit faire une large ouverture à une ou pluſieurs veines à la fois, au pied, au goſier, au front, afin de tirer du ſang preſque juſqu'à défaillance; on doit preſcrire des tiſanes délayantes, antiphlogiſtiques, nitrées, priſes en grande quantité. Enſuite donner des purgatifs antiphlogiſtiques, avec beaucoup de tiſane nitrée délayante: des lavemens ſemblables, en y ajoûtant des laxatifs; on fomente l'anus, on frotte les vaiſſeaux hémorrhoïdaux avec des feüilles de figuier, &c. ou on les fait fluer par l'application des ſangſuës; les collutoires, les gargariſmes doux doivent être ſouvent employés: il faut faire des fomentations aux narines, aux yeux, aux oreilles; il faut raſer la tête. Si le mal ne cede point à ces remedes, on a recours aux opiats, aux bains des pieds, aux épiſpaſtiques legers, aux ventouſes qu'on applique aux parties inferieures, on leve le malade & on le rafraîchit, en l'expoſant à un froid moderé.

782. Mais ſi la phrénéſie vient d'une autre maladie inflammatoire déja

formée, il faut avant toutes choses examiner si la cure que je viens de prescrire (781.) n'est point contraire à la nature de ce mal ; car autrement il faut suivre la methode qui convient à cette même maladie inflammatoire, en ajoutant toûjours les remedes dérivans & topiques.

L'ESQUINANCIE.

783. Lorsque la deglutition & la respiration sont empêchées, se font avec douleur , ou sont empêchées & douloureuses tout ensemble, ce mal se nomme esquinancie, laquelle est produite par l'action d'une cause morbifique sur les parties situées au dessus du poumon & de l'estomach & qui servent à ces deux fonctions.

784. Il y en a de deux especes; la premiere se manifeste sans aucun signe de tumeur interne ou externe, au lieu que l'autre vient toûjours accompagnée de quelque tumeur dans quelque partie des organes dont on vient de parler (783.)

785. La premiere survient après de longues maladies, sur tout après de grandes

grandes évacuations souvent réïterées, le gosier est alors pâle, sec, fletri ; c'est pourquoi ses nerfs & ses muscles sont le plus souvent sans aucune force. Cette espece d'angine est presque toûjours le signe d'une mort prochaine. Si l'on guérit ce mal, ce qui arrive rarement, ce n'est qu'en remplissant les vaisseaux qui sont vuides de bons sucs vitaux, & en usant de remedes qui échauffent & fortifient.

786. Cette même esquinancie paroît quelque fois tout à coup sans avoir été précedée par aucun signe sensible d'aucun mal ; elle est presque sans remede & on trouve presque toûjours après la mort le poulmon abscedé.

787. Pour l'angine qui est avec tumeur, elle prend divers noms tant de la nature de la tumeur, que du lieu que la tumeur occupe : de-là vient l'esquinancie œdemateuse, catharrale, inflammatoire, suppurante, schirreuse, chancreuse, convulsive.

788. Le siége de ces tumeurs (787.) est la langue, ses muscles : le palais, les amigdales, la luette, ses muscles ; les cavités de l'os coronal, de la machoire superieure, de l'os sphenoïde, à l'occasion d'un polype qui s'y étant for-

mé, y ayant pris racine & accroissement, bouche les narines, comprime la partie posterieure du palais, retrecit le gosier & ferme le pharinx & le larinx: ces mêmes tumeurs occupent tous les muscles de l'os hyoïde ou seulement quelqu'uns d'eux; les muscles du larinx, tant externes qu'internes, communs & propres; la membrane interne musculeuse de la trachée artere, les muscles superieurs du pharinx & l'œsophagien; le muscle même de l'œsophage, les glandes qui sont si voisines de la trachée artere & de l'œsophage, que venant à se gonfler, elles peuvent comprimer ces deux conduits, telles sont toutes les glandes salivaires, celles qui sont çà & là dispersées dans ces endroits, & enfin les glandes mêmes tyroïdiennes.

789. Pour peu qu'on veüille reflechir sur l'histoire (785. jusqu'à 789.) on concevra pourquoi ce mal a des évenemens si differens, si imprevûs, & souvent si funestes.

790. Mais comme la varieté de ce mal & des effets qu'il produit est grande, & qu'il n'exige pas des remedes & des traitemens moins variés, il est nécessaire d'en faire le détail, autant que

la briéveté à laquelle je suis contraint, le permet.

L'ESQUINANCIE AQUEUSE.

791. QUand la respiration ou la déglutition se fait difficilement ou avec douleur, & qu'il se trouve en même tems une tumeur lymphatique aux organes de ces fonctions ou aux parties voisines, on nomme ce mal esquinancie aqueuse, œdemateuse, catharrale.

792. Elle a donc son siége, ainsi que les autres amas d'eaux, dans la partie excretoire des glandes où se dépose la lymphe qui s'est séparée des arteres.

793. Par consequent elle vient de tout ce qui empêche l'excretion libre de la lymphe. Or le nombre de ces causes n'est pas moins grand que leur diversité. Toute compression des veines, dans lesquelles peut-être se déchargent les émonctoires de ces glandes; l'obstruction du follicule même de la glande causée par une matiere plâtreuse, pituiteuse, pierreuse, fongueuse & autres semblables qui s'y forment, l'obstruc-

tion des émonctoires mêmes de la glande produite par les mêmes causes : la compression des mêmes parties, l'action du froid sur les extremités des conduits excreteurs ; la foiblesse de la circulation.

794. Les effets de ce mal sont une tumeur aqueuse, blanche, froide ; la compression des parties voisines ; la difficulté d'exercer les fonctions qu'elles faisoient, lorsqu'elles n'étoient point comprimées.

795. De-là on conçoit clairement les signes diagnostics (791. 792. 793.) & prognostics (794.) de ce mal.

796. Sa cure consiste 1. à resoudre, à mouvoir la cause de l'obstruction & à l'enlever, soit en corrodant ou en faisant ouverture. On employe à ce dessein les émolliens, les apperitifs, les relâchans appliqués sous la forme de fomentation, de cataplasmes, de gargarismes, d'injection, de collutoire, de vapeurs : les frictions, les caustiques, le scalpel. 2. à diminuer la quantité de lymphe, en l'évacuant par des lieux opposés ; ce qui se fait par des masticatoires, des vésicatoires, des sudorifiques secs tant externes qu'internes, des diu-

retiques ſemblables, des purgatifs hydragogues. 3. à s'abſtenir de liquides, à obſerver un régime qui échauffe & deſſeche. 4. à augmenter la force de la circulation par les remedes connus. (98. 99.)

L'ANGINE SCHIRREUSE.

797. MAis s'il ſe forme dans les glandes dont nous avons parlé (788.) une tumeur ſchirreuſe qui acquiere un volume conſiderable, elle ſe manifeſte par les ſignes du ſchirre; (392.) & il ſuffit d'être au fait de ſa ſituation pour prévoir l'eſquinancie future, & connoître celle qui eſt déja formée: en ce cas il n'y a que l'extirpation qui puiſſe guérir, s'il eſt poſſible de la faire, ou la corroſion tentée avec prudence en dedans vers le goſier.

L'ESQUINANCIE inflammatoire.

798. MAis quand les glandes (788.) ou les muſcles (788.) ſont enflâmés, il en reſulte

une maladie qu'on doit rapporter ici à cause de son caractere d'aiguë qui la rend funeste, & de sa violence qui est des plus rapides, & qu'on ne peut souvent dompter.

799. Ce mal (798.) vient. 1. en general de tout ce qui peut faire naître l'inflammation de quelque espece qu'elle soit (375. 376. 377. 378.) 2. de toutes les causes qui peuvent particulierement déterminer celles de l'inflammation vers les parties décrites, (788.) principalement vers le larinx, le pharinx, l'os hyoïde, leurs muscles & la partie superieure de la trachée artere : telles sont la disposition propre aux jeunes gens, à ceux qui ont beaucoup de sang & le poil roux : le frequent & violent exercice de ces parties, la déclamation, le chant, les cris, la grande course à cheval contre le vent, & un vent froid, le jeu de la flute, le son de la trompette, les grands travaux dans un air froid : la chaleur brulante du Printems à la suite d'un grand froid : l'aridité du gosier produite par la chaleur de l'air qu'on inspire & qu'on expire, dans l'ardeur du soleil, ou d'une fiévre inflammatoire.

800. Lorsque ces causes (799.)

ont fait naître ce genre de mal selon la differente nature du lieu affecté, il produit divers symptômes parmi lesquels il y en a de terribles.

801. S'il n'y a que la seule membrane interne musculeuse de la trachée artere qui soit enflammée, sans que les autres soient aucunement endommagées, il s'y fait une tumeur accompagnée de chaleur, de douleur, d'une fiévre chaude aiguë; au reste, ce mal ne se manifeste par aucuns signes externes. La voix est aiguë, bruyante & perçante; on sent de très-vives douleurs dans l'inspiration; la respiration est petite, fréquente, elle ne se peut faire à moins qu'on ne soit assis, élevé, droit, & sans de grands efforts; ce qui fait que le sang circule avec peine dans le poumon, que le pouls vacille d'une vitesse étonnante, que les angoisses sont extrêmes, que l'on meurt en peu de tems. Cette angine est une de celles qui n'ont aucuns signes exterieurs, & sont les plus funestes. Mais plus ce mal est voisin de la glotte & de l'épiglotte, plus sans doute il est fatal.

802. Si le larinx principalement est fort enflammé & que le mal ait son siége dans le muscle blanc de la glotte,

& en même tems dans les muscles charnus qui servent à la fermer, il produit une esquinancie si cruelle qu'on en est suffoqué sur le champ. Elle a les mêmes signes que les précedens; (801.) lorsque le larinx s'éleve dans la déglutition on sent de violentes douleurs qui s'augmentent encore en parlant ou en criant: la voix est fort claire & fort aiguë; le malade suffoqué meurt en très peu de tems. Voilà l'angine, sans signes externes, la plus funeste de toutes.

803. Lorsque les seuls muscles qui servent à élever l'os hyoïde & le larinx sont fort enflammés, voici les signes évidens ausquels il est facile de connoître cette espece d'esquinancie; la respiration est assez libre, on sent de très-vives douleurs quand la déglutition commence à se faire; tous les signes de l'inflammation en general & les mêmes que l'on remarque dans l'inflammation des muscles que l'on peut voir & examiner, paroissent.

804. Si la même maladie n'attaque que le pharinx seul, on en connoît les signes specifiques par l'inspection du gosier; la respiration se fait sans beaucoup de peine, la déglutition est douloureuse, ne peut se faire; ce qu'on veut aval-

ler revient par les narines, tombe dans la trachée artere & excite une toux violente; ainsi on n'avalle ni alimens ni boisson; toutes les humeurs du corps se dessechent & deviennent acres, la fiévre n'est pas grande, la maladie dure long-tems avant que de causer la mort.

805. Si les amygdales, la luette, le *velum pendulum*, ses quatres muscles pterigostaphilins sont fort enflammés, ce mal produit à peu près les mêmes accidens que le précedent; (804.) la respiration est gênée, se fait difficilement; s'il passe de l'air par le nez ce n'est qu'en petite quantité; son passage par le gosier est étroit; les conduits sont si resserrés & les douleurs si grandes que tout ce qu'on prend revient par la bouche; on crache sans cesse; il se dépose continuellement une grande abondance de salive dans la cavité des amygdales, on sent une douleur aiguë au dedans de l'oreille & dans le conduit qui s'y rend du gosier; pendant la déglutition il se fait un cliquetis dans l'oreille, souventon devient tout à fait sourd, l'orifice de la trompe d'Eustache étant bouché. Dans la verole ce genre de mal est aujourd'hui frequent & fort à craindre.

806. Quand toutes ces especes d'inflammations (801. 802. 803. 804. 805.) semblent par leurs divers concours mediter la perte du malade, il est facile de juger que plus il s'en trouve à la fois, plus le mal sera périlleux & accompagné d'un plus grand nombre de funestes symtômes.

807. Car pour lors le sang ne pouvant réfluer dans ou par les jugulaires externes qui sont comprimées, le gosier, les lévres, la langue, le visage se tumefient, s'enflamment, la langue sort au dehors, se tord, les yeux sont rouges, s'avancent hors de l'orbite, & sont si prodigieusement gonflés qu'ils font horreur à voir : le cerveau est suffoqué pour la même raison ; delà la vûë, l'oüie, le tact, s'affoiblissent, le délire survient, la bouche est béante, survient un ronflement profond, on ne peut rester couché tant on est suffoqué; le col, la poitrine, la nuque sont souvent rouges, enflés avec douleur & pulsation sensible. De-là viennent les tumeurs variqueuses des veines jugulaires, frontales, ranines.

808. Toutes les especes d'esquinancie ont le même cours que l'inflammation en general, & se terminent com-

elle par la résolution, la suppuration, la gangrene, le schirre.

809. Si donc on connoît par les signes que c'est l'angine; (801 .802.) il faut sur le champ examiner s'il n'y a jusqu'alors qu'une simple inflammation, (382, 383. 384.) & pour lors en tenter promptement la résolution (386.) par les remedes les plus efficaces; (395. jusqu'à 402.) ainsi. 1, l'on doit sur le champ faire de copieuses saignées, & les réïterer jusqu'à ce que la foiblesse, la pâleur, le refroidissement du malade, l'affaissement des vaisseaux fassent connoître qu'il ne lui reste pas assez de force pour augmenter leur tumeur & leur roideur. 2, purger fortement par des potions & des lavemens réïterés qui ayent cette vertu. 3. faire observer un regime très leger & très doux, tant pour le boire que pour le manger. 4. faire user de medicamens nitrés & un peu acides, 5. faire recevoir sans cesse la vapeur de liqueurs chaudes, émollientes, mettre en usage les fomentations externes, & les épispastiques dérivatifs, les ventouses & la moutarde appliquées au col & à la poitrine.

810. Il est vrai que l'espece d'es-

quinancie (803.) eſt rarement auſſi dangereuſe que celle dont nous avons fait mention. (801. 802.) Elle exige à la verité les mêmes remedes, (809.) mais les plus legers. Les plus néceſſaires ſont principalement les cataplaſmes anodyns, les rélâchans, les émolliens exterieurement appliqués.

811. Enfin tant que l'eſquinancie (804. 805. 806.) n'eſt encore qu'inflammatoire, elle requiert les mêmes remedes (809. 810.) obſervant en outre d'humecter continuellement la bouche & le goſier par de doux attenuans nitreux, par des délayans aqueux, chauds, par des relâchans onctueux que l'on peut injecter dans la bouche avec une canule pour les y retenir ſans faire de mouvemens, ou en gargariſant legerement; il faut renouveller ſans ceſſe la même manœuvre, afin que les parties ne ſe deſſechent point,

812. Si n'ayant point mis tous ces remedes (809. 810. 811.) en uſage, ou les ayant eſſayés trop tard, ou ſans ſuccès, la maladie eſt très récente, & ſuffoque, la cauſe du mal étant au deſſus du lieu où l'on doit faire la ſection, & accompagnée des plus funeſ-

tes ſymptômes, (807.) ſans cependant que la gangrene ſoit encore formée, alors après un fâcheux prognoſtic, il faut venir auſſi-tôt à l'operation de la *bronchotomie*.

813. On la fait, après avoir préparé le corps du malade, dans la trachée artere, à un travers de pouce de diſtance des parties inferieures du larynx; pour cela on coupe la peau & les tégumens, on écarte les muſcles, on inciſe l'interſtice des anneaux de la trachée artere; on introduit dans l'ouverture une petite canule d'argent, & on guérit enſuite la playe, quand le mal qui avoit exigé cette operation s'eſt diſſipé: pendant tout ce tems il faut donner des cliſteres nourriſſans ſouvent & en petite quantité, ſuppoſé que le malade ne puiſſe avaler.

L'ESQUINANCIE ſuppurante.

814. MAis ſi cette maladie a déja fait de ſi grands progrès que l'on s'apperçoive par les ſignes (387.) que la ſuppuration commence à ſe faire dans le lieu affecté, on

doit tâcher de faire ouvrir l'abcès en dehors, selon l'art & par les remédes géneraux (402. jusqu'à 412.) mais sur tout par l'usage continuel de gargarismes émolliens; par l'application de larges cataplasmes relâchans, en faisant une ouverture à l'endroit que découvrent les sens, ou en pratiquant la bronchotomie (812. 813.)

815. Il faut remarquer ici que l'espece d'angine qui a été décrite en premier lieu (801. 802.) ne peut gueres faire de tels progrès; mais ou elle se résout auparavant, (809.) ou elle cause la mort.

L'ESQUINANCIE gangréneuse.

816. ENfin si les causes de l'esquinancie (799.) s'augmentent de plus en plus, & ont leur siége, sur tout dans une partie noble (801. 802.) ou dans les parties externes (804. 805.) souvent elle dégénere en une gangrene mortelle. On le connoît. 1. par l'application de ses signes géneraux (426. 427. 428. 429.) aux lieux affectés dont les fonctions

ſont dérangées. 2. par ſes ſignes propres : ſi la tumeur, la rougeur, la douleur, qui de ſenſibles qu'elles étoient, ont diſparu tout à coup ſans bonne cauſe ; ſi le goſier eſt devenu tout à coup uni, liſſe, poli, ſec, livide, pour lors le mal eſt trop grand & trop avancé pour admettre aucun remede.

817. Quand les amygdales, la luette, le palais ſont affectés, les cauſes dont on a fait mention (392.) font dégenerer l'eſquinancie en ſchirre, la font aiſément connoître, & la rendent de difficile guériſon, principalement ſi elle eſt déja devenuë chancreuſe.

L'ESQUINANCIE convulſive.

818. SI l'action des nerfs moteurs des organes de la déglutition & de la reſpiration ſur ces mêmes organes eſt empêchée, il ſurvient une eſquinancie paralytique. Telle eſt celle qui arrive à la ſuite de la luxation de la dent d'une vertebre, ou de la luxation d'une des vertebres du col en dedans. Si la cauſe des convulſions quelle qu'elle ſoit, occupe les muſcles du pha-

rinx ou du larinx, il survient tout à coup une esquinancie suffocative; cette espece arrive fréquemment & périodiquement dans l'épilepsie, dans l'affection spasmodique, hysterique, hypocondriaque: on la guérit sur tout par les remédes propres à la cure de ces maladies.

819. Cette histoire (depuis 783. jusqu'à 819.) fait comprendre la raison des observations d'Hipocrate.

L'esquinancie sans aucun signe sensible, & qui ne se manifeste que par une respiration courte & un étranglement, avec une fiévre aiguë, une grande douleur de tête ou aux cuisses, sans bons signes, cause promptement la mort, c'est-à-dire le premier, le second ou le troisiéme jour.

Si l'esquinancie survient & naît d'autres maladies inflammatoires, ou si l'espece (801. 802.) naît de celles qui sont décrites (803. 804. 805.) elle est mortelle.

L'esquinancie dans laquelle on rend l'écume par la bouche, & dans laquelle il s'exprime une sérosité tenuë, & on rend ses excrémens sans s'en appercevoir; qui survient dans une fiévre bien aiguë sans se faire connoître par aucun signe,

ſigne, qui ſuffoque les malades, quoique la tumeur, la rougeur & la pulſation ayent diſparu dans le goſier, ou ſur la langue, cauſe toûjours une mort précipitée.

LA VRAYE PERIPNEUMONIE.

820. SI les vaiſſeaux du poumon qui ſont ſuſceptibles d'inflammation ſont veritablement enflammés, ce mal s'appelle peripneumonie.

821. Ces vaiſſeaux ſont les arteres bronchiales, les arteres pulmonaires & leurs arteres laterales lymphatiques.

822. Ainſi on peut concevoir deux eſpeces de peripneumonie, dont l'une a ſon ſiége vers l'extremité des arteres pulmonaires, & l'autre dans les arteres bronchiales.

823. Il eſt évident que la premiere eſt très-dangereuſe; la derniere l'eſt moins, mais elle peut naître de la précédente, & ces deux eſpeces viennent de pluſieurs cauſes communes.

824. Ces cauſes peuvent être rapportées 1. aux cauſes generales de toutes les inflammations auſquelles tout le corps eſt ſujet. (depuis 375. juſqu'à

380.) 2. à celles qui affectent principalement le poumon, comme sont, un air trop humide ou trop sec, trop chaud ou trop froid, trop grossier ou trop subtil, un air chargé d'exhalaisons caustiques, ou astringentes, ou coagulantes; un chile formé de matieres épaisses, séches, visqueuses, mêlées avec des acres, ou non mêlées, l'exercice du poumon rendu violent par la course, la lutte, les efforts, le chant, les cris, la course à cheval contre le vent, les venins coagulans, caustiques, constringens, portés au cœur par les veines qui s'y rendent, les violentes passions de l'ame, l'esquinancie avec oppression de poitrine & orthopnée, une forte pleuresie, une paraphrenesie violente.

825. Si ces causes (824.) ont donné lieu à la peripneumonie, elle produit divers effets selon son different siége; (822.) celle qui occupe les bronches produit tous les effets de l'inflammation (382. jusqu'à 393.) & enflamme les extremités mêmes des arteres pulmonaires qui leur sont contiguës, en les comprimant & en les infectant de sa contagion.

826. Lorsque l'inflammation est

parvenuë aux extremités mêmes des arteres pulmonaires, le ſang croupit, le vaiſſeau ſe dilate, la partie la plus fluide s'exprime & tranſude, & la plus groſſiere demeure & s'accumule ; le ſang pouvant à peine circuler s'amaſſe preſque tout entre le ventricule droit & l'extremité des arteres pulmonaires; c'eſt pourquoi le poumon devient peſant, livide, ne pouvant ſe dilater, le ſang ne ſe porte point au ventricule gauche, la foibleſſe eſt extrême, le pouls eſt foible, mol, & tout-à-fait inégal, la reſpiration eſt petite, fréquente, difficile, elle ne peut ſe faire à moins qu'on ne ſoit élevé, elle eſt accompagnée d'une petite toux, l'air qui ſort de la poitrine eſt brûlant, le ſang veineux eſt en ſtagnation devant l'oreillette & le ventricule droit du cœur, le viſage, les yeux, la bouche, le goſier, la langue, les lévres deviennent extraordinairement rouges ; enfin le malade meurt ſuffoqué après un délire & des anxietés terribles.

827. Si un mal (826.) affecte violemment les deux lobes du poumon à la fois, les remedes antiphlogiſtiques ne pouvant être d'aucun ſecours à la nature, la mort eſt prompte & inévi-

ble : voyez (386. & 395. jusqu'à 402.)

828. Mais s'il n'y a qu'une petite partie d'un seul lobe affectée, & que les causes de ce mal ne soient pas absolument bien violentes, il y a quelque esperance de bien guérir, mais elle n'est pas certaine.

829. De-là (824. jusqu'à 829.) on peut tirer les signes diagnostics & prognostics de ce mal : principalement si on considere qu'elle se termine comme l'inflammation (386. jusqu'à 393.) & que ses états different selon sa differente durée, de sorte qu'elle finit ou par la santé, ou par un autre maladie, ou par la mort.

830. Elle se guérit. 1. par une resolution benigne, lorsque le malade est d'une constitution lâche, molle, que l'humeur est douce, & non trop visqueuse, & qu'il n'y a qu'une petite partie des bronches ou du poumon affectée. 2. par les crachats qui sortent de bonne heure, avec aisance, en grande quantité, qui sont d'un jaune sanguinolent, assez épais, qui calment la douleur, facilitent la respiration, rendent le pouls plus étendu & plus plein, & acquierent ensuite promptement une couleur blanche dou-

ce : ce qui arrive lorſque le ſiége du mal eſt principalement dans l'artere bronchiale ou dans une petite artere pulmonaire. 3. par un cours de ventre bilieux, qui ſoulage & fait ſortir des matieres preſque ſemblables aux crachats dont nous venons de parler. 4. par une abondante évacuation d'urines épaiſſes, chargées, qui ſoulagent, dont le ſediment rouge d'abord devient inſenſiblement blanc, ſi cette évacuation arrive avant le ſeptiéme jour : on reſpire alors librement ; la fiévre eſt ſans force & ſans malignité ; le malade eſt ſans ſoif, la chaleur, l'humidité, le relâchement, la moleſſe ſont égaux par tout le corps.

831. Elle degenere dans une autre maladie qui dépend de la nature de l'inflammation ou du poumon même ſelon que les fonctions naturelles de ce viſcere ſont plus ou moins alterées.

832. Ainſi elle ſe termine premierement par la ſuppuration, qui ſe fait quand la reſolution de la matiere inflammatoire (376. 377. 824.) ne peut être faite par la nature (830.) & que cette matiere ne pouvant être corrigée par l'art, moins rebelle cependant, (387) croupit, s'échauffe, eſt agitée, rompt les petits vaiſſeaux du poumon qui ſont

d'une grande délicatesse, les change en pus & à force de dilater ou de corroder les parois des vaisseaux, où elle est renfermée, forme avant l'espace de quatorze jours un abcès ou une vomique.

833. On sçait que cela arrivera. (832.) 1. lorsqu'on a vû d'abord des signes sûrs d'une péripneumonie assez forte, (825. 828.) sans être cependant très violente. (826.) 2. quand la resolution & ses signes (830.) n'ont point paru assez tôt, c'est-à-dire, avant le quatriéme jour. 3. lorsque les symptômes (825. 826.) n'ont point cedé aux matieres cuites que le malade a renduës par le crachement dans les jours critiques ; sçavoir, le 1. 3. 5. 7. 9. 11. 14. jours, qu'il a renduës, dis-je, dans l'ordre successif de tous les changemens qui sont des signes de guérison ; lorsque ces mêmes symptômes ont resisté aux saignées, aux medicamens & au régime convenable. 4. & sans être trop mauvais, ont opiniâtrement subsisté avec un délire continuel, & un pouls mol & onduleux.

834. On sçait que la suppuration se fait. 1. lorsqu'on voit les signes décrits. (833.) 2. lorsqu'on est souvent saisi de frissonnemens legers & vagues

ſans cauſe manifeſte; par la diminution de la douleur, par la moleſſe & la foibleſſe du pouls, tandis que la difficulté de reſpirer, la rougeur des joües & des lévres, la ſoif, une petite fiévre qui vient ſur le ſoir & d'autres accidens ſubſiſtent encore.

835. Mais on connoît que la ſuppuration eſt déja faite. 1. par les ſignes qui ont précedé. (833. 834.) 2. par une toux rebelle, ſeche, qui augmente après avoir mangé ou après avoir agi; une reſpiration gênée, courte, laborieuſe, & qui ſe fait avec bruit, qui devient encore plus mauvaiſe après avoir mangé ou après s'être donné quelques mouvemens; lorſque le malade ne peut reſter couché que ſur un ſeul côté, c'eſt-à-dire, ſur le côté malade, qu'il a une petite fiévre continuë, periodique qui augmente après avoir bû, mangé & fait quelques mouvemens, & qui eſt accompagnée d'une rougeur aux joües & aux lévres; qu'il eſt ſans appetit; qu'il a une grande ſoif; qu'il a des ſueurs nocturnes, ſurtout au front & au col, qu'il rend une urine écumeuſe, & qu'il tombe dans la pâleur, la maigreur, & dans une extrême foibleſſe.

836. Cet abcès deja formé (835.) se termine de differentes façons. 1. il suffoque le malade, lorsque la tumeur occupe tout le poumon, ou qu'elle détruit par sa pression la partie de ce viscere qui n'est point encore viciée. 2. la même suffocation arrive quand la vomique venant à se rompre, se décharge tout à coup dans la trachée artere du pus qu'elle contenoit. 3. il se termine par un crachement abondant de matiere purulente qui dégage & consume le poumon. 4. par un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine ou dans la duplicature du médiastin. 5. il dégenere en marasme, donne lieu à diverses especes de phthisie, & à une empiême presque mortel.

837. La péripneumonie cause encore une autre maladie, qui consiste en ce que la matiere inflammatoire, devenuë purulente, (832. 833. 834.) reprise par les petites veines pulmonaires, se mêle avec le sang & forme un dépôt dans quelques visceres : ce qui ne débarasse le poumon que pour charger une autre partie du corps. Si donc cette partie est moins nécessaire à la vie, on doit bien augurer de cette métastase, au lieu qu'elle est le plus souvent très

funeste, quand la matiere se fixe dans le foye, dans la rate, dans le cerveau & en d'autres parties semblables. Delà viennent à la suite de la péripneumonie des abcès autour des oreilles, aux jambes, aux hypocondres, &c.

838. On prévoit qu'il surviendra de tels abcès. 1. quand on n'a remarqué aucun signe de péripneumonie mauvaise, (833. 834. 835.) quand la fiévre n'est ni violente ni maligne, quoique continuë, quand les douleurs de poitrine, l'anxieté, la pesanteur & la difficulté de respirer ne sont point au plus haut dégré, & que tout cela arrive sans aucune marque de resolution, (830.) 2. si avec cela le pouls est toûjours de toute maniere fort vacillant. 3. si l'on remarque aux parties dont on a parlé (837) de la douleur, de la rougeur, de la chaleur, & de la tension.

839. On sçait que l'abcès se formera aux cuisses. 1. par les signes des abcès futurs. (838.) 2. si ces signes sont accompagnés de ceux d'une legere inflammation aux hypocondres.

840. Mais on sçait qu'il se fera vers les oreilles. 1. par les signes. (838) 2. & en même tems par la molesse des hypocondres.

841. On connoit que la matiere de l'abcès se porte au foye, si l'on remarque. 1. les signes. (838.) 2. si la douleur est fixe dans cette partie, avec des urines à peu près comme dans l'ictere & la peau de couleur jaunâtre. Cela fait connoître qu'il s'est formé une vomique hépatique qui est souvent suivie de maux très-funestes.

842. Ces abcès (839. 840.) sont toûjours salutaires, lorsqu'ils dégagent le poumon, éteignent la fiévre, ne dégenerent point de leur nature purulente, que le pus en découle, & qu'ils demeurent fistuleux, pourvû que toutes ces choses arrivent assez-tôt, c'est-à-dire, avant le neuviéme jour : mais ils sont d'un sinistre présage, s'ils paroissent sans soulager le malade, comme on l'a dit, lorsqu'il crache des matieres déja purulentes, & qui ne sont pas fort jaunes ; mais lorsque ces abcès s'évanoüissent soudainement avant que la suppuration en soit faite & que la peripneumonie revient, ils sont tout à fait mortels.

843. Ce mal dégenere encore en une tumeur calleuse & schirreuse au poumon, si la matiere & les conditions (392.) y concourent; de la vien-

nent ces difficultés de respirer qui ne finissent qu'avec la vie, qui sont si grandes que la respiration ne peut se faire, à moins qu'on n'ait le corps élevé, qui sont accompagnées d'une petite toux & s'augmentent encore après avoir mangé ou agi, sans qu'on apperçoive aucuns des signes, dont nous venons de faire mention, (835.) d'une vomique cachée; de là naît encore l'adherence du poumon à la plevre.

844. Enfin si l'artere bronchiale ou même l'artere pulmonaire est très-considerablement enflammée, (388.) par une cause interne ou externe (824.) la gangrene, & ensuite le spacele paroîtront bien-tôt à cause de l'abondance & du mouvement du sang & à cause de l'agitation continuelle de ce viscere, qui est d'une substance très-délicate. On apprend que cela doit arriver. 1. par les signes d'une peripneumonie violente (826.) que l'art, ni le hasard n'ont aucunement appaisée, par une foiblesse extreme subite & qui se manifeste sur tout au pouls. 3. par la froideur des extremités; mais l'on est sûr que la gangrene est déja formée, si ces symptômes ont precedé, si l'on crache des matieres ichoreuses, te-

nuës, fétides, de couleur cendrée, livides, noires; la mort s'ensuit promptement.

845. L'histoire de la peripneumonie, & l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts de cette maladie nous aprennent à connoître ces métamorphoses (830. 832. 836. 837. 843. 844.)

846. D'où il est évident que le mal que les Anciens ont décrit sous ce nom est une veritable inflammation du poumon.

847. Et l'on assûre par un prognostic clair que cette maladie est toûjours très dangereuse, parce que les fonctions du poumon sont très nécessaires à la vie & pour guérir la matiere inflammatoire, à cause de l'abondance & de l'impetuosité du sang qui est continuellement porté à ce viscere, à cause du mouvement perpetuel de ce dernier, à cause de sa situation qui ne permet pas l'application des remedes, à cause de l'extrême délicatesse de ses petits vaisseaux, qui par consequent sont faciles à détruire, & de l'impossibilité de la revulsion qui est si nécessaire dans la cure de l'inflammation.

848. Ces choses (847.) font connoître quand, pourquoi & avec quels

ſymptômes cette maladie cauſe la mort ; ſçavoir, ſi tout le poumon & le cœur ſont en même tems enflammés, le cœur tombe ſur le côté droit, le malade eſt attaqué d'une paraplegie, il devient froid, & perd tout ſentiment; alors il perit le 2. ou 3. jour, ſi l'urine qui de bonne & bien cuite qu'elle étoit au commencement de la maladie, devient claire après le 4. jour. Si dans la rigueur du mal on eſt contraint de reſter droit ſur ſon ſéant. S'il ſort du pus par les voïes inferieures; ſi le malade ne crachant point, le poumon eſt tellement plein que la matiere ſemble boüillonner dans le goſier; lorſqu'il ſe trouve une violente péripneumonie dans un ſujet très ſec, dur, calleux & uſé à force d'exercice; ſi elle eſt mauvaiſe & accompagnée d'un crachement de ſang épais, fort rouge; ſi elle eſt ſeche avec des taches rouges ſur la poitrine; ſi elle eſt précedée ou ſuivie d'un écoulement de ſeroſités par le nez, d'éternuëmens frequens; ſi elle eſt venuë à la ſuite d'une fiévre ardente; s'il eſt venu auſſi-tôt après le 6. jour un crachement bileux mêlé de pus; ſi dès le commencement les crachats ont été fort ſanglans, tout à fait jaunes, blancs,

fonds, fort écumeux, ſans appaiſer la douleur; s'ils ſont bruns, bourbeux, ſemblables à la lie, noirs, livides, inégaux, verdâtres; ſi la fiévre & la difficulté de reſpirer ne ſe calment point, on meurt le 7. ou 9. jour. A l'heure de la mort le pouls manque, tout le corps devient froid, excepté la poitrine, la tête & le col qui conſervent encore une ardeur brûlante, les joues deviennent rouges & livides.

849. Il faut varier la curation de ce mal ſelon ſes differens états & ſes divers ſymptômes; car ce qui convient dans un tems nuit dans un autre, quoique la maladie ſoit la même.

850. Si donc la péripneumonie eſt accompagnée de tous les ſignes décrits, (830. N°. 1.) il faut tranquilliſer l'eſprit & le corps du malade, lui faire reſpirer un air humide, un peu chaud, tenir dans la vapeur d'un bain d'eau douce ſes poumons, ſes narines, ſa bouche, ſes pieds, ſes cuiſſes, lui faire uſer de boiſſons & d'alimens legers, de médicamens aqueux, nitreux, farineux, miellés.

851. Mais ſi l'on obſerve l'état décrit, (830. N°. 2.) il faut mettre en uſage les mêmes remedes (850.) &

les émolliens, les dépurans, les expectorans, les doux reſtaurans & les vapeurs. Il ne faut alors ni ſaigner, ni purger, ni exciter les ſueurs ou tout ce qui pourroit troubler cette évacuation.

852. Si l'on remarque l'état, (830. No. 3.) les lavemens doux, émolliens, de douces fomentations appliquées à l'abdomen, des décoctions émollientes & qui ne peuvent procurer qu'une petite liberté de ventre, conviennent en ce cas, pratiquant en même tems ce qui a été dit. (850. 851.)

853. Dans le 4. état (830. No. 4.) il faut avoir recours aux mêmes remedes qui ont été preſcrits, (850. 851. 852.) mais il faut de plus baigner les pieds, fomenter les reins interieurement par des lavemens émolliens, & exterieurement avec des linges imbûs d'une décoction émolliente, & faire boire des décoctions diuretiques, un peu déterſives.

854. Si l'inflammation eſt récente, grande, ſeche, & ſe trouve dans un ſujet robuſte, qui a fait beaucoup d'exercice & qui n'eſt malade que depuis fort peu de tems, comme on s'en apperçoit par les ſignes, (825. 826.) il

faut. 1. ſur le champ & promptement avoir recours à la ſaignée copieuſe & réïterée ſelon le beſoin, afin de diminuer la quantité du ſang épais, & de faire place aux délayans. 2. aux bains de vapeurs émollientes qu'on applique ſans ceſſe aux poumons & ſouvent à toutes les autres parties du corps. 3. aux décoctions délayantes, réſolutives, émollientes, rélâchantes, antiphlogiſtiques, nitreuſes, miellées anodynes, qu'il faut ſans ceſſe boire très chaudes, mais en petite quantité. 4. aux lavemens adouciſſans, antiphlogiſtiques. 5. à un très leger régime de vie compoſé de ſucs antiphlogiſtiques.

855. Si l'inflammation eſt grande avec fiévre & avec les autres ſymptomes les plus violens, qu'il y ait plus de trois jours qu'elle dure & qu'elle paroïſſe déja dégenerer en ſuppuration; (833. 834. 835.) le malade eſt toûjours dans un grand danger; quoique la maladie doive encore être longue & qu'on ait le tems d'y remedier; en ce cas. 1. on ne doit point ſaigner, à moins qu'on n'y ſoit forcé par des accidens preſſans, & encore le doit-on faire avec beaucoup de moderation. 2. il faut uſer d'un régime de vie doux, un peu incraſſant

crassant & maturatif. 3. dès le premier jour du mal jusqu'au cinquiéme on doit déterminer aux poumons des vapeurs émollientes & maturatives. 4. le cinquiéme & le sixiéme jour il faut user des mêmes remédes, & y ajoûter des liquides qui excitent un peu la toux, & qui remplissent en même tems, afin de soûtenir la vie du malade, d'atténuer les vaisseaux du poumon, & qu'ainsi ce viscere puisse se décharger du pus, peut-être dès le septiéme jour.

856. Si les signes font connoître que l'abcès est formé dans le poumon; (835.) il faut promptement le faire s'ouvrir dans la trachée artere, & sur le champ purifier le lieu ulceré.

857. Pour tenter cette ouverture il faut après des alimens mols, un peu gras, avec du vin mol, le poumon étant suppuré (836.) & préparé, (855.) l'agiter par des vapeurs chaudes, par les cris, par la toux, par l'expectoration, par les secousses qu'un navire ou un carrosse peuvent procurer.

858. Ensuite aussi-tôt que les signes annoncent que l'abcès est ouvert, il faut se mettre au lait, pour tout aliment, user de plantes très-douces, &

qui ne se corrompent point aisément ; alors de jour en jour on doit passer aux apéritifs, aux déterfifs, à de legers opiats, qu'on prend le soir, aux vapeurs émollientes, & enfin on se fait porter à cheval, en carrosse, ou dans un navire.

859. Mais si les signes (838.) font connoître que le mal est dans l'état décrit, (837.) quoique cependant on n'ait encore pû sçavoir par aucun prognostic certain de quel côté se porte la matiere, il faut alors suivre un régime leger, fluide, doux, aromatique, un peu vineux, tenir le corps en repos, choisir des médicamens émolliens, & de la classe des plus foibles apéritifs, pourvoir au poumon par l'usage des émolliens ; par ce moyen la matiere morbifique se déterminera en quelque endroit, ou se dissoudra & s'évacuëra par quelques voyes.

860. Mais si l'on trouve joints aux signes (838.) ceux qui ont été décrits, (839. 840.) par lesquels on découvre dans quel endroit la matiere s'est portée, il faut pratiquer la même méthode dont nous venons de parler, (859.) & en même-tems traiter si bien le lieu prévû par le sucement, les re-

lâchans, les irritans, les aperitifs, qu'il résiste moins; & qu'il tire davantage.

861. Si l'état décrit (841.) se manifeste, il faut faire les mêmes remedes (859. 860.) en ajoûtant des aperitifs un peu forts, des remedes savonneux, hépatiques, des clisteres & des fomentations qui en soient composés.

862. Pour le mal dont nous avons fait mention (843.) il est rare qu'on puisse le guérir, à moins que peut-être il ne se calme un peu par l'usage tant externe qu'interne des émolliens, par le mouvement du cheval ou du carrosse.

863. Lorsqu'il s'est converti en gangréne (844.) il est incurable.

864. Si les crachats qui avoient déja commencé à dégorger la peripneumonie se suppriment, il faut faire aussitôt tout son possible pour les rappeller. Les causes de cette suppression sont souvent un grand froid, dont l'impression est subite, un grand dessechement produit par quelque chose que ce soit, une fiévre ardente qui survient, des médicamens qui échauffent, un cours de ventre, qui n'est point critique, des sueurs abondantes, de violentes passions.

865. En ce cas, la matiere ſupprimée qui s'amaſſe & s'accumule de plus en plus produit une nouvelle inflammation dans les parties voiſines, & en conſéquence les mêmes ſymptômes que la premiere peripneumonie ; (825. 826.) mais comme ils ſe trouvent dans un corps déja fort affoibli, ils cauſent pour l'ordinaire une mort prompte.

866. Or on remédie à cet accident (864.) & à ſes ſuites, (865.) en déterminant ſans ceſſe au poumon par les narines & par la bouche des vapeurs humides, émollientes, chaudes, en communiquant artificiellement les mêmes qualités à l'air, en bûvant beaucoup de pareilles boiſſons, mêlées principalement avec du miël & du vinaigre, en uſant de médicamens ſuppuratifs, antipyretiques, & en même-tems legerement réſolutifs, tels que l'antimoine diaphoretique fixé avec le nitre, de legers opiats, en excitant les ſueurs, & enfin par une parfaite tranquillité d'ame.

LA FAUSSE PERIPNEUMONIE.

867. LA peripneumonie qui eſt ſi ſouvent occaſionnée par le froid de l'Hyver, ou les chaleurs qui

ſurviennent au Printems, procede ordinairement d'une pituite lente, qui ſe forme dans toute la maſſe du ſang par les cauſes dont nous avons fait mention, (69. 72.) & qui s'engorge inſenſiblement dans le poumon, où elle forme enfin cette fâcheuſe maladie, laquelle fait ſouvent tout à coup perir le malade.

868. Quand ce mal a fait quelques progrès, il produit pluſieurs effets (72. 73. 74.) dans tout le corps, ſans parler de ceux qui appartiennent proprement à la peripneumonie lente, (825. 826.) ce qui rend cette maladie très-difficile à guérir.

869. Car les ſaignées qu'on fait, comme il convient dans cette maladie, (854.) ſont fort nuiſibles, à cauſe de la trop grande débilité des viſceres, & de la grande quantité des matieres étrangeres humides & lentes; ainſi quoiqu'elles paroiſſent d'abord donner quelque ſoulagement, bientôt après elles augmentent le mal.

870. Pour les atténuans qui ſont ſi uſités en ce cas, en augmentant l'action des liqueurs ſur les vaiſſeaux pulmonaires, ils augmentent ſouvent l'épaiſſiſſement & l'engorgement de la ma-

tiere qui les obſtruë, & rendent bientôt la maladie mortelle.

871. Les Vieillards, ceux qui ſont d'une conſtitution pituiteuſe, froide, catharreuſe, enrhumés du cerveau, ſont fort ſujets à cette maladie ; elle naît ordinairement de toutes les cauſes qui donnent beaucoup d'agitation aux matieres croupiſſantes dans le poumon, comme la courſe, la déclamation, le chant, l'yvreſſe, (principalement celle que produiſent des liqueurs fort échauffantes,) les débauches nocturnes, la chaleur du feu domeſtique, des bains, du ſoleil, ſur tout ſi elle eſt tout à coup ſuivie d'un grand froid.

872. Ce mal eſt ſi trompeur par la lenteur de ſes progrès, qu'il ſaiſit à l'heure qu'on s'y attend le moins; il commence en effet par une legere laſſitude, une débilité, un abattement preſqu'entier des forces de l'eſprit, une difficulté de reſpirer, une oppreſſion de poitrine, & de ſi legers mouvemens que le danger n'eſt annoncé que par de très-foibles indices de chaleur & de fiévre ; enſuite la difficulté de reſpirer & la foibleſſe s'augmentans ſubitement, la mort s'enſuit, ſans que le pouls ni les urines ayent donné preſqu'aucun

lieu de prévoir un événement si funeste.

873. Voici la meilleure méthode qu'on puisse employer pour guérir ce mal. 1. faut tirer du sang par une large ouverture. 2. aussi-tôt après nétoyer le ventre par des lavemens réïterés tous les jours jusqu'à ce que le poumon paroisse soulagé. 3. il ne faut prendre pour tous alimens que des boüillons de viande très-legers, sur tout un peu acides, une boisson légere d'eau & de miel. 4. il faut mettre en usage les vapeurs & les suffumigations dont on a parlé, (866.) boire continuellement des apozémes délayans, détersifs, legerement apéritifs, se baigner les pieds & les jambes, & ne pas négliger sur tout l'application de larges vésicatoires.

874. Par tout ce que l'on a dit (820. jusqu'à 874.) on voit pourquoi les femmes & les enfans sont rarement sujets à ce genre de mal, ainsi que tous ceux qui ont les fibres lâches, & pourquoi elle se guérit facilement & presque d'elle-même dans ceux-ci, & si difficilement dans les personnes robustes & accoutumées à faire de l'exercice. On sçait aussi par là que presque tou-

tes les maladies dégenerent en celle-ci avant que de causer la mort, & que par conséquent la peripneumonie est la cause prochaine de la mort, & presque le dernier effet de toutes les maladies mortelles.

LA PLEURESIE.

875. ON dit qu'un malade a la pleuresie, lorsqu'il a une fiévre aiguë continuë, (564. 567.) avec un pouls dur, une douleur aiguë, poignante, inflammatoire, (382. N°. 3.) qui s'augmente beaucoup durant l'inspiration, qui diminuë dans l'expiration ou lorsqu'on retient son haleine, ou lorsque le thorax restant immobile, la respiration est principalement aidée de l'action des muscles du bas ventre, avec une toux presque continuelle qui cause de grandes douleurs, & qui par là est étouffée.

876. Si ces symptômes sont accompagnés de crachats qui sortent du poumon, on donne à ce mal le nom de pleuresie humide, ou de séche, si ce dernier symptôme ne paroît point.

877. Il n'est point de partie des té-

gumens intérieurs du thorax qui ne ſoient ſuſceptibles de cette maladie ; ainſi la plévre & tout le médiaſtin, & conſéquemment la partie antérieure, poſtérieure, droite, gauche, ſupérieure, inférieure, extérieure, profonde, en ſont indifféremment le ſiége; cependant ce mal affecte particulierement les côtés.

878. Lorſque la douleur ſe fait ſentir à la membrane qui tapiſſe interieurement les côtes, c'eſt une vraye pleureſie, & au contraire c'eſt une fauſſe pleureſie, quand la douleur plus profonde attaque les muſcles intercoſtaux & les parties dont ils ſont recouverts.

879. Ce mal afflige principalement les adultes, ceux qui ſont d'un temperament ſanguin, qui font bonne chere, boivent beaucoup de vin exquis, qui font beaucoup d'exercice, qui ſont rarement ſujets à des rots acides, qui ont quelque diſpoſition à des maladies inflammatoires, ſur tout au Printems, lorſqu'un grand chaud ſuccéde à un grand froid; en hyver lorſqu'on s'expoſe à un vent froid, piquant & brûlant; alors la pleureſie qui n'eſt cauſée par aucune autre maladie, s'appelle idiopatique.

880. Mais on lui donne le nom de ſymptomatique, lorſqu'elle vient à la ſuite d'une maladie inflammatoire dont la cauſe materielle a été miſe en mouvement & tranſportée dans les lieux décrits (877. 878.)

881. Ce mal a pour cauſes antécédentes 1. tout ce qui peut produire une inflammation quelconque. (375. juſqu'à 380.) 2. ce qui détermine cette cauſe génerale, principalement à la plévre, la nature du malade, la rigidité des arteres intercoſtales, dont le diametre eſt fort étroit, une maladie précédente qui laiſſe après elle une indiſpoſition, d'où naiſſent les mêmes effets, comme la plévre devenuë ſchirreuſe, calleuſe, adhérente au poumon, &c. la nature de la conſtitution épidemique prédominante, l'air froid pouſſé avec force par des fentes étroites, & dont on reçoit l'impreſſion ſur le corps nû, & fort échauffé par le travail ou par le feu ; toutes boiſſons froides avidement priſes & en grande quantité quand on a chaud, le vent de Nord, qui eſt très-froid durant l'Hyver, le tranſport d'une matiere inflammatoire, ichoreuſe, purulente, prédominante auparavant dans toute la machine ou

dans quelqu'une de ses parties, & déposée dans ces parties là par quelque cause que ce soit, comme on le remarque dans la rougeole, dans la petite verole, dans les ulceres avec tumeur, dans de grands & de larges ulceres qui disparoissent tout à coup, leur matiere étant absorbée par les veines.

882. Cette histoire, (875. jusqu'à 882.) le cours de ce mal tel que nous allons l'exposer dans un moment, (883, jusqu'à 907.) la dissection des cadavres des pleuretiques font voir clairement que le mal est une inflammation sanguine (371.) qui a son siége dans les petites arteres des parties décrites, (877.878.) qui est occasionnée le plus souvent par une fiévre aiguë qui a précedé.

883. De-là (881. 882.) il est facile de déduire clairement l'histoire de cette maladie. Elle commence souvent par un grand & extraordinaire appetit, par le froid, le frisson, la débilité, la lassitude & la fiévre; dans son progrès la chaleur devient insensiblement ardente, avec soif, & perte totale de l'appetit; la douleur poignante, de foible qu'elle étoit devient des plus violentes, la respiration est fort lésée;

dans ſon état la fiévre eſt violente, mais ſe manifeſte moins, parce que la reſpiration eſt gênée ou étouffée par la vehemence de la douleur, ce qui induit ſouvent le Médecin dans des erreurs honteuſes. Elle finit par des évenemens d'autant plus variés qu'ils dépendent de pluſieurs cauſes, mais ſur tout des divers changemens de l'inflammation, (386. juſqu'à 393. 492. juſqu'à 500.) de la nature du lieu où reſide le mal (877. 878.) & de la conſideration de ces circonſtances : plus il y a de parties (877. 878.) affectées à la fois, plus la circulation ſe fait avec force & viteſſe, (92. juſqu'à 102.) ou plus la maladie principale (564. 567.) a de malignité, plus tous les ſymptômes ſont pernicieux, & ſur tout plus la reſpiration, le pouls, ainſi que les excrétions, s'éloignent de leur état naturel.

884. Ce mal ſe guérit, dégenere dans d'autres maladies ou cauſe la mort.

885. Dans ſes commencemens, & tandis qu'il eſt encore ſimple, il ſe diſſipe par le ſecours de la nature ou de l'art.

886. La nature le guérit ou par une heureuſe reſolution ou par la coction & l'évacuation de ſa cauſe.

887. Par resolution, si les causes (386. 401.) concourent, alors la benignité des symptômes apprend qu'il n'y a rien à faire, si ce n'est d'aider la nature par un regime léger, par de très-doux aperitifs & des fomentations douces & émollientes.

888. Par coction & excretion de la cause, suivant ces observations sut tout, 1. toutes les fois que dans un tems favorable il coule des vaisseaux hémorrhoïdaux une suffisante quantité de liquide bien conditionné. 2. toutes les fois qu'avant le quatriéme jour l'urine est abondante, épaisse, sedimenteuse, sort goutte à goutte, est un peu rouge, dépose un sediment blanc & calme la maladie, cette urine est un signe de guérison, même dans la pleuresie séche. 3. s'il sort par les selles avant le quatriéme jour une abondance de matiere jaune bilieuse qui soulage le malade. 4. si, selon ce qui a été dit (837. jusqu'à 843.), il commence à paroître avant le sixiéme jour autour des oreilles ou aux jambes des abcès ichoreux, purulens, fistuleux, qui coulent longtems. 5. lorsque le point de côté passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pesanteur dou-

loureuse dans ces parties. 6. quand les crachats sont très-abondans, soulagent le malade, ne sont point accompagnés de rhume, ressemblent à du pus, acquierent bientôt ou avant le quatriéme jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'est point interompuë, ou reparoît aussi-tôt qu'elle a été supprimée, car par là le malade est hors de danger le neuviéme ou l'onziéme jour.

889. Lorsqu'après avoir exactement observé les signes de la pleuresie, (875.) on est sûr qu'elle est dans l'état qu'on vient de décrire, (888.) loin de rien remuer ou changer, il n'y a qu'à continuer ce que la nature a commencé. Il faut donc s'abstenir de saigner, d'évacuer & prendre garde d'occasionner aucun changement. 1. il suffit d'user d'un regime mol & leger : le corps & l'esprit doivent être tranquilles ; l'air doit être temperé dans sa chaleur & dans son humidité : il faut laisser à la nature le soin du sommeil, ou ne le procurer que par de doux somniferes : les medicamens doivent être mols, très liquides & très peu apéritifs. 2. il faut ensuite pourvoir à chaque évacuation particuliere, d'où la guérison dépend. Ainsi dans l'état (888. N°. 1.) il faut

appliquer à l'anus des fomentations qui amolliſſent, rélâchent, ouvrent les vaiſſeaux, ou les ſangſuës, ſi cela ne ſuffit pas. Si l'on obſerve, (888. N°. 2.) on doit appliquer de pareilles fomentations aux reins, au perinée, à l'hypogaſtre; on doit uſer de diurétiques apéritifs; il faut entretenir l'air un peu moins chaud, éviter la ſueur & les autres évacuations, les diurétiques doux en lavemens ſont ſalutaires. Mais dans le cas (888. N°. 3.) il faut envelo per tout l'abdomen de fomentations ſemblables, prendre des cliſteres laxatifs, & les retenir long-tems: il faut uſer d'un régime relâchant. Si l'on remarque le quatriéme, (888. N°. 4.) qu'il eſt aiſé de prévoir par ce qui a été dit, (838.) & ſi en même tems le ſiége (839. 840. 841.) ſe manifeſte, il faut alors récourir aux remedes preſcrits (859. 860. 861.) & après avoir fait l'ouverture tenir quelque tems le lieu ouvert par l'uſage des ſuppuratifs: dans le cas, (888. N°. 5.) outre les choſes communes, il faut appliquer ſur les parties où la douleur s'eſt jettée des fomentations émollientes & chaudes, les froter doucement & les irriter par des emplâtres un peu attirans; enfin

dans le dernier (888. No. 6.) la chose est la même que dans la bonne péripneumonie : ainsi il faut mettre en œuvre tout ce que nous avons dit (850. 851.)

890. On guérit la pleurésie par le sécours de l'art, sans faire naître d'autres maladies, & voici principalement la méthode qu'il faut suivre. Si la pleurésie est récente avant la fin du troisiéme jour, accompagnée de symptômes considerables, (875. 883.) seche, (876.) dans un corps robuste, qui a fait beaucoup d'exercice, d'un temperament sec, si la résolution & la coction ne se font point, (887. 888.) & qu'il n'y ait point d'esperance qu'elles se fassent. 1. il faut faire à un grand vaisseau une large ouverture pour en tirer promptement une grande quantité de sang : le malade doit alors être en repos & avoir le corps renversé sur le dos crainte de défaillance, & pendant que le sang coule de la veine, il doit accelerer son cours par la respiration, par la toux & par des soupirs ; en même tems on fomente & on frote doucement le lieu affecté : on doit continuer la saignée jusqu'à ce que la douleur ne diminuë assez considerablement, ou jusqu'aux

qu'aux premiers signes de défaillance ; on doit la réïterer selon que les premiers accidens pour lesquels on l'a d'abord faite reparoissent avec plus ou moins de violence, il ne faut la cesser que lorsque le sang n'est plus couvert d'une croute blanche. (834.) 2. il faut aussi-tôt avoir recours à des fomentations, à des bains tiédes, à des linimens, à des emplâtres dont l'utilité consiste à relâcher, à résoudre, à adoucir, à détourner. (Voyez 395. No. 6. 398. No. 3.) 3. il ne faut pas omettre de donner interieurement les délayans ; les résolutifs ; les relâchans, les adoucissans, les rafraîchissans, les anodyns chauds & en grande quantité ; on les détermine aussi au lieu affecté ; on les varie suivant que les phénomenes changent, en choisissant toûjours avec soin ce qu'il y a de plus opposé à la putréfaction. 4. il faut user d'un régime leger, mol, rafraîchissant, antiphlogistique. 5. éviter tout ce qui desséche, échauffe & augmente la circulation, comme la chaleur de l'air, du soleil, du feu domestique, du lit, des alimens, des remedes.

891. Quant au tems pendant lequel il faut continuer l'usage de ces reme-

des (890.) on se regle sur l'opiniâtreté, la remission ou la guérison (888.) de la maladie.

892. Cette maladie dégenere en d'autres, quand. 1. le lieu enflammé suppure; on sçait que la suppuration doit s'en faire. α. par les signes generaux. (387. 402.) β. par la douleur, la toux, la fiévre qui perseverent au de-là du quatriéme jour. γ. lorsqu'on ne voit point apparence de résolution (887.) & de guérison. (888.) δ. lorsqu'on sçait que le traitement requis (890.) a été négligé.

893. On sçait que l'abcès se fait déja par les signes communs, (405.) mais principalement en ce cas, par des frissons frequens & qui redoublent sans cause manifeste, pas les signes décrits (834. 835.) dans la peripneumonie & par le tems de la maladie: on sçait même par là qu'il est déja formé, & quelquefois il s'évacuë par le poumon sous la forme de crachats.

894. Quand l'abcès s'est rompu par sa propre action du pus qu'il contenoit, ce pus s'épanche dans la cavité de la poitrine qui en est toute inondée de plus en plus, à proportion que l'ulcere lui fournit de nouvelle matiere, ce

qui consume toute l'habitude du corps & se manifeste par les signes qui ont précedé, (892. 893.) par le mal qui dure jusqu'au quatorziéme jour, par la remission subite & le retour soudain des symptômes, & produit la phthisie.

895. Aussi-tôt donc qu'on connoît par les signes (892. 893.) qu'il s'est formé abcès dans le lieu enflammé, il faut brûler avec des caustiques le lieu où l'on sçait que le malade sentoit auparavant de la douleur, le couper environ jusqu'à la plévre, le tenir ouvert par des suppuratifs, afin que la matiere determinée au déhors par le jeu des poumons, s'éloigne de la plévre, & ne donne point lieu à l'empiéme: ensuite on amollit le même endroit jusqu'à ce qu'on ne l'ait entierement mondifié.

896. Mais s'il est constant par les signes (302. 894.) que l'apostume est déja crevé & l'empiéme formé, il faut sur le champ ouvrir la poitrine, (303. No. 5.) en tirer le pus, (303.) guerir la playe (304.) par le régime & les médicamens convenables.

897. La pleuresie se termine dans un autre mal, quelquefois le lieu affecté devient schirreux, calleux, le pou-

mon devient adherent à la plévre d'où provient aussi-tôt l'asthme, la difficulté de respirer, une toux séche principalement après avoir mangé ou agi, ce qu'on connoît par la présence de ces accidens sans aucun signe d'abcès (893.) ou d'empiéme (896) & principalement s'ils durent long-tems sans beaucoup augmenter le mal.

898. Si ce mal connu (897.) peut être gueri, ce n'est que par une vie dure, laborieuse, par la grandeur, par l'exercice de la campagne en allant souvent à cheval.

899. Quelquefois aussi la gangrene survient d'abord au côté enflamé, & se communique bientôt après au poumon (844) à cause de la proximité du lieu.

900. Ce mal (899.) naît en même tems ou de la violence de la pleuresie, ou de la matiere acre, ou putride qui l'accompagne

901. Or l'on connoît qu'il doit arriver, & qu'il commence déja par differens signes : Si les crachats sont purulens, bilieux, ronds, purulens, sanguinolens, d'un noir de suïe, bourbeux, fétides ; si on entend un bruit dans la poitrine; si le visage est triste,

les yeux d'un jaune tirant sur le rouge, poudreux, obscurcis; si la nature des crachats varie au commencement, en ce cas on meurt souvent le troisiéme ou le cinquiéme jour. S'il y a sterteur, si les crachats sont supprimés totalément ou sortent avec peine; si le pouls est languissant, l'urine enflammée; s'il y a un cours de ventre liquide, fétide, putride, symptomatique; s'il survient une grande peripneumonie; si une nouvelle attaque succede à la premiere; si le sang tiré par la saignée est très-vermeil sans croute inflammatoire, (384.) quoiqu'on l'ait fait sortir de la veine de plein jet par une large ouverture, & qu'on l'ait reçû dans un vase très-net; si l'expectoration étant supprimée, la difficulté de respirer subsiste ou s'augmente avec douleur, pesanteur de poitrine, un pouls dur, petit, vif & beaucoup d'ardeur, ces symptômes devenans le cinquiéme jour plus violens, causent la mort le septiéme; si l'urine est fort rouge, obscure, avec un sediment changeant & confus, on meurt dans l'espace de quatorze jours; si l'hypostase est noire & ressemble a du son, la mort est plus prompte; si l'inflammation legere

dans ſon commencement, augmente le cinquiéme ou le ſixiéme jour, le danger paroît le ſeptiéme & le douziéme; & rarement on guérit, ſi ce n'eſt après le quatorziéme; enfin ſi le dos, le côté, l'épaule deviennent rouges & enflammés avec de grandes douleurs & un cours de ventre verd & très-fétide.

901. Si la foibleſſe, la grande douleur, la matiere qui ne peut être expulſée, la trop grande contraction ou criſpation des vaiſſeaux, l'uſage exceſſif des remedes chauds rendent la pleuréſie ſéche, & qu'en même tems la douleur monte aux parties ſuperieures; ſi la langue paroît tout à coup ſéche, couverte d'ordures, livide, noire, avec une bulle noire, ſi l'on voit un de ces ſignes ou pluſieurs enſemble, la maladie eſt pour l'ordinaire mortelle par elle-même, ſe guérit difficilement, & cauſe le plus ſouvent la mort; elle n'a garde d'être facile à guérir, la gangréne ſurvenant au côté dans le lieu malade, & au poumon qui en eſt voiſin.

902. Lorſqu'on voit par ces ſignes (901.) qu'on eſt ménacé de ce mal, (899.) ſi le malade a encore quelque force, il faut ſur le champ mettre en œuvre les plus puiſſans moyens, car il

ne faut rien attendre des forces de la nature, ni des petits remedes.

903. En ce cas (902.) il faut donc aussi-tôt enfoncer profondément dans la partie affectée un fer ardent pour brûler les croutes gangrénées ; on les couvre ensuite de forts mondificatifs, on les échauffe sans cesse par des fomentations très pénetrantes ; après quoi il faut user largement en boisson de délayans forts, d'apéritifs, d'antiseptiques & de sudorifiques : car s'il est un moyen d'adoucir un mal si cruel, c'est sans doute celui-ci.

904. Mais si les symptômes de la pleurésie viennent d'une cause inflammatoire très-violente, & ne cédent ni au secours de la nature (887. 888.) ni aux plus forts antipleuretiques, (890. 903.) disparoissent ensuite tout à coup sans cause en tant qu'ils dépendoient de l'inflammation, avec un pouls qui demeure petit, vif, intermittent, une respiration petite & fréquente, des sueurs froides, il est sûr que la partie enflammée a déja degeneré en gangréne, d'où naît bientôt le délire, & aussitôt la mort, sur tout si le thorax est en même tems de couleur livide : la même chose arrive lorsqu'en crachant

des matieres bilieuſes la douleur ſe calme ſans raiſon, car alors il ſurvient également une démence qui annonce que la gangréne va faire perir le malade.

905. La pleureſie même ſe termine par la mort, quand elle vient d'une inflammation ſi violente & ſi douloureuſe que le thorax n'ayant plus aucun mouvement, le cours du ſang eſt arrêté ; ce qui fait naître en très-peu de tems une peripneumonie mortelle. (848.)

906. De là il eſt aiſé de voir pourquoi la peripneumonie vient à la ſuite de toutes les violentes pleureſies, pourquoi ce mal eſt ordinairement mortel aux vieillards, aux femmes accouchées ou groſſes, pourquoi en ſerrant le thorax par des bandages la douleur ſe calme, de façon qu'elle devient ſupportable.

LA PARAPHRENESIE.

907. LOrſqu'une maladie ſemblable à la pleureſie occupe cette partie de la plévre qui environne le diaphragme, ou occupe même le centre

nerveux de ce muſcle, on l'appelle paraphrénéſie, qui eſt un mal cruel.

908. Elle eſt bien plus fréquente qu'on ne s'imagine ordinairement; elle eſt ſouvent préſente, ſans qu'on s'en apperçoive; on la néglige, & ſi on la traite, c'eſt ſous le titre d'une autre maladie.

909. On la connoît par une fiévre continuë très-aiguë, par une douleur inflammatoire, intolerable en cette partie à cauſe de ſes membranes nerveuſes, douleur qui augmente cruellement dans l'inſpiration, quand on touſſe, quand on éternuë, quand on a l'eſtomach rempli, quand on a des nauſées, des vomiſſemens, quand on piſſe, ou qu'on va à la ſelle, à cauſe de la compreſſion de l'abdomen, qui eſt néceſſaire à ces deux évacuations; on connoît encore ce mal par une reſpiration fort haute, courte, fréquente, étouffée, qui ſe fait par la ſeule action du thorax, pendant que le bas ventre eſt en repos, par un délire perpetuel, par la révulſion des hypocondres en dedans & en haut, par un ris Sardonien, par les convulſions, la fureur, la gangréne.

910. Elle a les mêmes ſuites que la pleureſie, (884. 892. 896. 897.

899.) mais le mouvement conſiderable & continuel de la partie, la neceſſité du lieu pour la vie, la tenſion de ſes membranes nerveuſes, tout cela rend ſes progrès plus rapides & plus funeſtes, & produit l'aſcite purulente.

911. La cure de ce mal demande les mêmes précautions, les mêmes diſtinctions, les mêmes remédes, excepté ceux dont la ſituation du lieu ne permet pas de faire uſage; les cliſteres émolliens ſont ſouvent profitables, à cauſe du voiſinage de la partie malade.

912. Mais dès que le diaphragme qui étoit auparavant enflammé vient à ſuppurer, l'abcès ſe rompt, la cavité du bas ventre eſt inondée de pus, qui venant à ſe putréfier, à s'amaſſer & s'accumuler de plus en plus, éleve l'abdomen, ronge les viſceres, produit une conſomption déplorable & la mort.

913. Et quoique tout ce mal ſoit bien connu, on ne ſçauroit pourtant le guérir.



DIFFERENTES ESPECES d'hépatite & d'ictere.

914. LE foye peut s'enflammer, comme les viſceres & les parties dont on a fait mention juſqu'ici, quoiqu'on n'y penſe gueres, & cette inflammation n'eſt peut-être pas ſi fréquente, à cauſe de la petiteſſe de l'artere hépatique & du peu de force avec laquelle le ſang circule dans la veine porte.

915. Elle a donc ſon ſiége dans les dernieres extrémités de ces deux vaiſſeaux, (914.) qui imitent les arteres dans leur façon d'apporter le ſang au foye; ainſi il y a deux ſortes d'hépatite, comme de peripneumonie, diſtinguées par leur ſiége, par leur origine, de ſorte cependant que l'une produit aiſément l'autre.

916. Elles ont toutes deux (915.) les mêmes cauſes antécédentes, ſçavoir les cauſes génerales d'une inflammation quelle qu'elle ſoit, (375. juſqu'à 380.) particulierement déterminées à cet endroit, & pluſieurs autres qui appartiennent proprement à ce lieu prin-

cipalement, telles que l'épiploon trop gras, la nature atrabilaire du ſang ou de la bile, l'acrimonie de matieres purulentes, ichoreuſes, ſcorbutiques, croupiſſantes en quelque endroit, (ſuppoſé que la chaleur, la fiévre, le mouvement, les alimens, des médicamens, des venins liquifient ces matieres, les mettent en mouvement & les pouſſent au foye,) une bile graſſe, acre, brûlée, agitée par ſes cauſes; les pierres, les plâtres, un ſchirre, une calloſité, une tumeur, un apoſtume, un cancer, un ver, occupans, preſſans, comprimans quelque endroit du foye, de la véſicule du fiel, du conduit biliaire, s'il ſurvient alors une cauſe excitante ſemblable à celle dont je viens de parler, le froid vif pris dans l'air, en buvant, en mangeant, & ſubitement appliqué au foye, lorſqu'on eſt fort échauffé; une longue ſoif excitée par de grands mouvemens, par la chaleur, par la ſueur, par une fiévre ardente avec beſoin & ſans boiſſon, de violentes paſſions, de grands efforts en vomiſſant, l'affection hypocondriaque invéterée.

917. Toutes ces differentes cauſes font naître une inflammation qui pro-

duit differens effets selon la differente disposition précédente du foye, selon la differente matiere qui est mûë & qui enflamme, & enfin selon la differente cause qui la meut.

918. Tandis que l'hépatite suit la nature ordinaire de l'inflammation, elle bouche les vaisseaux, arrête les fluides, forme une tumeur, presse les parties voisines, y produit les mêmes accidens qu'en son lieu. De-là le foye s'augmentant insensiblement, occupe presque tout l'abdomen, gêne l'estomach, & devient douloureux ainsi que le diaphragme, quand ce viscere est plein. Le cours de tout le sang de l'artere celiaque & des deux mesenteriques étant empêché, il s'arrête au foye; & en consequence la circulation de tout le sang veineux, arteriel, lymphatique ne peut aucunement se faire dans les premiers visceres abdominaux; la generation, la secretion, l'excretion, la circulation, l'action de la bile est détruite; il naît un ictere avec ses effets; tous les liquides & les visceres de l'abdomen se putrefient; ce qui cause une infinité de maux.

919. Elle se guérit, produit d'autres maladies ou cause la mort.

920. Elle se guérit par le secours de la nature ou de l'art.

921. Par le secours de la nature, quand il se fait une heureuse résolution, ou coction & excretion de la matiere morbifique.

922. La résolution se fait, quand la matiere est récente, douce, que les autres conditions se trouvent, (386.) & qu'alors l'art aide la nature par des épithêmes, des boissons, des lavemens qui délayent, résolvent, meuvent doucement.

923. La coction & l'excretion, lorsque dans cette maladie connuë par ses signes, (916. 917. 918.) 1. il survient un cours de ventre bilieux avec un peu de sang avant le quatriéme jour. ou 2. qu'on rend beaucoup d'urine acre, épaisse, rouge, avec un sediment blanchâtre, long-tems continuée avant le quatriéme jour. ou 3. qu'il survient une petite douleur à la rate avant les signes de la suppuration. 4. ou qu'il se fait une abondante hémorrhagie par la narine droite. 5. ou qu'on a des sueurs d'une bonne consistance qui coulent en tems & lieu, dont la continuation & les effets sont salutaires.

524. Dès que le premier cas paroît,

(923. No. 1.) il faut aussi-tôt user d'épithêmes, de clisteres, de fomentations, de boissons, d'alimens, de médicamens qui puissent délayer, résoudre, mettre en mouvement, déterger, expulser doucement, & sur tout résister à la putridité bilieuse.

925. Si l'autre cas se présente, (923. No. 2.) il faut mettre en œuvre les remedes dont on a parlé (889. pour la cure de 888. No. 2.) ausquels on doit en ajoûter qui soient un peu détersifs.

926. Dans le troisiéme cas (923. No. 3.) on fait les mêmes choses; mais en même tems il faut appliquer de semblables fomentations à la rate & à tout le chemin de ce viscere au foye.

927. Dans le quatriéme (923. No. 4.) on applique aux narines interieurement & exterieurement des fomentations émollientes, tiédes, jusqu'à ce qu'il n'ait coulé assez de sang pour calmer les symptômes. Alors si l'hémorrhagie est trop abondante, on l'arrête peu à peu par des stiptiques, & en faisant diette. Il ne faut point trop se presser.

928. Enfin dans le cinquiéme (923. No. 5.) il faut boire beaucoup de dé-

coctions délayantes & déterſives.

929. Il faut ſur tout prendre garde ici (924. juſqu'à 929.) qu'il ne reſte dans le lieu quelque peu de la matiere morbifique. On auroit enſuite bien de la peine à venir à bout de la diſſiper. C'eſt ainſi qu'on guérit la premiere & la meilleure eſpece d'ictere.

930. Si l'inflammation eſt récente, violente, ſans les ſignes ni l'eſperance, (922. 923.) il faudra la traiter avec les mêmes précautions, les mêmes remedes, la même méthode que la pleuréſie, (890.) la paraphrénéſie (911.) & ſemblables maladies : ſi ce n'eſt que les boiſſons & les cliſteres émolliens, antiphlogiſtiques, qui lâchent doucement par le ventre, ſont ſur tout ſalutaires en ce cas.

931. On juge que la guériſon eſt parfaite, lorſque les yeux, le viſage, l'urine, les excremens ne ſont plus jaunes, & que les ſymptômes (918.) ont diſparu.

932. D'où l'on connoît l'origine, la nature, l'effet, la curation de la ſeconde eſpece d'ictere qui eſt plus fâcheuſe.

933. Mais ſi dans l'inflammation du foye (914. 915.) les remedes (922.
juſqu'à

jufqu'à 931.) n'ont point été employés, l'ont été trop tard ou envain; fi ce mal vient de caufes plus graves, la fuppuration (387. 402.) s'y fera comme ailleurs; fi ce n'eft qu'à caufe de la quantité de liquide fanguin & bilieux qui y croupit, il ne s'y fait gueres de bon pus que dans les vaiffeaux petits & exterieurs; mais le plus fouvent il arrive une putréfaction funefte.

934. On prévoit que cela arrivera, 1. par les fignes de l'inflammation qui a précedé dans l'endroit, par la douleur inflammatoire, par la couleur jaune des yeux, de la peau, de l'urine, des excremens, par la fiévre aiguë. 2. par l'abfence de la réfolution, (922.) de la coction, de l'excrétion (923.) ou de la guérifon. (924. jufqu'à 933.) 3. par le changement des fymptômes, par la diminution de la douleur qui n'eft plus fi vive, par la pulfation qui a fuccedé, par l'ictere qui demeure, par certaines horreurs vagues. 4. par l'inflammation qui dure depuis plus de trois jours fans être des plus fortes.

935. On fçait que la fuppuration eft faite. 1. par les fignes (934.) qui ont précedé. 2. par le gonflement de la partie. 3. par le changement des fymptô-

mes, par la péſanteur qu'on ſent alors dans la partie au lieu de la douleur; l'ictere n'étant point diſſipé. 4. par la grande débilité; la fiévre hectique, la ſoif extrême.

936. Un tel apoſtume. ou 1. conſume tout le foye. ou 2. ſe rompt & répand un pus ſanieux dans la cavité de l'abdomen. ou 3. s'ouvre dans les inteſtins par les vaiſſeaux biliaires. ou 4. reflue dans le ſang par la veine cave. ou 5. la tumeur du foye s'élevant juſqu'au péritoine, y forme un abcès externe qui ſe manifeſte en cet endroit.

937. Lorſque le foye eſt conſumé il ſurvient alors une conſomtion lente icterique; avec une petite fiévre continuë, une ſoif intolerable, une extrême foibleſſe, une anxieté inexplicable, des urines preſque noires, la tympanite, un flux de ventre ſanieux très fétide; on meurt enfin après avoir longtems combattu.

938. Le mal parvenu juſques là (937.) n'admet aucune guériſon; on peut à peine le pallier. Voilà une autre eſpece d'ictere.

939. S'il s'eſt fait des ulceres au foye, & qu'ils ayent répandu leur matiere dans la cavité de l'abdomen, four-

nissant sans cesse un nouveau pus, il s'y en fait un amas ; toute l'humidité & la nourriture du corps se convertissent en pus, tous les visceres se putréfient : de-là naît une ascite qui imite la tympanite ; & après une consomtion lente, affreuse, & ses symptômes, la mort s'ensuit. Voilà une espece d'ictere presque semblable à la précedente, (938.) & qu'aucun art ne peut guérir.

940. Mais toutes les fois que la matiere purulente & ichoreuse, après avoir rongé les extrémités des conduits biliaires coule dans leur cavité & de-là dans les intestins, selon la variété des voyes affectées, elle produit des vomissemens fétides, putrides, purulens, ichoreux, blancs, cendrés, bruns, jaunes, noirs, ou de semblables flux de ventre avec grande perte de forces, colliquatifs, & qui causent bientôt la mort. Voilà encore une nouvelle terminaison de l'ictere qui est fort à craindre.

941. Si les mêmes liquides (940.) après avoir rongé les extrémités de la veine cave passent de-là dans cette veine, & enfin se déchargent dans la masse du sang & se mêlent avec elle, il naît des symptômes affreux, & qui mar-

quent que la mort du malade arrivera bientôt. Les défaillances sont terribles & fréquentes, la foiblesse est extrême, le pouls mauvais de toutes façons, toutes les fonctions à la fois sont en désordre ; la mort est imprévûë. Voilà encore un autre ictere.

942. Et dans ce cas (941.) il n'est aucun puissant remede : s'il est quelque moyen de soulager le malade, ce n'est qu'en usant beaucoup des remedes qui conservent les forces, résistent à la putréfaction & réparent les liquides.

943. Mais si le mal est de la derniere espece, (936. No. 5.) on ouvre la tumeur qui se présente avec le lin, le fer ardent, les caustiques, la lancette ; & par le moyen de suppuratifs & de corrosifs, on accroît doucement l'ouverture & aussi profondément qu'il est nécessaire pour parvenir à la vomique.

944. Alors s'il sort extérieurement un pus blanc, égal, bien digeré, sans odeur, qui ne teigne point la sonde, il y a esperance : car il faut traiter ce mal comme un ulcere, (402. jusqu'à 413.) & en même tems user intérieurement de médicamens dépuratifs.

945. Mais s'il sort une lie jaune,

brune, livide, noire, fétide, qui teigne la ſonde de couleur d'iris, ſanieuſe, ichoreuſe, le foye ſera peu à peu rongé, le malade conſumé, & on verra preſque les mêmes ſymptômes. (941.)

946. Mais ſi l'inflammation du foye eſt ſuivie des conditions, (392.) il s'y formera un ſchirre, lequel venant à ſe gonfler, à ſe durcir, à s'agrandir, endommage & ſon ſiége & les parties voiſines; de-là naiſſent encore à peu près les mêmes accidens, mais lentement, (881. 882. 883.) ce mal ne cede point aux émolliens; les matieres acres le font dégénerer en cancer (492.) horrible, dont on comprend les terribles effets en comparant (499.) avec le ſiége de ce mal. Le principal effet d'un tel ſchirre eſt un ictere perpetuel.

947. D'où il eſt clair que ce mal connu par ſes ſignes (946.) doit être traité très doucement, & ſe guérit à peine.

948. Mais s'il n'y a qu'une ſeule petite partie du foye legérement enflammée, ce mal donnera lieu au calcul, à un petit ſchirre, à des puſtules, à un petit abcès, tous accidens peu fâcheux en ſoi, mais qui ſont la ſource de bien

des maux, (881.) quand la fiévre ſurvient.

949. Enfin l'inflammation du foye cauſe ſubitement la mort, lorſque les cauſes de l'inflammation ſont ſi violentes que rien ne peut paſſer par tout le foye, & qu'en même-tems la fiévre eſt très-forte. Alors le foye dont les extrémités ſont reſſerrées & les vaiſſeaux dilatés, ne fait aucune fonction; il ſe fait un ictere ſubit & conſiderable, les vaiſſeaux ſe rompent, le ſang & la bile ſe répandent, le malade meurt ſur le champ. On prévoit que ce mal arrivera, 1. par la violence avec laquelle on ſçait que la maladie attaque le foye. 2. par la grande & ſoudaine réſolution des forces. Mais on connoît que ce mal eſt déja préſent par les vomiſſemens ou les ſelles de ſang, de bile, d'excrémens ſemblables à de la lie, verds, noirs, très-fétides, cadavereux, par les grands & perpétuels hocquets, par la vehémence de la fiévre, par la ſoif ineſtinguible, par la pâleur ſubite.

950. Par tout ce qu'on vient d'expoſer (depuis 914. juſqu'à 950.) on peut comprendre une infinité de ſymptômes qui ſe rencontrent dans les maladies aiguës, & que l'ignorance a fait

attribuer à une malignité vaine & fabuleuse. Car c'est du foye que dépendent tous les visceres du bas ventre, & conséquemment toutes leurs fonctions, la digestion, l'assimilation, la nutrition, la sanguification, l'évacuation par les selles. Il y a dans le foye trois sortes d'humeurs qui se putréfient aisément par la chaleur, beaucoup de sang, & de sang dissous, la bile vésiculaire & hépatique ; le foye est très-proche du diaphragme & du cœur. Quand les extrémités des vaisseaux biliaires sont bouchées, la liqueur bilieuse de la veine porte passe aisément dans la veine cave. On peut juger par ces seules choses combien il y a de differentes especes d'icteres, pourquoi on guérit quelquefois sans peine ce mal, & quand ; pourquoi il est souvent très-opiniâtre ; pourquoi il cause souvent une mort prompte, & souvent ne fait perir qu'après bien des souffrances ; pourquoi il paroît, reste, disparoît, revient par périodes ; pourquoi après de si grandes anxietés, des vomissemens, des douleurs, des convulsions, ce mal paroît, se calme, reparoît, & ce qu'il marque alors ; pourquoi il est si funeste avant le septiéme jour dans les fiévres aiguës,

ſi inexpugnable dans les mêmes fiévres après le ſeptiéme ; pourquoi une dyſenterie copieuſe & de peu de durée le guérit ſi bien ; pourquoi la ſaignée eſt d'un ſi foible ſecours dans ces maladies, pourquoi dans toute maladie aiguë il faut faire tant d'attention aux douleurs des hypocondres, à leurs enflûres, à la façon dont ils s'élevent ; pourquoi la couleur des yeux & des urines font ſi-tôt connoître la préſence ou le déclin de l'ictere ; pourquoi l'inflammation, la ſuppuration, la gangrene, les ſchirres, les cancers de la rate, de l'eſtomach, de l'épiploon, du méſantere, des inteſtins endommagent toûjours ſi fort le foye ; pourquoi ces viſceres à leur tour ſouffrent ſi cruellement de l'inflammation ou du ſchirre du foye ; pourquoi le foye peut acquerir un volume ſi conſiderable, s'enfler ſi prodigieuſement & ſe deſſecher enſuite ; pourquoi les maladies du foye cauſent l'hydropiſie, & qui pis eſt, la tympanite ; pourquoi le foye s'exténuë & ſe deſſeche dans les hydropiques, tandis que leur rate s'enfle beaucoup ; ce que c'eſt qu'une dyſenterie hépatique, &c. car il y auroit encore une infinité de choſes qui trouveroient ici leur place.

INFLAMMATION du ventricule.

951. L'Estomach peut être attaqué d'une vraye inflammation, comme les autres parties; les signes & les effets de ce mal sont à peu près ceux-ci, une douleur ardente, fixe, poignante, dans le lieu même de l'estomach, laquelle s'augmente dans l'instant même qu'il tombe quelque chose dans sa capacité; un vomissement très-douloureux aussi-tôt après la déglutition de quelque chose que ce soit, avec des sanglots douloureux; une anxieté extrême & continuelle vers les parties précordiales, une fiévre aiguë, continuë; ses causes sont des inflammations génerales, ou le voisinage d'autres parties enflammées, ou des matieres acres qu'on a prises.

952. Ce mal est ordinairement bientôt mortel, à moins qu'on ne le guérisse sur le champ, à cause de la nécessité des fonctions lesées & de la connexion d'une infinité de nerfs.

953. Cette inflammation ainsi que celles des autres parties, se guérit, dé-

génere en ſuppuration, en ſchirre, en cancer, en gangrene, ou cauſe une mort ſubite que les convulſions accelerent.

954. Auſſi-tôt que ſes ſignes (951.) font connoître ſa préſence, il faut ſur le champ faire d'amples ſaignées, réïterées ſelon le beſoin, uſer exactement de boiſſons très-légeres, nourriſſantes, émollientes, antiphlogiſtiques, oppoſées à la cauſe, de cliſteres & de fomentations ſemblables, éviter avec tout le ſoin poſſible tout acre, & ſur tout le vomiſſement.

955. Si elle dégenere en ſuppuration pluſieurs maux ſurviennent, ſur tout des nauſées, des vomiſſemens, des douleurs qui paroiſſent ſouvent extraordinaires : quand on en ignore la cauſe, on les guérit rarement. Lorſqu'on la connoît, (951.) ces accidens demandent le même traitement que l'abcès (402. juſqu'à 413.)

956. Si elle produit un ſchirre ou un cancer, elle excite alors d'énormes vomiſſemens, des douleurs inſuportables qui s'augmentent aux moindres choſes qu'on prend, qui deviennent fixes, longues, & qui s'irritent encore plus par l'uſage de tous les médicamens âpres.

957. On calme ces maladies par les seuls remédes doux qui y sont requis, (490. 491. 506, 507. 508. 509. 511.) on les guérit rarement ; les eaux médicinales naturelles sont les plus efficaces en ce cas.

958. On peut puiser dans (914. jusqu'à 958.) l'origine, la nature, les effets, la connoissance, la prévision, la curation, la palliation de l'inflammation de la rate, du pancreas, de l'épiploon, de la suppuration, de la gangrene, du schirre, du cancer de ces parties.

INFLAMMATION des intestins.

959. LEs intestins, principalement les grêles, ont très-souvent, comme l'estomach, leurs membranes fort enflammées, par les causes de l'inflammation en géneral transportées en ces parties, ou par des matieres acres prises en boisson, en aliment, en assaisonnement, sous la forme de médicament, à titre de venin, qui y sont portées, retenuës dans les rides de leurs valvules, & s'y attachent ; de plus par

toute matiere acre, putride, fétide, purulente, ichoreuſe, gangreneuſe, bilieuſe, atrabilaire & cancereuſe que l'œſophage, l'eſtomach, le foye, la rate, le pancreas, l'omentum y déchargent, qui s'y arrête, & les ronge; enfin par de violentes convulſions qui ont précédé, produit des vents, empêché le mouvement, & ont ainſi excité l'inflammation.

960. Produite en ces lieux, elle contracte les inteſtins, ferme leur cavité, empêche le paſſage des matieres qui y abondent, enfle prodigieuſement, diſtend, tiraille, enflamme l'inteſtin qui ſe trouve au-deſſus de l'endroit bouché & le ventricule même, cauſe par là une douleur très-aiguë, ardente, fixe, qui s'étend par toute la partie enflammée, de violentes convulſions dans le diaphragme & les muſcles de l'abdomen, quand elle eſt irritée par les matieres qui y abordent; ſupprime les ſelles; fait vomir ce qu'on a pris & ce qui y eſt déterminé plus ou moins vîte après l'avoir pris, ſelon qu'il s'eſt arrêté plus haut ou plus bas; fait naître des vents douloureux, les tourmens les plus violens avec des borborygmes, le miſereré, le volvulus, la

ſuppuration, la gangrene, un ſchirre; un cancer, une fiévre très-aiguë, une foibleſſe extrême cauſée par la véhémence de la douleur, & enfin une mort très-prompte.

961. Tant que ce mal eſt encore renfermé dans les bornes de l'inflammation, ceux qui n'y font pas d'attention le prennent pour la paſſion iliaque, l'attribuent avec un ſuccès dangereux au froid, aux flatuoſités, au vent, le traitent par des remédes chauds & carminatifs, dont les ſuites ſont très-funeſtes.

962. Mais on voit aiſément que ce mal eſt une vraye inflammation, par la fiévre aiguë continuë qui l'accompagne, par la grande ſoif, la grande chaleur, la dureté du pouls, la douleur brûlante, les urines enflammées & une débilité ſoudaine.

963. S'il occupe (959.) l'arc du colon, il produit une douleur qu'on nomme colique; s'il a ſon ſiége dans les extrémités de l'inteſtin rectum, alors on le prend ordinairement pour des hémorrhoïdes borgnes; il ſe diſſipe par une dyſenterie douce, ſanguinolente, bilieuſe.

964. Auſſi-tôt qu'on connoît par les ſignes (950. 960.) que ce mal

eſt préſent, dans cet état il faut ſur le champ mettre tout en œuvre pour le guérir. On y réüſſit. 1. en ſaignant copieuſement & fréquemment, comme dans la pleuréſie. (890.) 2. en donnant ſans ceſſe des cliſteres relâchans, délayans, antiphlogiſtiques, qu'on réïtere ſouvent, trois, quatre fois & plus, dans un ſeul jour. 3. en faiſant prendre ſans ceſſe les mêmes choſes en boiſſons chaudes, auſquelles on ajoûte prudemment des opiats & des médicamens d'une nature oppoſée à celle de la cauſe ſinguliere de ce mal connuë. (959.) 4. en appliquant ſur tout l'abdomen de pareilles fomentations & principalement des animaux jeunes, vivans, ſains. 5. évitant en même tems avec ſoin tout acre, tout ce qui augmente le cours des liqueurs, tout ce qui échauffe, ſoit boiſſon, aliment, médicament, ſoit le mouvement ou les paſſions. 6. en perſiſtant dans l'uſage de ces remedes juſqu'à ce qu'on ait appaiſé tout le mal & qu'on n'en ait point eu d'attaque depuis trois jours.

965. Si ce mal (959. 960.) loin de ceder aux remedes convenables, perſiſte toûjours avec violence au de-là du troiſiéme jour ; & qu'à la douleur, à

l'ardeur, à la diſtention ſuccede une horreur vague par tout le corps, ſans cauſe manifeſte, une douleur ſourde avec un ſentiment de péſanteur dans l'endroit ; c'eſt ſigne qu'il s'y fait un abcès. Dans l'eſpace de quatorze jours, cet abcès venant à s'ouvrir, ſe vuide du pus qu'il renferme. Si ce pus tombe dans la cavité de l'abdomen il produit pluſieurs maux ſemblables ; (939.) mais s'il eſt déterminé dans la cavité des inteſtins, il produit une dyſenterie purulente, plus ou moins abondante & de longue durée, ſelon la nature de l'ulcere qui y eſt formé ; dyſenterie qui fait ſortir les membranes des inteſtins ſouvent toutes entieres & produit ſouvent la conſomtion.

966. Auſſi-tôt que cela ſe (965.) manifeſte, il faut ſur le champ bannir tout régime qui fait beaucoup de matiere fécale, dure, épaiſſe ; on doit mettre le malade, pour toute nourriture, aux ſeuls boüillons avec des racines un peu déterſives : le faire beaucoup boire de décoctions balſamiques, détergentes, & en prendre des cliſteres, ou boire en grande quantité des eaux minérales, & continuer leur uſage juſqu'à parfaite guériſon.

967. Si ce mal vient de causes très violentes, (959.) & est accompagné des plus cruels symptômes, (960.) il pourra aisément produire en cet endroit (959. 963.) la gangréne (388.) qui cause ensuite une mort des plus tristes.

968. On prévoit (967.) qu'elle arrivera, par la connoissance des mêmes choses qui ont précédé, lorsqu'en même-tems il ne paroît aucun signe d'une heureuse résolution ; (963.) ni de guérison (964.)

969. On connoît qu'elle se forme, par les signes qui ont précédé, (968.) par la rémission soudaine & sans cause de la douleur, par le pouls qui reste foible, intermittent, par des sueurs froides, par une dysenterie fétide, cendrée, ichoreuse, livide, noire, par la sortie involontaire des excrémens, d'où suit bientôt une mort douce & tranquille.

970. Quand ce mal est parvenu à ce point, il n'admet aucun remede; c'est auparavant ce tems qu'il faut le traiter, & il n'y a que la méthode (966.) qui soit utile.

971. Mais si les causes (392.) font naître un schirre en ces parties, comme

ce genre de mal eſt d'une nature toute differente, & il eſt ſans doute néceſſaire de s'en faire une idée claire.

972. Si donc les inteſtins dont on a parlé (959. 963.) ſont attaqués d'une inflammation qui dure long-tems, qui eſt accompagnée des conditions, (392.) qui n'eſt pas des plus violentes, (960.) qui ne ſe réſout point, comme on l'a dit (963.) ni par les médicamens, (964.) & qui ne ſe termine point par la ſuppuration, (965.) qui laiſſe dans le lieu affecté un ſentiment perpétuel d'engourdiſſement, de peſanteur, de déchirement; alors ſoyez sûr qu'il s'y forme un ſchirre.

973. Ce ſchirre, ſuivant ſa nature, (392.) produiſant ſes effets (486.) en cet endroit, (959. 963.) donne lieu à pluſieurs maux de conſéquence, opiniâtres, tels que principalement l'engourdiſſement, le ſentiment de peſanteur qui augmente ſans ceſſe avec le ſchirre, à l'endroit duquel la cavité inteſtinale ſe rétrecit, les excrémens & le chyle y croupiſſent, agiſſent ſur le lieu de la réſiſtance, deviennent très-puants par leur ſéjour: de là l'inteſtin ſe boûche, ſe contourne; ce qu'on prend y ſéjourne, y eſt arrêté; de là le

miſereré, le volvulus, ou une dyſenterie ſéche, cauſée par l'acre irritant, des convulſions, le hocquet, le vomiſſement, une douleur continuelle, la fiévre, la maigreur, l'atrophie, la mort.

974. Quels que ſoient les médicamens, ils ont peu d'effet. Qu'on obſerve le régime (966.), moyennant quoi on ſupportera long-tems ce mal ſans de grandes douleurs.

975. Mais ſi un tel ſchirre produit en cet endroit par les cauſes (492. 495.) ſe manifeſte par les ſignes, (497. 498.) les choſes ſont alors dans un état déplorable & irrémediable, comme on peut le concevoir en comparant (498.) avec la nature, les fonctions, le tiſſu nerveux de l'inteſtin. On eſt ſur tout travaillé d'une dyſenterie très-acre, continuelle, rebelle, qui brûle, ronge, conſume tous les lieux par leſquels elle paſſe, cauſe en même-tems des convulſions très-violentes, des douleurs fixes, longues, inſuportables, juſqu'à ce qu'enfin la mort ſoit l'unique ſoulagement qui reſte à ces malheureux.

976. Auſſi-tôt qu'on connoît (972.) la préſence du ſchirre, le moyen d'a-

doucir beaucoup ce mal (975.) c'est de le traiter suivant la méthode; (974.) mais si pour le dompter on use imprudemment de remédes acres, (490. No. 3. 495. 502.) & sur tout de violens purgatifs, on fait naître en cet endroit un cancer qui y fait de cruels progrès : alors il ne faut prendre pour toute boisson que du petit lait frais, & pour tous alimens que des boüillons faits de matieres farineuses ou de viande; avec des jaunes d'œufs; on doit user de lavemens très-doux, faits seulement de graine de lin, de feüilles de solanum des boutiques, ou de têtes de pavot blanc; de médicamens fort adoucissans, anodyns, légerement narcotiques, & qui ne s'aigrissent point aisément.

977. De là enfin on conçoit pourquoi on observe si souvent dans la pratique des douleurs à l'œsophage, à l'orifice de l'estomach, au foye, à la rate, au pancreas, à l'ileum, au colon; si cruelles, si fixes, si opiniâtres, si intolerables, si indomptables; ce qui dans tout vrai misereré est toûjours la cause physique qui empêche absolument les matieres contenuës de passer par les intestins de quelque nature qu'elle soit,

ſoit qu'elle dépende de la fabrique de l'inteſtin mal affectée, ou d'une certaine matiere qui en remplit la cavité, & dont on a en effet remarqué bien des eſpeces differentes: de là auſſi combien il y a d'eſpeces de dyſenteries toutes ſurprenantes; combien on a ſouvent tort de s'en prendre à certaine acrimonie hectique particuliere des humeurs, & de donner des remédes nuiſibles en conſéquence de cette acrimonie fauſſement ſuppoſée; combien il faut de prudence à un Médecin qui veut purger dans les grandes douleurs de ces parties; quelle ſuperpurgation incurable ſurvient ſouvent après dans quelques ſujets; combien il eſt néceſſaire de changer de remédes & de méthode pour guérir la dyſenterie; le peu de fondement, l'erreur & le danger qu'il y a à ne recommander dans la cure de ces maladies qu'un ſeul ſpécifique quel qu'il ſoit, ou qu'une ſeule méthode thérapeutique génerale & une infinité de choſes ſemblables.



APHTES.

978. COmme dans plusieurs maladies aiguës l'inflammation des visceres est accompagnée d'aphtes, il faut en faire ici mention en peu de mots.

979. Ce sont des petits ulceres, ronds, superficiels, qui ont leur siége au dedans de la bouche.

980. Soigneusement examinés, ils paroissent consister en ce que le dernier émonctoire par lequel la salive & la mucosité se filtrent & se répandent dans la bouche est ulceré par une humeur lente & visqueuse, qui boûche l'extrémité de son canal.

981. Ainsi les aphtes occupent tous les lieux où s'ouvrent de tels émonctoires, & conséquemment les lévres, les gencives, l'interieur des jouës, la langue, le palais, le gosier, les amigdales, la luette, l'estomach, les intestins grêles, & sont par tout presque de la même espece.

982. Ce mal est fréquent chez les Nations Boreales, chez ceux qui habitent des lieux marécageux, dans un tems

chaud, pluvieux, aux enfans & aux vieillards.

983. Les aphtes qui doivent paroître dans la bouche sont ordinairement précédés d'une fiévre continuë, putride, ou intermittente devenuë continuë, qui commence avec la diarrhée ou la dysenterie; de grandes & continuelles nausées, de vomissement, de dégoût, de grandes anxietés, fréquentes vers les parties précordiales, de grande foiblesse, d'une grande évacuation d'humeurs quelle qu'elle soit, de stupeur, de pesanteur, d'assoupissement leger, inégal, continuel, de plaintes continuelles de pesanteur & de douleur à l'estomach.

984. On voit pour l'ordinaire quelquefois paroître çà & là au commencement une pustule discrete, premierement à la langue, aux angles des lévres, au gosier & ailleurs, laquelle change de lieu, & celles-là sont presque toûjours bonnes; quelquefois elles paroissent d'abord au fond du gosier monter du fond de l'œsophage sous la forme d'une croute blanche, épaisse, reluisante, semblable à du lard frais, fort intimément adhérente, montant lentement; & celles-ci sont presque les

plus mauvaiſes, & pour l'ordinaire certainement mortelles; quelquefois toute la cavité de la bouche juſqu'aux extrémités des lévres, eſt couverte de croutes dures, épaiſſes, denſes, tenaces, & les malades reviennent rarement de ces aphtes.

985. Leurs couleurs ſont differentes; d'un blanc luiſant comme des perles, d'un vrai blanc, qui provient de leur grande denſité, brunes, jaunes, livides, noires & leur malignité ſuit l'ordre de ces couleurs, dont les premieres ſont les meilleures, & les dernieres les pires.

986. Après que ces puſtules ont été quelque tems adherentes, pour l'ordinaire elles ſe détachent en deſſous, ſe relâchent, tombent par morceaux. C'eſt ainſi que toutes les parties qui en étoient les premieres affectées, en ſont peu à peu & ſucceſſivement délivrées. Il y en a qui tombent vîte, d'autres tard. Il y en a qui renaiſſent ſur le champ, quelques-unes plus tard, & d'autres qui ne reviennent point; quelquefois elles reparoiſſent auſſi, & même plus denſes que les premieres: on connoît encore par là la diverſité du danger & ſon ſiége.

987. On peut ſtatuer ſur le genie de

ce mal par son siége, (981.) par sa nature, (979. 980.) par sa cause, (980. 983.) par ses symptômes, (984. jusqu'à 987.) & en déduire facilement ses effets.

988. Car lorsque toute la surface des parties décrites (981.) est couverte par la croûte des aphtes, les nerfs perdent tout le sentiment qu'ils doivent avoir ; c'est pourquoi on n'a plus aucun goût ; les liquides ne peuvent sortir par leurs émonctoires ; d'où naît la sécheresse, la dilatation des vaisseaux qui sont dessous, la putréfaction des liqueurs qui croupissent sous eux, l'inflammation des parties mêmes : les cavités des vaisseaux absorbans se ferment ; ce qui empêche l'entrée du nouveau chyle, de la boisson, des médicamens, produit les vices qui naissent du défaut de nutrition, d'où enfin la mort s'ensuit ; quand les croûtes sont tombées, il se décharge une trop grande quantité d'humeurs par l'ouverture qui se fait aux vaisseaux dilatés, d'où viennent la salivation, la diarrhée, qui sont salutaires, si les aphtes ne reviennent point ; de mauvais augure, s'ils se regenerent ; les croûtes ayant tombé, les parties enflammées, nuës deviennent douloureu-

ſes, & ſouvent il en ſort du ſang pur; ce qui rend la ſalive ſanguinolente, & donne lieu à une pareille dyſenterie; or ſi tous ces maux affectent le ventricule, l'émonctoire du foye, du pancreas, des inteſtins, on peut concevoir combien d'autres maux cette ſeule maladie peut cauſer, de ſorte qu'il n'eſt pas beſoin de donner un autre prognoſtic.

989. Mais ſi ces croûtes ulcereuſes ſont fort ténaces, épaiſſes, larges, compactes, ſouvent alors la chair qui eſt deſſous étant comprimée, s'enflamme, ſuppure, ſe gangrene, ſe convertit en cruels ulceres, qui rongent quelquefois juſqu'aux enveloppes de l'os du palais. Pour les maux qui peuvent naître de là dans l'eſtomach & les inteſtins, ils ſont évidens par eux mêmes.

990. Pour bien traiter ce mal, on doit 1. exciter, temperer l'action interne des humeurs vitales ſur les parties affectées, afin que les croûtes ulcereuſes ſe trouvant humectées en deſſous, ſe détachent, ſe relâchent, tombent. Cela ſe fait en prenant beaucoup de boiſſons chaudes, délayantes, réſolutives, déterſives; & parce que dans la mauvaiſe eſpece de ce mal, les vaiſſeaux lactés étant affectés, refuſent une

entrée facile, il ſuit que les fomentations, les vapeurs, les bains composés de mêmes choſes, ſont ici d'un uſage merveilleux. Pour la nourriture, la meilleure eſt du pain cuit dans de l'eau, dans laquelle on mêle enſuite du vin & du miel. 2. On doit diſpoſer la croûte à tomber aiſément & vîte, ce qui ſe fait par des fomentations, des gargariſmes, des lavemens qui doivent être composés d'une liqueur chaude, relâchante, émolliente, déterſive, qu'on puiſſe garder aſſez long-tems pour qu'elle humecte, qui réſiſte à la putréfaction. 3. auſſi-tôt qu'on l'a fait tomber, il faut alors faire uſage de remedes anodyns, adouciſſans, & en même tems un peu corroborans. 4. Auſſi-tôt que la fiévre eſt calmée, que l'urine eſt hypoſtatique, le pouls un peu plus dégagé, les boiſſons corroborantes ſont profitables. 5. à la fin de la maladie il faut prendre un purgatif corroborant.

991. Suivant cette hiſtoire & cette cure des aphtes, on trouve la ſolution de pluſieurs problêmes obſcurs de pratique. Car pourquoi dans les fiévres accompagnées de diarrhée & de dyſenterie paroît-il des aphtes à la fin de la maladie ? Pourquoi principalement dans

les enfans & les vieillards ? Pourquoi sur tout, lorsqu'on a usé au commencement de cette maladie d'alimens, de regime, de médicamens chauds, ou astringens ? Pourquoi prévient-on ces sortes d'aphtes en donnant un purgatif au commencement d'une telle maladie ? Pourquoi quand les aphtes sont très-mauvais a-t-on des hocquets fâcheux & funestes ? Pourquoi Hippocrate joint-il ensemble les aphtes de la bouche, les borborygmes, les dégoûts ? Pourquoi les aphtes qui ont leur siége dans la tunique de l'estomach produisent-ils la lienterie ? Pourquoi regarde-t-on les aphtes noirs comme pestiferés ? Pourquoi les aphtes dans la bouche d'une femme grosse annoncent-ils l'avortement. ? Pourquoi trouve-t-on des aphtes dans le poumon, le foye, &c. lorsqu'ils sont corrompus ? Pourquoi le refroidissement des aphtes quand leur croute est tombée, produit-il des tumeurs, des chaleurs, des suffocations, des esquinancies ? Pourquoi le délire, l'agitation, les insomnies, les sueurs froides sont-elles si funestes en ce cas ?

992. La régle est donc que les aphtes transparens, blancs, tenus, épars, mols, qui tombent aisément, qui re-

naissent peu, & sont superficiels, sont bons; & qu'au contraire ceux qui sont d'un beau blanc opaque, jaunes, bruns, noirs, denses, épais, qui se réünissent, qui sont durs, tenaces, se regenerent sans cesse & corrodent, sont mauvais.

NEPHRETIQUE.

993. ON sçait que les reins mêmes sont veritablement enflammés par la douleur ardente, poignante, vive, inflammatoire du lieu où ils sont situés; par la fiévre aiguë continuë qui l'accompagne; par le peu d'urines qu'on rend souvent en petite quantité à la fois, fort rouge & enflammée, ou aqueuse dans le fort du mal, par l'engourdissement de la cuisse voisine; par la douleur de l'aîne, & du testicule voisin; par la douleur iliaque; par le vomissement de bile; par des rots continuels.

994. Cette inflammation (993.) vient de toutes les causes generales de l'inflammation determinées aux reins, & par consequent. 1. de tout ce qui empêche les liqueurs d'être transmises

au delà des extrémités arterielles, comme blessure, contusion, abcès, tumeur, être long-tems couché, de grands efforts de corps, une petite pierre. 2. de tout ce qui empêche l'urine de passer dans le bassinet, dans l'uretere, dans la vessie, comme les mêmes causes dont on vient de faire mention ; appliquées à ces parties. 3. de ce qui pousse avec force les parties les plus épaisses du sang dans les canaux de l'urine, comme la course, l'équitation forte & long-tems continuée, la grande chaleur, les efforts, la plethore, les diuretiques âcres, les venins. 4. la longue contraction spasmodique de tous ces petits vaisseaux.

995. Lorsque ces petits vaisseaux sont fort enflammés, ils sont souvent si resserrés qu'on ne rend point du tout, & quelquefois que fort peu d'urine transparente, tenuë, aqueuse, ce qui est d'un très-mauvais augure. Souvent les nerfs qui sont attachés à ces parties, & ceux qui sont dans le voisinage étant irrités, ce mal cause des douleurs & des convulsions à l'estomach, au mesentere, aux intestins, aux ureteres, ce qui donne lieu à des rots, à des nausées, à des vomissemens, à des déjec-

tions par les ſelles, au miſereré, à la ſuppreſſion des urines, à l'engourdiſſement des cuiſſes, à leur immobilité, à l'ardeur des lombes.

996. Cette inflammation ſe guérit par la bonté de la nature & de la maladie. 1. par la réſolution. 2. par une abondance d'urine rouſſe, épaiſſe, renduë ſans interruption avant le ſeptiéme, ou tout au plus avant le quatorziéme jour de la maladie. 3. par un flux hémorrhoïdal abondant au commencement de la maladie.

997. Lorſque les ſignes de ce mal font connoître (993. 995.) qu'il eſt dans l'état de l'inflammation, on le guérit. 1. par tous les remédes géneraux qui ſont propres à diſſiper toute inflammation, tels que la ſaignée, la révulſion, les délayans. 2. par l'uſage copieux de décoctions douces, émollientes, antiphlogiſtiques. 3. par des clyſteres aſſidument réïterés, des fomentations, des bains compoſés des mêmes choſes. 4. par un régime humectant, doux; par le repos, en évitant la chaleur du lit, & ſur tout de ſe coucher ſur le dos.

998. Si les ſymptômes de la douleur ou des convulſions ſont preſſans, on y

remédie par des opiats, après avoir pratiqué les remédes géneraux.

999. Pour le trop grand vomissement, qui est un symptôme de la maladie, il est souvent utile de l'aider, en buvant de l'eau tiéde miellée.

1000. Et c'est par cette seule méthode qu'on guérit sûrement la nephrétique même qui vient d'un calcul engagé dans les reins ou dans les ureteres.

1001. Si la nephrétique vient de grandes causes ; & que la résolution (996.) du mal ne se fasse point, & que loin de se guérir (997.) il dure au delà du septiéme jour, il est à craindre qu'il ne se fasse abcès. On sçait qu'il se fait par la rémission de la douleur, par la pulsation dans laquelle elle a dégeneré ; par certaine horreur dont on est souvent saisi, par le sentiment de pésanteur & d'engourdissement dans la partie. On est sûr qu'il est dêja formé, lorsque non seulement ces premiers accidens ont précedé, mais encore qu'il y a battement, ardeur, tension dans le lieu, que l'urine est purulente, fétide, comme de l'urine salée, putrefiée. Aussi-tôt qu'on sçait que cet abcès est formé, il faut d'abord méttre en œuvre les remédes qui sont fort

maturatifs & émolliens; ensuite quand on s'apperçoit que l'urine est purulente, user de diurétiques purs, tels que les eaux médicinales, le petit lait, &c. ausquels on ajoûte en même-tems les balsamiques.

1002. Si cette suppuration (1001.) dure long-tems, le rein dont toute la substance est rongée, forme un sac qui ne sert à aucun usage, & souvent alors survient la phtisie reinale.

1003. S'il s'y fait un schirre, la cuisse du même côté devient paralytique ou boiteuse, mal sans remède; ce qui produit souvent une consomtion lente, l'hydropisie, &c.

1004. Mais s'il arrive qu'une petite quantité de matiere enflammée se coagule & s'arrête dans le plus petit follicule de l'urine, elle forme une baze autour de laquelle la matiere sabloneuse de l'urine venant à s'appliquer par couches, produit le calcul reinal, & l'augmente ainsi. Nous en parlerons dans la suite.

1005. De plus, cette inflammation se termine aussi quelquefois en gangréne, ce qu'on connoît par la vehémence de la cause (994.) des symptômes, (995.) lorsque les remédes

(997.)

(997.) n'apportent aucun soulagement
& lorsque la douleur cesse subitement
& sans cause, avec une sueur froide,
un pouls foible, intermittent, le hocquet,
des urines, ou tout à fait supprimées,
ou livides, noires, filamenteuses,
fétides, infectées de caroncules
brunes ou noires, avec une extrême &
subite débilité : ou il n'est point de remédes
utiles en ce cas, ou il faut suivre
la méthode (902.)

1006. Il paroît par là qu'il y a une infinité d'especes & de causes de nephrétique, entre lesquelles il y en a une que le calcul produit; que cependant elles demandent presque toute la même curation; pourquoi la nephrétique (993.) est si fréquente dans les fiévres, ainsi que sa crise; (996.) on connoît aussi par là l'ischurie qui vient du vice des reins ou des ureteres, & on la guérit.

APOPLEXIE.

1007. Comme l'apoplexie est une maladie fort aiguë, souvent accompagnée d'inflammation, & la source féconde de plusieurs autres ma-

ladies qui en dépendent, l'ordre demande que nous en traitions à présent.

1008. On dit qu'elle est présente, quand l'action des cinq sens tant externes qu'internes, & de tous les mouvemens volontaires, est tout à coup abolie, le pouls restant ordinairement fort, la respiration difficile, grande, & avec ronflement, & quand en même-tems le malade paroît être dans un sommeil profond & continuel.

1009. On sçait par un grand nombre d'observations très-exactes, que l'apoplexie a pour causes antécédentes tout ce qui peut tout à fait ou beaucoup empêcher les esprits du cerveau d'influer dans les organes des sens & des mouvemens volontaires, & tour à tour de refluer de ces organes au *sensorium commune*, tandis qu'en même-tems les esprits du cervelet vont au cœur & aux organes naturels de la respiration, & peut-être en reviennent en assez grande quantité pour suffire en quelque sorte à entretenir l'exercice de ces fonctions.

1010. Toutes ces causes que l'observation nous a transmises, peuvent se réduire à quelques classes pour la commodité de la pratique.

1. La structure naturelle du corps,

la tête grande, le col court, & souvent composé seulement de six vertebres, le corps fort épais & gras ; le temperament pléthorique, une grande abondance d'humeurs cacochymes, pituiteuses.

2. Tout ce qui change tellement le sang, la lymphe, la matiere des esprits, que ces liqueurs loin de traverser librement les arteres du cerveau, y restent engagées ; telles sont souvent. α. les concrétions polypeuses qui se forment dans les arteres carotides & vertebrales, premierement vers le cœur, ou au dedans du crâne même ; elles se manifestent par la palpitation du cœur, l'inégalité du pouls, le vertige, l'obscurcissement de la vûë, très-fréquens, & qui s'augmentent par le mouvement & la chaleur. β. l'épaississement inflammatoire du sang, qu'on connoît par une fiévre aiguë continuë, par la phrénesie, par une douleur de tête, grande, inflammatoire, qui ont long-tems précédé ; ainsi que par tous les signes qui paroissent, lorsque le sang ne pouvant circuler par les vaisseaux du cerveau se porte plus abondamment & avec d'autant plus d'impétuosité par les autres rameaux de la carotide, ce qui rend le

visage, le col rouges, enflés, enflammés, ainsi que les yeux qui sont larmoyans. γ. la qualité de toute la masse du sang grossiere, gluante, pituiteuse, sans action. C'est pourquoi les vieillards, ceux qui sont catharreux, froids, humides, pâles, leucophlegmatiques, sont fort sujets à cette maladie. On peut même prédire d'avance qu'ils en seront attaqués, quand on les voit oisifs, hebetés, assoupis, se remuer avec peine, parler plus lentement qu'à l'ordinaire, sujets à des tremblemens, à des ronflemens profonds, à l'incube, quand leurs yeux sont pâles, gonflés, humides, obscurcis, quand ils vomissent souvent de la pituite, ont des vertiges, sont hors d'haleine aux moindres mouvemens, ont les aîles des narines retrécies, enfin quand on remarque toutes les causes par lesquelles la viscosité gluante se forme & s'accumule. (depuis 69. jusqu'à 75.)

3. Tout ce qui comprime tellement les arteres mêmes ou les vaisseaux nerveux du cerveau, que le sang & les esprits ne peuvent les traverser. α. la pléthore, une abondance d'humeurs cacochymes dont les vaisseaux sont remplis, un tempérament fort chaud, par con-

féquent ſujet à ce mal, ſur tout ſi la vélocité de la circulation vient à s'augmenter par un mouvement ou une chaleur conſidérable ; c'eſt pourquoi la bonne chere, les vins exquis, les médicamens acres & qui cauſent une grande agitation, comme ſont les cardiaques, les volatils, les vomitifs, &c. une chaleur, un mouvement exceſſifs, une contention d'eſprit extrême, longue & fréquente ſont ordinairement tomber en apoplexie. β. des tumeurs quelconques formées au dedans du crâne, inflammatoires, purulentes, ſereuſes, pituiteuſes, ſtéatomateuſes, ſchirreuſes, oſſeuſes, qui compriment ou les arteres ou les veines qui ſe joignent au preſſoir d'Hérophile, ou l'endroit de la moëlle du cerveau où les nerfs prennent leur origine, ou cette moëlle même. γ. la trop grande velocité avec laquelle le ſang ſe porte à la tête, ce qui arrive lorſque le ſang ne peut deſcendre librement par les vaiſſeaux arteriels inférieurs, & cela par quelque cauſe que ce puiſſe être, d'une infinité qu'on pourroit alléguer. δ. tout ce qui comprime les veines externes ſorties du crâne, qui rapportent le ſang du cerveau. ε. des humeurs ſanguines, puru-

lentes, ichoreuſes, lymphatiques, extravaſées ſur la dure ou ſur la pie mere, & qui font une compreſſion externe.

4. Tout ce qui rompt les vaiſſeaux arteriels, veineux, lymphatiques, de la ſubſtance interieure du cerveau vers ſes ventricules, en ſorte qu'il s'en épanche des liqueurs, dont l'amas comprime & bleſſe la voute médullaire de laquelle les nerfs tirent leur origine. Tel eſt l'effet de la ſeroſité acre dans l'hydropiſie & la leucophlegmatie, du ſang dans la pléthore, de l'acrimonie atrabilaire dans la mélancolie, le ſcorbut, la goutte, (cauſe qui agit communément entre quarante & ſoixante ans) toutes choſes cachées, qui venant à être excitées par des cauſes qui les mettent en mouvement, produiſent ſouvent tout à coup cette maladie. On peut par conſéquent la prévoir, quand on connoît la nature de la matiere formée auparavant, & ſes cauſes excitantes. Les plus dangereuſes ſont les fortes paſſions de l'ame & la trop grande application.

5. On peut rapporter ici certains venins, quoique leur action dépende ou de celles des trois dernieres cauſes (No. 2. 3. 4.) ou qu'ils nuiſent d'abord plutôt au poumon qu'au cerveau.

1011. On a découvert ces causes (1010.) par l'examen anatomique des cadavres morts d'apoplexie, & par l'observation historique des choses qui peuvent être observées dans le traitement même de ces maladies; & si l'on refléchit sur les classes dont on vient de faire mention, (1010.) on conviendra que rien n'est plus propre à indiquer la curation.

1012. Ces mêmes classes apprennent que ce mal vient souvent de causes différentes & même opposées, & que par conséquent on a raison de diviser l'apoplexie en sanguine & en pituiteuse, quoique cette division ne soit pas très-exacte, puisqu'il y en a de séreuse, d'atrabilaire, de polypeuse, &c.

1013. Si le siége de l'apoplexie exquise est tout le *sensorium commune*, la parapoplexie en affecte une partie préferablement aux autres, qui sont en quelque sorte pressées, mais moins: au commencement pour l'ordinaire le cerveau n'est aucunement lesé.

1014. De là on conçoit pourquoi le pouls & la respiration persistent, tandis qu'en même-tems les sens & les mouvememens volontaires sont détruits, & même pourquoi il arrive souvent que

le pouls & la respiration augmentent, à proportion que le sentiment & le mouvement diminuent, comme on le voit aussi aux approches de la mort.

1015. On juge donc de la force de l'apoplexie par l'âge, le tempérament, la fabrique du malade, par la vehémence des symptômes, & principalement par l'entiere abolition des sens & des mouvemens, par une respiration forte avec un ronflement profond, par l'écume abondante & visqueuse qui vient à la bouche, par une petite sueur froide qui sort par gouttes, par son origine qu'elle tire tantôt d'une parapoplexie d'abord assez foible, tantôt d'une forte épilepsie, ou de toute autre cause violente connuë qui a précedé.

1016. On sçait au contraire que ce mal est de peu de conséquence, & guérissable, par la legereté des symptômes, & par l'absence de ceux qu'on vient de décrire. (1015.)

1017. La foible apoplexie se guérit par une rosée abondante de sueurs chaudes, qui sortent également par tout le corps & soulagent le malade; par une grande quantité d'urines épaisses; par un flux hémorrhoïdal abondant, & qui

dure long-tems ; par le retour du flux menstruel ; par le cours de ventre ; par une grande fiévre.

1018. Si elle est un peu plus considerable, sa cause étant dissipée, elle se convertit pour l'ordinaire en paralysie de quelque partie musculeuse ; de tout un côté ; (c'est l'émiplegie :) ou de toutes les parties qui sont au dessous de la tête, & alors elle prend le nom de paraplexie ; laquelle se guérit rarement & laisse toûjours après elle la mémoire, le jugement & les mouvemens lesés. C'est pourquoi on reste ordinairement toute la vie assoupi, hebeté, tremblant, vertigineux, pusillanime, & larmoyant malgré soi.

1019. L'apoplexie exquise (1015.) ayant détruit le cerveau, corrompu ses liquides, & propagé sa cause jusqu'au cervelet, se termine bien-tôt par la mort du malade, qui passe rarement le septiéme jour.

1020. On prévoit l'apoplexie future. 1. par la connoissance du temperament naturel (1010. N°. 1.) 2. par la matiere morbifique connuë comme cause proégumene (1010. N°. 2. 3.) 3. par les causes procatarctiques. 4. par les premiers effets que le mal produit

en ſon commencement, comme ſont le tremblement, la vacillation, le vertige, l'obſcurciſſement de la vûë, l'engourdiſſement, l'aſſoupiſſement, la memoire chancelante, le tintement des oreilles, le gonflement des parties ſuperieures, la reſpiration plus profonde qu'à l'ordinaire avec le retreciſſement des narines, l'incube.

1021. On connoît aiſément celle qui eſt préſente quand on ſçait en diſtinguer les differens dégrès.

1022. Quant à la curation de ce mal, on n'en peut donner aucune generale; car il faut non-ſeulement la varier ſelon ſes differentes cauſes (1010.) ſelon la maniere de l'appliquer, & ſelon le lieu affecté, mais on doit traiter le mal, avant qu'il ait fait des progrès.

1023. Si donc on eſt ménacé d'apoplexie par une cauſe lente, froide & ſans action, (1010. N°. 2. lettre. γ.) comme on peut le prévoir par les ſignes décrits au même endroit, on doit auſſi-tôt tâcher. 1. de détourner de la tête la preſſion cauſée par la matiere glutineuſe. 2. d'attenuer la lenteur dans le cerveau & dans tout le corps.

1024. On diminuë la preſſion que ſouffrent les vaiſſeaux du cerveau, 1.

par la dérivation en d'autres lieux, en des parties opposées. 2. par des évacuations génerales.

1025. On parvient au premier but (1024. No. 1.) par des vapeurs, des fomentations, des bains, par le sucement, les épispastiques, les inflammans, par les vésicatoires, les caustiques, les cauteres, les sétons, les frictions, les ligatures faites aux grandes veines, aux pieds, aux jambes, aux cuisses, les collutoires, les gargarismes, les masticatoires, ceux qui attirent la salive, les apophlegmatismes appliqués, à la bouche, au gosier, aux narines.

1026. On satisfait au second (1024. No. 2.) par des vomitifs, des purgatifs forts dont l'action soit surement déterminée; par des scarifications; par la saignée; quoique ces remedes soient toûjours par eux-mêmes un peu incertains.

1027. Après avoir mis en usage les dérivans, (1024. 1025. 1026.) on dissout la lenteur par les remedes generaux décrits contre la viscosité, (-5.) prudemment administrés & appliqués à la tête en toutes sortes de formes. Mais parmi tous ces remedes les vésicatoires faits de cantharides & l'u-

fage de femblables infectes font les plus utiles.

1028. Si les mêmes caufes (1023.) ont déja produit l'apoplexie, on la guérit rarement; on effaye les mêmes chofes, (depuis 1023. jufqu'à 1028.) fi les forces le permettent : on applique aux narines, à la bouche, à la tête, tout ce qui peut réveiller les fens; on met en œuvre les plus violens irritans quels qu'ils foient, on lâche le ventre par des lavemens acres.

1029. En pratiquant tout ce qui a été dit, (1028.) le mal s'augmente fouvent, la matiere mife en un plus mouvement s'engageant encore davantage par tous les ftimulans, il faut cependant diminuer fubitement les forces par les évacuans. Ainfi pour procurer la diffolution, il faut toûjours s'attacher à l'évacuation & à la révulfion autant que la chofe le peut permettre : de-là vient l'axiome; la faignée tuë, fi elle ne foulage pas.

1030. Mais fi l'on prévoit par les fignes (1010. No. 2. L. β. No. 3. L. α. L. γ.) qu'on eft ménacé d'apoplexie, il faut fur le champ avoir recours à des remedes qui puiffent très promptement vuider, réfoudre, détourner. Il

faut donc. 1. tirer promptement une grande quantité de ſang des veines jugulaires, & réïterer cette ſaignée s'il eſt beſoin; car ſi le mal eſt de nature à pouvoir être guéri, le malade en reſſent ordinairement un prompt ſoulagement. 2. donner un purgatif antiphlogiſtique en large doze, & le réïterer quelque fois, juſqu'à provoquer un cours de ventre preſque continuel; ſi les purgatifs ſont trop long-tems à operer, on en accelere l'action par des lavemens irritans. 3. enſuite pendant tout le cours de la maladie uſer de médicamens rafraîchiſſans, délayans, attenuans, qui pouſſent par les urines. 4. en même tems appliquer aux pieds & à l'anus de fort révulſifs qu'on y laiſſe juſqu'à ce qu'on ſoit hors de danger. 5. uſer d'alimens & de boiſſon très legere: éviter avec grand ſoin tout médicament fort qui irrite, mette en mouvement, échauffe; la chaleur externe; & d'être couché au lit ſur le dos & en pente.

1031. Mais ſi cette même apoplexie (1030.) eſt déja formée, il n'y a preſque plus aucune eſperance; & elle n'eſt fondée que ſur la même pratique. (1030.)

1032. Pour celle qui vient de liqueurs épanchées entre le crane & les membranes, entre les membranes mêmes, à l'occasion de playes, de contusions, de fractures, d'abcès. On en a déja donné la cure dans le traitement des playes de tête (voyez 262. 268. 273. jusqu'à 297.) d'où on veut la tirer.

1033. Celle qui a pour cause des fluides extravasés dans les cavités interieures du cerveau; (1010. N°. 4.) & qui se manifeste par ses signes qu'on trouve au même endroit, requiert à peine aucun traitement; ayant le plus souvent coûtume de faire promptement périr le malade. S'il y a quelque chose à tenter; c'est. 1. de répomper les liqueurs épanchées dans les veines. (279. 280.) 2. de corriger l'acrimonie dominante & en même tems la viscosité; ce qu'on ne peut jamais faire avec plus de succès que par les remedes saponaires chimiques.

1034. Celle qui vient d'une lymphe dominante, extravasée se dissipe plus aisément par l'omission de la saignée qui est en effet presque nuisible en ce cas; par les plus forts hydragogues déterminés sur le champ par les voyes inferieures; par l'application des

dissipans; sur tout par des vésicatoires très larges, long-tems entretenus; par un régime dessechant; par de forts épispastiques, par des cauteres & des setons.

1035. Mais pour celle qui est produite par des venins ou des polypes, nous ne connoissons encore aucuns moyens d'y remedier.

CATALEPSIE.

1036. LA Catalepsie ou catoche est une maladie dont on est tout à coup attaqué, & où l'on demeure immobile & sans sentiment, dans la même attitude qu'on avoit au premier moment de l'attaque du mal.

1037. Sa cause prochaine est donc l'immobilité du *sensorium commune* qui reste dans le même état où il étoit au premier moment que le mal a commencé.

1038. Conséquemment un repos absolu du sang du cerveau, des glandes du cerveau & de ses émonctoires qui conservent l'état qu'ils avoient au commencement.

1039. A la verité ce mal dérange toutes les fonctions du cerveau & cel-

les qui en dépendent ; les ſeuls muſcles conſervent la même tenſion qu'ils avoient au commencement : au reſte la reſpiration & le pouls perſiſtent ; mais le plus ſouvent ſont foibles.

1040. Des fiévres intermittentes, principalement quartes, qui durent long-tems, un temperemment mélancolique, ſec, maigre, la ſuppreſſion des menſtruës, des hémorrhoïdes ; de grandes & ſubites frayeurs, de longues & profondes méditations ſur un même objet, des fiévres fortes & ardentes dans un homme ſanguin ſont ordinairement les cauſes antécédentes de cette maladie.

1041. La diſſection des cadavres a fait voir les arteres & les veines du cerveau fort gonflées & farcies de ſang épais.

1042. Ce mal ſe guérit ſouvent en procurant un copieux ſaignement de nez.

1043. Il ſe convertit rarement en d'autres maladies. Cependant on l'a quelque fois vû faire place à l'épilepſie, aux convulſions, à la démence, à l'atrophie ; il finit le plus ſouvent par la mort.

1044. On traite ce mal differemment

ment selon sa differente cause; en excitant, par des objets qui agissent fortement sur les organes des sens, comme la lumiere, le son, les irritans, les sels volatils acres, la douleur, les frictions, le mouvement continué; en procurant une hémorrhagie des narines; le flux hemorrhoïdal, ou menstruel; en usant de sternutatoires, de vomitifs, de vesicatoires, de cauteres de setons, d'un regime humectant, de bains, de fomentations.

CARUS.

1045. LE *carus* est une apoplexie legere, mais un sommeil très-profond accompagné de fiévre, lequel vient principalement de causes qui compriment le cerveau, sans l'endommager; (1010. No. 3. L. α. β. γ. δ.) ou de causes qui y font obstruction; mais qui se dissipent plus facilement que dans l'apoplexie, (1010. No. 2. L. β. γ.) il a dans ce mal quelque perception, mais qui ne dure qu'un instant, quelque sentiment, mais petit.

1046. Ainsi le *carus* étant dissipé on se porte bien, si ce n'est peut-être

qu'il reste pendant quelque tems un branlement de tête.

1047. On doit chercher la curation de ce mal dans celle de l'apoplexie décrite (depuis 1020. jusqu'à 1036.)

1048. *Coma vigil, coma somnolentum, cataphora* ne semblent être que de legeres especes de *carus* (703. jusqu'à 710.)

1049. Pour la lethargie c'est une espece d'apoplexie legere qui naît de causes froides, lentes, aqueuses; ainsi c'est dans l'histoire de l'apoplexie qu'on doit puiser l'intelligence & la cure de ce mal (1008. jusqu'à 1036.)

DES MALADIES chroniques.

1050. NOus avons traité jusqu'à present des principales maladies aiguës, internes & externes. Passons maintenant aux maladies chroniques. Or celles-ci une fois produites dans le corps viennent ou de vices qui se sont peu à peu formés dans les liquides, ou de vices que des maladies aiguës mal guéries ont laissées après elles.

1051. Les vices de nos liquides proviennent insensiblement. 1. de ce que l'on prend, comme l'air, les alimens, les boissons, les assaisonnemens, les médicamens, les venins d'une nature differente de celle de nos humeurs, ou si forts qu'ils ne peuvent y être assimilées par le ressort des visceres & l'action des humeurs. Tels sont *α. l'acre* (60. jusqu'à 69. *β. l'austere* qui résulte de l'union de plusieurs matieres acres & terrestres, comme de fruits verds ou de sucs astringens, de vins & autres semblables qui coagulent les fluides, resserrent les vaisseaux, & causent par là de fortes obstructions (31. 36. 40. 50. 51. 113. No. 1. 117.) on guérit alors ce mal par le long & prudent usage des délayans, des alkalis fixes, des savoneux alkalis *γ. les acres onctueux aromatiques* provenans des alimens, des boissons, des assaisonnemens chauds à l'odeur, au goût. Ces choses produisent la chaleur, l'usement, la lésion des petits vaisseaux, des douleurs chaudes, l'attenuation, la putréfaction, l'extravasation des liqueurs & plusieurs autres maux semblables qu'on guérit par des remedes aqueux, farineux, gelatineux, acides. *δ.* les huiles grossie-

res qui viennent du trop grand usage des matieres grasses tirées des animaux terrestres, des poissons, des végetaux huileux : d'où naissent l'obstruction, (117.) la rancidité bilieuse, l'inflammation, la corrosion & la plus dangereuse putréfaction. (82. 526.) On guérit par des remedes délayans, savoneux, acides. ε. une *salure* semblable à celle de la saumure faite de sel ou de choses salées ; elle détruit les vaisseaux, dissout les liquides, les rend acres, produit ainsi l'atrophie, la solution des vaisseaux, l'extravasation des liqueurs qui ne se putréfient pas promtement, mais produisent des taches. On la dissipe par l'eau, les acides, l'eau de chaux vive. ζ. *l'alcali* (76. jusqu'à 91.) η. le *glutineux*. (69. jusqu'à 76.) 2. de la trop grande action de notre corps sur les alimens qu'on prend. (50. jusqu'à 58. 92. jusqu'à 106.) 3. des changemens vitieux spontanés de nos humeurs. (58. jusqu'à 91.)

1052. Les vices des humeurs en quelque partie du corps que ce soit, provenans de maux aigus mal guéris, sont α. des purulences (158. No. 5. 6- 7. 402.) qui donnent lieu à plusieurs maladies (936. No. 4. 941.) & se guérissent,

comme il a été dit, (942.) β. des ichorosités (158. No. 4. 206.) dont l'effet est de ronger, de consumer; on y rémedie par des choses douces, adoucissantes, épaississantes. γ. des putréfactions dont on a fait le détail. (1051. No. 1. L. γ. ζ. No. 2. No. 3.)

1053. Les maladies aiguës mal guéries dans les parties solides ou composées laissent des abcès (387. 402.) des fistules, (413.) des empiémes, (894.) des schirres, (392. 484. 485. 486.) des cancers, (492. 494.) des caries. (526.)

1054. De-là il suit que les maladies (1051. 1052. 1053.) simples ou compliquées de toutes façons entr'elles peuvent certainement en produire une infinité d'autres, comme une infinité d'effets; & par consequent on peut facilement en puiser dans ce qui a été dit jusqu'à présent, l'intelligence & la curation.

1055. Et comme c'est de-là que dépendent toutes les maladies chroniques, comme on le verra clairement, il en faut déduire leur doctrine generale & leur division.

1056. D'où il paroît aussi que ces maladies, quoique infiniment variées,

par rapport à leurs ſymptômes, ont cependant une origine, qui n'eſt pas fort composée & n'ont pas beſoin d'une grande variété de remedes, ou de méthodes therapeutiques; on conçoit en même tems la raiſon pour laquelle la plûpart ſont de longue durée, pluſieurs incurables, comme on verra en traitant de ces maladies.

PARALYSIE.

1057. ON appelle paralyſie, l'immobilité lâche d'un muſcle qu'aucun effort de la volonté ou des actions vitales ne peut dompter; quelquefois le ſentiment perit abſolument, quelquefois il en reſte un peu avec engourdiſſement, & comme un leger ſentiment de ponction.

1058. Sa cauſe prochaine eſt toûjours le ſuc nerveux ou le liquide arteriel qui ne peut couler du cerveau dans le muſcle paralytique.

1059. Elle peut donc venir. 1. de toute cauſe qui fait naître l'apoplexie, (1010.) 2. de toute celle qui rend le nerf impropre à tranſmettre les eſprits. 3. qui empêche le ſang arteriel d'en-

trer dans le muſcle : d'où l'on comprend la nature de la paraplexie, de l'émiplegie, de la paralyſie d'une partie ſeule.

1060. Ainſi l'apoplexie, la parapoplexie (1009. 1010. 1015.) l'épilepſie, les convulſions, une douleur violente & longue, toute évacuation ordinaire, ſupprimée, accompagnée enſuite du vertige, comme d'hemorrhoïdes, de menſtruës d'abcès, de fiſtules, d'excremens, d'urine, de ſalive; le tranſport d'une matiere morbifique quelle quelle ſoit, dans les maux aigus ou chroniques, tout ce qui bleſſe les nerfs comme obſtruction, ſolution, compreſſion, ligature, diſtorſion, diſtraction, conſtriction, & par conſequent les humeurs épaiſſes, les playes, l'éroſion, l'abcès, la gangrene, les tumeurs inflammatoires aux tegumens de la moëlle nerveuſe, aux ganglions, aux nerfs mêmes, les tumeurs ſereuſes, purulentes, ichoreuſes, ſchirreuſes, & autres ſemblables, les ligatures fortes & ferrées, les fractures, les luxations, les alimens, les médicamens, les venins fort aſtringens; conſequemment un très-grand froid, un très-grand chaud, le froid joint à l'humidité, l'uſage exceſſif, continuel d'eau chaude, la va-

peur d'arſenic, d'antimoine, de chaux recente, de mercure, & d'autres venins peuvent cauſer la paralyſie.

1061. Sa cauſe prochaine eſt (1058.) & ſa cauſe éloignée (1059. 1060.) d'où il ſuit que la paralyſie même produite par ces cauſes donne lieu à des effets fort differens, ſelon la difference de ſon ſiége, ſelon le dégré de force qu'elle y exerce, ſelon la variété du lieu affecté, ſelon qu'il eſt plus ou moins médiatement ou immédiatement neceſſaire à la vie; car c'eſt par là qu'on peut juger ſi ce mal eſt plus ou moins mortel, guériſſable ou incurable.

1062. La paralyſie du cœur, des poumons, des muſcles qui ſervent à la reſpiration, à l'œſophage, cauſe la mort en peu de tems. Celle de l'eſtomach, des inteſtins & de la veſſie venant de cauſes internes, eſt fort dangereuſe. Celle des muſcles du viſage eſt mauvaiſe & ſe change aiſément en apoplexie. La paraplegie eſt fort à caindre, elle annonce l'apoplexie, & devient mortelle quand cette derniere eſt formée: l'hémiplegie eſt de mauvaiſe augure, a de l'affinité avec la paraplegie & produit une apoplexie mortelle. Cel-

le qui se trouve avec le froid, l'insensibilité, l'atrophie de la partie, est mauvaise & se guérit rarement. Celle qui est accompagnée de fortes convulsions, & de chaleur dans la partie opposée, est mauvaise. On sçait par le contraire quelle paralysie est guérissable & moins à craindre, & quelle paralysie cause souvent une mort subite, tout à fait imprévûë, sans presque qu'aucun symptôme l'accompagne.

1063. Si l'on fait l'application de tout cela (1057. jusqu'à 1063.) à chaque muscle, & à ses fonctions, on connoîtra les causes d'une infinité de maladies certes très-surprenantes, & on en sçaura le diagnostic & le prognostic.

1064. La nature guérit cette maladie en attenuant & en dissipant la matiere morbifique déposée par une mauvaise crise aux parties exterieures du cerveau, dans ses ventricules, vers la moëlle allongée, spinale, vers le lieu où les nerfs partent de la moëlle, ou dans les nerfs mêmes; en excitant une fiévre assez considerable pour résoudre la matiere engagée ; en la mettant en mouvement par le tremblement convulsif de la partie ; en l'évacuant par de copieuses & larges diarrhées.

1065. Pour guérir ce mal, il faut ôter la cause (1059. 1060.) qui empêche les nerfs & les arteres de faire leurs fonctions & ensuite rétablir la liberté de la circulation.

1066. La cause empêchante se dissipe par divers moyens qu'on applique à la cause premierement connuë.

1067. Si cette cause est interieure, épaisse & croupissante, il faut mettre en œuvre des remedes qui puissent produire les mêmes effets par lesquels la nature (1064.) a souvent guéri ce mal.

1068. On tente donc la curation de ce mal. 1. par les attenuans & les dissipans. α. par les aromatiques, les cephaliques, les nervins, les vegetaux nommés uterins, sous la forme de suc tiré par expression, d'infusion, de décoction, d'extrait, d'esprits, de *conditum*. β. par leurs sels fixes tirés par le moyen du feu, par les volatils tirés par distillation ou par putrefaction. γ. par les huiles qu'on en tire par expression, par coction, par infusion, par distillation. δ. par les matieres savoneuses que l'art tire de leur combinaison. ε. par l'usage des parties genitales des animaux, par des sucs, des esprits, des huiles, des sels, des teintures d'insec-

tes. ζ. par les sels fossiles, par des cristaux métalliques, & sur tout les remedes qui en sont composés. η. par toutes ces choses mêlées ensemble avec prudence, pour qu'elles s'aident mutuellement : or l'effet de ces remedes est d'attenuer, de dissiper, de produire une chaleur fébrile. 2. par de forts irritans qui, en excitant des tremblemens & des convulsions dans les nerfs, les dégagent des matieres qui s'y étoient embarrassées; tel est l'effet principalement des sternutatoires & des vomitifs forts, sur tout si on les employe plusieurs fois. 3. par des purgatifs chauds, par des dissolvans, par des aromatiques, par des vegetaux ou même des fossiles acres, par des remedes métalliques, mercuriels, antimoniaux, & conséquemment par de forts hydragogues donnés en grande doze qu'on réïtere plusieurs jours de suite, afin d'exciter une diarrhée copieuse, & qui dure quelque tems. 4. en remplissant d'abord les vaisseaux du corps d'une abondante boisson composée des attenuans dont on a parlé ci-devant; ensuite en augmentant le mouvement, & en excitant les sueurs par la vapeur d'esprits enflammés.

1065. On employe avec succès les frictions externes, seches, chaudes jusqu'à rougeur, ou faites avec des esprits pénetrans, irritans, tirés des animaux & des vegetaux, ou avec des huiles, des linimens, des baumes, des onguens nervins; les bains de vapeurs, les bains par immersion, les emplâtres acres, aromatiques, les remedes qu'on nomme attirans, les ventouses, les scarifications, les vésicatoires, la fustigation, ce qui excite de la douleur & une legere inflammation, comme l'ortie & autres choses semblables.

1070. Il faut sur tout tâcher d'appliquer, s'il est possible, tous les remedes (1068. 1069.) au siége connu de la cause; la partie lésée, plusieurs parties ensemble endommagées de la même maniere, la myologie, la nevrologie, l'union, l'origine, la distribution des muscles & des nerfs, la connoissance des fonctions qui dépendent de chacun d'eux, toutes ces choses comparées entr'elles manifestent clairement le siége caché de la maladie, & la nécessité où l'on est d'appliquer des topiques.

❧

ÉPILEPSIE.

1071. UNE maladie fort opposée à la précedente est l'épilepsie, qu'on dit être presente toutes les fois qu'on est tout à coup abbattu, privé des sens externes & internes, avec une secousse violente, involontaire, reciproque de tous ou de quelques muscles, avec un répos & des paroxismes alternatifs.

1072. Cette maladie se présente souvent sous tant de faces surprenantes, & paroît si merveilleuse qu'on l'a souvent attribuée aux Dieux, aux Démons, à la colere divine, aux enchantemens, & à d'autres causes semblables surnaturelles.

1073. Il n'est point en effet de gestes, d'inflexions, ni de position qu'on ne remarque quelquefois dans les épileptiques ; il n'est point de mouvemens, de courses, de promenades qu'ils ne fassent, point de façons qu'ils n'observent de tourner, de se jetter par terre, de se coucher, de se tenir élevé, roide.

1074. Cependant toutes ces variétés ne sont que des changemens du

mouvement de quelques parties mobiles, & conséquemment musculaires; elles supposent donc seulement diverses contractions des muscles; diverse influence du liquide nerveux d'un côté, & de l'autre une diverse expression de ce suc par le *sensorium commune* dans les nerfs; par conséquent enfin differentes causes de la variété de cette expression dans la moëlle du cerveau, qu'un détail historique fait parfaitement connoître.

1075. Ces causes sont. 1. héreditaires du côté du pere, de la mere, des parens, des ancêtres, & souvent sans paroître chez le pere, passent de l'ayeul au petit-fils. 2. de naissance: l'imagination de la mere pendant la grossesse, ayant été frappée à la vûë d'un épileptique. 3. le cerveau lesé dans ses tégumens, dans sa surface, dans sa substance, dans ses ventricules, par des blessures, des contusions, des abcès, du pus, de la sanie, de l'ichorosité, du sang; par une lymphe acre, fétide; par des excroissances osseuses au dedans du crâne; par des enfoncemens du crâne; par la nature cartilagineuse des sinus veineux; par des fragmens ou des esquilles d'os, ou des pointes d'instru-

mens qui endommagent les meninges ou le cerveau ; par du vif argent qui a monté au cerveau par quelque voye que ce ſoit ; le même cerveau leſé par l'inflammation ; la corruption , l'éroſion des meninges ; la carie de l'os du crâne ; par l'atrabile, par des *nodus* veneriens. Or tout ce qui augmente le cours des liqueurs au crâne aide l'action de ces cauſes, comme la pléthore, le mouvement, la chaleur, l'yvreſſe, la bonne chere, le coït, la pénétration, la profondeur de l'eſprit, de profondes méditations, de violentes paſſions de l'ame, une grande force d'imagination, la terreur & la crainte principalement. 4. toutes les affections violentes du genre nerveux , comme ſont des douleurs grandes & périodiques, la paſſion hyſterique , l'éroſion & l'irritation cauſées par des vers, par la difficulté qu'ont les dents à paroître, par des humeurs acres , par un lait caillé, acre , acide dans les enfans, par le méconium, par la contagion des petites véroles, par la cardialgie, par une matiere ulcereuſe ſéjournante en quelque endroit, par la diſette, la crapule, par des boiſſons, des alimens, des médicamens, des venins acres. 5. la ſuppreſſion

de quelques évacuations aufquelles on étoit fujet ; comme de falive, de pus, de menftruës, de vidanges, d'hémorrhoïdes, d'urines. 6. le paroxifme eft renouvellé par des fumées dont le foyer eft dans quelque endroit, d'où elles montent vers le cerveau comme une vapeur qui s'éleve.

1076. L'on a appris toutes ces chofes (1075.) par l'obfervation & par l'ouverture des cadavres.

1077. Tels peuvent être les effets de cette maladie. 1. le cerveau fe trouvant endommagé par tant de convulfions violentes & réïterées, la mémoire devient chancelante, l'efprit hebeté, extravagant; la paralyfie, l'apoplexie & la mort furviennent. 2. les nerfs & les mufcles fe trouvent lefés; d'où naiffent leurs contractions, leurs diftorfions, leurs déformités, ainfi que celles des membres. 3. la violence des fpafmes donne lieu à l'inflammation, à la gangréne, à la noirceur des parties fanguinolentes, principalement de celles qui font fituées fur les mufcles. 4. certaines fecrétions fe font avec violence dans le fort de l'accès; on rejette par en haut les alimens, les boiffons, la lymphe, la bile, l'écume, la mucofité,

la

la salive ; on rend par les voyes inferieures des excremens verds, le sperme, l'urine ; le sang même sort par l'une & l'autre voye.

1078. On comprend par là qu'elle épilepsie est héreditaire, & pourquoi on ne peut jamais la guérir ; idiopatique, & pourquoi on peut rarement la guérir ; sympatique, & pourquoi on là guérit souvent.

1079. Il paroît aussi par là qu'il faut varier les remedes & la cure de cette maladie, selon la varieté de sa cause connuë, de la matiere peccante, du lieu auquel on doit appliquer le remede, & par lequel on doit chasser le mal.

1080. Car la premiere & la seconde cause consistans dans une mauvaise conformation des solides (1075. No. 1. 2.) est à peine susceptible de curation radicale. Pour celles qui renouvellent les paroxismes, comme elles renaissent sans cesse, on peut sûrement les détruire ; & comme ces dernieres sont infinies & qu'on ne peut les connoître qu'en les observant, il faut s'appliquer soigneusement à les rechercher pour y remedier ensuite selon leur nature.

1081. On connoît la troisiéme (1075. No. 3.) par d'autres symptô-

mes qui désignent en même tems que le cerveau est endommagé, comme sont la douleur, la pesanteur, la plenitude, la lésion précedente de la tête, le vertige, un tremblement universel, les étincelles des yeux, leur immobilité, le tournoyement de la tête ou même du corps. On ne peut gueres dissiper la cause solide de ce mal, parce qu'on connoît à peine celle qui est singuliere: les revulsifs, les discussifs, les dépuratifs, les remedes qui préparent les voyes, sont utiles; ainsi la saignée, les purgatifs, les vomitifs; l'ustion, les cauteres, les fontaines, les épispastiques, les blessures de la tête, le trépan, les antihysteriques, les opiats sont salutaires, parmi lesquels on sçaura choisir ceux qui conviennent, quand on aura découvert la cause prochaine du mal. (1079.)

1082. L'épilepsie qui vient de la quatriéme cause (1075. No. 4.) doit être diversement traitée selon la differente nature de sa cause prochaine; ainsi les anodyns, les parégoriques, les narcotiques, les antihysteriques, les anthelmintiques, les adoucissans, les correctifs des acres, l'incision convenable des gencives, l'évacuation, la correction

des matieres ulcereuses deviennent alors antiépileptiques.

1083. Celle qui naît de la cinquiéme cause (1075. No. 5.) se guérit en dissolvant la matiere fixe, en relâchant les voyes ; en l'expulsant : c'est pourquoi les vesicatoires, les caustiques, les cauteres, les fontaines, les aristolochiques, les emmenagogues, les remedes qui ouvrent les hémorrhoïdes, les diuretiques sont si souvent salutaires dans ce genre de mal.

1084. Pour celle qui est produite par la sixiéme cause (1075. No. 6.) on pourra la dissiper après avoir remedié à la foiblesse du genre nerveux trop facile à se mouvoir ; ce qui se fait avec beaucoup de succès par l'exercice du mouvement, du jeu, du cheval, de la vection : par l'usage des aromates, de l'acier & des corroborans ; & de plus en faisant à l'endroit de la source du mal une playe artificielle, profonde en coupant avec des caustiques, des vesicatoires, & tenuë long-tems ouverte par l'application de suppuratifs mêlés avec des corrosifs, enfin en comprimant par des ligatures le nerf affecté.

1085. De là on voit le peu de cas qu'il faut faire de tous les specifiques

& de toutes les méthodes qu'on vante sans fondemennt contre ce mal.

1086. Et même il est clair que la cause prochaine de toute épilepsie exquise est toûjours la trop grande action du cerveau sur les nerfs moteurs, tandis qu'il n'agit aucunement sur ceux qui sont l'organe du sentiment.

1087. Et qu'il y a plusieurs causes du retour des paroxismes par rapport à leur nombre & à leur varieté.

1088. Enfin l'origine, la nature, l'effet, la cure du spasme d'une partie, de l'opisthotone, de l'emprosthotone, de la convulsion de tout le corps, sont d'eux-mêmes évidens, n'étant que des especes d'attaque d'épilepsie singuliere.

MELANCOLIE.

1089. Les Médecins appellent melancolie un délire long & opiniâtre sans fiévre, & pendant lequel le malade est toûjours occupé presque d'une seule & même pensée.

1090. Ce mal provient de cette malignité du sang & des humeurs que les Anciens ont nommé *atrabile* : il provient aussi de l'esprit, & alors il pro-

duit bientôt cette atrabile dans un corps parfaitement ſain.

1091. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de décrire ici en peu de mots cette maladie qui eſt ſi merveilleuſe & ſi peu connuë, que l'Antiquité paſſe pour coupable d'un crime injuſte.

1092. Lorſque les parties les plus mobiles de toute la maſſe du ſang ſe diſſipent & laiſſent les moins mobiles unies enſemble, il ne reſte plus dans les vaiſſeaux qu'un ſang noir, épais, gras & terreſtre. On donnera à ce vice le nom d'humeur *atrabilaire* ou de ſuc *melancolique*.

1093. Il (1092.) a pour cauſe tout ce qui diſſipe les molécules les plus fluides, & fixe les autres : l'exercice vehement de l'eſprit occupé nuit & jour preſque d'un ſeul objet, les veilles, de violentes affections de l'ame cauſées par des tranſports de joye, ou par de vives afflictions : le violent & frequent exercice du corps principalement dans un air fort ſec & fort chaud : les plaiſirs immoderés de l'amour : le long uſage d'alimens auſteres, durs, ſecs, terreſtres, ſans faire aucun exercice du corps ; de ſemblables boiſſons : des viandes, principalement d'animaux très

vieux & coriaces, endurcies par la fumée, l'air & le sel; des fruits crûs, des matieres farineuses, qui n'ont point fermenté, des médicamens astringens; ceux qui ont la vertu de coaguler, de fixer, de réfroidir les humeurs, des venins lents & autres choses semblables; des fiévres chaudes qui durent longtems, ont de frequentes recidives, disparoissent sans bonne crise & sans qu'on ait usé de délayans.

1094. Lorsque ce genre de mal (1092.) produit par les causes que nous venons d'indiquer, (1093.) infecte le sang & toutes les humeurs qui circulent, il fait naître quelques maladies qui se manifestent aussi-tôt, & sont à peu près les suivantes: la couleur externe & interne, de pâle qu'elle est d'abord, devient jaune, brune, livide, noire, avec des taches semblables; le pouls est lent, le froid plus grand qu'à l'ordinaire; la respiration lente; le sang circule très-bien par les vaisseaux sanguins; moins bien par les vaisseaux lateraux, parce qu'il y coule en trop petite quantité; c'est pourquoi toutes les humeurs tant secretoires qu'excretoires sortent plus épaisses, plus lentement, en moindre quantité; il se fait

moins de diſſipation, on a moins d'apetit ; on eſt maigre, triſte, ami de la ſolitude. La paſſion dominante, quelle qu'elle ſoit, eſt forte, on la ſuit opiniâtrement, tandis qu'on eſt indifferent pour tout le reſte; on a peine à ſe mouvoir ; cependant on eſt à la fois très ſtudieux & très laborieux.

1095. La cauſe materielle de ce mal n'eſt donc que la terre & l'huile epaiſſe du ſang étroitement unies enſemble ; & cette matiere produit des effets d'autant plus dangereux & plus difficiles à guérir, qu'elle a perdu plus de ſes parties délayantes, douces, liquides, qu'elle eſt plus condenſée, plus intimement mêlée, & qu'il y a plus de tems qu'elle eſt formée.

1096. On peut déduire de-là le diagnoſtic, le prognoſtic (qui ſeront encore plus évidens, par ce qu'on dira dans la ſuite) & la cure de ce mal.

1097. Dès qu'il commence (1093. 1094.) & ſe manifeſte par ſes cauſes ou par ſes effets, il faut divertir le malade, en le faiſant continuellement changer d'objet ſans qu'il s'en aperçoive, & ſur tout choiſir ceux qui ont coûtume de cauſer dans le malade le contraire de ſa paſſion dominante. On doit

lui procurer un long ſommeil par l'uſage des délayans, des adouciſſans, des parégoriques, des narcotiques, & par le repos; l'air qu'il reſpire doit être humide & un peu chaud: il faut uſer longtems d'alimens legers, liquides, récens, doux, d'une nature analogue à celle des humeurs ſaines, qui relâchent par une douce vertu ſavoneuſe; les médicamens doivent être propres à délayer, à adoucir l'âcreté, à réſoudre l'huile terreſtre, à relâcher les vaiſſeaux, à évacuer doucement; tels ſont les ſucs de fruits bien mûrs; tout ce qui eſt miellé; les legumes, les boüillons qui en ſont faits; les eaux minerales; il n'eſt point de meilleure boiſſon qu'une ptiſane un peu miellée: enfin il faut ſoigneuſement éviter tout ce qui a pû cauſer cette maladie. (1093.)

1098. Mais ſi les mêmes cauſes (1093.) qui ont formé cette même matiere, (1092.) l'ont renduë plus denſe, plus ténace, plus immobile, elle ſera néceſſairement déterminée dans les vaiſſeaux hypocondriaques, comme nous l'apprennent la nature de cette humeur, la ſituation, la condition de ces vaiſſeaux, les loix hydrauliques, & par conſéquent s'y arrêtant & s'y accumu-

lant peu à peu, elle y croupira. Alors cette maladie s'appelle *hypocondriaque*, & assiége la rate, l'estomach, le pancréas, l'épiploon, le mésantere.

1099. C'est pourquoi elle y cause un sentiment de pésanteur continuelle, d'anxieté, de repletion, principalement après avoir mangé & bû : elle fait naître une difficulté de respirer, parce que les visceres de l'abdomen sont surchargés; nuit à la formation, à la secretion des deux especes de bile, du suc pancréatique, stomachique, intestinal, mésenterique; empêche toutes ces liqueurs de se bien mêler ensemble & de bien dissoudre les alimens : ce qui dérange tout à fait la premiere digestion. Si ce qu'on mange est tiré des végetaux, il dégenere en acide cru; s'il est tiré des animaux, il se convertit en alkali putride, ou en huileux rance. Voilà l'origine des vents, des rôts, des spasmes, de la paresse du ventre, de la dureté des excremens, du changement du premier ictere (1094.) dans un plus mauvais par son degré, & de tous les maux (1094.) en pires.

1100. Quand on sçait par les effets que je viens de raconter, (1099.) que ce genre de mal a fait de tels progrès,

(1098.) il faut tout mettre en œuvre pour le guérir, parce qu'autrement il deviendroit bien-tôt terrible. Or voici les principales difficultés qu'il faut soigneusement éviter. Si ce mal dure, il devient incurable & souvent mortel, comme la suite le fera voir clairement. Si on l'attaque avec des purgatifs, les humeurs saines & mobiles s'évacuent, tandis que les humeurs tenaces & viciées restent, ce qui rend le mal plus dangereux. Si l'on a recours à de forts irritans ou à de puissans dissolvans, la matiere qui se dissout souvent tout à coup, devient acre, & se précipitant avec impetuosité dans les vaisseaux du foye qui sont d'une très grande délicatesse, elle les rompt, & les détruit aisément. D'où naissent plusieurs maux qui n'admettent aucun remede.

1101. Il faut donc. 1. commencer par rendre peu à peu la matiere mobile, en tâchant de découvrir en même tems la nature de l'acrimonie dominante. Alors on prescrit des médicamens savoneux, dans lesquels se trouve une acrimonie opposée à celle dont l'humeur est infectée, & on en continuë l'usage, jusqu'à ce que l'inégalité & la foiblesse du pouls, la nausée ou le

tenesme, l'anxieté, une petite fiévre qui survient, ne nous apprennent que la matiere commence à se mouvoir; après quoi. 2. il faut sur le champ l'évacuer par des remedes qui relâchent & purgent doucement, par des clysteres qui ayent la même vertu, par l'usage du petit lait, des eaux minerales & d'autres choses semblables.

1102. Mais si cette même humeur (1098.) y séjourne depuis si longtems, qu'elle y soit devenuë compacte & y soit fixée, elle commence à devenir acre; & son croupissement, le mouvement des visceres, & la chaleur des parties qui l'environnent la rendent corrosive : il s'en amasse sans cesse de nouvelle, parce que l'obstruction est déja faite, & que les mêmes causes subsistent. Ainsi les vaisseaux sont tiraillés, rongés & corrompus, tant par la matiere qui s'est accumulée, que par l'acrimonie qui s'est formée, & le mouvement continuel; d'où il suit que la rate, le ventricule, le pancréas, l'épiploon, le mesentere, les intestins, le foye sont pareillement détruits, & par conséquent tous les premiers effets (1099.) deviennent beaucoup plus fâcheux; mais principalement parce

qu'il entre continuellement dans les veines des vapeurs putréfiées qui troublent toutes les fonctions, & sur tout celles du cerveau. On donne alors avec raison à ce mal le nom d'*atrabile*.

1103. Lorsqu'elle se manifeste par ses signes décrits, (1093. 1094. 1099. 1102.) il faut beaucoup d'art & de prudence pour la délayer, lui donner du mouvement & l'évacuer, à cause des difficultés (1100.) qui sont ici encore plus considerables, & de la forte acrimonie de l'humeur qu'on irrite aisément, mais dont on peut à peine ensuite appaiser la fureur. C'est pourquoi il ne faut user que d'alimens contraires à l'acrimonie qu'on sçait suivant (1051.) dominer dans l'humeur, qui d'ailleurs doivent toûjours être un peu dissolvans, irritans, laxatifs, & laisser peu d'excremens après la digestion; la boisson doit être ou une ptisane miellée, ou les sucs des fruits de saison, ou le petit lait. On doit entretenir le corps dans un mouvement doux & continuel, dans une chaleur fort temperée, dans un long sommeil. Il faut user souvent de bains, de fomentations, de lavemens, de boissons qui sans acrimonie délayent, dissolvent, trempent, liquefient la ma-

tiere, l'emportent & l'évacuent avec toute la lenteur & la précaution possible, par les voyes que la nature indique, ayant toûjours égard à l'espece d'acrimonie dominante en même tems.

1104. Mais cette matiere (1102.) parvenuë à une si grande acrimonie, les visceres étant déja fort endommagés, les mêmes causes dont on a fait mention (1102.) subsistant long-tems, est ensuite agitée par le mouvement des muscles, par la chaleur du soleil ou du feu, par des alimens acres & pris en grande quantité, par des médicamens acres qui augmentent beaucoup la circulation & fermentent avec l'acrimonie morbifique; par des venins qui dérangent de la même maniere l'œconomie animale; ou enfin par quelques maladies qui causent de grands mouvemens dans la machine; elle devient alors plus acre, si mobile & si active qu'elle rompt, corrompt, putréfie, détruit ses vaisseaux, & les change avec l'atrabile même en des vomiques putréfiés; & c'est ce qu'on appelle *turgescence de l'atrabile*: si cette matiere déja parvenuë à ce point, fonduë dans ses vaisseaux, enfile la route du foye, & se porte au cœur par les petits rameaux de la veine

cave qui sont déja détruits, elle produit ces pernicieux maux : car si elle participe d'un acide coagulant, elle fait naître des polypes dans le cœur, dans les poumons, dans l'aorte, dans les carotides, cause les maux qui s'ensuivent, & la mort. Si elle monte au cerveau, elle cause l'apoplexie, la paralysie, la catalepsie, l'épilepsie, le délire; la manie de la plus mauvaise nature, & presque irremediable. Elle change tout dans le genre arteriel, & occasionne des fiévres si violentes qu'elles causent en peu de tems une putréfaction generale. Si cette même matiere participe d'un alkali putréfiant, elle produit en quelque lieu qu'elle se transporte des gangrénes qui causent bientôt la mort. Voilà la source d'une infinité de maux qui affligent tout le corps & chacune de ses parties, & qu'on ne peut guérir, sans détruire cette cause. Mais quand la matiere, s'étant fait jour au travers des vaisseaux rompus, des visceres, occupe les cavités du peritoine, il survient une débilité extrême & insurmontable : la matiere acre qui s'est échapée hors de la cavité des vaisseaux, s'y putréfie, s'y accumule : alors tous les visceres de l'abdomen sont

infectés d'une gangréne qui les ronge ; d'où naissent des phénomenes surprenans, la tympanite, la mort avec une puanteur épouvantable. Si cette même matiere mise en mouvement se jette dans le foye, & de-là par les vaisseaux biliaires rongés & dilatés, dans le vésicule du fiel, par le conduit hépatique commun, dans les intestins, elle produit des nausées, des vomissemens, des dysenteries atrabilaires, avec des anxietés, des efforts, des douleurs, des rongemens insuportables ; ce qui cause l'inflammation, l'ulceration, la putréfaction des intestins, du ventricule, de l'œsophage, du gosier, de la bouche, & à la suite de tout cela, des convulsions terribles, la gangréne, & consequemment l'indolence de toutes les parties, suivie enfin d'une mort assez tranquille.

1105. La matiere parvenuë à ce dégré de corruption (1104.) est d'une si grande tenacité qu'elle égale à peu près celle de la poix, & d'une acrimonie acide, brûlante, qui rongeroit les métaux & feroit fermenter la terre ; ou d'une acrimonie alkaline, saline, très-corrosive ; ou huileuse, putride, la plus funeste de toutes ; il est aisé de connoî-

tre par tout ce qui a été dit ci-devant (depuis 58. jusqu'à 107. 1051. 1052.) l'origine, les causes, l'existence & la cure de toutes ces especes.

1106. Et si l'on réflechit sur ce que nous avons dit (1100. 1103. 1104.) & en même tems sur la situation, la structure, la circulation des visceres qui servent de siége à cette humeur maligne, on doit être convaincu que la *turgescence* dont il s'agit est au dessus de toute curation. Les délayans avec les acres opposés à l'acrimonie dominante & l'opium sont les principaux remedes.

1107. Toutes ces choses (depuis 1090. jusqu'à 1107.) donnent une idée claire de la melancolie décrite (1089.) & des maux hypocondriaques; car il est clair que par une longue tristesse, les vaisseaux des visceres de l'abdomen étans retrecis donnent lieu à la stagnation, au changement de l'atrabile (1092. 1093. 1095. 1098. 1102. 1104.) & à son accumulation qui augmente insensiblement, quoique le sujet fut un peu auparavant parfaitement sain, & que le délire (1089.) peut être produit par la même atrabile née de causes corporelles.

1108. Les causes évidentes de la melancolie

lancolie (1089.) sont donc. 1. tout ce qui fixe, épuise, trouble les esprits, de grandes & soudaines frayeurs, de longues & profondes méditations sur un même objet, un amour violent, les veilles, la solitude, la crainte, l'affection Hysterique. 2. tout ce qui empêche la formation, la reparation, la circulation, les diverses secrétions & excrétions du sang, principalement dans la rate, l'estomach, l'épiploon, le pancreas, le mesentere, les intestins, le foye, l'uterus, les vaisseaux hémorrhoïdaux, conséquemment le mal hypocondriaque; des maladies aiguës mal guéries, principalement la phrénesie & le causus, toutes les secrétions & les excrétions trop abondantes, des alimens froids, terrestres, ténaces, austeres, astringens, de semblables boissons, une chaleur qui brûle le sang par sa longue durée & sa grande violence, un air sombre, marécageux, croupissant. 3. la disposition naturelle du corps; noir, velu, sec, grêle, mâle; la fleur de l'âge; l'esprit vif, pénetrant, profond.

1109. Si cette maladie dure longtems, elle fait naître la démence, l'épilepsie, l'apoplexie, la manie, des convulsions, l'aveuglement, elle pro-

duit des imaginations merveilleuses ; des ris, des pleurs, des chants, des soûpirs, des rôts, des vents, des anxietés, une abondance d'urines claires comme de l'eau, dans un autre tems fort épaisses, la retention de la lie du sang dans les vaisseaux des visceres abdominaux, son accumulation, & souvent son excretion subite, une opiniâtre constipation du ventre, un crachement frequent de matieres fines & tenuës, une facilité incroyable à supporter les veilles, le jeûne & le froid.

1110. Ces malades ont souvent été guéris, lorsqu'il leur est survenu une gale horrible quelquefois semblable à l'élephantiasis, ou nombre de varices considerables, ou lorsque des hemorrhoïdes fort tuméfiées sont venuës à fluer, ou lorsqu'enfin l'atrabile s'est évacuée par le vomissement ou par les selles.

1111. Les remedes qui sont ordinairement les plus pernicieux en ce genre de mal, sont non seulement ceux qui dissipent les forces, purgent fortement, mais encore ceux qui mettent les liqueurs dans une agitation trop violente, sous le titre de cardiaques, ou sous tout autre quel qu'il soit.

1112. D'où il ſuit que la meilleure méthode de traiter cette maladie eſt de bien obſerver la premiere cauſe, la varieté du temperament, & de preſcrire des remedes qui leur ſoient oppoſés, & qui répondent à leur varieté.

1113. La premiere indication ſera donc d'exciter les eſprits, d'en augmenter la quantité, d'en regler le cours, ce qui ſe fait. α. en détournant l'eſprit de ſon objet ordinaire vers d'autres qui lui ſoient contraires. β. en excitant adroitement dans l'eſprit du malade une paſſion oppoſée à la mélancholique. γ. en ſe prêtant aux erreurs de l'imagination du malade. δ. ou ſouvent en les combattant avec beaucoup de force.

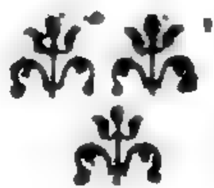
1114. La ſeconde : d'enlever les obſtructions qui ſont la cauſe ou l'effet de ces fauſſes imaginations, en amoliſſant, en attenuant, en irritant, en débouchant les vaiſſeaux par les eaux minerales, le petit lait, l'eau miellée, par des décoctions ſpleniques, hépatiques, anti-hypocondriaques, par des eaux aiguiſées de ſels lixiviels ou compoſés, par des préparations mercurielles, laxatives, par des vomitifs, par l'exercice, l'équitation, la navigation, par des mé-

dicamens uterins, ariſtolochiques, par ceux qui peuvent faire couler les hémorrhoïdes, enfin par les bains, les linimens, les emplâtres.

1115. La troiſiéme : de calmer les ſymptômes par la ſaignée, en plongeant le corps du malade dans de l'eau froide, par les carminatifs, par les opiats.

1116. La quatriéme : de donner après les évacuations (1114. 1115.) les remedes que l'obſervation apprend être propres à réjoüir le malade, & à fortifier toutes les parties du corps.

1117. Tout ce que nous avons dit (depuis 1110. juſqu'à 1117.) prouve évidemment que la cure de ce mal (1089.) conſiſte uniquement dans celle de l'atrabile, (1097. 1100. 1101. 1103. 1106.) & par conſéquent que c'eſt de-là qu'il faut apprendre à guérir non ſeulement cette atrabile, mais une infinité d'autres maladies qui paſſent ſans raiſon pour incurables.



MANIE.

1118. SI la mélancolie (1089.) s'accroît jusqu'au point de mettre les liqueurs du cerveau dans une si grande agitation, qu'elle cause une fureur terrible, on la nomme manie.

1119. Elle ne differe qu'en dégrés de la mélancolie sombre, elle est produite par elle, vient des mêmes causes, & se guérit ordinairement presque par les mêmes remedes.

1120. Dans ce genre de mal les muscles ont le plus souvent une force prodigieuse, les veilles sont incroyables, on supporte l'abstinence & le froid d'une façon surprenante, on a des imaginations affreuses, on croit être lycanthrope, cynanthrope, &c.

1121. Il faut remarquer que la dissection anatomique a constamment fait voir le cerveau des maniaques, sec, dur, friable, jaune dans sa substance corticale, ses vaisseaux gonflés, variqueux, distendus par un sang noir, tenace.

1122. Et que toutes les excrétions ensemble sont presque supprimées dans ce mal.

1123. Le meilleur remede est de précipiter le maniaque dans la mer & de l'y tenir plongé tant qu'il peut le supporter.

1124. Après avoir tenté en vain tous les remedes, on a remarqué que les varices, les hemorrhoïdes, la dysenterie, l'hydropisie, une grande hemorrhagie spontanée, des fiévres tierces ou quartes qui surviennent, ont été salutaires.

1125. Les corps épuisés & affoiblis dans les fiévres intermittentes d'automne, fortes & de longue durée, tant par le mal que par les saignées & les purgations très-souvent réïterées, sont sujets à une espece de manie : & ces mêmes choses ont aussi coûtume de renouveller ce mal.

1126. Cette espece ne se guérit que par le long usage des restaurans, de cordiaux, des fortifians & de ce qui remplit. Si au contraire on a recours aux évacuans, on donne lieu à l'atrophie, à la débilité, à une indolence insurmontable.

1127. Mais quand des sujets robustes, vigoureux, à la fleur de l'âge, plethoriques, chauds deviennent maniaques, on les guérit par les mêmes remedes que l'espece d'épilepsie, (1081.) par

des saignées réïterées, par de fortes purgations dans l'intervalle de chacune, ensuite le calme étant revenu, par des opiats & des cardiaques.

RAGE CANINE.

1128. IL est encore une autre maladie qu'on peut rapporter ici fort à propos, à cause de la fureur dont elle est souvent accompagnée, & qu'elle est si pernicieuse qu'on ne doit pas la passer sous silence.

1129. On l'appelle rage, & parce qu'elle vient le plus souvent de morsure de chiens, rage canine; elle prend encore d'un symptôme terrible le nom de crainte d'eau, d'hydrophobie, &c.

1130. Elle provient presque toûjours de la contagion d'autres animaux enragés. Cependant la lecture & l'observation apprennent qu'elle se forme aussi d'elle-même dans les maladies aiguës.

1131. Presque tous les animaux peuvent être affectés de ce mal, & par leur contagion infecter les autres & l'homme même.

1132. En effet, on sçait que les

chiens, les chats, les loups, les renards, les chevaux, les ânes, les mulets, les bœufs, les cochons, les singes, les coqs, les hommes, étant enragés, communiquent ce même mal aux autres.

1133. Cependant il n'eſt point d'animal qui devienne plus fréquemment enragé que le chien, le loup & le renard, & cela principalement par des cauſes internes, ſans qu'aucune contagion y ait donné lieu.

1134. Un climat brûlant, une région alternativement très-chaude & très-froide, une ſaiſon long-tems chaude & ſéche, une nourriture de chair putride, fétide, vermineuſe, le défaut de boiſſon, les vers qui ſe forment dans les reins, dans les inteſtins, dans le cerveau, dans les cavités olfactoires des narines, ſont les cauſes antécédentes de la rage dans ces animaux.

1135. Les ſignes d'une rage commençante ſont entr'autres ceux-ci, ſur leſquels on doit ſe défier d'un mal ſi cruel & s'en garantir. Les chiens deviennent triſtes, ſolitaires, ſe cachent, n'aboyans plus, murmurans ſeulement, déteſtans toutes ſortes d'alimens & de boiſſons, ſe mettans en colere contre

tous ceux qui leur sont inconnus, se jettans sur eux, reconnoissans encore cependant leur maître, le respectans, baissans les oreilles & la queuë, marchans comme s'ils étoient endormis: tel est le premier dégré de ce mal; & alors si l'on en est mordu, il y a à la verité du danger, mais il n'est pas des plus grands; ensuite essouflés, tirans la langue, jettans beaucoup d'écume, la gueule béante, marchans tantôt nonchalamment, comme s'ils étoient un peu assoupis, tantôt avec une promptitude soudaine, & sans suivre toûjours le droit chemin; bientôt ne reconnoissans plus leur maître même, les yeux baissés, larmoyans, poudreux, la langue de couleur plombée, ils deviennent tout à coup maigres, fols, furieux: voilà le second dégré de ce mal, qu'ils ne supportent gueres trente heures sans mourir. La morsure est alors presque inguérissable: mais plus l'animal est furieux, plus il y a de tems qu'il est enragé, plus il est sur le point de mourir, plus sa morsure est mortelle, aiguë & prompte à créer les plus violens symptômes; & au contraire.

1136. A peine est-il aucun venin dont la contagion se multiplie de tant

de manieres; car elle se communique par la plus légere morsure faite au travers des habits, qui ne fait qu'effleurer sans faire sortir du sang; par l'haleine de l'animal, qui de sa bouche est portée au poumon de l'homme; par l'écume récente ou même dessechée depuis long-tems, soit qu'on en prenne sur la langue, ou qu'on la touche avec les lévres; à la faveur d'un seul baiser donné à un chien enragé, en maniant l'instrument ou la blessure dont il est mort long-tems auparavant, en mangeant de son lait ou de sa chair; en touchant & en maniant les corps infectés par les choses précédentes.

1137. A peine encore est-il aucun venin connu si cruel, qui change si fort l'homme, qui commençant à paroître fasse en si peu de tems de si grands ravages, & qui cependant puisse en même tems se tenir si long-tems caché avant que de se manifester; car les uns commencent à être tourmentés des maux propres à cette fureur, aussi-tôt après avoir été mordus, les autres vingt ans entiers après, & d'autres encore dans tout l'espace de tems intermédiaire. Or cette varieté dépend de la chaleur de la saison de l'année, du

different dégré de rage dans l'animal mordant, (1135.) du tempérament de l'homme mordu ; (car les gens bilieux sentent plus vîte les effets de l'infection que les gens pituiteux & hydropiques ;) du different régime & des remédes qu'on a faits.

1138. Voici par ordre comment cette contagion (1136.) commence à manifester ses effets après differens tems (1137.) dans un homme parfaitement sain qui en est infecté. Le lieu qui a été le premier envenimé fait douleur ; il se répand des douleurs vagues en d'autres lieux, principalement aux voisins ; on sent une lassitude, une pesanteur, une paresse dans tout le genre musculeux ; on a un sommeil inquiet, troublé, agité d'effroi, de mouvemens convulsifs & de tréssaillemens ; on est dans une inquiétude continuelle ; on soupire, on est triste, on aime la solitude. C'est à peu près ainsi que ce mal fait sa premiere attaque & termine son premier dégré : alors le sang tiré des veines paroît tout à fait bien conditionné ; les premiers accidens s'augmentent ensuite, survient un grand resserrement aux parties précordiales ; la respiration se fait avec peine, & est entre-

coupée de soupirs; on est saisi de certaine horreur, les cheveux dressent, on tremble à la vûë de l'eau, de liqueurs quelles qu'elles soient, & de choses ou transparentes ou refléchissantes, comme le miroir; on perd l'appétit, on peut cependant avaler du pain de soupe quelleconque; si l'on vient à toucher quelque liquide que ce soit, sur tout des lévres, ou avec la langue, on est saisi de tremblement, agité de convulsions énormes, on entre presque en fureur; on vomit une bile gluante, brune ou porracée; le corps s'échauffe, vient la fiévre; on a des insomnies perpétuelles, le priapisme, une foule de pensées étrangeres, extraordinaires, & sans aucune liaison : tels sont les progrès de ce mal, & c'est ici que se termine ordinairement son second dégré. Tous les symptômes qu'on vient de décrire deviennent sans cesse plus violens communément; ensuite la langue devient âpre, sort de la bouche, la bouche est ouverte, la voix rauque, la soif extrême; les efforts qu'on fait pour boire, la vûë, l'attouchement des liquides mettent en fureur; la bouche se remplit d'écume; on tâche même malgré soi de la cracher sur les autres,

on aime malgré ſoi à mordre tout ce qui ſe préſente, la volonté ne peut réprimer cette envie, on déchire en écumant ; le pouls & la reſpiration manquent, on a des ſueurs froides, la rage devient extrême, tandis qu'en même-tems, ce qui eſt admirable, on conſerve une préſence & une prudence d'eſprit, qui fait qu'on craint la diſpoſition où l'on eſt de faire mal aux autres : de là dans l'eſpace de quatre jours, depuis le premier degré, ſurvient preſque toûjours une mort convulſive, avec une reſpiration extrémement ſerrée.

1139. Toute cette hiſtoire (1129. juſqu'à 1139.) donne une connoiſſance exacte de ce mal. Pour le prognoſtic, il eſt aiſé de le former, en conſiderant (1135. 1137. 1138.) & en ſe rappellant en même-tems les triſtes événemens qu'on voit par tout, puiſqu'en effet depuis la naiſſance de la Médecine juſqu'à préſent, les plus grands Maîtres de l'art gémiſſent preſque tous ſur le funeſte ſort des gens mordus, dont ils conviennent qu'il eſt à peine une curation prophilactique certaine, & qu'on ne peut citer aucun exemple bien conſtaté de la guériſon de ceux qui ſont

déja hydrophobes. Mais il eſt encore bien plus fâcheux de voir qu'après tant de ſiécles écoulés, qui déplorent le mauvais ſuccès des remédes qu'on a faits juſqu'ici, on n'ait point eſſayé des méthodes differentes des premieres.

1140. La diſſection des cadavres a fait voir les organes de la déglutition le plus ſouvent un peu enflammés, diverſes eſpéces de gluë bilieuſe dans l'eſtomach, la véſicule du fiel remplie d'atrabile, le pericarde ſec, les poumons farcis d'une façon incroyable du ſang qui s'y eſt preſque tout accumulé, le cœur plein d'un ſang ſouvent preſque ſec, les arteres pleines, les veines vuides, le ſang épanché diſſous, & ſe congelant à peine à l'air, au lieu que celui qu'on tire des veines ſe congele avant l'eſpace de trois jours, tous les muſcles, les viſceres, le cerveau, le cervelet, la moëlle épiniere plus ſecs que de coûtume.

1141. Toutes les méthodes tant prophilactiques que thérapeutiques employées juſqu'à préſent, ſont, à l'exception de très peu de choſes, incertaines ; la premiere cauſe de cela, c'eſt qu'on a vanté témerairement pluſieurs ſpécifiques, & qu'on a négligé de pra-

tiquer une méthode fondée sûr l'histoire du mal.

1142. Autant donc qu'on peut le conclure de toute cette histoire, de sa comparaison avec d'autres maladies, & des heureux succès d'un petit nombre de cas, ce mal paroît d'abord consister dans une affection des nerfs, qu'il faut immédiatement rapporter aux convulsions, qui s'emparent des visceres & de leurs vaisseaux. De là ensuite il se forme dans le sang & dans les humeurs un vice qui approche presque de l'inflammation gangréneuse. Quant au siége de ce mal, il est d'abord vers l'estomach & les parties voisines.

1143. La curation prophylactique d'un homme mordu exige. 1. qu'on fasse aussi-tôt après avoir reçû la contagion de profondes scarifications sur l'endroit affecté & les parties voisines, pour en tirer beaucoup de sang; qu'on applique de grandes ventouses qui tirent fortement, ou qu'on fasse une brûlure assez profonde avec un fer rouge, c'est un reméde souverain : il n'y en a point de plus certain; mais il faut promptement l'apporter. On doit ensuite faire suppurer long tems la partie, en y appliquant des remédes

qui fassent ulcere en rongeant continuellement. Pendant tout ce tems, depuis le commencement jusqu'à la fin, on doit toûjours, sans aucune intermission, bassiner l'endroit avec une saumure faite de sel marin & de vinaigre, & continuer ainsi jusqu'au sixiéme mois. 2. il faut avoir la précaution d'éloigner, d'éviter les vêtemens & les autres choses qui ont pû toucher le venin, ou peuvent l'exhaler. 3. aussi-tôt après l'infection, il faut souvent par un grand appareil effrayer le malade, le menacer, enfin le précipiter dans la mer ou dans un fleuve, l'y tenir quelque tems plongé, l'y plonger de nouveau & recommencer plusieurs fois, en suivant exactement les mêmes circonstances; car ce sont elles qui guérissent en troublant les esprits, & non pas l'eau salée, comme on l'a appris par le funeste sort d'un homme qui fit naufrage après avoir été mordu, nagea pendant plusieurs heures, fut souvent long-tems couvert des flots, & qui cependant devint dans la suite hydrophobe. Il faut ensuite purger souvent & fortement avec de la rhubarbe, de l'agaric, du suc d'écorce de sureau. 4. tous les matins à jeun le mordu doit se faire suer

un

un peu en prenant du vinaigre aromatique, du sel marin, de l'eau chaude. 5. tous les jours se laver les pieds & les mains dans un bain d'eau, se laver la tête, se rincer la bouche & le gosier, souvent nager. 6. boire souvent de l'eau froide, la vomir souvent, prendre ensuite des liqueurs aigrelettes ; observer un régime humectant, leger, relâchant, souvent pris en si grande quantité qu'on le vomisse ; éviter les aromatiques trop forts, les vins, tout ce qui échauffe, ainsi que la trop grande agitation du corps ou de l'esprit.

1144. Mais si le mal est déja présent, c'est sur tout dans son premier dégré & au commencement du second (1138.) qu'on doit en tenter la guérison, puisqu'autrement la négligence ne peut avoir ici que des suites très-funestes. Il paroît très-probable & confirmé par un petit nombre d'expériences qu'on doit faire les choses suivantes. 1. aussi-tôt après les premiers signes de l'attaque du mal (1138.), il faut le traiter comme une maladie très-inflammatoire (890.) en tirant du sang par une large ouverture faite à un grand vaisseau jusqu'à défaillance ; il faut

aussi-tôt après donner des lavemens d'eau nitrée & médiocrement salée, avec un peu de vinaigre : on doit réïterer ces remédes hardiment, & même plus que la prudence ne le permettroit en d'autres maladies. Cela étant fait, après avoir couvert les yeux du malade, on doit le mettre dans un bain froid, ou lui jetter de l'eau froide sur le corps, & l'en arroser jusqu'à ce qu'il ne craigne presque plus l'eau : il faut alors aussi-tôt le forcer de boire beaucoup d'eau, & après l'avoir ainsi tourmenté durant le jour, le soir on lui procure du sommeil. Pour le régime, il doit être humectant & très-leger.

1145. Comme cette méthode est fondée sur tous les caracteres de la maladie, sur tous les preceptes de l'art, rien ne paroît plus funeste que l'usage des médicamens qui échauffent fortement, dessechent, irritent le genre nerveux ; ce sont en ce cas de vrais poisons qui font perir les malades déja dessechés par leur mal : & il n'est encore rien de plus cruel que de négliger le mal en rejettant toute curation, ou de suffoquer le malade.

1146. Cependant l'histoire des autres venins nous apprend qu'on ne doit

point desesperer de trouver l'antidote de celui-ci.

1147. Pour jusqu'à présent, il n'en est aucun sur lequel on puisse faire assez de fond pour lui confier la vie d'un homme qui est dans un danger aussi déplorable, aucun qui soit connu par des experiences certaines : car ou ils ont tous été enfantés par la speculation, ou l'on a ajoûté foi aux descriptions que d'autres en ont données. Je n'excepte point ici, les écrevisses brûlées dont on voit dans Galien & dans Oribase qu'Eschrion faisoit un secret ; ni l'opiat de Scribonius Largus si renommée pour la rage des Siciliens, ni la peau de l'hyene, conseillée par Peregrinus, ni la poudre d'écrevisses avec la thériaque d'Ætius, de Rufus, de Posidonius, ni les remedes vantés par Palmarius ; ni l'étain mêlé avec du mitridate tant prôné par Mayerne, Grew, & les chasseurs ; ni la racine de cynorrhodon revelée en songes sacrés ; ou l'hépatique des bois si exaltée par d'autres, ni la pimprenelle, ni le foye de chien enragé brûlé, &c.

SCORBUT.

1148. LE ſcorbut eſt un mal auquel les habitans de la mer ſeptentrionale ſont fort ſujets, qui eſt la ſource de pluſieurs autres maladies, qui n'eſt pas nouveau & n'a point été inconnu aux Anciens, quoiqu'ils ne l'ayent pas décrit fort exactement, faute de navigations & de longs voyages dans les païs les plus froids.

1149. Comme ce mal trompe ſouvent par la grande varieté de ſes ſymptômes, il n'eſt pas poſſible de le mieux connoître, qu'en commençant par en faire toute l'hiſtoire pour découvrir enſuite quelle eſt ſa nature.

1150. Les Anglois, les Hollandois, les Suedois, les Danois, ceux qui habitent la Norvege, la partie ſeptentrionale ou inferieure de l'Allemagne, les peuples du nord, ceux qui vivent dans un climat très-froid, ſur tout ceux qui ſont voiſins de la mer, des lieux qu'elle arroſe, des lacs, des marais, ceux qui habitent une terre graſſe, ſpongieuſe, un terrain bas ſitué entre des lieux élevés où il y a de l'eau, ſur tout les gens oiſifs qui habitent des

lieux pierreux durant l'hyver, & qui par rapport à cela sont attaqués de grands froids, les navigateurs qui se nourrissent sur mer ou sur terre de chairs salées, enfumées, de biscuit, d'eau puante & vermineuse, ceux qui mangent trop d'oiseaux aquatiques, de poissons salés endurcis au vent & à la fumée, de bœuf ou de cochon salé & enfumé, de matieres farineuses qui n'ont point fermenté, de pois, de féves, de fromage salé, acre, vieux, ceux qui sont sujets à la mélancolie, à la manie, à l'affection hypocondriaque, hysterique, à des maux chroniques, & principalement ceux qui ont trop pris de quinquina, tous ceux-là sont sujets au scorbut.

1151. Voici quels sont les phénomenes de ce mal, dans son commencement, dans ses progrès, dans sa fin.

1. On est extraordinairement paresseux, engourdi ; on aime à être assis & couché ; on sent une lassitude spontanée, & une pesanteur par toute l'habitude du corps ; une douleur dans tous les muscles, comme si on étoit trop fatigué, & sur tout aux cuisses & aux lombes ; on a beaucoup de peine à marcher, sur tout en montant ou en

descendant; le matin en se reveillant, on sent ses muscles & tous ses membres comme fatigués & contus.

2. On respire avec peine; on est hors d'haleine; presque suffoqué au moindre mouvement; les cuisses s'enflent & se desenflent; leur pesanteur les rend immobiles; il y paroît des taches rouges, brunes, jaunes, violettes; la couleur du visage est d'un brun pâle; la bouche commence à sentir mal; les gencives sont gonflées avec douleur, chaleur, prurit, & saignent pour peu qu'on les presse, & parce que les gencives se retirent, les dents se déchaussent, s'ébranlent, on sent differentes douleurs vagues par toutes les parties externes & internes du corps: d'où naissent des tourmens cruels à la plevre, à l'estomach, à l'ileum, au colon, aux reins, à la vesicule du fiel, au foye, à la rate, &c. On est sujet à diverses hémorrhagies, mais qui sont de peu de conséquence.

3. Les gencives sont d'une puanteur cadavereuse, elles s'enflamment, il en sort du sang goutte à goutte, elles se gangrenent; les dents vacillent, deviennent jaunes, noires, cariées; il se forme des anneaux variqueux aux veines ra-

nines ; il se fait des hémorrhagies souvent mortelles, par la peau même exterieure, sans qu'il paroisse aucune blessure ; par les levres, les gencives, la bouche, les narines, le poumon, l'estomach, le foye, la rate, le pancreas, les intestins, la matrice, & à tout le corps, & principalement les cuisses sont parsemées d'ulceres puans très-mauvais, opiniâtres qui ne cedent à l'application d'aucun remede, & qui dégenerent aisément en gangrene ; surviennent la gale, des écailles sur la peau, une petite lepre seche ; le sang tiré des veines à sa partie fibreuse noire, grumelée, épaisse, & cependant il est dissous, quant à sa partie sereuse qui est salée, acre, & dont la surface est enduite d'une mucosité, dont la couleur est d'un jaune tirant sur le verd. On est tourmenté de grandes douleurs rongeantes, lancinantes, qui passent promptement d'un endroit à un autre, qui augmentent durant la nuit dans tous les membres, dans les jointures, les os, les visceres, les taches deviennent livides.

4. On est sujet à differentes fiévres, chaudes, malignes, intermittentes de toutes manieres, vagues, periodiques,

continuës, qui produisent l'atrophie; à des vomissemens, à des diarrhées, à des dysenteries, à de cruelles stranguries; surviennent la lypothimie, des anxietés souvent tout à coup mortelles, l'hydropisie, la phthisie, des convulsions, des tremblemens, la paralisie, des crampes, des taches noires, des vomissemens & des selles de sang; le foye, la rate, le pancreas, le mesentere se putrefient & se consument. Ce mal devient fort contagieux.

1152. D'où il est évident qu'il n'est pas difficile de déduire la nature, & les effets de ce mal, de ce que nous venons de dire, pourvû qu'on y fasse attention.

1153. Et que sa cause prochaine est un sang de telle nature qu'il peche en ce qu'une de ses parties est trop épaisse, quoiqu'il soit en même tems dissous dans son autre partie qui est d'une acreté & d'une salure alkaline ou acide; deux especes qu'il faut sur tout soigneusement rechercher pour les distinguer l'une de l'autre.

1154. Il suit encore que quand on est parvenu à les bien distinguer par l'histoire de la maladie, (1151.) il est facile d'en expliquer tous les phé-

nomenes, tous merveilleux qu'ils paroissent.

1155. Principalement si l'on fait attention aux regles thérapeutiques qui sont fondées sur le bon ou le mauvais succès de ce mal, & dont les principales sont celles-cy.

1156. Il faut avoir pour but dans cette maladie de dissoudre ce qui est épais, de rendre mobile ce qui croupit, de donner de la fluidité à ce qui est trop lié.

1157. Il faut aussi épaissir ce qui est trop tenu, adoucir l'acreté dans le genre, dans l'espece.

1158. Et en corrigeant l'un, (1156.) il faut toûjours avoir égard à la nature de l'autre (1157.): ainsi c'est le chef d'œuvre de l'art de guérir cette maladie.

1159. Les forts évacuans ne servent jamais qu'à la rendre plus rebelle & souvent incurable.

1160. Il faut donc dans le premier cas. (1151. N°. 1.) α. commencer par un purgatif doux, attenuant, désobstructif, en petite doze souvent réïterée. β. continuer par les attenuans, & ceux qu'on nomme préparans. γ. finir par de legers specifiques dont on use

long-tems ſous quelque forme que ce ſoit. δ. & en même tems avoir tant d'égard aux ſix choſes non naturelles, qu'elles ſoient oppoſées aux cauſes, (1150.)

1161. Le ſecond degré (1151. No. 2.) demande les mêmes remedes que le premier ; (1160. α. β. γ. δ.) on doit de plus uſer de ſcorbutiques un peu plus acres ſous la forme de ſucs exprimés, de conſerve, d'eſprit, de ſel volatil, de vin, de bierre médicale ; les bains externes & ceux des pieds doivent être faits d'antiſcorbutiques ; les frictions, chaudes, ſeches, avec des liqueurs ſpecifiques, la ſaignée eſt ſouvent utile pour emporter une partie des liqueurs acres, relâcher les vaiſſeaux trop tendus, en diminuer l'éroſion, faire révulſion & place aux médicamens.

1162. Selon que l'acrimonie tenuë, que la chaleur & la crainte de l'hémorrhagie ſont plus grandes, ou ſelon que l'épaiſſiſſement, l'inaction, le froid, & enfin la pâleur des vaiſſeaux ſont plus conſiderables, on uſera de ſpecifiques médiocrement aſtringens, un peu froids, ou chauds, ou acres.

1163. Pour corriger les vices de la bouche en cette eſpece, il faut ſe ſer-

vir des antiphlogistiques & des anti-scorbutiques, qui soient en même tems d'une nature opposée à celle qui domine dans l'une ou l'autre espece de scorbut.

1164. Dans le troisiéme cas (1151, No. 3.) on peut employer tout ce qui a été dit, si ce n'est qu'il faut user largement de liquides doux qui coulent aisément, antiseptiques, antiscorbutiques, provoquer legerement & long-tems les sueurs, les urines & les selles.

1165. Pour la quatriéme espece, elle se guérit rarement; le traitement doit suivre la varieté des symptômes; les remedes mercuriels, ainsi que ceux que nous venons de prescrire (1164.) sont quelquefois utiles.

Si l'on reflechit mûrement sur tout ce qui a été dit, (1148. jusqu'à 1166.) si on le compare avec les phénomenes de ce mal & avec ceux qui se présentent à l'ouverture des cadavres, on sera convaincu que pour traiter ce mal avec succès, il faut principalement s'attacher à rechercher avec soin la nature de l'humeur vitiée & de l'acrimonie particuliere qui y domine; & comme cette acrimonie est saline muriatique, acido-

auſtere, alkaline, fétide, rance, huileuſe, & comme nous avons ſouvent fait mention ci-devant de toutes ces eſpeces & de chacune en particulier, il faut voir ce qui en a été dit pour traiter ce mal avec plus d'ordre & de méthode; & on conçoit clairement pourquoi le petit lait, le lait de beure, les eaux médicinales ont tant de fois guéri les accidens déſeſperés de cette maladie, & quels accidens; pourquoi les ſucs d'orange, de citrons, de limons, de grenade, d'oſeille, de petite oſeille, le vinaigre, le vin du Rhin, de la Moſelle ſont tant de fois ſpecifiques dans ce mal, & quand; pourquoi les aſtringens auſteres, comme la rhubarbe, la patience, le tamariſe, le caprier, le vin auſtere noir ou rouge, ainſi que l'acier ſont ſouvent ſi utiles, & en quel cas; pourquoi les plus forts aromates, le cochlearia, la paſſerage, le creſſon, le pied de veau, le raifort, le poivre, le gingembre, la petite eſpece de joubarbe, les ſels alkalis, volatils, fixes, huileux, aromatiques, ſavoneux ſont ſouvent ſeuls d'un grand ſecours. Pourquoi le même remede qui eſt ſalutaire dans une eſpece de ſcorbut eſt mortel dans une autre; & par conſéquent il eſt évident

que ce n'est point du nom de cette maladie qu'il faut s'occuper, mais seulement de sa nature particuliere qu'il faut étudier avec autant de soin que si c'étoit une autre maladie.

CACHEXIE.

1166. PAr cachexie on entend ordinairement cette disposition du corps qui déprave sa nutrition dans toute son habitude à la fois.

1167. Et par conséquent elle reconnoît pour cause, ou la dépravation du suc nourricier quelle qu'elle soit, ou le vice des vaisseaux qui doivent le recevoir, ou le défaut de la faculté qui doit l'appliquer.

1168. La dépravation du suc vient. 1. des alimens qui par les forces changeantes de notre corps ne peuvent être assimilés aux parties qui doivent être réparées: tels sont les alimens farineux, légumineux, grossiers, fibreux, gras, âcres, aqueux, visqueux, (69.) les corps indigestibles, comme motte de terre, craye, sable, chaux, &c. 2. du défaut du mouvement animal, dans l'oisiveté, l'engourdissement, le trop

long sommeil. 3. des organes vitiés par une trop grande foiblesse (41. 42. 43. 44.) ou par une trop grande force ; (50. 52. &c.) ou des liqueurs altérées à un tel point qu'il n'est pas facile d'y rémedier : (60. 69. 76. 106. 107. 406.) or ces vices naissent de plusieurs causes, comme de toutes les sécretions trop abondantes quelles qu'elles soient, de vomissemens, de diarrhées, de dysenteries, d'hémorrhagies quelconques, du schirre cancereux, de quelque viscere particulier ; &c. de la retention quelle qu'elle soit, de ce dont la sécretion doit se faire.

1169. Or il est évident que ces causes une fois posées, agissent ou en diminuant les solides, ou en les farcissant de liquides impropres à une libre circulation : d'où suit un double effet considerable de ce mal, sçavoir la consomption ou la leucophlegmatie, & l'hydropisie anasarque.

1170. De plus selon la diverse couleur, épaisseur, tenacité, acrimonie, fluidité des liqueurs dont les vaisseaux sont farcis, on voit ordinairement paroître des maladies fort differentes, qui sont autant d'effets de la cachexie, sçavoir la couleur blanche, pâle, jaune,

livide, rouge, verte, noire, brune de la peau; pesanteur, tumeur sous les yeux, & aux parties les plus minces, des vents, œdeme aux parties éloignées du cœur, des palpitations du cœur & des arteres qui s'augmentent beaucoup au moindre mouvement, des urines cruës, tenuës, des sueurs spontanées tout à fait aqueuses; enfin la maigreur ou la leucophlegmatie & l'hydropisie.

1171. Quant au vice des vaisseaux qui doivent recevoir le bon suc nourricier, on en peut à peine imaginer un qui soit general : cependant la trop grande vertu élastique & le trop grand relâchement, & les vices qui en dépendent peuvent être admis pour les causes de ce mal; on en a parlé ci devant (depuis 24. jusqu'à 58. (

1172. La nutrition de tout le corps est empêchée par le défaut de la faculté applicante, lorsque les humeurs circulent trop foiblement ou avec trop de violence (92. jusqu'à 107.)

1173. De-là, il est aisé de former le diagnostic de ce mal, & le prognostic est appuyé sur la consideration de la cause, de la durée, de l'effet, & du degré de cette même maladie.

1174. De plus, il eſt évident que pour la guérir il eſt toûjours neceſſaire. 1. d'adoucir quelquefois les liquides trop acres; & d'appaiſer mediocrement ceux qui ſont trop fluides 2. de diſſoudre & de rendre coulantes celles qui ſont tenaces & engagées; mais comme ces deux vices peuvent naître de tant de differentes cauſes (1168. 1169. 1170.) il eſt ſur tout neceſſaire de varier, ſelon leur differente nature, & les médicamens & la façon de s'en ſervir.

1175. Il faut principalement avoir ſoin d'uſer d'un regime compoſé de choſes ſemblables aux liquides ſains, qui paſſent aiſément, ſoient oppoſées à la cauſe particuliere de la maladie, & ſoient ſur tout agreables au malade.

1176. Et pour qu'on puiſſe bien les digerer, il faut avoir recours à l'aſſaiſonnement, aux boiſſons vineuſes, à l'exercice, à l'air.

1177. On pourvoit à la bonne diſpoſition des organes des premieres coctions par les digeſtifs doux, les vomitifs, les purgatifs, les fortifians.

1178. Et lorſque les voyes auront été relachées par l'uſage de ces remedes, & que la matiere morbifique aura

été

été attenuée, il faudra alôrs insister sur les attenuans, les diuretiques, les sudorifiques.

1179. En dernier lieu, il faudra employer les remedes chalibés, les alkalins, les savoneux, & y joindre l'exercice de la course, de la vection, le frottement & le bain.

1180. Et selon la cause prochaine connuë, on doit varier ces remedes, la façon de les préparer & de les appliquer.

1181. Mais si la trop grande acrimonie produit une consomption & une phthisie cachectique, il faut s'appliquer à découvrir l'espece de cette acrimonie, s'il est possible. 1. en recherchant la cause de la cachexie (1168.) 2. la nature de la maladie & du malade 3. des symptomes. 4. & des excretions.

1182. L'ayant bien connuë, il faut la corriger par ses contraires (voyez 1166.)

EMPYEME.

1183. L'Empyême est un amas de pus dans la cavité de la poitrine entre les poumons & la plévre.

1184. Ce mal suppose toûjours une vomique purulente, qui s'étant ouverte, s'est déchargée dans le thorax du pus qu'elle contenoit.

1185. Telles sont les vomiques. 1. du poumon, causées par l'inflammation (820. 867.) de ce viscere, par le crachement de sang, par des matieres épaisses & incapables de circuler, qui y sont embarassées. 2. de la plévre, produites par l'inflammation de cette membrane, (875.) par une legere blessure exterieurement faite, trop tôt fermée en déhors, ouverte en dedans (298.) & que la contusion (324.) ou la rupture cachée de cette même membrane, fait suppurer. 3. du diaphragme enflammé, suppuré & rompu dans sa partie superieure (907. 910.) 4. du mediastin pareillement affecté. (877.) 5. du pericarde même (877.)

1186. On prévoit l'empyême futur. 1. par l'inflammation des cinq parties (1185.) qui n'a été appaisée par aucune coction, revulsion, crise, ni corrigée par aucuns médicamens, mais accompagnée d'une horreur vague, d'une petite fiévre qui devient assez considerable durant la nuit, d'une chaleur vague, d'un sentiment de pésanteur

dans l'endroit de la douleur, de dyſpnée, de défaut d'appetit, & de la ceſſation de la grande ſoif. (voyez 833. 892. 910.)

1187. On connoît l'empiême préſent. 1. quand il s'eſt paſſé 21. jours depuis le commencement de l'inflammation ſans qu'il s'en ſoit fait aucune purgation. 2. quand les ſignes des vomiques formées dans les cinq parties (1185.) ont diſparu. 3. par une douleur nouvelle, par la toux, la difficulté de reſpirer, & la ſalivation qui paroiſſent & diſparoiſſent tout à coup. 4. par une toux ſéche, par une péſanteur ſur le diaphragme, par la neceſſité où eſt le malade de ſe coucher ſur un ſeul côté, par le bruit que fait le pus quand on ſe remuë, par la fiévre lente, la rougeur des jouës, les yeux caves, la chaleur à l'extremité des doigts, la courbure des ongles, & la tumeur du bas ventre.

1188. Voici les effets de ce mal. 1. le pus qui eſt ſorti de l'ulcere rompu n'étant point enſuite évacué s'amaſſe de plus en plus. 2. comme il eſt enfermé & continuellement agité dans un lieu chaud & humide, il s'aigrit, s'attenuë, ſe putrefie, & devient fétide. 3. il empê-

che le diaphragme de s'élever & les poumons de se dilater; c'est pourquoi ces malades sont si éssouflés qu'ils ne peuvent respirer qu'assis, couchés, ils sont presque suffoqués ; il leur est impossible d'être couchés sur la partie saine, ils ont une toux séche & une anxiété continuelles. 4. le poumon, la plévre, le diaphragme, le pericarde, le cœur même sont macerés, rongés, consumés & rendus liquides; d'où naît la fiévre hectique, avec un pouls vif, petit, la rougeur des jouës, une soif continuelle sans appetit, une foiblesse extrême & des défaillances. 5. tous les liquides ne sont plus propres à la nutrition, la circulation, la secretion & les excretions de toutes les liqueurs sont derangées, d'où naissent la phthisie, l'atrophie, la resolution des fibres, la putréfaction des liqueurs, lesquelles consequemment sont rejettées par le poumon qui est consumé, ou évacuées par les selles sous la forme de sanie; symptôme mortel qui est accompagné de sueurs nocturnes après le sommeil, de pustules au visage, de la courbure des ongles, d'un jaune reluisant, de la face Hippocratique.

1189. La cure de ce mal est tout-

à-fait differente, selon la varieté de sa cause & ses divers dégrés.

1190. Car 1. quand on connoît par les signes propres (834. 835. 893. 910.) la vomique du poumon, de la plévre, du diaphragme, du mediastin & du pericarde, il faut tout mettre en œuvre pour l'ouvrir promptement & déterminer l'ouverture en dehors; ce qui se fait par le feu, le fer, les médicamens & un mouvement convenable.

1191. Dès que l'on connoît la rupture de l'abcès (302. 836. No. 4. 5. 894. 910.) il faut aussi-tôt procurer l'évacuation du pus. α. par la bouche, si la nature nous montre cette voye. β. par les urines, si l'on apperçoit en elles des marques de pus. γ. par l'ouverture du thorax au côté malade au moyen d'un instrument propre entre la quatriéme & la cinquiéme côte, ou entre la cinquiéme & la sixiéme, en comptant de bas en haut, & l'on évacuëra le plus lentement & à plusieurs reprises; on le délayera quelquefois avec de l'eau un peu miellée; enfin on consolidera la playe comme il convient (303.) δ, en prescrivant à la fois des décoctions vulneraires, détersives, an-

tiseptiques, dont on usera en assez grande quantité.

1192. Si le pus est blanc, uni, égal, sans mauvaise odeur, & sort sans colorer la sonde; si le malade n'a ni fiévre ni soif, ni flux de ventre, s'il mange bien, digere bien, & est fort sain au reste, il y a esperance qu'il en pourra revenir, (304. 305.) pourvû qu'en même-tems on mette tout en œuvre pour empêcher l'air d'entrer dans le thorax.

1193. Si le pus est brun, ichoreux, parsemé de petites fibrilles, fétide, un peu mêlé de sang, s'il donne à la sonde une couleur de feu, s'il sort tout d'un seul jet, le danger est extrême; on doit s'attendre à la phthisie ou à la mort.

1194. Lorsque le médiastin est rongé, l'ouverture du thorax cause souvent une suffocation subite.

1195. Si l'empiême est vieux, si les forces du malade périssent, si ses cheveux tombent, s'il a un dévoyement colliquatif, le corps absolument extenué, l'opération de la paracenthese ne sert le plus souvent qu'à avancer la mort du malade.

PHTHISIE PULMONAIRE.

1196. SI les poumons sont tellement rongés par un ulcere que toute l'habitude du corps en soit consumée, on appelle ce mal phthisie pulmonaire.

1197. L'origine de cet ulcere se déduit de toute cause qui peut tellement arrêter le sang dans les poumons, qu'il soit contraint de se convertir en matiere purulente.

1198. Ces causes peuvent être rapportées. 1. à cette même constitution du corps, qui fait qu'elles produisent d'abord l'hémoptisie, & ensuite un ulcere dans l'endroit rongé. Ce mal est produit. α. par la délicatesse des vaisseaux arteriels, & par l'impetuosité d'un sang un peu acre (on le connoît en voyant la délicatesse des petits vaisseaux & de tout le corps, le col long, le thorax plat & étroit, les épaules basses, le sang fort reluisant, tenu, dissous, acre, chaud, presque toûjours salé, d'un grand blanc & d'un beau rose; la peau transparente, l'esprit guay & d'une subtilité précoce.) β. par cette débilité

des viſceres, qui fait que les alimens qu'on prend étant naturellement trop tenaces, donnent lieu à des obſtructions, contractent des putréfactions, des acrimonies, leſquels vices ulcerent enſuite les vaiſſeaux, après leur éroſion & l'hémoptiſie. (Ce mal ſe manifeſte par une petite fiévre légere, par une petite toux ſéche, par une trop grande chaleur, par la rougeur des lévres, de la bouche, des jouës, qui s'augmentent dans le tems qu'il entre de nouveau chyle dans le ſang, par la grande diſpoſition qu'on a aux ſueurs en dormant, par la foibleſſe, par la grande difficulté qu'on a de reſpirer au moindre mouvement.) γ. il ſe forme dans cet âge auquel les vaiſſeaux ne croiſſent plus, tandis qu'en même-tems la quantité, l'acrimonie & l'impétuoſité du ſang augmentent, & par conſéquent entre ſeize & trente-ſix ans. δ. il vient d'une diſpoſition héréditaire. Rapportez ici ce qui a été dit (24. 26. 29. 38. 39. 40. 41. 44. 45. 48. 60. 61. 64. 69. 72. 82. 84. 86. 100. 106.) car comparant ces choſes à ce qu'on vient de dire (1198. α. β. γ. δ.) on expliquera, on définira, on devinera la nature, les cauſes, les effets de l'hé-

moptisie. Mais l'hémoptisie qui est l'effet de cet état est accelerée. 1. par la suppression de toutes les évacuations ordinaires, principalement de sang, comme de flux hémorrhoïdal, de menstruës, ou de lochies, d'hémorrhagie des narines, de saignée ordinaire, sur tout aux personnes pléthoriques, ou ausquelles on a fait l'amputation de quelque membre. 2. par tout état violent des poumons produit par la toux, les cris, le chant, la course, par de grands efforts de corps, par la colere, par une blessure quelconque faite par quelque cause que ce soit. 3. par des alimens acres, salins, aromatiques, par une boisson semblable, par la condition de la vie, par d'autres maladies qui augmentent la quantité, l'acrimonie, la velocité, la rarefaction, la chaleur du sang; c'est pourquoi ce mal est si fréquent dans les fiévres aiguës, dans la peste, la petite verole, & le scorbut.

1199. Après cela (1198.) ce mal commence avec une douleur legere; une chaleur modique, un resserrement de poitrine; il sort avec toux & bruit du poumon, de ses fibres, des ses petites membranes, de ses petits vaisseaux

arteriels, veineux, bronchiaux, un ſang qui eſt le plus ſouvent écumeux, vermeil, rouge comme l'écarlate; le pouls eſt mol, petit, ondoyant; on eſt hors d'haleine, tout cela eſt précedé d'un goût de ſel dans la bouche.

1200. On le guérit 1. par une copieuſe ſaignée, réïterée de trois jours en trois jours juſqu'à quatre fois, ou juſqu'à ce que la croûte inflammatoire ait entierement diſparu. 2. par le long uſage de médicamens rafraîchiſſans, incraſſans, ſtiptiques, adouciſſans, auſquels il eſt bon de mêler quelquefois les plus doux balſamiques. 3. par les ſix choſes non naturelles tellement dirigées qu'elles ſoient très-contraires aux cauſes détaillées (1198.) ſur tout par un air un peu froid, en continuant toûjours un régime & un genre de vie très-doux: la diéte lactée merite ici la préférence. 4. en corrigeant la nature propre de la cauſe ou de la maladie particuliere.

1201. Lorſqu'il a une fois paru & qu'on l'a calmé (1200.) il faut pendant quelques années ſe faire tirer du ſang tous les ſix mois, en diminuant cependant peu à peu la quantité du ſang qu'on tire à chaque ſaignée.

1202. Mais si parce que le mal (1198.) est grand ; si pour avoir mal à propos employé les stiptiques, ou négligé la vraye méthode de guérir, (1200.) il succéde au crachement de sang une dyspnée qui s'augmente sans cesse, un frisson vague, une chaleur avec rougeur aux jouës, une petite toux séche, une petite fiévre hectique, une plus grande soif ; la débilité ; un sentiment de pesanteur dans le thorax ; cela marque que les lévres de la playe de l'hémoptisie se sont déja réünies, & que le sang désseché forme une croûte sous laquelle la matiere se change en pus, & forme par son amas une vomique enkistée, laquelle venant à se rompre, produit dans les poumons un ulcere ouvert.

1203. 2. Cette collection de pus, outre les causes dont on a parlé ; (1198.) vient encore de quelque péripneumonie, qui s'est terminée en apostume ; (832. jusqu'à 843. 867.) on la connoît par les mêmes signes. (depuis 832. jusqu'à 843. 867.)

1204. De plus, l'empiême (1185.) formé peut ronger, fondre, consumer le poumon, de sorte qu'il se fait la même maladie que s'il étoit détruit par

ſon propre ulcere, (1188. N°. 4.) & on la connoît par les ſignes marqués au même endroit.

1205. On voit par-là quels ſont les ſignes qui font connoître l'ulcere du poumon, même occulte; combien il a de diverſes cauſes; combien il y en a de differentes eſpeces, & combien il y a de diverſes ſortes de phthiſie.

1206. Les effets de l'ulcere pulmonaire déja formé, mais occulte, appellé vomique, ſont à peu près ceux-ci : l'acrimonie, la quantité, la putridité du pus qui s'augmentent tous les jours; la dilatation, l'éroſion, la maceration de la membrane qui l'enveloppe; la converſion des vaiſſeaux ſanguins & bronchiaux en pus; la conſomption purulente de tout le poumon ou d'un de ſes lobes; une toux ſeche preſque continuelle, ou dans laquelle il ne ſort que les crachats qui ſe détachent par les ſeules ſecouſſes de la toux; la converſion du ſang qui aborde à l'ulcere en pus; la propagation de la vomique dans le poumon; l'ouverture de cette vomique dans les tubes du larinx, quelquefois une ſecretion de pus dont on eſt ſuffoqué, ou qui occaſionne une toux continuelle, des crachats abondans, qui

ſe précipitent au fond de l'eau, grumelés, doux, gras, fétides, blancs, rouges, jaunes, livides, cendrés, mêlés de differentes matieres, ſentant au feu l'odeur de viande rôtie fétide; la rupture de la vomique dans la cavité du thorax; ce qui rend la reſpiration très embarraſſée, donne lieu aux phénomenes de l'empiéme; (1188. No. 4.) alors ſurviennent une reſpiration très mauvaiſe, le changement de tout le ſang & de tout le chyle en pus; la perte du ſuc nourricier qui avoit été préparé, la conſomption preſqu'entiere des ſolides; la fiévre hectique avec un pouls petit, languiſſant; une chaleur vive aux parties ſuperieures, avec rougeur aux joües; un viſage hippocratique; une anxieté inexplicable le plus ſouvent vers le ſoir; une grande ſoif, des ſueurs nocturnes très-abondantes, des puſtules rouges; l'enflure des pieds & des mains du côté affecté; une extrême foibleſſe, la voix rauque, la chute des cheveux; un prurit par tout le corps, avec des puſtules aqueuſes; une diarrhée jaune, fétide, purulente, cadavereuſe, fréquente, avec teneſme, & qui affoiblit; la ſuppreſſion des crachats, la mort; d'où l'on déduit ces régles.

1207. 1. La phthisie héréditaire est la plus mauvaise de toutes, & on ne peut la guerir qu'en prévenant l'hémoptisie.

2. La phthisie qui vient d'une hémoptisie produite par une force externe, sans vice interne préexistant, toutes choses égales, est la moins dangereuse.

3. La phthisie (2.) dans laquelle il se rompt tout à coup une vomique, dans laquelle on crache aisément un pus blanc, cuit, dont la quantité répond à l'ulcere, sans soif, avec appétit, bonne digestion, sécrétion, excrétion, est à la verité difficile à guerir; mais cependant cela n'est pas impossible.

4. La phthisie qui naît de l'empiême est incurable.

5. Quand les crachats sont pesans, solides, de mauvaise odeur, doux, avec les derniers signes (1206.) il n'y a plus d'esperance.

1208. Lorsqu'il s'est déja formé une vomique dans le poumon, l'indication médicale est de la faire venir sur le champ à maturité, de la rompre, ce qui se fait par la diéte lactée, le mouvement de l'équitation, les vapeurs tiédes, les expectorans; lors-

qu'elle s'eſt rompuë, il faut alors.

1. Garantir le ſang de l'infection du pus.

2. Evacuer le pus de l'ulcere le plus promtement, & nettoyer, conſolider ſes lévres.

3. Prendre des choſes de nature à n'exiger que très-peu de force pour pouvoir circuler & être digerées dans les poumons, cependant propres à nourrir, & impropres à refaire du pus.

1209. On ſatisfait à la premiere indication par des médicamens d'une acidité & d'une ſalure douce & agréable, par des herbes vulneraires, de doux balſamiques, dont on doit uſer en grande quantité, en toutes ſortes de formes, ſur tout en décoction.

1210. On remplit la ſeconde, en expulſant par des médicamens liquides, diuretiques, qui provoquent la toux, internes, externes, par le mouvement, l'équitation, l'exercice de la campagne, uſant en même-tems d'une diéte tenuë; enſuite en dépurant par les détergens balſamiques internes & externes, & en conſolidant par les parégoriques qui ont cette vertu.

1211. Et la troiſiéme, par les tiſanes, les boüillons, les laitages.

1212. Quant à la curation palliative de ce mal, elle regarde principalement la toux, les anxietés, le flux de ventre.

1213. Ausquels on remédie par la diéte (1211.) par des opiats prudemment appliqués, par des liquides chauds.

AUTRES PHTHISIES.

1214. UN ulcere au foye, à la rate, au pancreas, au mésentere, aux reins, à l'uterus, à la vessie, &c. peut produire la phthisie, comme celui du poumon; & quiconque sera au fait des effets naturels de chaque viscere, pourra aisément puiser dans les mêmes sources les moyens de connoître, de prévoir les differentes espéces de phthisie, leurs effets, leur curation radicale ou palliative.

HYDROPISIE.

1215. QUand la serosité aqueuse s'épanche hors des vaisseaux, & est reçûë dans des cavités, ou même croupissant en quelque endroit

droit diſtend trop ſes vaiſſeaux, c'eſt ce qu'on nomme *hydropiſie*.

1216. Elle peut donc ſe faire par tout où ſe trouvent des vaiſſeaux qui contiennent cette ſeroſité, c'eſt-à-dire, dans toute l'habitude du corps, & dans chacune de ſes parties.

1217. De-là vient l'*hydrocephale*; lorſqu'il s'eſt fait un amas de lymphe entre les tegumens mêmes exterieurs, entr'eux & le crâne, entre le crâne & les membranes du cerveau, entre les membranes mêmes & leurs duplicatures, entre celles-ci & le cerveau, entre les plis du cerveau, dans ſes cavités mêmes; cependant ſans mort ſubite.

1218. On la connoît aiſément. La derniere eſpece eſt incurable, les autres ſe gueriſſent, en faiſant lentement, avec prudence, une legere brûlure, le trepan, la ponction, & en même tems par l'uſage interne d'hydragogues, & de fortifians, ou ſe diſſipent par les reſolutifs externes.

1219. L'hydropiſie de la poitrine qui vient d'un amas d'eaux en cette partie, peut ſe connoître par les mêmes ſignes que ceux de l'empyême; mais l'obſervation de la cauſe qui a précedé en fait voir la difference; on guérit

cette hydropisie par la paracenthese, faite dans le commencement, & en même tems par l'usage de remedes opposés à la cause qui l'a produite.

1220. On sçait aussi que la lymphe accumulée, épanchée, reçûë entre les grands sinus du poumon, y forme tantôt des hydatides, tantôt des vomiques d'eau : mal difficile sans doute à connoître & à guérir, à moins que la présence d'autres signes n'en occasionne par hasard la guérison.

1221. De plus la trachée artere venant à ramasser, par quelque cause que ce soit, dans sa partie anterieure & visible, une lymphe qui y croupit, représente souvent une espece de *bronchocele* qu'il est facile de connoître & de guérir par la ponction, par les remedes qui ont la vertu de resoudre, de détourner les humeurs, si on l'observe, comme les Autheurs l'écrivent.

1222. Le follicule de chaque glande peut être affecté de la même maladie, & guéri de la même maniere.

1223. Souvent aussi les ovaires deviennent considerablement hydropiques, principalement dans les femmes steriles & d'un âge avancé, ce mal est très-difficile à connoître, & on n'est

gueres sûr de son existence que par l'ouverture des cadavres, on ne le guerit jamais, mais il se change souvent en ascite.

1224. La cavité de la matrice, dont l'orifice interne est exactement fermé, se remplit aussi souvent d'une si grande quantité d'eau, qu'il semble que tout le bas ventre en soit inondé, & que ce soit une vraie *ascite* ; cette hydropisie est encore difficile à connoître à cause des signes équivoques de grossesse qui l'accompagnent, elle se peut guérir en relâchant l'orifice de l'uterus par l'usage de fomentations, de vapeurs, de remedes uterins.

1225. Toutes les fois que la lymphe sejourne ou s'épanche dans toute l'habitude des cellules graisseuses qui sont sous la peau, c'est l'*hydropisie anasarque* ou la *leucophlegmatie*, laquelle environne aussi non-seulement l'abdomen, mais le scrotum.

1226. Si la même eau s'accumule dans la duplicature du peritoine, dans la cavité de l'abdomen, entre le peritoine & les visceres du bas ventre, ou dans les cavités des glandes dilatées, ou dans les vaisseaux contenus dans

l'abdomen, c'eſt l'*aſcite*. Pour la *tympanite*, elle eſt cauſée par la rarefaction de matieres aqueuſes, purulentes, ichoreuſes, aëriennes, enfermées, échauffées, ou putrefiées dans l'abdomen.

1227. Dans l'hydropiſie des teſticules on comprend. 1. celle du ſcrotum qu'il faut rapporter à (1225.) on la connoît par le tact, par la tranſparence ſenſible, par les traces que laiſſe l'impreſſion du doigt. 2. celle du ſac que la production du peritoine forme dans les vraies hernies, elle arrive dans une grande aſcite (1226.) on la diſtingue par les ſignes de l'aſcite ou de la tympanite qui ont précedé, parce qu'elle diſparoît, quand on la preſſe, quand on ſe couche ſur le dos la tête en bas, quand on tire l'eau du bas ventre, & ſouvent par l'augmentation & la diminution ſubite du mal, ſans cauſe manifeſte, par la figure de la tumeur qui ſort en forme de boudin du ſcrotum par les aînes. 3. de l'enveloppe vaginale du teſticule, ce qui arrive, lorſque l'humeur qui s'y ſepare, n'étant point repriſe par ſes vaiſſeaux, croupit, s'accumule, & dilate ſa veſſie ſouvent d'une façon prodigieuſe, ou lorſqu'elle s'y amaſſe, les vaiſſeaux étant obſtrués ou

rompus ; on prend souvent l'inflammation, la suppuration, des amas de matieres ichoreuses pour cette sorte d'hydropisie ; on la connoît par la tumeur qui n'a point de ressort, qui ne cede point, qui est dure, & s'est formée peu à peu, par l'absence des signes de la premiere & de la seconde hydropisie des testicules ; par la figure de la tumeur qui est ronde, ou du moins ovale ; par la transparence qu'on voit clairement, lorsqu'en tendant le scrotum on met le sac hydropique vis-à-vis une bougie allumée ; mais si outre ces tumeurs il y en a de pareilles entre la tunique nerveuse & la substance même du testicule, ou dans sa propre substance, c'est ce qu'on ne peut si bien appercevoir, on peut à peine les distinguer de l'espece précedente, & il n'y a peut-être d'autres moyens de les guérir que l'extirpation : on donne à ces maux le nom d'*hydroceles.*

1228. On a observé que toutes ces maladies sont produites par toutes les causes qui peuvent 1. tellement retenir la serosité, qu'elle ne peut revenir dans les veines, mais dilate les vaisseaux & y croupit, ou 2. rompt les vaisseaux mêmes, de sorte qu'elle s'épan-

che entre leurs petites membranes, ou 3. boûche ſi bien les vaiſſeaux qui rapportent les liqueurs des cavités, & donne ſi peu de mouvement aux liquides dépoſés dans ces cavités, qu'ils ne peuvent ni s'exhaler ni être repris.

1229. Ces cauſes ſont principalement une diſpoſition de nation, une trop grande quantité d'eau froide, bûë tout à coup, & qui ne ſe diſſipe ni par le vomiſſement, ni par les ſelles, ni par les ſueurs, ni par les urines, ni par la chaleur ou le mouvement des maladies aiguës, ſur tout très-ardentes, ſoit jointes à une ſoif qu'on ne peut éteindre à force de boire, ſoit ſans cela : une dyſenterie ſplenique de longue durée, toutes obſtructions inveterées des viſceres, comme ſchirres du foye, de la rate, du pancreas, du meſentere, des reins, de la matrice, des inteſtins, l'ictere, la fiévre quarte, forte & qui dure long-tems, la lienterie, la diarrhée, une longue dyſenterie, la celiaque, l'empiême, l'extenuation de tout le corps; la goutte, de trop grandes évacuations quelconques, ſur tout de ſang arteriel, l'uſage de liqueurs acres & fermentées, d'alimens tenaces, durs, une multitude de prodi-

gieuſes hydatides formées dans la capacité de l'abdomen, & pluſieurs autres ſemblables, comme la melancolie, le ſcorbut, &c.

1230. Voici à peu près les effets, & conſequemment les progrès de ce mal, les pieds s'enflent, principalement le ſoir, leur enflure s'augmente & s'acroît inſenſiblement : alors le bas ventre ſe tumefie tous les jours de plus en plus; dans la tympanite il eſt ſi tendu qu'il rend le ſon d'un tambour, quand on le frape; dans l'aſcite, l'eau coulant librement dans la cavité de l'abdomen, pour peu qu'on remuë le malade, on entend un bruit cauſé par la fluctuation des eaux ; ce bruit peut néanmoins tromper, en ce que les eaux peuvent être logées dans des kiſtes particuliers ; il y a de plus difficulté de reſpirer, ſoif, peſanteur, engourdiſſement, conſtipation, peu d'urines, une petite fiévre lente, point de ſueur, un amaigriſſement d'autant plus grand que la tumeur du lieu affecté eſt plus conſiderable ; enſuite hydropiſie aux cuiſes, au ſcrotum, à la peau du bas ventre, hydatides, croupiſſement de l'eau dans un lieu chaud, fermé : d'où naiſſent ſa putrefaction & ſon acrimo.

nie , ulceres , grangrenes , hemorrhagies des narines, exomphale, sphacele des visceres , enfin la mort s'ensuit.

1231. Pour guérir ce mal, on doit d'abord songer. 1. à rendre la lymphe fluide, soit que ce soit eau , serosité bilieuse, ichoreuse ou sanguinolente. 2. à dissiper la débilité des visceres, soit qu'elle soit la cause ou l'effet de l'hydropisie.

1232. On rend la lymphe fluide, en ôtant les causes qui empêchent sa fluidité : or ces causes sont. 1. la circulation trop foible. 2. la compression, la rupture, l'obstruction des petits vaisseaux. 3. la trop grande tenacité des liqueurs.

1233. On satisfait à la premiere indication (1232.) au moyen des cardiaques, des fortifians & des irritans, & si la soif n'est pas fort pressante, on les tire de la classe des aromatiques, des salins, des huileux, & des drogues chaudes, en forme d'électuaire, de mixtion, de vin medicamenteux, de bierre medicamenteuse, de pilules, de décoctions, de syrops, de tablettes qu'il est très-facile de varier.

1234. Si l'on est tourmenté d'une

ſoif exceſſive, & que la maladie vienne de chaleur, ou ſoit accompagnée de fiévre chaude, ce qui a ſouvent coûtume d'arriver ; dans le premier cas (1232.) on donne des cordiaux fortifians, des acides agreables & un peu aromatiques.

1235. Dans l'un & l'autre cas (1233. 1234.) le frotement, le mouvement, la chaleur ſont utiles.

1236. Pour remplir la ſeconde (1232.) il faut rechercher la cauſe qui reſſere, obſtruë ou rompt les vaiſſeaux, & la diſſiper, s'il eſt poſſible, (1229.) ou ſouvent la corriger par les eaux minerales.

1237. Dans l'hydropiſie chaude ou froide (1233. 1234.) on diſſout les liqueurs. 1. par les mêmes remedes preſcrits au même endroit. 2. par les ſels forts alkalins tant volatils que fixes, ſur tout. 3. par les remedes mercuriels, les antimoniaux, & ceux qui ſont préparés avec le cuivre ſelon l'art chimique, & appliqués à propos par la ſagacité du Medecin.

1238. On tire les eaux des cavités où elles ſe ſont amaſſées. 1. par la paracentheſe. 2. par de nouvelles iſſuës que l'art peut leur donner. 3. par la

voye de l'urine. 4. par le vomiſſement. 5. par la purgation du ventre. 6. par la diſſipation.

1239. Si la cauſe de l'hydropiſie aſcite eſt récente, promptement appliquée extérieurement ; ſi le ſujet eſt jeune, plein de forces ; ſi les viſceres ſont bien conſtitués, ſans avoir été corrompus par d'autres maladies ; ſi l'eau n'eſt point encore putride, ne croupit pas depuis long-tems, il faut auſſi-tôt faire la paracentheſe.

1240. On doit faire cette opération au-deſſous de l'ombilic & à côté de la ligne blanche à la diſtance de trois pouces, (bien entendu que cette meſure eſt priſe relativement au corps ſain,) au moyen d'un inſtrument convenable armé de ſa canule. On fait avec cet inſtrument la ponction au côté oppoſé de l'endroit où eſt la ſource de l'hydropiſie ; on tire deux fois par jour une petite quantité d'eau à chaque fois, & on continuë pendant quinze jours la même manœuvre ; dans le même-tems on met en œuvre ce qui a été recommandé (1233. juſqu'à 1238.) & de plus, ſuivant la nouvelle méthode, on fait à l'abdomen un bandage de ſerviettes, on le ſerre propor-

tionnellement à l'eau qu'on a tirée, de peur que les viſceres & les vaiſſeaux ne ſe trouvent lâches & flottans dans l'abdomen, qui eſt vuide après cette évacuation.

1241. Si les conditions requiſes (1239.) ne ſe trouvent point, ou s'il s'en trouve de contraires, la paracentheſe accelere la mort.

1242. Les iſſuës procurées par des cauteres actuels, potentiels, par des véſicatoires, au moyen d'une lancette, de ſetons, dans une partie charnuë, dans un lieu qui a de la pente, ſont ſouvent fort ſalutaires, principalement ſi la nature du mal permet de les tenir ouvertes.

1243. Comme on cite un grand nombre d'exemples d'hydropiſie évacuée par les urines, nous tenterons auſſi cette voye, ſi la nature nous l'indique, par l'uſage de ſels urineux, fixes, compoſés, d'animaux ſpécifiques, de remédes vitriolés, ou de métaux diſſous, ſpécifiques aux reins.

1244. Le vomiſſement diſſout tout ce qui eſt tenace, donne des ſecouſſes aux vaiſſeaux obſtrués, expulſe les matieres qui croupiſſent; c'eſt pourquoi il a des effets merveilleux dans ce mal,

pourvû que les viſceres ne ſoient point encore corrompus.

1245. Mais c'eſt de forts vomitifs qu'il faut prendre, & réïterer ſouvent, de ſorte qu'ils ſe ſuivent d'aſſez près.

1246. Les mêmes remédes évacuënt ordinairement beaucoup par les ſelles; ainſi ils ont un double effet avantageux, & ſouvent un troiſiéme, qui eſt de pouſſer par les urines.

1247. On purge les ſéroſités par les ſelles, en uſant, en grande doſe, à diverſes repriſes fréquentes & conſécutives, de très-forts purgatifs en differentes formes, principalement liquides.

1248. On les diſſipe par la chaleur du foyer, du four, du ſable, du ſoleil, du ſel, du fumier, en excitant la ſueur ou la tranſpiration.

1249. Mais ſur tout par la longue abſtinence de toute boiſſon, par l'uſage de pain recuit avec peu de ſel & dans très-peu d'excellent vin.

1250. On ſatisfait à la troiſiéme indication, (1231.) principalement par l'uſage de vins chalibés, de l'acier, de fortifians un peu aſtringens, pris en doſe & tems convenables; par un régime ſec; par un peu de bon vin vieux pur, aſtringent, où l'on a fait

infuser l'absynthe, par l'exercice.

1251. La tympanite se guérit par les mêmes moyens, par la même méthode, lorsqu'elle est produite par la vapeur rarefiée d'une humeur extravasée & putréfiée; car alors la cause étant ôtée, le mal cesse. Mais lorsqu'elle vient d'air, qui au travers des membranes percées des intestins putréfiés, s'est insinué dans la cavité du bas-ventre, cet air ne pouvant rentrer, & la chaleur du corps le raréfiant de plus en plus, tout se putréfie en peu de tems, l'air contribuant à cet effet, & cette maladie provenant de la cause que nous venons d'établir, est presque toûjours sans reméde: d'où il suit que l'hydropisie séche est beaucoup plus difficile à guérir que l'humide. La ponction a souvent donné du soulagement; mais elle a rarement procuré une guérison parfaite. Il faut faire un bandage après la ponction.

1252. La premiere espece d'hydrocele (1227.) se guérit. 1. quand l'hydropisie anasarque qui l'a produite, est guérie elle-même. (1231. jusqu'à 1238.) 2. par les remédes. (1248.) 3. par les puissans résolutifs & corroborans en même-tems appliqués au

ſcrotum même, & dont on anime ſans ceſſe l'action par une chaleur externe. La curation de la ſeconde eſpece (1227.) dépend 1. de la guériſon radicale chirurgicale de l'hernie. 2. de l'évacuation de la matiere de l'aſcite (1238. juſqu'à 1252.) & de l'épuiſement de ſa ſource. 3. il ſuffit de reſſerrer le lieu de l'iſſuë par des machines faites exprès, comme par des ligatures dans les hernies. Il eſt vrai qu'il eſt rare qu'on guériſſe entierement cette hydropiſie une fois formée. Enfin la derniere (1227.) ſe guérit. 1. par l'uſage fréquent de forts hydragogues, pendant qu'on obſerve en même-tems un régime deſſechant. 2. par les plus puiſſans réſolutifs & corroborans. 3. par la paracentheſe du ſcrotum. 4. par les cauſtiques & par la ſuppuration.

1253. Selon ce qu'on vient de dire, on conçoit que ſi l'hydropiſie eſt difficile à guérir, c'eſt plutôt eu égard à la corruption d'une eau croupiſſante, que par rapport à ſes premieres cauſes; pourquoi ces eaux étant tirées, les parties qui y nageoient ſe gangrenent plus promptement; pourquoi cette eau étant tout à coup tirée du thorax ou de l'abdomen, s'enſuit la mort ou une défail-

lance extrême ; pourquoi les hydropiques ont tant de ſoif, & ce qu'elle dénote ; pourquoi les acides ſont ſi ſouvent ſalutaires en ce genre de mal ; pourquoi lorſqu'on a tiré à la fois une grande quantité d'eaux par de forts évacuans, l'abdomen paroît auſſi enflé & même plus, au lieu qu'il s'affaiſſe ſi l'on prend de l'opium ; pourquoi les bandages ſont d'un ſi grand uſage en ce cas, & juſqu'à quand.

GOUTTE.

1254. LA goutte eſt une maladie fort douloureuſe qui affecte les ligamens des os du pied & leurs jointures, & qui revient ſur tout au printems & à l'automne.

1255. Lorſque ce mal, qui eſt toûjours le même de quelque cauſe qu'il vienne, ſuit ſa nature ſans être troublé dans ſon cours, il a coûtume de paroître vers trente ans & plus, d'attaquer le ſexe viril, ceux qui ont un eſprit pénétrant, appliqué à de longues & ſérieuſes méditations, principalement durant la nuit, ceux qui font grande chere, uſent de vins acides blancs, boi-

vent beaucoup de liqueurs fortes, sur tout durant la nuit, se sont livrés trop tôt aux plaisirs de l'amour ; ceux qui ont le corps grand, épais, plein, qui prennent trop d'acides ; ceux dont les pieds suans se refroidissent tout à coup, ou dont les pieds suënt dans des chaussures humides, conséquemment ceux qui vont à la chasse, à cheval, dans le froid. Ce mal est aussi héréditaire, en ce qu'il se communique aux petits enfans par la seule semence des peres, quoique souvent ceux-ci n'en soient point encore attaqués. Enfin il est contagieux.

1256. Le tems, l'âge, tout ce qui fait l'office de cause ; (1255.) les phénomenes, le commencement, les progrès, les effets, la fin de cette maladie en decouvrent les causes médicales.

1257. Les paroxismes réïterés de la goutte depuis long-tems cachée sont en effet précedés de crudités, de rôts, de pésanteur, d'engourdissement flatueux, de constipation de ventre, d'une petite fiévre, d'une suppression de la sueur des pieds, de varices dans ces parties, & cela arrive sur tout au changement de saison ou de tems.

1258. Le paroxiſme eſt acceleré & vient ſans être attendu, lorſqu'on a commis dans les ſix choſes non naturelles quelque excès qui donne lieu aux crudités; c'eſt pourquoi le coït immoderé, les veilles, la crapule, les aſperges, le lard & autres choſes ſemblables, la fatigue, les paſſions de l'ame, une ſeule purgation medecinale par les ſelles, un air humide, froid, orageux, toutes ces choſes ſont ſi ennemies des goutteux.

1259. L'endroit d'abord regulierement affecté, eſt toûjours le pied: & principalement ces parties du pied dans leſquelles la circulation de leurs liquides ſe fait avec bien de la peine, comme les perioſtes, les tendons, les nerfs, les membranes, les ligamens; celles qui ſont les plus éloignées du cœur, & les plus comprimées.

1260. Ces parties (1259.) étant enfin obſtruées, farcies, tumefiées, bouchées par la matiere de la maladie, ou cette matiere ſe diſperſant par l'action de quelque cauſe que ce ſoit en d'autres lieux, la goutte attaque d'autres parties, ſans quitter cependant les mêmes lieux, les mêmes parties, (1259.)

1261. On ſent une douleur qui diſ-

tend, déchire, resserre, s'augmente peu à peu, diminuë ensuite, est accompagnée de moiteur, de rougeur, de tumeur, finit par la transpiration, par la chaleur du lit, par le prurit, par des écailles qui s'élevent, ou dégenere en craye, ou en chaux qui rompt les vaisseaux, les ligamens des articles, & détruit leur forme, leurs mouvemens, leurs usages, lorsque la maladie est inveterée.

1262. Toutes ces choses font clairement connoître que la cause prochaine de ce mal est le vice des plus petits vaisseaux qu'il y ait dans le corps, & conséquemment des vaisseaux nerveux, ainsi que du liquide qui arrose les parties nerveuses.

1263. Or ce même liquide peche en ce cas par son acrimonie, & par sa trop grande tenacité, & les solides, en ce que les petits vaisseaux sont trop étroits & trop rigides.

1264. C'est pourquoi ce mal se manifeste d'abord dans les parties les plus éloignées du cerveau, qui résistent le plus au mouvement, à cause de leur solidité, de leur dureté, de leur exercice, & du poids qui les comprime.

1265. Quant à la premiere origine

de cette alteration, (1262. 1263.) elle vient de l'indigeſtion des viſceres, qui n'attenuent & n'aſſimilent point aſſez les alimens qu'on prend à la nature requiſe dans le ſuc nerveux, c'eſt-à dire, dans le dernier effet de la derniere élaboration: d'où il ſuit que ce mal a ſon ſiége caché dans l'eſprit vital, & dans la matiere eſſentielle de la ſemence prolifique.

1266. La raiſon de cela (1265.) ſe tire des cauſes éloignées (1255. 1258.)

1267. Il faut donc ſuppoſer que preſque toutes les coctions ſont vitiées pour produire ce mal, (1265.) quoique ce vice ſoit à peine ſenſible dans les grands vaiſſeaux & dans les principaux liquides.

1268. Et par conſéquent il eſt impoſſible de guérir la goutte, ſi ce n'eſt par des medicamens qui puiſſent bien corriger ces vices, ainſi que la dépravation du ſuc nerveux ; c'eſt pourquoi elle a paſſé juſqu'à préſent pour preſque incurable, ſi ce n'eſt chez quelques Empiriques.

1269. L'hereditaire & celle qui produit des tophus ſont les plus difficiles de toutes à guerir.

1270. Des mêmes choses on peut conclure que la saignée n'atteint point la matiere, le siége, la cause du mal; qu'elle est cependant quelquefois salutaire par accident, en ce qu'elle fait un peu revulsion & diminuë les forces urgentes. (1257.)

1271. Et que la purgation par les voyes superieures ou inferieures n'a pas de si grand effets, qu'on en attend communément, qu'elle met souvent les esprits dans une grande agitation, emporte les sucs les plus liquides, affoiblit les forces expultrices.

1272. Que les sudorifiques administrés selon l'art sont plus efficaces.

1273. Mais il n'est rien de plus funeste en cette maladie, que d'empêcher le cours de la matiere de la goutte déja formée depuis long-tems (1263.) & qu'on n'a point dissipée ou corrigée par des moyens trop sûrs, vers les lieux qu'elle affecte (1259. 1260.) qui quoique douloureux sont cependant sans danger; car cette matiere retenuë donne lieu à des apoplexies, à des paralysies, des délires, des foiblesses, des assoupissemens, des tremblemens, des convulsions de tout le corps, si elle monte au cerveau; à l'astme, à la toux

à la ſuffocation, ſi elle affecte le poumon; à une pleuréſie violente & convulſive, ſi elle ſe fait ſentir aux parties intercoſtales & la plevre; à des nauſées, à des anxietés, des vomiſſemens, des rôts, des borborygmes, des ſpaſmes dans les viſceres, ſi elle ſe jette ſur ceux de l'abdomen; de ſorte qu'il eſt incroyable combien elle enfante de maladies qui ſouvent cauſent une mort ſubite & qu'on traite envain, quand la cauſe en eſt ignorée, par les meilleurs remedes & les plus excellentes méthodes: car elles ne cedent point, à moins qu'on ne faſſe revenir un nouveau & même un violent accès de goutte. Ce mal arrive par l'imprudente application de narcotiques, de rafraîchiſſans, de reſſerrans, d'incraſſans, ou par des remedes affoibliſſans, évacuans, revulſifs, ſuffoquans, & par conſéquent par la ſaignée, par les purgations, par les vomitifs, par les emplâtres, par les cataplaſmes dont on vient de parler, par tous les opiats; ainſi que par la débilité ſpontanée dont on eſt menacé dans la vieilleſſe décrepite, ou par une telle obſtruction, exſiccation, corruption, deſtruction de toutes les parties des extremités, que la matiere morbifique n'y puiſſe plus avoir

ſon cours. De-là on comprend de quelle mort, avec quels ſymptômes, & pourquoi les goutteux meurent de cette maladie.

1274. La curation appuyée ſur la théorie, & verifiée par l'experience conſiſte donc. 1. à rendre aux viſceres leur premiere vigueur. (1265.) 2. à évacuer le liquide déja corrompu qui coule dans les vaiſſeaux, ou qui croupit dans les lieux. (1262. 1263.)

1275. On remplit la premiere indication. (1274.) α. par des plantes aromatiques, ameres, antiſcorbutiques, principalement ſi on les prend telles qu'elles ſont, avec du miel ſeulement; & en obſervant une diéte tenuë. β. par le long uſage de ſels lixiviels, fixes, pris en petite doze ſouvent réïterée. γ. par des boiſſons & des alimens nourriſſans, legers, aiſés à digerer. δ. par un long & fort exercice à cheval dans un air pur, par les frictions, & le mouvement ſouvent reiteré des parties ε. par un plein & long ſommeil.

1276. La ſeconde (1274.) par quelque ſel volatil dont on doit prendre une petite doſe pendant long-tems, le matin avant que de ſe lever, en buvant en même tems largement de quel-

que décoction douce, qui procure pendant l'espace d'une heure un peu de sueur ou de moiteur legere 2. en frotant les parties avec des linges secs, chauds 3. en prenant des purgatifs hydragogues aiguisés en même tems de remedes mercuriels, & ajoûtant vers le soir un opiat calmant en potion.

1277. Ces remedes & cette méthode therapeutique sont souvent en effet très-efficaces, même dans la goutte avec des *tophus*.

1278. Pour calmer l'extrême violence de la douleur dans la partie, dans une pressante necessité, on doit souvent avoir recours aux opiats internes, boire beaucoup de petit lait chaud ou de liquides semblables, appliquer exterieurement des émolliens, des anodyns chauds, foüetter la partie avec des orties, l'enduire de baume de soufre therebintiné, ou la brûler avec du lin.

1279. Au reste il ne faut employer ces remedes que lorsqu'on a tout lieu de craindre que la partie ne se durcisse trop-tôt & ne perde sa mobilité.

1280. Le plus grand remede en général est celui qui est contraire à la cause de la maladie (1255. 1258.

1281. Mais s'il y a des signes

(1273.) de revolution de goutte, on doit tenter ſans délay de la déterminer aux jointures : qu'on applique donc auſſi-tôt aux cuiſſes de larges veſicatoires; aux lieux où l'on avoit coûtume de ſentir de la douleur, des fomentations aromatiques, ſalines tiédes; qu'on ſe promene ou qu'on ſe procure de grandes ſecouſſes dans quelque voiture; qu'on prenne abondamment de quelque décoction aromatique qui faſſe ſuer, ou ſi cela ne ſuffit, de bon vin du Rhin : enſuite ces choſes étant faites, & commençant à faire douleur, qu'on mette le malade dans un lit baſſiné, & qu'on le couvre bien pour qu'il ſuë.

1282. Pour peu qu'on reflechiſſe ſur tout cela, on n'aura pas de peine à concevoir l'extrême difficulté qu'il y a à guérir cette maladie; & pourquoi les plus grands maîtres tant en Medecine qu'en Chymie en ont cherché la guériſon dans les reſtaurans; pour quoi le lait guérit & juſqu'où ; ſi c'eſt une acrimonie particuliere du ſang qui produit la goutte ; pourquoi la goutte la plus cruelle eſt celle qui eſt ſans tumeur; pourquoi celle qui eſt avec tumeur eſt plus douce; pourquoi les gouteux ceſſent enfin de ſouffrir de la dou

leur; pourquoi on eſt tranquille pendant un long eſpace de tems, toutes les fois qu'on eſt tourmenté de cruels accès; pourquoi la violence de la douleur venant à ceſſer, rarement le malade eſt tout-à-fait guéri de la goutte; s'il eſt aucun ſpecifique abſorbant alkalin qui guériſſe radicalement ce mal; pourquoi la Machine Statique de Sanctorius avertit ſi bien de ce qui doit arriver & de ce qu'on doit faire dans la goutte: au reſte, la goutte qui affecte l'eſprit vital, la plus fine humeur des articles, & la ſemence même ne ſe manifeſte que par de violens effets.

MALADIES DES FILLES.

1283. OUtre tous ces genres de maladies aiguës & chroniques, il y en a d'autres qui ſont propres aux filles, aux femmes groſſes, aux femmes accouchées & aux enfans.

1284. Le corps féminin étant parvenu à ſon dernier degré d'accroiſſement fait ordinairement, s'il eſt bien conſtitué, plus de ſang que les vaiſſeaux n'en peuvent contenir; c'eſt pourquoi il ſe ſépare par les arteres de l'uterus, &

prend le nom de *flux menstruel.*

1285. Si le sang est retenu dans un corps ainsi conditionné, (1284.) la pléthore, l'engourdissement, la pesanteur, la pâleur, la douleur aux lombes, aux aînes, le dérangement de presque toutes les fonctions naturelles, vitales, animales s'ensuivent; & la raison s'en déduit facilement de la trop grande pression des vaisseaux, de la trop grande quantité des liquides, de leur stagnation, de leur étranglement.

1286. Ce même sang ainsi accumulé se fait souvent jour par des voyes rares & extraordinaires. On a vû en effet quelquefois les régles sortir par les yeux, les oreilles, les narines, les conduits salivaires, l'œsophage, le ventre, la vessie, les mammelles, la peau, les playes, les ulceres.

1287. Ou souvent tous les viscéres en sont corrompus, & il naît une infinité de maux, (106.) tant de la putridité qui s'est formée, que de la lésion des vaisseaux.

1288. On connoît ce mal 1. par l'âge. 2. par l'accroissement parfait du corps. 3. par la pléthore. 4. par les signes du mal qui s'ensuit.

1289. Elle requiert pour sa guéri-

ſon divers remédes, eu égard à ſes differentes cauſes.

1290. Parmi leſquelles la concrétion naturelle ou accidentelle des parties honteuſes demande la main du Chirurgien, qui doit préparer les voyes, en les ouvrant comme il faut avec un inſtrument convenable.

1291. Au reſte, le mal ayant pour cauſe la ſtagnation du liquide, on le met en état de circuler. 1. en trempant les pieds dans l'eau chaude, en les frottant. 2. par la ſaignée du pied. 3. par l'uſage des purgatifs uterins. 4. par les emmenagogues. 5. par des emplâtres, des fomentations, des linimens, des vapeurs, par la chaleur. 6. en fortifiant les vaiſſeaux mêmes que la pléthore a dû affoiblir, par des remédes chalybés & aſtringens.

1292. Quand on a ainſi tari la ſource du mal, preſque tous les maux (1285. 1286. 1287.) s'évanoüiſſent ordinairement d'eux-mêmes; ou on les guérit, ſuivant la nature de la maladie à laquelle elles reſſemblent le plus, & ſelon la méthode qui lui convient; ce qui ſe fait ſans peine, en mettant en pratique ce qui a été dit ci-devant,

MALADIES DES FEMMES grosses.

1293. UNe femme grosse est sujette à plusieurs maux que la seule grossesse fait naître.

1294. Dont quelques-uns viennent de ce que le sang menstruel ne peut s'évacuer, parce que l'uterus est fermé, & de ce qu'en même-tems le fétus ne peut encore l'employer tout à sa nourriture.

1295. Les autres, de la masse même & du mouvement du fétus, des enveloppes & des eaux, qui agissent avec force sur ces parties, lesquelles ont une grande sensibilité.

1296. De la premiere cause (1294.) paroissent dépendre les nausées, les vomissemens, le défaut d'appetit, ou son entiere dépravation, les défaillances, les vertiges, les vives douleurs de l'estomach, de la poitrine, des aînes, des reins, des mammelles, l'engourdissement, la pesanteur, la difficulté de respirer, l'avortement.

1297. Ces accidens étant donc produits par cette seule cause, le même

remède, la saignée les dissipe ordinairement.

1298. Cependant en la faisant, il faut avoir égard au lieu, au tems & à la quantité.

1299. On doit user de boissons & d'alimens legers, faire un exercice reglé.

1300. Les cordiaux aromatiques, les plus doux antihisteriques, ou même les acides doux sont aussi d'un usage très-efficace.

1301. Il paroît que l'accroissement du fétus donne lieu non-seulement aux mêmes effets décrits, (1296.) mais encore à la difficulté des urines & des selles, aux hémorrhoïdes, aux varices, à l'enflure des pieds & des grandes lévres, à la facilité de tomber.

1302. On peut à la verité dans ces cas secourir quelquefois par la saignée (1297.) ou même en changeant pour un tems la situation du corps, ou aussi par des bandages & autres choses semblables, & enfin par des linimens doux.

1303. On regarde la perte de sang uterine comme une des plus dangereuses maladies qui arrivent dans la grossesse.

1304. Elle vient presque uniquement de ce que le placenta est détaché

de l'uterus, & que les arteres se trouvant pleines & engorgées de sang, la matrice distenduë, le sang artériel en sort souvent à plein ruisseau.

1305. On la connoît par l'orifice de l'uterus relâché, par le flux de sang douloureux, abondant, rapide, qui affoiblit beaucoup, est vif ou grumelé.

1306. La cause de ce mal sont de violentes passions de l'ame, de trop grandes agitations de corps, l'imprudent usage d'hysteriques & d'emmenagogues, des coups reçûs à la partie inférieure de l'abdomen.

1307. Les remédes sont le repos de l'esprit & du corps, un air médiocrement froid, la saignée du bras faite sans differer, les astringens, les opiats.

1308. Si tout cela n'a rien fait, il faut sur le champ tirer l'enfant suivant la meilleure méthode, qu'on change selon sa situation, & délivrer entierement la matrice du fétus, du placenta, & du sang grumelé.

1309. Et il n'importe en quel tems de la grossesse cela arrive, puisqu'il vaut mieux sauver la vie de la mere aux dépens de l'enfant, qui la perdroit autrement, que de les laisser perir à coup sûr l'un & l'autre.

ACCOUCHEMENT DIFFICILE.

1310. LA difficulté d'accoucher vient du défaut de la mere ou de l'enfant.

1311. Du défaut de la mere, quand les forces expultrices lui manquent, ou lorsque ses parties naturelles sont mal disposées.

1312. Si les forces manquent, il faut les exciter par l'usage des uterins, des cardiaques, des sternutatoires.

1313. Si le col interne de la matrice est trop étroit ou trop dur, il faut y rémedier autant qu'il est possible par des linimens, afin de l'amollir en le lubréfiant, ou par des fomentations.

1314. S'il s'est formé en cet endroit, (1313.) ou dans le vagin une tumeur qui empêche la sortie du fétus, il faut la résoudre, la faire suppurer, ou l'emporter par le secours de la Chirurgie.

1315. Si les lévres de ces parties étant excoriés se sont réünies, il faut les ouvrir & les cicatriser promptement & avant l'accouchement, s'il est possible.

1316. Si les os trop étroitement unis empêchent le passage, il faut les enduire

de linimens émolliens, (1313.) de fomentations semblables, & sécourir avec la main, selon les regles de l'Art, la femme qui est dans les peines de l'enfantement.

1317. Elle vient du défaut de l'enfant, lorsqu'il est immobile, mort, ou tellement situé, qu'il se ferme lui-même la porte.

1318. On sçait qu'il est mort, quand il est immobile, quand on sent que les arteres du cordon ombilical n'ont aucun battement, principalement proche le corps de l'enfant: s'il sort des matieres fétides; si la malade sent un grand poids, est travaillée de tenesme, tombe en syncope, a des frissons, l'haleine puante, la couleur livide, n'a point encore accouché long-tems après l'écoulement des eaux; si l'épiderme se sépare promptement de la peau du fétus, si sa peau est flasque, se détache aisément; si ses os sont mols & mobiles.

1319. Aussi-tôt qu'on sçait que le fétus est mort, (1318.) pour obvier à la gangréne, à la syncope & à la mort de la mere, il faut le tirer par les pieds principalement, si cela se peut faire.

1320. Il faut mettre l'enfant dans une situation favorable, pour qu'on puisse

puisse le tirer, ou par la tête, ou par les pieds principalement.

1321. Cela se fait. 1. en mettant la mere dans une situation convenable. 2. en changeant la situation de l'enfant.

MALADIES DES FEMMES accouchées.

1322. LA lypothymie, la syncope, les convulsions sont les maux qui suivent immediatement l'accouchement; parce que le sang arteriel quitte le cerveau & le cervelet pour se précipiter dans les vaisseaux lâches de l'abdomen ; ensuite on sent des douleurs qui viennent des pertes qu'on a souffertes, de la contusion faite aux parties, du sang, d'un autre fétus, ou des membranes qui restent.

1323. On rémedie aux premiers maux, (1322.) en soûtenant l'abdomen qui est relâché par de larges bandages. On ôte avec la main l'autre fétus, l'arriere-faix, les grumeaux de sang.

1324. La douleur causée par le travail se dissipe par les opiats, les anti-acides, les cardiaques, les délayans,

ſes fomentations anodynes externes.

1325. La trop grande évacuation des vuidanges eſt cauſée par la trop grande fluidité, agitation du ſang, ou le plus ſouvent par les matieres (1322.) retenuës dans l'uterus qui l'empêchent de ſe contracter.

1326. Si ce mal vient des choſes retenuës, il faut les ôter.

1327. S'il vient des paſſions de l'ame, d'un ſang trop fluide ou trop agité, il faut avoir recours aux hordeats, aux gelées, aux émulſions, aux opiats, aux aſtringens.

1328. Dont le choix eſt indiqué par les ſignes de la maladie, du temperament & de la grandeur du peril.

1329. Pendant que la ſeroſité laiteuſe monte des vaiſſeaux de la matrice qui ſont reſſerés dans les mammelles, il s'éleve une petite fiévre qui ſupprime ſouvent tout à fait les lochies, d'où naiſſent une infinité d'accidens très-dangereux, ſelon qu'elles ſe portent ſur tel ou tel viſcere ; de-là des phréneſies, des pleureſies, des peripneumonies, des angines, des paraphreneſies, l'inflammation des mammelles, & qui pis eſt, du foye, de l'eſtomach, de l'épiploon, du méſentere, de la rate, des reins,

des intestins ; la dysenterie, la colique, la passion iliaque, l'apoplexie, la paralysie, & plusieurs autres maux de differente nature.

1330. Toutes ces maladies disparoissent d'elles-mêmes, quand on en a coupé la racine. (1329.)

1331. Il faut donc user d'anti-acides doux pour corriger l'acidité du serum, de délayans doux, d'hordeats, d'avenats, d'amandés, de boüillons, d'aperitifs spécifiques très-doux, composés de cardiaques moderés & d'uterins, d'aperitifs locaux, tels que clysteres, fomentations, cataplasmes, linimens, ventouses, pessaires, suppositoires.

1332. Il n'est permis de saigner que dans l'extrême nécessité.

1333. Et on ne doit pas traiter ces symptômes comme s'ils étoient des maladies aiguës de leur genre. (1329.)

1334. Le lait porté aux mammelles y croupit souvent, s'y coagule, y produit une douleur inflammatoire, la suppuration, un schirre, un cancer.

1335. On connoît ce mal par le frémissement, le froid & le chaud qui se succédent réciproquement, par la petite fiévre, & par les signes

d'un commencement d'inflammation.

1336. On le guérit. 1. par les anti-acides doux. 2. par les délayans les plus doux. 3. par la promte application des délayans externes.

1337. S'il tend déja à suppuration, il faut le plus promptement qu'il est possible, le faire venir à maturité, l'ouvrir, le dépurer, le consolider, comme on l'a dit dans la Chirurgie.

1338. La douleur, la fissure, l'inflammation des papilles de la femme qui allaite, se dissipent par l'application des plus doux balsamiques & des céphaliques spiritueux.

1339. Quand le lait est trop abondant & trop tenu, on y remédie par un régime doux & sec, & par l'exercice. S'il manque, on le fait venir en observant un régime humectant, doux, nourrissant, en fomentant & en frottant la mammelle, en dissipant la cause qu'on en a recherchée.

MALADIES DES ENFANS.

1340. UN enfant nouveau né a des maladies qui lui sont propres, & sont causées. 1. par des ma-

tieres fibreuſes, glutineuſes, caſeuſes, tenaces, dont la bouche, l'œſophage, l'eſtomach, les inteſtins ſont remplis.

1341. Cette ſeule cauſe produit ſouvent des nauſées, des vomiſſemens, des borborygmes, des hoquets, des convulſions, & enſuite l'indigeſtion de ce qu'on prend.

1342. On guérit aiſément par un jeûne de dix ou douze heures, en prenant un peu de vin mêlé avec du miel, dont on réïtere la doſe en ce tems d'abſtinence, ou en ajoûtant en même-tems quelqu'irritant qui purge très-doucement.

1343. Les épithemes un peu aromatiques & ſpiritueux ſont auſſi ſouvent utiles pour balayer cet amas de pituite muqueuſe.

1344. 2. Ordinairement les enfans ſouffrent auſſi beaucoup du méconium qui n'eſt point évacué aſſez-tôt, à cauſe de la débilité du fétus, de la dureté de la matiere, de ſa trop grande abondance, & du deſſéchement des conduits.

1345. C'eſt pourquoi cette matiere par ſon ſéjour & par l'impreſſion de l'air qui y aborde devient acrimonieuſe, acre, putride; elle s'exhale en vapeurs,

ce qui produit des coliques très-douloureuſes, des convulſions, des nauſées, des vomiſſemens, des hoquets, la toux, des éternuëmens, des cris, des pleurs, des veilles, des frayeurs, la fiévre, la maigreur, la mort.

1346. On corrige le défaut des forces expultrices par un irritant qui purge doucement, par un petit ſuppoſitoire, par un cardiaque foible & très-doux.

1347. On corrige la dureté de la matiere en buvant du petit lait frais, dans lequel on délaye un peu de miel; en prenant un lavement de petit lait ſavoneux ou miellé.

1348. On lubrifie les inteſtins en prenant de l'huile de lin, d'olive, d'amandes douces, &c. en boiſſon, en lavement, & en appliquant de pareils linimens.

1349. Par cette méthode & ces médicamens on remédie avec beaucoup de ſuccès à tous ces differens & funeſtes ſymptômes, qui naiſſent de cette ſeule cauſe. (1345.)

1350. Les anti-acides, & parmi eux ſur tout les abſorbans, ſont ici d'uſage ou jamais.

1351. Il ne faut recourir aux opiats

que rarement, & avec beaucoup de circonspection.

1352. Il faut de plus éviter tous les remédes qui sont trop atténuans, irritans, volatils.

1353. Pour chaque mal particulier (1345.) on le guérit aisément, quand on sçait l'histoire des causes & de la curation de toutes les maladies décrites jusqu'ici.

1354. 3. Ils souffrent beaucoup du lait même, lorsqu'on leur en donne trop tôt, & que se coagulant fortement dans l'estomach, il se condense en une masse acre & pesante.

1355. Car cette masse devenant peu à peu plus acre & plus acide, communique aux excrémens une couleur verte, une odeur acide, produit des vomissemens de matiere aigre, des borborygmes, des vents, des douleurs, & une infinité d'autres maux, mais principalement des convulsions.

1356. On guérit ces maux par des anti-acides fixes, par des purgatifs mêlés avec eux, par des clysteres semblables, par de doux carminatifs, & par l'usage interne & externe de matieres huileuses douces.

1357. De la même origine viennent

encore le plus souvent des attaques d'épilepsie, le genre nerveux étant irrité par une acrimonie mordicante.

1358. D'où il suit que s'ils sont de nature à pouvoir être guéris, ces seuls remédes suffisent.

1359. 4. Aussi-tôt que les enfans sont délivrés de ces maux, & commencent à vivre d'alimens cruds, de petits fruits, de viande, de fromage, & de choses semblables, il se forme des vers.

1360. Ces vers sont produits par les œufs des insectes qui vivent dans l'air ou la terre, qu'on avale, & qu'un foible mouvement ne peut détruire.

1361. Ils font leur nid dans la pituite intestinale ou gastrique, y sont échauffés, y font des petits, & s'y agrandissent.

1362. C'est pourquoi il s'en forme rarement dans les adultes, si ce n'est dans ceux qui sont languissans & leucophlegmatiques.

1363. Il y en a de ronds, de larges, d'ascarides.

1364. Ils occasionnent par leur irritation des nausées, des vomissemens, des flux de ventre, des défaillances, des petitesses, des défauts, des inter-

mittences de pouls, des démangeaisons aux narines, des attaques d'épilepsie.

1365. Ils causent par la consomption du chyle la faim, la pâleur, la débilité, la constipation, d'où naissent la tumeur de l'abdomen, des rôts, des borborygmes.

1366. Ils percent souvent les intestins mêmes.

1367. C'est pourquoi on en a tant vû qui ont causé la mort.

1368. On connoît ce mal par l'âge, par les alimens qu'on prend, par le temperament, par ses effets. (1364. 1365. 1366.)

1369. On le guérit. 1. en détruisant le nid (1361.) par des alkalis fixes, par des gommes phlegmagogues, par des remédes mercuriels, antimoniaux, par des aromatiques amers.

1370. En oignant extérieurement l'abdomen de matieres balsamiques, tirées des plus forts aromatiques huileux, mêlées avec des purgatifs.

1371. 2. En tuant les vers ; ce qui se fait par des remédes miellés, salins, par des choses qu'ils ne puissent digerer, par des amers aromatiques, par des mercuriels, des acides, des remédes vitriolés tirés de l'acier ou du cuivre.

1372. 3. En expulſant les vers vifs ou morts par des purgatifs amers, par des médicamens phlegmagogues & mercuriels.

1373. De plus les lavemens, les ſuppoſitoires, les onguens extérieurement appliqués, ſont auſſi très-efficaces en ce cas.

1374. Quand les dents, ſur tout les inciſives, commencent à percer, la tenſion, la piqueure, le déchirement des gencives nerveuſes & ſanguinolentes produiſent l'inflammation, la tumeur, la gangréne, des convulſions, une diarrhée verte, la ſalivation, la fiévre, la mort.

1375. On démontre aiſément que tous ces accidens viennent de la même cauſe.

1376. De plus, ils ceſſent d'eux-mêmes, quand on a calmé l'irritation des nerfs. (1374.)

1377. Ce qui ſe fait 1. en amoliſſant, en rafraîchiſſant, en adouciſſant les gencives avec des matieres émollientes, glutineuſes, antiphlogiſtiques. 2. en frottant ſouvent contr'elles des corps durs & polis. 3. en les ouvrant avec une lancette.

1378. On donne avec ſuccès une

petite dose d'esprit de corne de cerf dans les convulsions qui viennent de cette cause.

PETITES VEROLES.

1279. ON doit encore rapporter ici un mal auquel les enfans sont fort sujets, & qu'on nomme petites veroles; comme Sydenham en a donné une description si exacte, qu'elle merite d'être lûë dix fois, je n'ai que peu de choses à ajoûter après lui, pour faire voir qu'on peut reduire ces maladies à la même simplicité que les précedentes, & qu'il y a encore quelque chose à désirer dans leur methode therapeutique.

1280. Ce mal est le plus souvent épidemique, commence d'abord au Printems, prend des forces l'Eté, languit durant l'Autonne, disparoît presque l'Hyver suivant, & reparoît une seconde fois au Printems selon le même ordre; plus il commence promptement dans l'Hyver, plus il est violent; plus il paroît tard, plus il est doux ou benin; on voit clairement par-là en quel tems de l'année il est le plus dangereux.

1381. Il attaque tous les âges, tous les sexes, mais sur tout les enfans, & ceux qui n'en ont point encore été affectés ; plus l'âge a dissipé de l'humidité, a raffermi les solides, plus il est violent : ainsi il est moins à craindre dans les enfans, dans les femmes, dans ceux qui sont d'un temperament mol & lâche, que dans les hommes, dans ceux qui ont fait de l'exercice, dans les viellards.

1382. Ce mal, quoiqu'épidemique, se communique par la contagion d'un homme qui en a été attaqué auparavant. Ce miasme contagieux paroît passer d'abord de l'air qui en est le vehicule, dans la bouche, dans les narines, dans le poumon, dans l'œsophage, dans le ventricule, dans les intestins, & par consequent contenir en soi pour lors peu de matiere venimeuse.

1383. Cette matiere contagieuse (1382.) est à peine mélée dans nos humeurs, qu'elle produit certains effets qui se succedent mutuellement par ordre, & sont l'horripilation, le frisson, une fiévre aiguë, une grande & continuelle chaleur, les yeux brillans d'une liqueur fine & chaude dont ils sont arrosés, une grande douleur à la tête,

au dos, aux membres, principalement vers les parties ſituées ſous la foſſette du cœur, des vomiſſemens, des nauſées, une grande inquiétude, l'engourdiſſement, l'aſſoupiſſement, & des attaques d'épilepſie dans les enfans.

1384. Le ſang tiré des veines au commencement de cet état (1383.) eſt beau, & reſſemble parfaitément au plus ſain ; le deuxiéme, le troiſiéme ou le quatriéme jour, il paroît déja comme pleuretique & enflammé (384.) d'autant plus qu'il y a plus de tems que le mal a commencé & qu'il a été plus violent.

1385. Cet état dure, ſelon la different nature de l'épidemie, la vehemence du mal, le temperament du malade, la differente ſaiſon : plus il eſt naturellement de longue durée, plus toute la maladie ſera douce, & au contraire.

1386. D'où il paroît que ce mal en cet état (1380. juſqu'à 1386.) conſiſte en ce que la velocité du ſang eſt augmentée par le miaſme irritant inflammatoire qui s'eſt mêlé avec toute la maſſe des humeurs.

1387. Ce mal (1386.) a donc tant d'affinité avec toute maladie in-

flammatoire, qu'on a de la peine à l'en distinguer en cet état. La connoissance de l'épidemie dominante (1380.) du malade disposé à tomber dans cette maladie (1381.) de la contagion qui a précedé (1382.) & des symptomes qui doivent s'ensuivre (1383.) manifeste la présence de ce mal, & fait prévoir qu'il sortira des pustules dans l'autre état que nous allons décrire dans un moment.

1388. Cet état de la maladie (1380. jusqu'à 1387.) étant connu, voici d'abord l'indication qui se présente. On doit ôter l'irritant inflammatoire (1386.) pour guérir l'état présent, l'empêcher de faire de plus grands progrès, & prévenir par ce moyen la suppuration, la gangrene, &c. qui arriveroient.

1389. On peut ôter le corps irritant, en le corrigeant par des specifiques ainsi nommés, ou par une methode antiphlogistique generale.

1390. La correction specifique ne peut se faire que par un remede opposé à ce venin contagieux, lequel admis dans nos liquides, en si petite quantité, produit les effets (1382. 1383.) & le reste.

1391. Qu'un tel remede (1390.)

puisse se découvrir, c'est ce que la comparaison de l'Histoire des Antidotes, & la nature de ce mal font esperer, & ce qui engage fort à le rechercher, c'est la grande utilité qui en reviendroit au genre humain.

1392. Le chercher dans l'antimoine, & le mercure reduits par le secours de l'art à une grande penetrabilité, sans cependant qu'ils ayent une acrimonie saline trop corrosive, mais bien unis, c'est à quoi l'on est invité par quelque succès que l'usage de ces remedes a quelque fois procuré.

1393. La méthode generale qu'on peut employer ici, & qui doit se perfectionner par des experiences, est celle qu'on a trouvée assés efficace dans toute maladie inflammatoire, pour empêcher l'inflammation de dégenerer en pus ou en gangrene, puisqu'elle réüssit dans toutes les autres, que rien ne repugne ici, & qu'on voit souvent la petite verole sans petites veroles.

1294. Voici en quoi cette méthode (1393.) consiste. 1. Il faut saigner, comme il a été dit (854. No. 1. 890. No. 1. &c.) 2. relâcher toute la peau, la bouche, l'œsophage, les intestins, par des lavemens & des fomentations

frequentes. 3. boire beaucoup d'eau, legerement farineuse, aigrelette, nitrée, prendre du nitre stibié ou du sel polichreste, ou de l'hydrogale legere. 4. observer un regime leger, respirer un air un peu froid, avoir le corps bien couvert & disposé à transpirer, sans cependant jamais trop l'échauffer.

1395. Car quoi que dans cette maladie on pense rarement à cette indication, (1388.) & encore moins à cette méthode (1393. 1394.) cependant le hasard a souvent produit aux yeux du Medecin qui ignoroit la maladie des succès qui justifient une telle curation.

1396. Aussi-tôt que ce mal a fini son premier état, que j'appelle l'état de contagion, il entre dans un second, dont voici le cours. La peau de la tête & du visage premierement, aussi-tôt après des mains & des bras, ensuite du tronc & des parties inferieures se couvre de petits points rouges, semblables à la morsure d'une puce; bien-tôt après les symptomes (1383.) se calment, le nombre des pustules, s'augmente à toute heure, elles grossissent, rougissent, s'élevent sans cesse de plus en plus, s'enflamment, la peau est tenduë, on sent de la douleur, de la chaleur, la circu-

lation,

lation, la tranſpiration ſont empêchées: de-là les humeurs ſont repouſſées plus fortement au dedans, ſuccedent la fiévre, l'anxieté, la difficulté de reſpirer, le mal de gorge, l'eſquinancie, la diarrhée, la dyſenterie, le piſſement de ſang, l'hémoptiſie ; il ſe fait une inflammation rouge, douloureuſe, chaude, aux eſpaces de la peau qui ſont ſans boutons, ces boutons ſuppurent entiérement après quatre, cinq, ou ſix jours, & ſe convertiſſent en autant de petits apoſtumes; j'appelle cet état juſqu'à la ſuppuration, le cours de l'inflammation, il dure ordinairement quatre ou cinq jours, ſelon la diverſe qualité de l'épidemie, le temperament, la grandeur des puſtules, le regime qu'on a ſuivi, la differente ſaiſon où l'on eſt, de ſorte que la ſuppuration ſe fait le huitiéme jour, depuis le commencement de la maladie.

1397. Si l'état de la contagion eſt violent, (1383. juſqu'à 1386.) s'il paroît un grand nombre de puſtules, proches les unes des autres, & comme confonduës enſemble, ſi tous les ſignes de l'inflammation ſont violens, ſi le malade eſt d'un temperament ſalin, huileux, dans la vigueur de l'âge, s'il a

toûjours fait bonne chere, s'il a usé de remedes & observé un regime qui ayent beaucoup augmenté la circulation, si l'on est dans un Eté très-chaud, en ce cas on voit paroître à la fin de l'inflammation de petites vessies remplies d'une lymphe rougeâtre qui les distend, & annonce une disposition gangreneuse; (427. No. 5.) la peau dévenuë par-là impropre à la circulation & à la transpiration, fait refluer interieurement les humeurs; d'où naissent une salivation très-abondante, une enflure considerable des mains & des pieds.

1398. Suivant cela on connoît le diagnostic & le prognostic du second état, dans lequel on trouve la raison de la maladie, & de tous les symptômes, conformément aux regles suivantes.

Moins l'état de la contagion est violent, moins celui de l'inflammation est de consequence.

Plus les pustules sont lentes à sortir, & par consequent plus l'état de contagion dure long-tems, moins le mal est à craindre.

Moins on a de pustules, plus elles sont separées, grandes, éloignées du visage, blanches, & ensuite jaunes, &

plus elles ſont lentes dans leurs progrès, meilleures elles ſont.

Plus il y en a, plus elles ſont confonduës; plus elles ſont petites chacunes , plus elles ſont profondement incruſtées au viſage; plus elles ſont brunes, noires & rapides dans leurs progrès, plus elles ſont mauvaiſes.

Plus la matiere des puſtules eſt ſemblable à l'ichoroſité gangreneuſe, plus elle eſt d'un mauvais préſage.

Plus l'eſpace qui eſt entre les puſtules eſt rouge, chaud, tendu, enflé, vers le tems de la ſuppuration, plus on a d'eſperance, à cauſe de la circulation qui continuë de ſe faire en cet endroit.

Plus ce même eſpace devient pâle ou brun, plus on doit craindre, cela annonce une eſquinancie mortelle, ou la peripneumonie qui ne manquent pas d'arriver, à moins qu'il ne ſurvienne une ſalivation liquide, ou une tumeur prodigieuſe aux mains ou aux pieds; & la raiſon de cela, c'eſt que les liqueurs ne pouvant circuler en cet endroit ſont conſéquemment plus fortement repouſſées aux parties internes.

S'il paroît des taches pourprées dans les eſpaces qui ſont entre les puſtules, c'eſt une marque de gangrene mortelle.

1399. Dans cet état (1396.) l'indication est differente selon ses divers dégrés & le tems de sa durée, car dès que l'inflammation commence à paroître au dehors, il faut prendre garde qu'elle ne dégenere en suppuration. On en a déja fait mention (1393. 1394.) ou si l'on s'en embarasse peu, il faut tâcher qu'il ne s'en fasse qu'une très-petite, loin de la tête & avec lenteur. On réüssit en ce cas. 1. par des alimens très-legers, & qui resistent à la putrefaction. 2. par une boisson délayante, douce, aigrelette. 3. par des medicamens antipyiques, aperitifs, délayans, pris sans cesse en grande quantité. 4. en se baignant les pieds deux fois par jour, en les fomentans sans cesse avec de l'eau tiéde, en appliquant des épipastiques à la plante des pieds & sous les jarrets. 5. en suivant un regime un peu froid, principalement en respirant un air pur & froid, pourvû qu'en même tems on ait les parties inferieures du corps à l'abri du froid ; mais ces choses doivent se pratiquer aussi-tôt & dès le commencement. 6. si le mal est d'une trop grande impetuosité, il faut user d'opiats qu'on prend vers les cinq ou six heures du soir, en faisant en même

tems tout le reste, comme on l'a prescrit.

1400. Après qu'on a souffert cet état (1396.) on doit encore en subir un troisiéme, qui est celui de la suppuration, par lequel étant commencée, elle a son increment & sa fin; dans celui-ci les boutons qui suppurent déja, s'augmentent tous les jours, ensuite meurissent, blanchissent, jaunissent, & se rompent le troisiéme ou le quatriéme jour de cet état, alors toute la graisse & la peau sont remplies d'un pus mobile, se dessechent exterieurement, & s'enflamment dans les espaces vuides. De-là la circulation subcutanée, & la transpiration étant empêchée, les membranes & les nerfs irrités, le pus absorbé dans les veines, il vient une fiévre d'un très-mauvais caractere avec les plus facheux symptômes; si cette matiere purulente mêlée avec le sang est long-tems agitée, elle se putrefie (82. 100. 406.) ainsi selon les differentes parties du corps dans lesquelles elle se jette, elle produit de cruels effets ausquels on peut à peine remedier, des délires, des phrénesies, des esquinancies, des peripneumonies, des pleuresies, des vomissemens, des dysente-

ries, l'hepatite, des apostumes, des antrax, des tumeurs, des abcès aux jointures, leur immobilité, la consomption, la phthisie, & une infinité de maux semblables.

1401. Mais si la matiere est plus tenuë, plus acre, & le mal plus violent, la peau, la graisse & la chair sont rongées ; il s'y fait des ulceres cacoëthes, larges, très mauvais, qui pénetrent souvent jusqu'aux os ; d'horribles cicatrices.

1402. Dans cet état il faut tâcher de chasser le pus du dedans, & de lui ménager une issuë au dehors, ce qui se fait en relâchant la peau par des fomentations émollientes, tiédes, renouvellées sans relâche, en lavant & en gargarisant sans cesse la bouche & le gosier ; en bûvant abondamment des liquides chauds, cardiaques, détergens, aperitifs, antiseptiques : en prenant tous les jours des clisteres doux, délayans, émolliens, laxatifs, gardés long-tems ; en faisant usage de boüillons de viande assaisonnés de sel & d'acide ; en bûvant quelquefois du vin pur avec moderation, & en prenant en même-tems de l'opium pour résister aux énormes fureurs du mal.

1403. Si la maladie eſt très violente, qu'au lieu de pus il paroiſſe une ichoroſité gangréneuſe, qui infecte preſque toute la peau, il eſt aiſé de concevoir pourquoi elle a des ſuites ſi funeſtes, & même cauſe une mort inévitable ; ſur tout ſi l'on fait attention à ce que l'Anatomie nous apprend, qui eſt que les yeux, toutes les membranes du nez, tout ce qui tapiſſe la bouche, la trachée artere, les bronches, l'œſophage, l'eſtomach, les inteſtins, le foye, la rate, les poumons ſont remplis de ces puſtules, comme l'exterieur de la peau; car par là on voit la raiſon de ce qui a été dit, on voit ce que la curation exige, & combien le danger de ce mal, la perte de tant de malades, après leur avoir toûjours en vain porté les ſecours ordinaires, doivent exciter l'induſtrie d'un bon Medecin à tout tenter au commencement ; car par la méthode commune aucun n'en revient, ſi ce n'eſt par la force de ſon temperamment. L'inoculation eſt une cure prophylactique qui paroît aſſez certaine & aſſez ſûre.



MALADIES
épidemiques.

1404. Il faut remarquer sur toutes choses, que quoique les maladies des fluides décrites jusqu'à present paroissent les mêmes à ceux qui n'y prennent pas bien garde, tant par le nom & la plûpart des signes, que par quelque apparence d'évènement ; cependant elles different souvent prodigieusement les unes des autres par rapport à leur nature cachée, à des phénomenes qui ne peuvent être observés que par un sçavant, aux differens tems des progrès, de l'état, de la coction, de la crise, à l'effet ; à l'évenement & à la méthode therapeutique qu'elles requierent.

1405. Et par conséquent qu'elles exigent un usage bien different des six choses non naturelles, un autre traitement, d'autres médicamens.

1406. La cause de cette varieté est cependant si cachée, qu'on ne peut jusqu'ici la déduire d'aucun vice sensible des six choses non naturelles.

1407. Néanmoins comme elle affli-

ge plusieurs personnes de la même maladie, qu'il est possible de l'éviter, & que le vent ou le feu nous en délivre, il paroît qu'elle réside dans l'air.

1408. Ce qui dépend plûtôt de la varieté inexplicable des exhalaisons, qui par leur mêlange ou leur irritation nuisent à notre machine, que du changement notable de ses qualités sensibles, comme l'observation l'apprend.

1409. Cependant, ce qu'il y a de surprenant, il est rare qu'il en naisse des maladies, si ce n'est par la contagion que les hommes se communiquent.

1410. Or ce sont ces maladies que nous appellons proprement épidemiques.

1411. On connoît leur nature suivant les régles prescrites. (11. 12. 13.)

1412. Mais ce qui éclaire un Medecin qui a à traiter un tel mal épidemique, lorsqu'il est inconnu & qu'il ne fait que commencer, c'est. 1. la comparaison de ce mal à l'espece connuë à laquelle il ressemble le plus. 2. l'observation de la maladie qui est alors plus frequente vers l'équinoxe du Printems ou de l'Automne. 3. l'attention aux phénomenes spontanés qui précedent,

accompagnent, ſuivent la mort, la ſanté, le meilleur ou le plus mauvais état de la maladie. 4. l'effet ſalutaire ou nuiſible des choſes qu'on ne peut ſe diſpenſer de faire, de prendre, d'évacuer. 5. la comparaiſon de pluſieurs perſonnes malades à la fois dans le même tems. 6. l'omiſſion de tous les remedes douteux, qui mettent fort en mouvement, produiſent de grands changemens, & obſcurciſſent encore le genie caché de la maladie.

1413. C'eſt de l'obſervation exacte & faite avec attention de toutes ces choſes qu'on tire l'indication.

CALCUL.

1414. LOrſqu'il ſe trouve en quelque endroit du corps que ce ſoit un corps entierement indiſſoluble, il s'y applique bientôt, plus ou moins, une croûte calculeuſe.

1415. Si cela arrive dans les reins par le deſſéchement de la partie terreſtre du ſang, cela forme le calcul des reins, qui naît principalement à l'extrémité des arterioles en forme de ſable.

1416. Le volume de ce calcul s'augmentant insensiblement bouche le rein, suffoque sa chair, la consume, la fait sortir sous la forme de grumeaux, de pus, de caroncules, de peaux, & détruit enfin tout le rein, occasionne des pissemens de sang, de pus, fétides. De plus, après avoir enflammé les parties voisines, il y produit souvent un ulcere.

1417. Ce même corps porté par quelque cause que ce soit du lieu de son origine (1415.) dans le bassinet, & de là dans l'uretere, dans ses courbures, dans les endroits où il est le plus étroit, dans ceux par lesquels il s'insinuë intérieurement dans la vessie, ce même corps, dis-je, produit souvent une suppression d'urine, avec une douleur inflammatoire.

1418. Lorsqu'il est porté par les ureteres dans la vessie, il en est souvent chassé.

1419. S'il reste dans la vessie, il croît par couches circulairement appliquées.

1420. Le noyau reste toûjours rouge, tandis que toutes les couches sont tantôt rouges ou blanches, cendrées ou bleuës, & c'est par les nuances des

couleurs qu'on juge du dégré d'insolubilité, qu'on ne peut bien découvrir que par la Chymie.

1421. Lorsqu'il reste dans la vessie, il produit l'inflammation & ses symptômes, des pressions, des frottemens, des ulceres, des pissemens de pus, des stranguries, l'obstruction de l'urethre, l'impossibilité d'uriner ; si ce n'est le corps renversé sur le dos, la fiévre hectique, la consomption, souvent il est poussé dans l'urethre où il demeure immobile.

1422. On connoît le calcul des reins par la douleur sourde qu'on y ressent, par le pissement de sang qui arrive après s'être donné des mouvemens violens de corps, dans des chemins pavés, principalement en chaise, par les pierres, les caroncules, le pus, les filamens, (1416.) que l'on rend fréquemment.

1423. Celui de la vessie, par la douleur qu'on sent en pissant, & avant & après ; par l'urine qui ne sort que goutte à goutte, qui est blanche, dépose un sédiment muqueux, épais, abondant, de mauvaise odeur ; par la démangeaison qu'on sent à l'extrémité du gland ; par le tenesme qu'on souffre

en urinant ; en mettant un doigt de sa main dans l'anus, en sondant, & par les signes. (1421.)

1424. Dans le calcul des reins l'indication consiste à le diminuer, à le réduire au point qu'il ne puisse blesser, à l'expulser.

1425. Le premier se fait en observant un régime humectant, doux, leger, un peu salé, en buvant de l'eau ou des liqueurs semblables ; par les forces de la nature.

1426. Le second, en relâchant les vaisseaux par des bains, des lavemens, des linimens qui ayent cette vertu ; en lubrifiant les voyes par des médicamens humides, émolliens, doux, par des matieres huileuses douces ; en ouvrant par des opiats & des anodyns ; en poussant par l'usage prudent de médicamens diurétiques, & par un mouvement moderé.

1427. Le troisiéme, en obviant aux symptômes, à l'inflammation par la saignée & les autres remédes convenables en ce cas ; à la douleur par des émulsions anodynes ; à l'apreté ou à l'inégalité du calcul, par des choses huileuses, savoneuses, glutineuses.

1428. Car on ne doit point ajoûter

foi aux prétendus lithontriptiques.

1429. Lorsqu'il s'arrête dans les lieux étroits du bassinet, il requiert les mêmes remédes (1425. jusqu'à 1428.) principalement des lavemens, des fomentations, des saignées.

1430. On sçait que la pierre est tombée du rein par les ureteres dans la vessie, par la nephretique qui a précedé, par la douleur qui a suivi le long de l'uretere, par leur cessation jointe aux signes. (1423.)

1431. On doit alors faire en sorte qu'elle en soit très-promptement tirée, de peur qu'elle n'ait des suites plus facheuses, quand son volume aura augmenté.

1432. Cela se fait presque par les mêmes moyens (1425. jusqu'à 1428.) appliqués en topiques, par un bain huileux, par des lavemens semblables, en injectant de l'huile par l'urethre, en frottant l'endroit de la vessie.

1433. Il faut alors remédier à tous les symptômes, selon qu'ils imitent telle ou telle maladie.

1434. Si elle est engagée dans l'urethre, & immobile, l'injection, les fomentations, le sucement, la sonde faite en cure-oreille, une legere pression,

ou même l'incision ou la ponction du perinée conviennent.

1435. Si le calcul est trop considerable pour qu'on puisse le tirer, il faut avoir recours à la lythotomie.

1436. Le grand appareil réformé par Raw, comme le plus certain, mérite la préference.

1437. Cependant il faut sçavoir que toutes les suites de l'opération sont incertaines, à cause des incidens singuliers, qu'il est difficile de prévoir, quelque sagacité qu'on ait, & qu'aucun art ne peut guérir.

1438. Dans les femmes, il suffit de dilater l'urethre pour les délivrer de la pierre. Il est rare qu'on soit obligé de faire incision.

1439. Lorsqu'il arrive que la pierre restant dans le col de la vessie empêche l'urine de passer, il faut la repousser avec la sonde.

MALADIES VENERIENNES.

1440. LE mal venerien parut après l'an 1493. dans le Royaume de Naples; de là il se glissa bientôt dans l'armée des François, d'où il se ré-

pandit ensuite par toute l'Europe, où il fait encore aujourd'hui bien des ravages.

1441. La generation, l'allaitement, le maniement, la salive, la sueur, l'acte venerien, l'exhalaison sont les moyens par lesquels ce mal contagieux se communique.

1442. La partie avec laquelle on l'a gagné est celle où il a d'abord coûtume de se manifester.

1443. Et on ne l'a jamais vû provenir d'un homme ou d'une femme qui n'en fut point infectée.

1444. On connoît donc d'abord la partie infectée, (1442.) & cela en different tems, selon la diverse nature de cette partie, la varieté de la matiere contagieuse, le dégré de chaleur qui l'anime & la met en mouvement, la diversité du temperament, par le prurit, par la chaleur qu'on y sent, par une petite inflammation qui s'y fait, par une pustule blanchâtre, écailleuse, corrosive, & que les remedes ordinaires ne peuvent guérir.

1445. La contagion venant à s'augmenter infecte de pareils ulceres, d'abord les parties voisines, & le plus souvent les parties externes, ensuite les internes.

ternes, les lévres, les gencives, le palais, la langue, le gosier, le nez, le cerveau, le poumon, le foye, la rate, l'uterus, &c.

1446. Ces pustules rendent une sanie muqueuse, lente, verdâtre, qui corrode les chairs & s'étendent plus en largeur qu'en profondeur.

1447. Viennent ensuite des chancres à l'exterieur de la verge, la gonorrhée dans l'interieur de cette partie & dans le vagin, ce qu'on nomme flux blanc.

1448. De plus, les glandes inguinales se tumefient dans les deux sexes, il s'y forme des bubons veneriens, la contagion s'étant communiquée par les vaisseaux lymphatiques absorbans.

1449. Et dans les hommes, une violente inflammation du membre, laquelle dégenere bientôt en gangréne.

1450. L'enflure douloureuse des testicules où souvent ensuite il se fait ulcere, quand il s'est formé une tumeur inflammatoire aux vesicules seminales.

1451. Comme aussi des caroncules, une difficulté d'uriner, l'érosion de l'urethre, des prostates, du col de la vessie, des vaisseaux spermatiques; de semblables accidens arrivent dans les femmes.

De-là ce mal se transporte dans les membres au milieu desquels il produit des douleurs nocturnes, & dont il roidit la flexion.

1453. Il ronge les cartilages, principalement ceux du nez & le palais.

1454. Bientôt ayant pénetré au milieu de la substance des os, il produit des caries, sur tout au crâne.

1455. Et alors les parties situées au dessus s'élevent sous la forme d'apostumes très dangereux.

1456. De plus il s'y éleve des tumeurs topheuses, dures, qui donnent lieu à des douleurs qui de sourdes deviennent insensiblement plus vives, & corrompent alors les parties qui sont dessus.

1457. D'où il est facile de déduire les signes qui découvrent cette maladie.

1458. On guérit la gonorrhée par des bains, des fomentations, des injections, par des purgations mercurielles souvent réïterées, par des émulsions, des remedes balsamiques, en évitant tous les alimens & toutes les boissons qui excitent l'érection, en usant au contraire de boissons & d'alimens legers.

1459. Il faut continuer la cure,

jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien d'extraordinaire de la verge, ou par les urines.

1460. On dissipe l'enflure du membre viril par un cataplasme anodyn, résolutif, émollient, par de semblables fomentations, par d'amples saignées, & par ce qui a été dit. (1458.)

1461. On guérit le bubon venerien par des emplâtres résolutifs particuliers, ou s'ils ne suffisent pas, par des suppuratifs & des mondificatifs, quand il est ouvert.

1462. On fomente les testicules enflés avec des choses semblables (1460.) s'il est besoin. On saigne au bras, on laisse un emplâtre appliqué au scrotum, jusqu'à ce qu'ils ayent entierement repris leur état naturel.

1463. Les pustules & les chancres dont nous avons parlé doivent être consumés jusqu'au vif par des remedes mercuriels, ensuite on guérit par l'usage des mêmes remedes rendus plus doux par degrés.

1464. Il faut toûjours prendre interieurement à peu près les mêmes remedes qu'on a prescrits. (1458.

1465. Le flux venerien dans les femmes se guérit par les mêmes choses. (1458.)

1466. Mais principalement par des fomentations fort déterſives & des remedes mercuriels.

1467. Mais lorſqu'on eſt sûr qu'on a la vérole par des puſtules éparſes çà & là dans toute l'habitude du corps, par des douleurs dans les membres, par les fatigues de la nuit, par de grands bubons, par la torture des os, & par de fréquentes gonorrhées qu'on a euës, il faut avoir recours à la ſalivation mercurielle.

1468. Pour qu'elle ſe faſſe, quelques jours auparavant il faut remplir de tiſane le corps du malade.

1469. Après quoi on donne de deux heures en deux heures une doze convenable de mercure doux.

1470. Auſſi-tôt que l'haleine commence à ſentir mauvais, les gencives à faire mal, & que les dents paroiſſent s'élever, il faut voir ſi l'on doit continuer ou ceſſer.

1471. Il ſuffit de ſaliver chaque jour environ trois ou quatre livres.

1472. Si l'on ſalive moins, on excitera le flux par le même irritant.

1473. Si la ſalivation eſt trop abondante, pour qu'on ait la force de la ſupporter, il faudra l'arrêter par un lave-

ment doux, ou par un purgatif ou par un ſudorifique.

1474. Si l'action du mercure ſe jette ſur le ventre, on employera les opiats, les diaphoretiques.

1475. Lorſque la bouche, les gencives, le goſier ſont trop enflés ou font trop de douleur, on uſera d'un gargariſme ou d'un collutoire émollient, doux, liquide, ou de ce qui a été dit. (1473.)

1476. Il faut continuer juſqu'à ce que tous les ſymptomes ſoient diſſipés, cela va communément à 36. jours.

1477. On ſe ſert encore pendant trente-ſix autres jours d'une petite doſe de mercure pour entretenir un petit crachement.

1478. Pour ſe bien porter, il n'eſt pas beſoin de faire enſuite aucun autre reméde.

1479. On diminuë les tophus par les emplâtres, (1461.) ou en ratiſſant l'os, après avoir fait ouverture.

RACHITIS.

1480. VErs le milieu du ſeiziéme ſiécle, dans le milieu des terres de l'Angleterre, puis dans tout

ce Royaume, & enfin dans toute l'Europe Septentrionale, on vit paroître une nouvelle maladie, qui est aujourd'hui très-fréquente, & que l'on appelle *Rachitis*.

1481. Les enfans ne l'apportent jamais en naissant ; elle ne se montre gueres avant qu'ils soient parvenus au neuviéme mois : quand ils en sont préservés jusqu'à deux ans accomplis, ils n'en sont presque jamais affligés dans la suite ; mais elle leur arrive fréquemment entre ces deux tems.

1482. Elle attaque sur tout les enfans nés de parens d'un temperament lâche & débile, oisifs, mols, accoûtumés à faire grande chere, à vivre d'alimens gras, de sucreries, de peu de pain, de vin très-doux, & de beaucoup d'eau chaude, épuisés de maladies chroniques, de débauches avec les femmes, de vieillesse, de mal venerien principalement & de fréquentes gonorrhées, & qui enfin n'ont fourni à l'œuvre de la géneration qu'une géniture presque sans forces.

1483. Mais lorsqu'un enfant rachitique a une nourrice qui l'est aussi, ce mal fait chez lui des progrès plus rapides.

1484. Sur tout si on l'entretient

trop froidement & dans une trop grande humidité ; s'il se nourrit de matieres aqueuses, muqueuses, de fruits cruds, de poissons, de matieres farineuses sans levain, & de sucreries ; s'il a eu long-tems des fiévres intermittentes d'Automne, des maux chroniques ou aigus ; s'il a été mal guéri de la gale, de la teigne, d'ulceres qui se sont supprimés ; s'il est énervé par les bains, les fomentations, les linimens, les onguens, les vapeurs humides ; sans cesse en repos sur une chaise percée, ayant le corps inférieurement nud.

1485. Lorsque ce mal commence à attaquer ceux qui ne marchent point encore, il se manifeste. 1. par l'âge, 2. par les causes qui ont précedé. 3. par les freres, les sœurs qui ont le même mal. 4. par la tumeur flasque de la tête & du visage. 5. par le relâchement de la peau. 6. par l'enflûre de l'abdomen. 7. par la maigreur des autres parties, principalement des muscles. 8. par la protuberance des épiphyses vers les jointures du radius, du cubitus, de l'humerus, du genou, du tibia, du peroné, 9. par la grandeur des arteres & des veines du col, tandis que les autres sont plus petites.

1486. Lorſque ce mal attaque ceux qui ont déja commencé à marcher, on le connoît. 1. par toutes les choſes qui ont précedé. 2. par une démarche plus lente, foible, par la chûte, par la difficulté de reſter debout, qui ſe change en envie d'être toûjours aſſis, & bientôt après d'être toûjours couché, & dégenere enfin dans l'impoſſibilité de mouvoir aucun membre quel qu'il ſoit; par la flexibilité du col, le branlement de tête. 3. par une pénétration d'eſprit précoce, par un libre exercice des ſens; par l'appétit & la digeſtion qui ne ſont preſque point alterés.

1487. Quand la maladie a fait des progrès, la tête eſt groſſe, a de larges ſutures, le thorax lateralement comprimé s'éleve en pointe au ſternum, les extrémités des côtes ſont noüées, l'abdomen avance en devant, les dents ſont cariées, noires; effets qui venant à s'augmenter peu à peu ſont ſouvent toute la vie la ſource de maux funeſtes du même genre; le *ſpina ventoſa* & la carie des os s'enſuivent principalement.

1488. Pendant tout le cours de ce mal, on eſt encore conſumé d'une petite fiévre lente juſqu'à la mort, & alors on trouve dans le cadavre toutes

les fibres, les membranes, les vaisseaux, les visceres, mols, flasques, toutes les humeurs devenuës liquides & muqueuses.

La cause prochaine du rachitis est donc une cacochymie sans action, muqueuse, froide, insipide, infectée peut-être d'un peu de virus venerien caché, avec la fabrique lâche des parties solides.

1489. Cette maladie se traite heureusement par des alimens legers, aisés à digerer, plutôt secs que gras, assaisonnés de doux aromates, & dont on doit user souvent & en petite quantité, en buvant peu, mais des boissons pures, sur tout de la bierre, je ne dis pas vieille, mais qui ait long-tems fermenté & soit épaisse; en respirant un air sec & un peu chaud; en portant des habits, sur tout de laine, bien secs, chauffés; en couchant au plus haut étage de la maison, sur des planches de bois, sur des lits faits de plantes aromatiques, fortifiantes, desséchantes; en portant le malade, en lui donnant divers mouvemens de secousse, d'oscillation; en le faisant porter en carosse dans des chemins pavés; en le frottant souvent avec des linges secs & parfu-

més d'aromates, principalement sur le ventre & sur l'épine du dos; en appliquant souvent des vésicatoires; en faisant vomir quelquefois legerement & avec prudence; en donnant après cela pendant quelques jours de suite des purgatifs fortifians; ensuite en faisant user pendant long-tems de remédes fortifians, dessicatifs, antiscorbutiques, & propres à exciter les esprits. Le bain d'eau froide est-il efficace dans cette maladie? Les linimens conviennent-ils? & quels linimens?

RHEUMATISME.

1490. IL est un mal très fréquent, qui participe de l'arthritis, de la goutte & du scorbut, & qu'on appelle rheumatisme.

1491. Ses causes antécedentes sont un temperament sanguin infecté d'un vice âcre, l'âge mâle, la bonne chere, le froid succedant tout à coup au chaud, l'Automne, le dévoyement, la transpiration arrêtée, une disposition inflammatoire, lente, qui se manifeste par un sang pleuretique; commençant avec fiévre continuë il cause une douleur si

énorme qu'on en eſt déchiré, qui s'augmente juſqu'au plus cruel dégré au moindre mouvement, reſte long-tems fixe dans un même endroit, s'empare des jointures de tous les membres, attaque au reſte plus fortement les genoux, les lombes, le coccix, quelquefois le cerveau, le poumon, les viſceres où elle produit de vrais tourmens, avec tumeur & rougeur à l'endroit qu'il occupe, s'en allant & revenant periodiquement.

1492. Si ce mal dure & s'augmente, ſouvent après les plus vives douleurs l'article perd ſon mouvement, il s'y fait une anchyloſe qu'aucun remede peut à peine guérir.

1493. Sa cauſe prochaine paroît être une inflammation dans les arteres lymphatiques des membrânes qui enveloppent les ligamens des jointures, laquelle inflammation n'eſt pas aſſez forte pour ſe terminer en ſuppuration. On guérit par la ſaignée, par des purgatifs antiplogiſtiques réïterés, & dont le ſoir on calme l'effet par des narcotiques; par des bains doux, tiédes, par des fomentations antiphlogiſtiques, appliquées au lieu affecté, par de forts véſicatoires & des cautéres;

par des médicamens très délayans & en même tems très émolliens ; par un régime très leger, par le repos, par la chaleur du lit, & à la fin de la cure, par des frictions faites avec des linges secs, chauds, en ajoûtant l'usage des antiscorbutiques.

1494. S'il a son siége aux lombes, on l'appelle rheumatisme des lombes; au coccix il prend le nom de douleur sciatique ou coxaire; on le guérit par la même méthode, quoiqu'avec plus de difficulté.

1495. On voit par-là combien ce mal est fréquent, sous combien de formes differentes il se montre, de quel danger on est menacé, s'il se jette sur le cerveau, le poumon; combien il est difficile de l'y découvrir, & dans quel peril entraînent les remedes chauds & la trop prompte administration des narcotiques.

FIN.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

APhorisme 2. *à la fin*. La Médecine promet la santé aux malades. Celſ. 1.

21. *ligne 6*. les forces de la vie, *ajoûtez*, & par une matiere aqueuſe, graſſe, glutineuſe, fort tenuë.

23. *lign*. 7. & néceſſaires, *liſez*, & que leur connoiſſance eſt néceſſaire.

29. *à la fin*. En effet, le verre qui eſt un corps très-fragile, réduit par art en filamens plus fins & plus déliés qu'un fil d'araignée, a toutes ſes parties unies enſemble, & la moindre force ſuffit pour le plier en tout ſens ſuivant toutes ſortes de ſpirales. La flexibilité croît en raiſon de la ſubtilité. Acad. R. des Sc. 1713. Hiſt. 11.

42 cette débilité eſt differente, *liſez*, ces fonctions ſont differentes.

43. elle vient, *liſez*, cette débilité vient : *& à la fin ajoûtez*, 4. du grand nombre de petits canaux qui ſe conſervent trop long-tems relativement à l'âge.

55. *lign*. 8 décroît-il ? *ajoûtez*, pourquoi croît-il le plus dans le ventre de la mere ?

60 *lign*. 3. de ſaiſon, *liſez*, d'Eté.

Lign 12. farineuſes, *ajoûtez*, tirées des grains, ou légumineuſes.

64. *lign*. 5. *& 6*. des coagulations de ſang, *liſez*, des coagulations dont le lait n'eſt que trop ſuſceptible, & qui arrivent peut-être dans le ſang même.

75. *ajoûtez à la fin*, Au reſte, on trouve dans les parties intérieures du corps des matieres glutineuſes, épaiſſes, caſeuſes, muqueuſes, mucilagineuſes, chaſſieuſes, cerumineuſes, pulpeuſes, ſemblables à de la lie, calculeuſes, tartareuſes, ſereuſes, enflammées, polypeuſes, meliceteuſes, ſteatomateuſes, athéromateuſes denſes, des concrétions ſchirreuſes. Il faut bien ſe donner garde de confondre avec la viſcoſité morbifique cette gluë naturelle & ſalutaire qui lubréfie, enduit, & défend les yeux, les paupieres, le nez, la bouche, le goſier, l'œſophage, l'eſtomach, les inteſtins, le baſſin, les ureteres, la veſſie, l'urethre, les guaines mucilagineuſes des tendons, les jointures des articles, le larinx, la trachée artere, les bronches : car ces parties n'en pourroient être privées, ſans per-

dre une humeur qui leur est nécessaire : erreur fatale que les ignorans & les mauvais Médecins ne commettent que trop souvent.

88. *lign.* 8. de saison, *lisez*, d'Eté.

A la fin du No. 5. *ajoutez*, & ces excellens bols composés de matiere acidulée balsamique, & d'une matiere visqueuse fort adoucissante.

A la fin du No 6. de resinée aceteux.

89. *à la fin ajoutez*, quelles sont les maladies qu'on peut proprement appeller putrides ; pourquoi elles semblent affecter d'attaquer les plus robustes, & ceux qui sont pléthoriques ; s'il est vrai qu'on ait jamais trouvé aucunes humeurs réellement alkalines dans le vivant ; cela est en effet très-rare ; je parle pour avoir éprouvé. Que l'urine long-tems retenuë dans la vessie, ou croupissante dans les cellules d'un calcul rare ou spongieux qui l'a absorbée, puisse quelquefois être corrompuë jusqu'à un tel dégré ; cela est possible : mais autrement non, car les matieres acres détruisent les extrémités pulpeuses des parties vitales, & cause la mort avant que d'être alkalines.

93. *lign.* 4. *après* couleur rouge, *ajoutez*, de spheres jaunes, sereuses, six fois plus petites que les rouges, d'une liqueur transparente qui s'épaissit au feu.

106. *lign.* 4. *après* qui sont en repos, *ajoutez*, il faut bien faire attention que l'air accelere par son action les corruptions spontanées, lesquelles autrement, l'accès de l'air étant interdit, se font avec plus de lenteur.

122. *lign.* 2. arteres sanguines, *ajoutez*, une inflammation rouge par erreur de lieu dans les vaisseaux arteriels, sereux, jaunes, ou une inflammation jaune propre à ces vaisseaux, chaude, jaune.

Lign. 4. lymphatiques, *ajoutez*, dilatées, qui se fait par erreur de lieu, est jaune, ou transparente, chaude, propre à ces arteres.

Lign. 4. œdeme, *ajoutez*, chaud.

Lign. 5. lymphatiques, *ajoutez*, arteriels.

145. *lign.* 4. l'action, *ajoutez*, la pression ou la résistance.

146. *lign.* 2. & le mouvement, *lisez*, le mouvement & la résistance.

147. *lign.* 3. sanguins, *ajoutez*, sereux.

170. *lign.* 3. pourquoi, *lisez*, c'est pourquoi. *décomposent*, *lisez*, coupent.

176. *ajoutez à la fin*, à quoi ont aussi rapport l'a-

névrisme du cœur, son origine, ses signes & ses effets.

183. *lign.* 26. *au lieu de* l'inflammation causée par &c. *lisez*, une inflammation de sang, de lymphe & d'esprits.

200. *lign.* 1. pur, *lisez*, toûjours pur.

Lign. 3. renouvellée, *lisez*, renouvellé.

229. No. 2. sensorium commun, *lisez*, sensorium commune.

259. *lign.* 2. scapel, *lisez*, scalpel.

275. le stertor, *lisez*, par le stertor.

382. *lign.* 3. dilatées qu'elles sont, *lisez*, étant dilatées. No. 8. reporté qu'il est, *lisez*, parce qu'il est reporté.

432. *lign.* 9. promtemento, *lisez*, promtement.

517. (114), *lisez*, (514)

529. No. 2. les queurs, *lisez*, les liqueurs.

553. *lign.* 3. sont-elles, *lisez*, sont.

571. après la mort, *lisez*, par la mort.

586. *Lisez*, comme à la trop grande agitation, &c. à la chaleur, à l'ardeur.

588 *lign.* 4. elle est dure, *lisez*, elle dure.

601. on en doit souvent user, mais, *lisez*, mais souvent, &c

627. *vers la fin*, trop grande absence, *lisez*, trop longue absence.

683. l'étroitesse, *lisez*, l'étroite capacité.

772. *lign.* 16. l'autre est annoncée &c. *lis.* pour l'autre, il n'est presque point de maladies aiguës avec fiévre qui ne puissent la produire, elle est annoncée par une douleur, &c.

793. *lign.* 4. diversié, *lisez*, diversité.

827. *lign.* 1. si un mal, *lisez*, si un tel mal.

873. No. 4. suffumigations, *lisez*, fumigations.

898. *lign.* 3. la grandeur, *lisez*, le grand air.

971. *lign.* 4. & il est, *lisez*, il est.

983. *vers la fin*, de stupeur, *lisez*, d'engourdissement.

1032. *à la fin*, d'où on veut, *lisez*, d'où il faut.

1033. *à la fin*, saponaires, *lisez*, savonneux.

1051. *lign.* 8. assimilées, *lisez*, assimilés.

1084. *lign.* 7. du jeu, *lisez*, des jeux.

1103. *lign.* 18. fruits de saison, *lisez*, fruits d'Eté.

1136. *lign.* 6. du sang, *lisez*, le sang.

1151. No. 4. haudes, *lisez*, chaudes.

outes, *lisez*, toutes.

1191. *lign.* 13. le plus, *lisez*, le plus.

512

1227. No. 5. *lisez*, celle de l'enveloppe.
1315. *lign.* 2. excoriés, *lisez*, excoriées.
1402. *lisez*, dans cet état (1400.)
4. *lign.* 12. par un sçavant, *lisez*, par un homme au fait.

MC